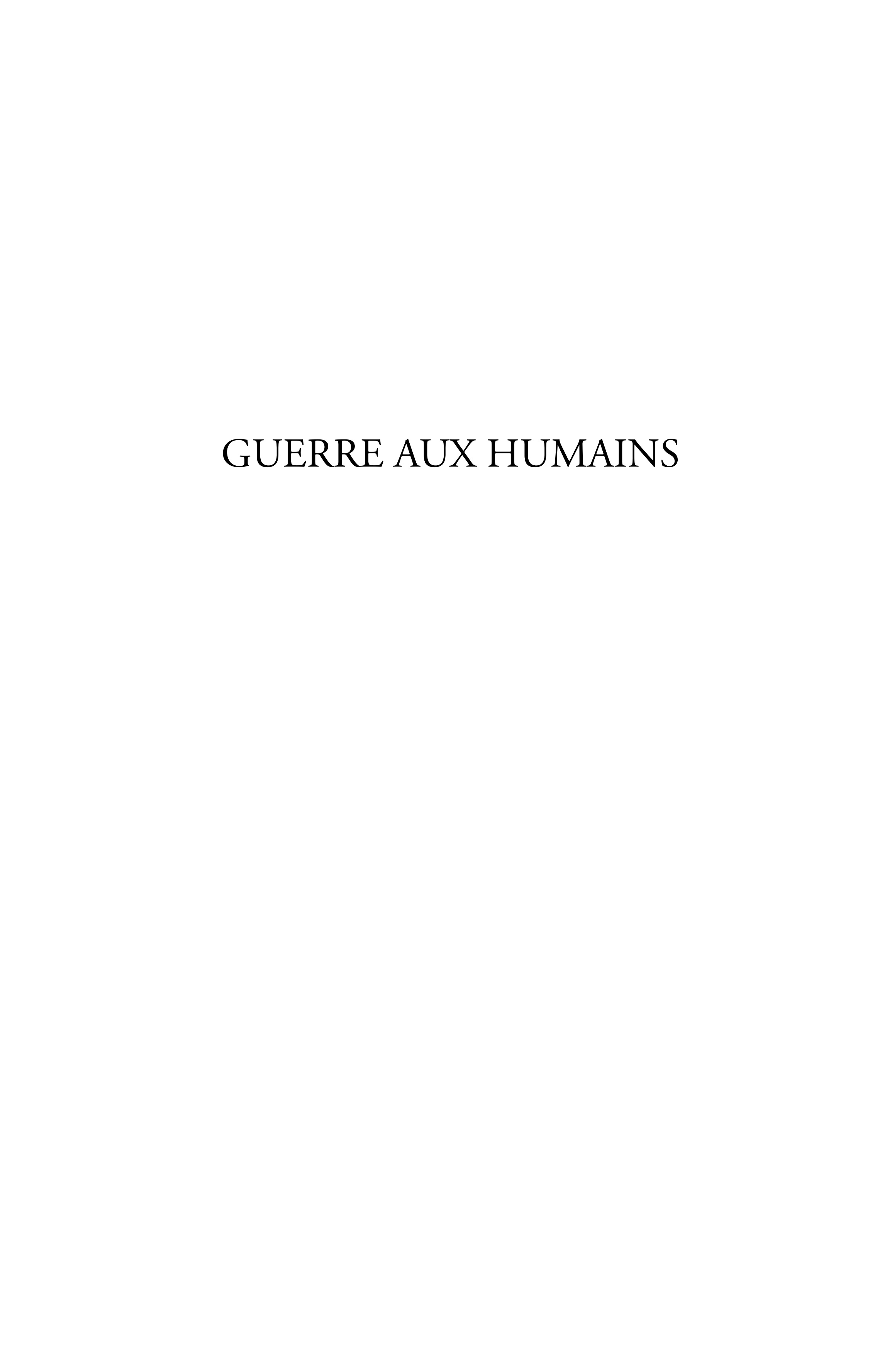
BIBLIOTHÈQUE ITALIENNE

Dirigée par Serge Quadruppani



GUERRE AUX HUMAINS

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Wu Ming 1, *New Thing*

WU MING 2

GUERRE AUX HUMAINS

Traduit de l'italien et présenté
par Serge Quadruppani

Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2007

Titre original : *Guerra agli umani*

Published by arrangement with Roberto Santachiara Literary Agency

ISBN : 978-2-86424-619-0
ISSN : 1264-5834

Mon nom est personne ou Wu Ming, refaire le monde en le racontant

Voici une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'a guère d'imitateur. Auteur collectif de romans-fleuves best-sellers en Italie et bien vendus en Angleterre comme en Allemagne ou en Espagne ; théoricien à cinq têtes sur des thèmes aussi divers que la *mitopoiese* (création des mythes), la culture pop ou le *copyleft* (gratuité de la culture) ; bouillonnant foyer de création dans l'écrit, la musique, la vidéo, le cinéma, l'ensemble entrant en fusion sur internet ; animant un site en italien, anglais, espagnol, portugais, français, allemand, suédois, hollandais, catalan, slovène et quelques autres langues, en contact avec des dizaines de milliers d'internautes de tous pays ; acteur important des manifestations de Gênes 2001 ; menant, en Italie et dans le reste du monde, maints combats sur la toile et dans la rue, Wu Ming est encore fin 2007 à peu près inconnu en France. S'il faut chercher un retard français, on le trouvera non pas dans les supposées réticences hexagonales aux merveilles de la mondialisation des capitaux, mais bien plutôt dans les pesanteurs des systèmes de légitimation et de diffusion culturelles, si peu armés pour apercevoir la vraie nouveauté, quand bien même elle est sous leurs yeux.

De fait, la publication du présent livre, écrit par Wu Ming 2, et de *New Thing*, de Wu Ming 1, n'est pas la première apparition du phénomène en français. En 2001 a été publié aux Éditions du Seuil un livre qui n'a pas remporté le succès qu'il aurait mérité (rien de comparable en tout cas avec celui qu'il a connu en Italie et en bien d'autres pays) : *L'Œil de Carafa*. En italien, le titre avait la puissance de sa brièveté : *Q*. Fresque des révoltes paysannes levées au XVIe siècle dans le sillage de la Réforme, ce livre polyphonique, ode à la communauté humaine en marche dès l'aube des temps modernes, était aussi une œuvre collective, signée Luther Blissett.

À ce point, on espère que le lecteur, renvoyé d'un nom mystérieux à un autre, se demande avec l'ardeur d'un amateur de roman-feuilleton parvenu à la fin d'un chapitre : qui est Luther Blissett ? Qui est Wu Ming ?

C'est ce que vous saurez en lisant :

Les ténébreux complots de Luther Blissett

Luther Blissett est une signature partagée par des centaines d'artistes et d'activistes à travers l'Europe et l'Amérique du Sud depuis l'été 1994. Pour des raisons qui restent inconnues, ce nom a été emprunté à un joueur de football d'origine afro-caribéenne. Lequel a montré, avant et après quelques autres, que bien des footballeurs savent se servir de leur tête autrement qu'en l'enfonçant dans la poitrine de l'adversaire : lors d'une émission de la BBC, en 2004, il a manifesté son amusement pour cet usage de son nom et brandi un exemplaire d'un livre de théorie critique signé Wu Ming. En Italie, entre 1994 et 1999, le Luther Blissett Project, réseau organisé, devint un phénomène très répandu, réussissant à créer la légende d'un héros populaire. Un Robin des Bois de l'information qui multiplia les canulars médiatiques durant cinq ans. On n'en citera que quelques-uns.

En 1995, Harry Kipper, artiste conceptuel britannique disparaissait à la frontière italo-slovène lors d'un voyage en VTT mené dans l'intention de dessiner sur la carte de l'Europe le mot ART. *Chi l'a visto ?*, célèbre émission italienne (équivalente de *Perdu de vue*), tomba dans le panneau et se couvrit de ridicule. Harry Kipper n'avait jamais existé.

Le canular le plus complexe fut mis en œuvre dans le Latium, en 1997. Il dura un an. À grand renfort de fausses traces de rites, de communiqués jamais vérifiés par les rédactions, politiciens et journalistes de la presse écrite et télévisée furent poussés à développer les plus extravagantes théories sur la renaissance du satanisme. Le canular fut ensuite loué et analysé par des universitaires et des experts des médias, et devint un cas d'étude dans plusieurs textes scientifiques.

C'est ce que les activistes du Luther Blissett Project appelaient "la contre-information homéopathique" : en injectant une dose calculée de fausseté dans les médias, ils visaient à montrer le manque de sérieux de beaucoup de créateurs d'opinion et le manque de fondement des climats de panique morale. Renversant la célèbre sentence de Debord (qu'ils n'apprécient guère), ils font en sorte que le "faux soit un moment du vrai". Le canular final advint avec l'emprisonnement en Serbie du sculpteur et performeur serbe Darko

Maver, tué ensuite dans un bombardement de L'OTAN. Ses tableaux furent exposés à Rome et à Bologne et de prestigieux magazines artistiques publièrent un appel de solidarité. Certains critiques respectés prétendirent même connaître personnellement l'artiste. Il fallut attendre que Luther Blissett se fasse hara-kiri pour que la vérité soit révélée : Darko Maver n'avait jamais existé.

Au terme de ce plan quinquennal de dévoilement des mécanismes médiatiques, en 1999, le Luther Blissett Project se saborda, donnant naissance à des groupes divers. L'un d'eux fut 0100101110101101.org, groupe de média artistes qui réussirent à convaincre la population de Vienne que Nike voulait racheter la Karlsplatz et la rebaptiser Nikeplatz, ce qui entraîna les débats qu'on imagine en Autriche.

Un autre groupe fut constitué par quatre activistes bolonais qui, gardant le nom du footballeur, écrivirent *Q*. Publié en Italie en 1999, le livre a été édité ensuite en anglais (britannique et américain), espagnol, allemand, néerlandais, français, portugais (brésilien), danois, polonais et grec.

Le code Wu Ming

En janvier 2000, une cinquième personne se joignait aux quatre auteurs de *Q*, et un nouveau groupe d'auteurs était né, Wu Ming. Selon la manière dont on prononce la première syllabe, ce mot chinois signifie soit "anonyme" (signature habituelle des tracts des dissidents chinois), soit "cinq noms". Le nom fut choisi à la fois comme hommage à la dissidence et par rejet explicite de l'auteur star. Publié en 2004 en italien, et ensuite en bien d'autres langues (mais pas en français), *54*, la première grande œuvre collective de Wu Ming, faisait croiser l'histoire d'une douzaine de personnages (dont Cary Grant, Tito et le général Giap). Ce roman a inspiré le groupe de folk-rock Yo Yo Mundi, dont l'album porte le même titre que le livre (8 000 exemplaires vendus, ce qui en Italie est un excellent résultat, surtout quand la vente se fait pour l'essentiel hors des circuits institués). Wu Ming a aussi écrit le scénario d'un film de Guido Chiesa, *Radio Alice*, qui a enregistré 500 000 entrées en Italie, et lauréat de nombreux prix dans des festivals.

Bien qu'ils affectionnent les apparitions publiques en passe-montagne, l'identité des cinq membres de Wu Ming n'est pas secrète, mais il considèrent que leur travail est plus important que leurs biographies ou leurs visages. Par ordre alphabétique, Roberto

Bui est Wu Ming 1, Giovanni Cattabriga, Wu Ming 2, Luca di Meo, Wu Ming 3, Federico Guglielmi, Wu Ming 4 et Riccardo Pedrini, Wu Ming 5. Pour une bibliographie complète, comprenant les œuvres individuelles, on se reportera en fin de volume.

Entre-temps, en 2001, les quatre auteurs de *Q* avaient écrit une série d'appels, qui furent très largement diffusés. Ils annonçaient et accompagnaient le mouvement de contestation du sommet du G8 en juillet à Gênes, énorme rassemblement, immense espérance d'un autre monde possible qui devait se conclure, comme chacun devrait se souvenir, par une répression féroce de manifestants désarmés et la mort de Carlo Giuliani, tué par un carabinier. Titrés "Des multitudes d'Europe en marche contre l'Empire et vers Gênes", ces textes publiés avant le rassemblement frappent par leur qualité littéraire et leur ton millénariste, qui évoque la thématique de *Q*:

"Nous sommes nouveaux, mais nous sommes de toujours. Nous sommes anciens pour le futur, armée de la désobéissance dont les histoires sont des armes, en marche depuis des siècles sur ce continent. Sur nos étendards est écrit 'dignité'. En son nom, nous combattons quiconque se veut maître des personnes, des champs, des bois et des cours d'eau, gouverne par l'arbitraire, impose l'ordre de l'Empire, réduit les communautés à la misère. Nous sommes les paysans de la Jacquerie […]. Nous sommes les ciompi *de Florence, petit peuple des fabriques et des arts mineurs. En l'an du Seigneur 1378, un cardeur nous conduisit à la révolte. […] Nous sommes les paysans d'Angleterre qui prirent les armes contre les nobles pour mettre fin à la gabelle et aux impôts. En l'an du Seigneur 1381, nous avons écouté la prédication de John Ball: 'Quand Adam bêchait et qu'Ève filait, où était le maître… ?'"*

Voici un autre aspect qu'il importe de saisir et qui nous renseigne autant sur Wu Ming que sur notre époque: si son site (www.wumingfoundation.com) a 90 000 visiteurs par mois, avec un bulletin (*Giap*) diffusé à 9 000 abonnés, si les quelque 300 rencontres qu'ils ont effectuées à travers l'Italie et d'autres pays ressemblaient souvent aux assemblées d'un mouvement social, c'est parce que WM a des idées, et une pratique qui va avec.

S.Q.

N.B.: On peut lire une version longue du texte ci-dessus sur le site des Éditions Métailié: www.editions-metailie.com, et sur celui du traducteur-préfacier: http://serge.quadruppani.free.fr

Les personnages principaux (par ordre d'apparition)

Sidney Kourjiba, clandestin. Travaille à la Tanière du Vagabond et a une dette de soixante millions. À payer d'urgence.

Jakup Mahmeti, "entrepreneur" kosovar. Grâce à ses bonnes idées, personne ne l'appelle plus Café au lait.

Le Pourri, travaille pour Mahmeti à la Tanière du Vagabond. Sniffe de la coke, mais c'est la faute d'une pommade.

Marco "Walden", superhéros. A découvert que Babylone a l'intention de se suicider. Il préférerait éviter. C'est pourquoi il vit dans une caverne et attend avec confiance la fin de l'Occident.

Saint Disma, voleur. L'Église officielle ne le reconnaît pas et, au fond, elle pense qu'il a volé aussi le paradis. Mais c'est le maître de la civilisation troglodyte.

Castel Madero, mille habitants et guère de gloire. Parfait exemple du théorème des Trois Bars.

Gaia Beltrame, radiesthésiste en herbe, propriétaire d'un café où on fait crédit à ceux qui lisent et où la télévision ne fonctionne qu'avec des baffes.

Charles Bronson, saint-bernard, fan des Doors. Malgré un collier très très particulier, un jour il a disparu et personne ne l'a plus revu.

Emerson Krott, écrivain sud-africain, auteur de *L'Invasion des humains*. Il est convaincu que Dieu ressemble à un gibbon.

Gilberto Rizzi, chasseur. Vétilleux, toujours attentif aux règles, irréprochable. Et pourtant, la Révolution animale l'a déjà dans le collimateur.

Michele Sardena, braconnier. Expert dans la fabrication de pièges. Un peu moins pour sélectionner ses proies.

Adjudant Martelli, carabinier. La prochaine catastrophe ne le prendra pas au dépourvu.

Ermete Treré, dit Erimante. Avec ses compères, mutile les chasseurs et libère les sangliers. Et pourtant, il a plus de sympathie pour les autruches.

Geims Oliva. Avec son "Coup du cuir", voudrait entrer dans l'histoire des sports de combat. Malheureusement, l'adversaire n'est pas à la hauteur.

Le Phacochère, en réalité, un sanglier. Mais avec quatre crocs et une dépendance inquiétante aux pommes sauvages.

Yogourt Casale, chasseur. A introduit à Val Madero une nouvelle manière de chasser les sangliers. Et pas seulement eux.

À Sofia, pour ses merveilles
Et à Chiara, pour le énième don.

1. Gladiateurs

L'auto se hisse nerveusement dans les premiers virages. Phares éblouissants dans le noir. L'asphalte monte entre les châtaigniers, six kilomètres au-delà du village. Route de service pour le relais-télé de Colle Torto.

Au huitième tournant, un chemin de campagne se détache sur la droite. Le moteur grimpe. Les roues crissent. Un éventail de lumière court entre les buissons.

Des chevreuils occupés à brouter essaiment vers la forêt.

La route de terre traverse la prairie et rejoint les ruines d'une grosse bâtisse.

Des ruines récentes, des fenêtres encore intactes. Des autos en cercle sur l'aire abandonnée. Des paires de phares convergent vers le centre.

Une portière s'ouvre, un pied foule la poussière. Le docteur Taverna est nouveau, aux Banditacce. Rinaldi le précède et fait les présentations. Public varié : éleveurs, commerçants, hôteliers, malfrats. Une quarantaine en tout. Des mains serrent des mains, des sourires en miroir, des noms effacent d'autres noms, des regards. La dernière main retire les billets. Le spectacle coûte trente euros. D'autres doigts feuillettent des coupures plus grosses.

– Trois cents sur Conan, à la première.

– Disons quatre. Six reprises.

– Quatre cents sacs ? Je marche.

Les petits paris sont libres. Au-dessus du demi-million, il faut passer par le chef. Paiement assuré et zéro problème. Ce soir, toutes les mises sur Conan. Le temps qu'il mettra pour liquider l'autre. Trois reprises ou bien cinq, deux minutes plutôt que quatre.

L'autre se prépare, sous le toit défoncé de la vieille écurie. L'autre n'a pas de nom. Au maximum *le challengeur*, et c'est

tout. On attache les protège-tibias derrière les mollets. Protections de hockey avec rembourrage de mousse. Pareil pour les épaules. Sur l'avant-bras droit, un bout de gouttière en cuivre, coupé dans le sens de la longueur et rembourré. Les chaussures sont un modèle de chantier, avec des pointes protège-orteils renforcées en acier. Gants de travail, coup-de-poing américain à droite, bouclier en plexiglas à gauche. On se dénoue les muscles comme un boxeur sonné. On attend.

D'autres autos arrivent, le cercle s'élargit. Les phares se succèdent pour éclairer l'esplanade. Deuxième rendez-vous de la saison, public triplé. L'information circule. Les gens sont curieux. Le business est prometteur.

Dernières mises. Le docteur Taverna ne se lance pas, il veut seulement regarder. Rinaldi a mis cent sacs sur Conan, à la quatrième. Vin rouge et grappa relâchent la tension. Qui veut de la coke sait à qui demander. Qui veut des femmes, aussi. De la bonne marchandise, des bons prix. Les vétérans s'accordent pour les prochaines rencontres. Un grand type, au physique d'ours, aux cheveux blanchis avec trente ans d'avance, se détache du groupe et apparaît dans l'écurie.

– Viens là.

L'autre s'approche. Ours fouille une poche, lui tend quelque chose.

– À la sixième, ok?

L'autre tend la main et avale les cachets. Il hoche la tête, incapable de parler.

Jakup Mahmeti appuie l'échelle aux branches des châtaigniers, quatre mètres au-dessus du centre de l'arène.

À la lumière des phares aussi, les longues feuilles sciées sont grises. Poussière. Poussière partout. Les travaux pour la voie ferrée n'épargnent rien. Mahmeti suspend à la branche un gourdin de trois empans et un couteau de chasse. Le nœud est fait pour céder à la première secousse. Un bonus de jeux vidéo pour le pauvre challengeur.

Ghegno et le Pourri vont manquer la rencontre. Tour de garde sur la route, un au croisement avec l'asphalte, l'autre sur le côté de la hêtraie, la voie de fuite, sept kilomètres

tortueux pour déboucher sur la Provinciale. Cigarette fumée à l'unisson, passe-temps divers. Le Pourri dévore une revue pour bites solitaires. Services payants, porno ménager, quincaillerie sexuelle. Ghegno se distrait avec les fonctions du mobile.

Ours attache une corde au tronc du châtaignier. À l'autre bout, il y a un mousqueton. Le mousqueton s'accrochera à un collier. Le collier sert à retenir Conan à la fin de la reprise. Ou bien quand l'autre se rend. Autrement, Conan n'arrête pas.

Conan est un fila brésilien de ligne dure. Une espèce de molosse de proie, race sélectionnée par les fazendeiros brésiliens pour donner la chasse aux esclaves en fuite.

L'autre est un Nigérian de vingt-sept ans. Jamais combattu avant. En jargon : un bleu. Jakup Mahmeti le fait appeler. On commence.

Beaucoup de spectateurs se réfugient dans leur voiture. D'autres sur le capot. Conan est un chien dressé, il attaque seulement l'adversaire, mais il vaut mieux ne pas courir de risque. Conan est excité. Soixante-cinq kilos de muscles et impétuosité. Entraînement dur, fait de courses, de coups, de jeûnes et d'amphétamines. Ils lui donnent à boire. Ours lui presse une éponge sur la tête. S'il n'était pas dressé, il faudrait trois hommes pour attacher la corde. Ours l'agrippe par le collier et s'agenouille à ses côtés.

Le challengeur entre dans le cercle de lumière, tenu en laisse par un ange gardien ivre de Jack Daniel's. Il a un balai de dreadlocks attaché sur la tête. Son regard est fixe, ses yeux exorbités. Il a la trouille tatouée sur la peau.

Le coup de la laisse est la dernière bouffonnerie accouchée par le Pourri. Presque personne ne la trouve si amusante que ça, mais de temps en temps, il faut lui donner raison. En fin de compte, ça a aussi une utilité. Les fuites au dernier moment, ça peut toujours arriver.

Ours murmure quelque chose à l'oreille du chien. Celui-ci découvre les crocs et se met à grogner. Silence soudain, discours ravalés au milieu. Rumeurs lointaines de la route et chuintements nombreux entre les branches. Une femme cache son visage sur l'épaule de sa voisine. La ruine, les autos, l'arène, les spectateurs : un unique animal nocturne qui retient sa respiration.

Mahmeti s'approche du chien, cigare aux lèvres. Il tire une longue bouffée et le lui éteint sur la tête. Le bond de la bête soulève poussière et cris.

Un bond de jaguar, impressionnant et rageur. Le Nigérian se couvre du bouclier. Le choc le renverse : il a les jambes molles. Il finit à terre et se décompose. Il agite les jambes comme une blatte pour ne pas se laisser mordre la cheville. Réussit à se mettre sur le flanc, essaie d'enfoncer le coup-de-poing américain dans les côtes du chien. L'effleure à peine. L'autre a serré les dents sur le rebord du bouclier et ne lâche plus. D'un coup sec, il rejette la tête en arrière : le coin cède comme du carton. Au second assaut, le plexiglas résiste mieux. Il n'en est pas de même du bras droit du Nigérian, glissé dans les courroies. Les secousses de l'adversaire le contraignent à ouvrir la garde.

D'instinct, il réagit du droit, à peine sous la tempe. Conan reste étourdi, mais ne lâche pas. Il tire le bouclier de manière à le faire glisser. Il s'abaisse sur ses pattes avant et pousse avec celles de derrière. À la quatrième poussée, le challengeur ouvre les doigts. Il est sans protection. Il est toujours à terre.

Un crucifix d'ébène sur la poussière blanche.

– Deux cents sur Conan avant la première.

– Ça marche.

Le Nigérian halète, la langue dans la gorge. Il essaie de se mettre debout, mais le chien est sur lui, pattes sur la poitrine. Il plonge ses crocs dans les épaules, ko technique. Conan a vaincu, match suspendu. L'homme se protège avec le bras métallisé. Trop lent. La gueule du chien pénètre la garde et pointe la clavicule. L'homme lui agrippe le cou avant que les dents se ferment. Le chien se secoue avec rage. Quelques-uns hurlent.

– Relève-toi, allez !

– Allez, nègre, allez !

Ceux qui ont misé sur la première reprise serrent les poings, les yeux, les mâchoires.

– Allez, mon beau, bouffe-le, bouffe-le !

Mais l'Ours souffle dans le sifflet et tire sur la corde. Fin du premier round. Le bras du Nigérian est en mauvais état. Du sang imprègne le caoutchouc mousse.

Dans le bref intervalle, des paquets de chips et des gorgées alcooliques pour combattre le froid. Les incertains reviennent sur les paris. Les plus experts l'ont déjà fait, durant l'affrontement, comme des agents de la Bourse avant que le titre ne s'écroule.

Deuxième reprise. Pas de cigare, juste une tape sur le dos. Conan se ramasse encore, tête baissée et derrière relevé. On dirait qu'il étudie l'adversaire, le meilleur moment pour le bond. L'autre tremble et sautille. Des pas latéraux en crabe pour ne pas offrir un flanc découvert. Conan tente une paire d'attaques, mais le Nigérian encaisse avec ce qui reste du bouclier.

À la troisième tentative, l'homme part le premier, feinte à droite et change de direction. Le chien glisse mais il est sur lui quand même. L'autre saute : un mètre et demi d'élévation. Il agrippe le gourdin tandis que les crocs du fila effleurent son pied. Il retombe mal, mais n'a pas le temps de se retourner. Il lève le bâton et le rabat derrière lui. Conan encaisse bien. À l'entraînement, on l'enferme dans un sac et on le bourre de coups de pied. Le premier coup est une caresse sur le dos. La tête se détend pour saisir une cuisse entre les crocs. Les yeux du Nigérian chavirent. Il sait qu'il ne doit pas tuer, mais la douleur vide son cerveau. Il commence à frapper comme un marteau pneumatique. Trois, quatre coups de massue.

Bruit d'os brisés. Autour : le silence, de nouveau.

Conan a lâché la prise. Il ne bouge plus. Une toile d'araignée sanglante enveloppe les côtes et le dos. Traînées noirâtres sur peau claire.

Peu de monde avait parié sur le Nigérian. Maintenant, ils se secouent, sourire de connaisseurs imprimé entre les oreilles. Pour le vainqueur, pas de prime. Il a flingué un champion de soixante millions.

– J'te tue, nègre !

Une lame de huit pouces jaillit de la patte de l'Ours. Il se lance sur le Nigérian, qui traîne la jambe pour sortir de l'arène.

Mahmeti tire la corde du chien. Assez pour faire un croc-en-jambe à la vengeance.

– Du calme, Pinta. C'est pas un problème.

Sur un signe de tête, deux de ses sbires encadrent le vainqueur. Au cas où il voudrait qu'on l'emmène en voiture.

L'Ours relève du sol un regard furieux. Il renifle, dépoussière son pantalon du tranchant de la main et crache droit dans le dos du gladiateur.

Le chien semble mort pour de bon.

Quelques spectateurs essaient de sourire, plaisantent à haute voix. D'autres démarrent et s'en vont.

Mahmeti, Rinaldi et le docteur Taverna discutent serré. Affaires. Chiens de chasse, importation illégale de Slovénie. Une offre intéressante. Une poignée de main.

Les sbires escortent le Nigérian jusqu'à l'écurie. Il a deux vilaines blessures. Celle sur la cuisse, ouverte jusqu'à l'os. L'infirmier du groupe décide de poser quelques points.

– Tiens le coup, Négro, commente un des hommes durant la suture. Tu vas combattre gratis une dizaine d'années et tu le lui rembourseras, le champion.

L'autre rit :

– Que tu puisses combattre gratis, ça te fait même honneur. Les vrais gladiateurs combattent gratis. T'es pas content ?

Le Nigérian roule les yeux, mais ce n'est pas une réponse. Le soi-disant infirmier le recoud à cru, sans anesthésie.

L'honneur du gladiateur est le cadet de ses soucis.

2. Perfect Day

C'est le premier jour d'octobre. Le matin. Les gens parlent climat estival et manteaux au placard. Moi, je suis sans travail. Depuis une semaine.

Rien d'étrange. J'insérais des données dans l'ordinateur d'une entreprise. Les données sont finies. Le salaire aussi. Restent sept cents euros à la banque, un mois de loyer en retard, la facture du téléphone et un sac à dos, prêt depuis des mois, derrière la porte de la cuisine.

Avant l'été, je nettoyais les chiottes au cimetière. Ce n'était pas ignoble comme on l'imagine. Le lieu n'est pas très fréquenté et personne ne quitte une sépulture pour aller chier. Il y avait des fleurs fraîches pour ma nana et certains matins, il n'était même pas nécessaire de passer la serpillière. L'entreprise leader dans le secteur en a déduit que le personnel était fortement excédentaire. Une réduction d'un tiers du personnel s'imposait. J'ai dit au revoir aux deux collègues biélorusses et avec l'argent de la dernière semaine, je me suis acheté le sac à dos.

Maintenant, je sens qu'on y est. Je viens de faire des provisions.

Devant l'hypermarché, chariots et bronzages me cernent, menaçants. Des gens qui gagnent de l'argent. Je voudrais m'agripper à un col quelconque et murmurer des paroles indécentes au propriétaire :

– Eh, l'ami, écoute-moi un peu : le soussigné fait que dalle depuis une semaine. C'est pas dégoûtant ?

Une batterie de cabines téléphoniques me rappelle à l'ordre. Ma sœur, au moins, je dois l'avertir.

Je pars, Sandra. C'est décidé. Si Thoreau y est parvenu, je peux le faire moi aussi. La masse des hommes mène des vies d'un désespoir tranquille. Nous ne sommes que les outils de

nos outils, assaillis par des armées de *nécesseurs*. Cette civilisation se base sur les non-cycles et elle est vouée à l'extinction. L'avenir est dans les activités sylvopastorales.

L'appareil ne fonctionne qu'avec des cartes. Un sur cinq accepte aussi les pièces mais je sais déjà ce qui m'attend. Il est hors service. Il mange l'argent ou bien le recrache. Il a le combiné enrobé de résine.

Je décide d'écrire un mot. Moins d'inconvénients.

J'arrive chez moi, pose les courses, allume une cigarette et la stéréo. *Perfect Day*, de Lou Reed, version *noise* des Melt Banana.

Chère Sandra,

Voilà une semaine maintenant que je ne télétravaille plus. Loin de moi l'idée de chercher un autre emploi quelconque. J'ai pris en haine tout travail fait par moi sous le soleil. Mais je ne vais pas te dire que tout est vanité. Seulement : le soussigné a déjà donné. Il y a un temps pour chaque chose, et ce temps est fini. Si quelqu'un est satisfait de cette vie, qu'il ne se gêne pas. Pour autant, l'homme qui travaille pour survivre ne peut jouir d'une vraie intégrité. Depuis des années, je survole l'abîme du chômage chronique en me baladant sur des fils ténus. J'ai épuisé mes meilleures énergies pour garder l'équilibre. Maintenant, ça suffit. Le moment est venu de jeter un coup d'œil d'en bas.

Le sac à dos est là depuis cet été, tu sais. J'ai un carnet rempli de notes, des stratagèmes copiés dans divers manuels. Je sais déjà où aller, un lieu pour le moment isolé et tranquille que je ne révélerai à personne. Je voudrais éviter que les gens fassent la queue pour se présenter chaque jour devant mon refuge dans l'intention de me faire changer d'avis. Je n'ai pas perdu la tête, au contraire, je n'ai jamais été aussi lucide. Je veux seulement devenir riche : si c'est une folie, je la partage avec la plus grande partie des hommes. Un individu est riche à proportion de la quantité d'objets clinquants qu'il peut négliger. Je vivrai dans une grotte, je mangerai des baies, des châtaignes et de la farine de fourmis. Je me réchaufferai avec du feu. Qui est le sultan du Brunei en comparaison du soussigné ? Ce monde n'a pas besoin de moi, et vice-versa. On est quitte, le cercle se referme et le soussigné prend la tangente.

Je donnerai de mes nouvelles quand je le jugerai opportun. Bonjour aux neveux,

Marco "Walden", superhéros troglodyte

Je relis le message une dizaine de fois. Ce n'est pas facile à expliquer. Je veux dire : ma sœur connaît la situation, elle est au courant pour le sac à dos et ce qu'il signifie. Cependant, je ne suis pas sûr d'avoir été clair.

Le soussigné ne condamne pas le style de vie commun. Se démener, travailler, aimer une femme, proliférer, nourrir son cerveau avec des trucs plus ou moins bons, nourrir son corps avec des trucs plus ou moins biologiques, fréquenter les centres commerciaux, habiter dans une zone correcte. C'est un modèle non cyclique, proche de l'effondrement, mais qu'est-ce qu'on s'en fout du modèle. L'effondrement du soussigné est plus imminent encore. Tous mes vœux à qui se sent tranquille.

Grâce au ciel, le monde entier n'est pas là-dedans. On peut changer d'air. Devenir le héros de la vie dans les bois. Pas comme à la télévision, aspirant Robinson sur une île déserte, tu fais le phénomène deux mois puis tu rentres à la maison. Ces vacances de moi-même sont plus sérieuses. Rentrer chez moi ne fait pas partie de mon programme.

Le fait est que : je n'ai plus de femme, je suis orphelin et je n'ai même pas d'automobile. Les différentes sortes de travail que je devrais désirer me paraissent interchangeables. Les amis aussi. Des gens très bien, bien entendu : c'est le soussigné qui ne fonctionne pas. Quand on passe ses journées à débrouiller l'embrouillamini de sa propre vie, il ne reste plus beaucoup d'énergie pour les relations. Elles commencent à te dégoûter toutes. Il y a un seuil d'alerte : au-delà, la nausée ne se concentre plus sur un aspect singulier, elle se répand et inonde le reste, sans distinction. Un travail indigne reste encore au-dessous du seuil. Deux, non. Le soussigné en a toujours eu deux : faire un boulot merdique, en chercher un décent. Trop vieux pour celui-ci, trop diplômé pour celui-là, aucune expérience dans la charpenterie métallique.

Si j'avais des enfants, il en irait autrement. Je ne les entraînerais certes pas dans une situation difficile. Les communes

babas ne sont pas mon genre. Ni non plus ermites, il faut dire. Le soussigné n'a pas besoin de se retrouver lui-même. Il est juste fatigué des coups de pied au cul, tu parles d'un truc *new age*. Un hecto de Bouddha, deux tranches de Jésus. L'existence lui prépare déjà ses fardeaux. Le sac à dos, mieux vaut le garder léger.

C'est pourquoi, il y a quatre ans, j'ai vendu mon automobile. Je travaillais hors de la ville. Je faisais l'employé du péage. Chaque matin, quarante minutes de queue pour arriver à la bretelle. Le soir, même musique. L'épuisement nerveux ne s'est pas fait attendre.

Je sombre dans la dépression chaque fois que le feu rouge distille des autos dans l'engorgement d'un carrefour.

La circulation métropolitaine est un trafic d'armes. Guerre humanitaire pour défendre le droit sacré à économiser du temps. Mais en pensant à l'argent, c'est-à-dire aux heures de travail, aux dépenses pour acheter une auto et l'approvisionner en carburant, pour payer les lavages et payer le stationnement, plus le temps brûlé à la porter au carrossier, et l'argent de l'entretien, et les journées passées à choisir le modèle adapté, je me suis demandé où était passé le temps économisé. Une belle bicyclette m'en offrait davantage.

Et pourtant, il a fallu l'épuisement pour me convaincre. Vendre l'auto et se déplacer à vélo. Morale : larmes, brûlures aux yeux, toux chronique. J'ai essayé de revenir en arrière – arrêtez-vous, je me suis trompé – mais le nouveau salaire ne me le permettait pas. J'avais changé de travail : le péage de l'autoroute était trop loin à bicyclette. Depuis lors, plus d'auto. J'ai même désappris à la conduire. De la même manière, j'ai décidé de vivre dans les bois parce que, ici-bas, je ne conviens même pas comme laveur de chiottes. De la même manière, je ne mange plus de viande parce que je ne peux plus me le permettre. Et puis, bien sûr, je considère l'élevage intensif comme une terrible cruauté qui déverse sur le genre humain des cascades de karma négatif, vastes et imposantes comme le Niagara des chasses d'eau, l'Iguaçu des assiettes sales, l'Océan des bidets. De l'eau potable pour se laver le cul : je ne connais pas d'injustice plus odieuse.

Néanmoins, je pratique l'hygiène intime avec une certaine attention.

Si on était dans les années 50, je me mettrais à voler. Les temps changent. On pouvait dévaliser un appartement sans être armé. Braquer un bijoutier avec adresse. Vider un transport de fonds grâce à un plan parfait et sans coup férir. Un truc à la portée de tout le monde, il suffisait d'avoir du courage et de la cervelle.

Aujourd'hui, la vraie délinquance est réservée aux professionnels. Qu'est-ce qu'il a à y faire, le soussigné ?

D'honnête nettoyeur de chiottes à braqueur de chiottes, je ne vois pas d'excitant changement de perspective.

À moins de rencontrer le Christ dans la cellule voisine, de lui jouer un bel air de violon et de le convaincre de m'emmener au paradis. Ce serait une manière marrante de retourner aux origines, les premières approches du soussigné vers le monde du travail. J'ai une licence en sciences religieuses. J'ai écrit une brillante dissertation sur Disma, larron crucifié à la droite de Jésus et passé à l'histoire comme "bon". Et pourtant aucun des Évangiles ne le définit comme tel. Il avait piqué les rouleaux de la Loi. Volé le trésor d'une synagogue. Braqué la femme du plus haut prêtre, Caïphe. Là s'arrêtent les bons sentiments : Christ a emmené un malfaiteur au paradis. Au passage, ce n'était même pas un repenti.

Après une telle démonstration de finesse intellectuelle, j'étais convaincu que les portes de l'académie s'ouvriraient à moi. Il y avait la queue pour entrer, mais le talent l'emporterait. Pour donner une preuve supplémentaire, je décidai de m'engager dans un doctorat sans bourse d'études, durant lequel je gagnais ma vie dans un centre d'appels tout en écrivant une œuvre extraordinaire, destinée à la plus haute reconnaissance : le prix international Mircea Eliade.

Monothéisme et mensonge explorait la propension au mensonge de Jacob, patriarche du peuple élu, et de Pierre, fondateur de l'Église chrétienne. Le premier abusa son père Isaac, à demi-aveugle, en se faisant passer pour Ésaü, son frère aîné, qui lui avait vendu son droit d'aînesse pour un plat de lentilles ; le second nia par trois fois connaître le Nazaréen, dans les

moments d'excitation qui suivirent son arrestation. Que signifiaient les deux épisodes ? Pourquoi Jéhovah aimait-il tant les menteurs ? N'oublions pas que Jésus emmena au ciel un voleur… (à ce propos, voir le mémoire de licence : *Saints et fripons. L'épisode du "bon larron" à la lumière de la sentence taoïste : "Anéantissez les saints, libérez les brigands et le monde retrouvera l'ordre"*).

Pour la première fois depuis la mort du grand savant roumain, le jury du prix portant son nom utilisa le mot "débile" (*halfwit*) pour repousser une candidature.

Le soussigné se mit à s'occuper *full time* des demandes téléphoniques des clients. Puis il prit le travail d'employé du péage, convaincu de pouvoir se consacrer à l'élaboration de quelque œuvre fondamentale. L'épuisement nerveux l'en empêcha.

Arrivons à aujourd'hui.

Je relis le message à ma sœur une énième fois. Ça peut aller.

Je modifie l'annonce sur le répondeur, même s'il serait plus sensé de l'éteindre.

"Le correspondant que vous désirez est définitivement absent. Nous vous invitons à ne plus essayer de le joindre."

Je passe à la cuisine, contrôle les provisions. J'ai dû oublier quelque chose, forcément.

Les allumettes. Cent boîtes devraient suffire.

3. Charles Bronson

Théorème :

Dans un petit village de mille habitants, doté d'une mairie, d'un cinéma et d'un distributeur de billets, le nombre de bars est toujours supérieur ou égal à trois.

Un pour les vieux. Un avec tabac. Un pour la racaille.

Exemple :

Castel Madero. Même si la mairie est surtout là pour le spectacle et que les réunions importantes se tiennent désormais à l'annexe de Borgo, onze kilomètres plus bas, amas de maisons enflé par la nouvelle route du fond de la vallée comme un banc de sable dans un fleuve paresseux. Même si le cinéma, ancien petit théâtre, est paroissial et que sur l'estrade il est encore écrit "Divertir Éduque", avec des générations de gamins qui se demandent qui est ce monsieur Divertir, si c'est le propriétaire du local ou bien le mythique curé qui l'a construit, don Éduque. Maintenant, l'aumônier est mort aussi, le seul qui savait faire fonctionner les appareils. Dernière projection : un Jim Carrey vieux de six mois. Le cinéma porte encore ce nom, inscrit en toutes lettres sur la porte. En réalité, il n'y a plus ni écran ni fauteuils. On y conserve le matériel pour la procession de San Crispino et quelques confessionnaux boulottés par les vers.

Le distributeur de billets fonctionne presque toujours.

Des trois bars, deux donnent sur la place. Le troisième, celui qui fait tabac, donne sur la rue principale, sous une rangée de tilleuls.

Le troisième est géré par une femme.

Le troisième est le seul à offrir du scotch pur malt. Oban, Talisker, Lagavulin. Seize ans d'âge, destiné à en tenir cent. La

plus grande partie des clients adorent un autre triumvirat : Grappa, Prosecco et Amaro*.

Pour cela aussi, le bar Beltrame semble avoir surgi à Castel Madero comme un cocotier au milieu des sapins. De dehors, il a un aspect normal, long bâtiment gris souris, avec deux bancs de garde à l'entrée, les vitrines sur la rue et le portail massif, ancien, avec la date sur l'architrave à demi cachée par un lierre rebelle. Puis on lève la tête et on voit l'enseigne avec ses caractères allongés un peu Art nouveau, peints en rose sur un cadre blanc. Et l'inscription dit : "Librairie-papeterie Beltrame", et au-dessous, en plus petit : "Beltrame Glauco et Fils". Alors, on entre, déconcerté, et on se retrouve dans le salon d'un refuge de montagne, un truc qui irait bien sur la Marmolada, à trois mille et quelques mètres, avec la neige haute jusqu'au toit et les pingouins qui implorent de pouvoir entrer. Des tables en pin, des nappes à carreaux, un banc de chaque côté. Des roues de charrette transformées en lustres et des photos en noir et blanc sur tous les murs. La cheminée qui palpite dans un coin et le poêle de fonte juste devant. Et quand on voit la propriétaire se tourner vers la stéréo pour mettre un CD, on s'attend à entendre un canon de chanteurs alpins à sept voix plus soliste. En réalité, Robert Nelson, dit Prince, se glisse hors des baffles pour venir susurrer l'histoire d'un jour noir, d'une nuit tempétueuse, et si ce n'est pas lui, ce sont les sorcelleries électroniques de quelques artistes au nom teuton ou les glorieux Pixies qui errent dans le bar en quête d'un esprit perdu.

Enchanté par la musique, on longe le comptoir, tout en bois et en pierre, et on découvre que la pièce a la forme d'un L, et sur la barre courte, il y a un petit salon qui semble sorti du *Village* : des canapés déglingués, des tables basses, de vieux fauteuils et des bibliothèques remplies de livres jusqu'au plafond.

---

* Grappa : marc ou autre alcool blanc. Prosecco : vin blanc sec pétillant. Amaro : apéritif amer, du type Fernet-Branca. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Bien, vous demanderez-vous, puisque nous sommes à Castel Madero, huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et non pas à Manhattan, NY, quelles secrètes alchimies permettent la survivance d'un établissement pareil ?

L'observateur attentif n'aura besoin que de deux coups d'œil pour résoudre l'énigme.

Le premier en direction du comptoir des tabacs, où Mindy s'efforce d'assimiler des notions tirées d'un volume de la taille d'un dictionnaire. Elle prépare un examen important, la jeune femme, quelque chose qui vient après la maîtrise, mais aucun des clients ne semble intéressé par la question.

Ils aimeraient plutôt savoir quelle est la taille exacte de son soutien-gorge – 95 ? 100 ? – et plus précisément combien se la sont tapée, au pays, et si ce soir elle est libre ou pas.

Le deuxième coup d'œil est pour un écriteau énigmatique, "On Fait Crédit À Qui Lit", lequel expose, tout enveloppée qu'elle soit de mystère, *la* parole magique, mise au ban par tous les bars de la vallée.

Crédit.

Le troisième coup d'œil, c'est Gaia Beltrame qui te le balance, si t'arrêtes pas de regarder autour de toi comme un agent du Sisde* sans te décider à passer commande.

Et puis peut-être, il arrive qu'un quinquagénaire grassouillet, qui essaie de draguer Mindy depuis qu'elle est petite, finisse par apprécier le goût tourbé du Laphroaig, les chansons de Leonard Cohen et les trois premiers chapitres d'un polar français qui se passe à Marseille. Mais c'est rare, et entre spécialistes des soutiens-gorges, les fauchés à ardoise et les amateurs de femmes qui balancent certains regards, le parc des clients du bar Beltrame peut être considéré comme complet.

Les deux derniers clients de ce soir-là ne faisaient pas exception. Le plus âgé leva son verre. Une autre tournée.

– Celle-là, tu la paies, dit la barmaid derrière le comptoir.

– Pourquoi, j'ai dépassé de beaucoup ? demanda l'homme.

---

* Un des services secrets italiens : celui-ci dépend du ministère de l'Intérieur.

– Seize euros. Et depuis dix minutes t'as aussi dépassé l'heure. Je ferme.

– C'est bon, Gaia… Écoute, alors… je me joue le bonus.

– Le bonus ?

– Précisément.

Gaia tira un registre de dessous la caisse, l'ouvrit devant elle, y fit courir son doigt.

– Ne dis pas de conneries, Buzza : t'es même pas inscrit.

– Et alors ? Lecture personnelle, répondit l'autre avec un petit rot.

– Fantastique. Fais attention que le mode d'emploi du débroussailleur, ça compte pas pour moi.

La main de l'homme fouilla sous la veste et posa sur le bar un livre de poche de papier fin.

– Je l'ai fini avant-hier.

– *Des souris et des hommes* ? demanda Gaia sans même le retourner.

– Exactement.

– Buzza, t'as déjà essayé il y a deux semaines avec *Des souris et des hommes.*

– Cette fois, je l'ai lu, je te jure.

L'homme fit claquer un baiser sur ses doigts croisés.

– Bon, d'accord. On t'écoute.

– Eh, donc… Laisse-moi réfléchir… Le rooooman. Affronte le problème de l'émigration paysanne. Vers l'Ouest. Terre de promesses tombeuses…

La main de Gaia vola, foudroyante, et retourna le volume. La voix s'empâta.

– Dis donc, Buzza. Des promesses *tombeuses* ?

– Eeeeh…

– Oui ?

L'homme pencha la tête de côté, en partie à cause de l'alcool, en partie dans la tentative désespérée d'apercevoir encore la quatrième de couverture. Même Superman avec sa vue n'y serait pas arrivé.

– Un petit indice ?

– 'te faire foutre, Buzza. On est pas à *Question pour un champion* !

De l'autre côté du comptoir, au-delà du virage, caché par l'abat-jour d'une grosse lampe, l'autre client sembla se réveiller d'un sommeil profond. Le bras tendu, il leva en l'air un petit volume froissé, comme le ticket pour la file du boucher.

– Avec ça, je l'ai, un bonus pour Buzza ?

L'altruiste posa le livre sur le faux marbre empoussiéré de sucre. L'édition jaunie d'une collection de science-fiction disparue depuis au moins vingt ans. Auteur inconnu. Titre : *L'Invasion des humains.*

Des pages qui sentaient la cave. La même odeur que la montagne de malles où Gaia conservait l'entière section occasion de la vieille librairie.

La librairie fondée par son arrière-grand-père Glauco en 1913 et héritée par les frères Beltrame. Les frères qui la transformeraient volontiers en un numéro de huit chiffres sur leurs comptes courants respectifs. Acquéreur : le Consortium ferroviaire à grande vitesse, qui voulait la transformer en siège opérationnel pour le Haut Valmadero. Gaia s'y était opposée. Gaia s'était endettée jusqu'au cou pour racheter la part des trois autres. Gaia avait résisté cinq ans.

– Pour baiser les types du Consortium.

– Pour les moustaches du grand-père. Tu vois la photo ?

– Pour vendre Hemingway à des péquenots dans votre genre.

Les réponses changeaient suivant l'humeur. Le bilan de l'exercice ne changeait jamais. Rouge profond.

Elle était revenue voir ses frères et avait fait une proposition : montons un bar. Je le tiens, moi. Je fais tout, toute seule. Vous m'aidez pour les dépenses et je vous repaie petit à petit.

– Dans mon entreprise, nous avons besoin d'une secrétaire, lui avait proposé Franco. Pourquoi tu ne viens pas t'installer en ville, une bonne fois ?

– Pour baiser les types du Consortium, avait répondu Gaia.

Elle avait bourré de quintaux de romans les cantines les plus grosses qu'elle avait pu trouver. Installé un coin dans le bar avec des dizaines d'étagères. Couvert les étagères de centaines de livres. Institué la règle du bonus : On Fait Crédit À Qui Lit.

Juste pour se sentir moins coupable envers son ADN.

– Comment c'est? demanda Gaia, après avoir feuilleté le volume.

– Bof, répondit l'altruiste. Je l'ai trouvé à l'arrêt de bus. Ça marche pareil si j'en fais cadeau?

Gaia fit courir le pouce sur la tranche, indécise. L'échange à égalité exigeait des vérifications attentives.

– Quatre euros, Buzza. Quatre euros et tu dis merci, décida-t-elle en serrant le livre sur sa poitrine. Et si c'est de la daube, tu peux faire une croix sur le Diana souple pour les trois semaines à venir, pas vrai, Mindy?

Mindy hocha la tête, Buzza aussi. Il leva le verre et dédia le dernier toast à son bienfaiteur.

Le rideau de fer se bloquait souvent. Plus souvent au moment de le baisser. Presque toujours trop haut.

Le fils du boucher le savait et l'épiait tous les soirs. Prêt à intervenir.

– Merci, Loris, c'était pas la peine de te déranger, dit Gaia à la fin.

– Tu rigoles? Ça me dérange pas du tout. Même: si un de ces jours, tu me laisses voir ça de près…

– Eh oui, peut-être bien, c'est très gentil. Mais maintenant, je dois filer. Il faut que je donne à manger à Charles Bronson. Une autre fois, volontiers.

– Comme tu veux. À demain.

Tandis qu'il rejoignait son 4×4, Gaia jeta un coup d'œil à sa montre. Quatre minutes trente-deux secondes. Juste à temps. Vingt ans d'expérience démontraient que Loris Turrini ne pouvait pas rester cinq minutes seul avec elle sans essayer de l'embrasser. Un stress infini.

Dans un bled de mille habitants, doté d'une mairie, d'un cinéma paroissial et d'un distributeur de billets, être célibataire n'est jamais seulement un choix.

Dans la commune de Castel Madero, il y avait grosso modo quatre cents individus entre vingt-cinq et trente-cinq ans. Plus de deux cents de sexe féminin. Plus une centaine de mâles maqués de différente manière. Trois fous complets, cinq

toxicos et sept alcoolos au dernier stade, deux gays fiers de l'être et quatre latents. Plus douze natifs du pays du même âge, toujours ensemble, de la maternelle au lycée, dans la rue, dans le car, en discothèque et à la patinoire. Si l'un d'entre eux lui avait plu, elle l'aurait déjà choisi. Pour le moment, elle les supportait tout juste comme amis. Plus une cinquantaine de sujets imprésentables, y compris Loris et deux autres prétendants historiques en quête d'une maman. Des ex, cinq en tout, mieux valait ne rien dire.

Charles Bronson était un saint-bernard de cinq ans.

Célibataire par choix ? Gaia avait cessé de se raconter des histoires.

Elle habitait tout de suite à la sortie du bourg, aux Maisons murées. Maisons campagnardes en pierre rénovées, de celles qui se vendent comme des petits pains aux vacanciers de la gauche caviar. Pas à Castel Madero. Pas après l'ouverture de chantiers pour la voie à grande vitesse. Un village de containers avait colonisé le panorama. Bruits et passages de camions en avaient fait autant avec les esprits. Deux appartements sur sept étaient déjà inoccupés.

Le tout-terrain s'arrêta devant le portail. Gaia coupa le moteur. Descendit.

La gueule de Charles Bronson tardait à apparaître.

– Charlie ! appela la femme. Où es-tu, mon beau ?

Aucune rumeur de buissons ou de feuilles sèches.

Aucun aboiement en réponse.

Ouvrir le portail. Courir à la porte. Contrôler de ne pas l'avoir laissé à l'intérieur.

– Charlie ! Allez, voilà la tambouille, tu viens pas ?

Une colonne de camions remonta la route.

Gaia arpenta les pièces. Elle retourna dehors. Elle était sûre de l'avoir laissé dans le jardin. Le portail semblait bien fermé.

À la lumière des premières étoiles, déjà vieilles de milliers d'années, elle trouva l'interrupteur des projecteurs extérieurs.

Elle regarda sous les haies. Derrière la cabane à outils. Partout.

Elle contrôla le grillage avec une torche électrique et découvrit la faille.

Charles Bronson avait creusé. Il avait poussé et déformé le fer.

Peut-être en poursuivant quelque chose.

Et en continuant à poursuivre ce quelque chose, jusqu'à perdre le chemin de la maison.

I.
Extrait de Emerson Krott, *L'Invasion des humains,* Galaxie 1981. Chapitre 6

Le dieu, monté sur son char, a déjà lancé une partie de ses traits; Diane sa sœur, volant à sa suite, lui présente son carquois. Déjà percé par les flèches du dieu de la chaleur et de la vie, le monstre sanglant se tord en exhalant dans une vapeur enflammée les restes de sa vie et de sa rage impuissante. Les eaux du déluge commencent à tarir, et déposent sur les sommets des montagnes ou entraînent avec elles les cadavres des hommes et des animaux. Les dieux se sont indignés de voir la terre abandonnée à des monstres difformes, produits impurs du limon. Ils se sont armés comme Apollon: Minerve, Mercure, s'élancent pour les exterminer en attendant que la Sagesse éternelle repeuple la solitude de l'univers. Hercule les écrase de sa massue; Vulcain, le dieu du feu, chasse devant lui la nuit et les vapeurs impures, tandis que Borée et les Zéphyrs sèchent les eaux de leur souffle et achèvent de dissiper les nuages.

Note d'Eugène Delacroix sur son
Plafond d'Apollon au musée du Louvre*

La harde des torosaures paissait tranquillement, sous le soleil avide du Crétacé. Une quinzaine de spécimens aux écailles étincelantes, occupés à mâchonner des prêles et à se rouler dans la boue.

Zelmoguz regrettait les expéditions habituelles, riches de participants et généreuses en proies. Dans la chasse au duel, la plus adaptée et spectaculaire avec des bêtes comme celles-là, quinze navires limiers constituaient le minimum indispensable.

À force d'insistance et de discussion, il s'était laissé convaincre par son beau-frère d'expérimenter une nouvelle technique, la battue au vélociraptor. D'accord, mais durant les sauts de singularité, un passager du cargo avait eu des problèmes d'hibernation, il avait fallu s'arrêter à la Cinquième Planète, le

* Cité d'après Baudelaire, *L'Œuvre et la vie d'Eugène Delacroix.*

décongeler, le faire reprendre, repartir. Le voyage s'en était trouvé passablement rallongé et le convoi était arrivé à destination avec des milliers d'années de retard. Entre-temps, à ce qu'il paraît, les vélociraptors s'étaient éteints, ou avaient entrepris quelque épique migration, en tout cas, les limiers monoplaces, entraînés à en repérer l'odeur à distance, ne repéraient plus rien d'intéressant.

À l'interphone, la réaction d'Arogar :

– On s'en fout, non ? Vu qu'on l'a monté, le piège, autant l'utiliser quand même.

– Interdit, intervint d'une voix mécanique le limier.

– Et pas du tout amusant, précisa Zelmoguz, méprisant.

Il n'avait pas tort. La battue ne montrait son intérêt qu'avec des bêtes véloces et bondissantes, sauriens rapides et de petites tailles. D'abord, la flottille piquait le troupeau comme une nuée de taons, nuage de nuisibles dans la chaleur de l'été. Une fois les animaux mis en fureur et les proies emballées, on procédait au contact hypnotique. Pour cela, il fallait s'approcher très près des bêtes, à quelques mètres des dents effilées, en augmentant le risque et en exaltant les dons acrobatiques de son propre limier.

À travers le contact, l'équipe de suicideurs essayait de pousser les bêtes en direction du piège, la plupart du temps une grotte, équipée pour foudroyer quiconque y entrait d'une décharge électrique de plusieurs milliers de volts.

De cette manière, aucune lacération n'était infligée à la peau de l'animal, au manteau brillant d'écailles, et on pouvait la transformer en trophée ou en vêtements, suivant ses goûts. Surtout, comme dans n'importe quelle chasse, aucun membre de l'équipe ne tuait la proie, action jugée révoltante, impardonnable obscénité. La proie mourait, poussée par un destin cruel, qui s'était présenté pour l'occasion sous forme d'ondes cérébrales invisibles.

Il était difficile de maintenir le contact quand l'animal se mettait à courir, à dévier, à sauter à droite et à gauche. Il suffisait d'une distraction et l'hypnose se brisait, le lien se dissolvait et la proie récupérait assez d'instinct pour distribuer morsures et coups de queue au limier et à leurs symbiotes.

Avec un saurien lent, un cératope pachydermique, ce type de chasse n'avait aucun sens.

4. Billet complémentaire

J'ai une toile imperméable du type militaire.

J'ai cinquante mètres de cordelette de chanvre.

J'ai une loupe de six.

J'ai dépensé tout l'argent sans penser au billet. Avec la monnaie, je rassemble un euro et demi, bon pour au maximum vingt kilomètres. Je dois en faire soixante, mais je monte quand même. En plus du sac à dos, j'ai une valise pleine à exploser.

Je m'installe. Autour, trois places vides et une bouche d'air chaud mal réglée. Air bouillant qui sent déjà la sueur. Le gaz carbonique fera le reste. Bonne nuit tout le monde.

J'ai un kit de premiers secours.

J'ai trois kilos de semences : fèves, haricots et marijuana.

J'ai un magnifique porte-monnaie en peau de vache maigre. Il n'y a que la fermeture en cuivre, comme la mâchoire d'un requin édenté. Le reste, je l'ai arraché. Ça ne sert pas.

Je regarde la banlieue s'éloigner, le profil des collines derrière un voile de brume. Les arbres courent vite au premier plan, les maisons sont plus lentes, l'horizon presque immobile. Des éclats du monde glissent sous les wagons, émiettés en fine poussière. Drogue du voyageur. Des milliers de lieux traversés en hâte, que l'œil devine à peine, retiennent le cœur comme une fourrure dans les ronces. Ce ne sont pas des souvenirs qui émeuvent, mais bien plutôt ce qu'on ne pourra se rappeler. Une prairie au-delà du ballast, où s'étendre, humer l'herbe et observer le couchant. Un terrain de foot boueux et une partie de troisième catégorie qu'on voudrait jouer. Le trottoir vide d'une rue inconnue, éclairé à peine par l'enseigne d'un bar, où les clients ne parlent peut-être pas que de travail et où le cappuccino coûte sûrement moins qu'en bas de chez soi.

Le contrôleur arrive au bout d'une demi-heure. Je suis en train de fixer un pêcheur immergé jusqu'aux hanches dans le fleuve. Je suis sur le point de pleurer. Sans y penser, je tends mon billet, qui n'est plus valable depuis une poignée de kilomètres.

– Ça, c'était bon pour Masso. Vous avez oublié de descendre ?

– Non, je descends à Bocconi. C'est juste que je n'avais pas assez d'argent.

– Compris. Dans ce cas, je dois vous dresser une contravention. C'est trente euros plus trois de billet complémentaire.

Il gribouille sur un bout de papier, l'arrache du bloc et me le tend.

– Écoutez, je ne me suis pas bien expliqué : je n'ai pas une lire, sinon je l'aurais acheté, le billet.

– Et vous ne pouviez pas le dire avant ?

Il est vraiment contrarié. Il regarde autour de lui, en quête d'approbation.

– Vous me laissez écrire tout ça et maintenant vous me dites que vous ne pouvez pas payer !

Il roule en boule la feuille jaune et la glisse dans un cendrier plein à ras bord.

– Vous devez me donner une pièce d'identité. L'amende vous arrivera directement chez vous. C'est quatre-vingt-dix euros plus trois de billet complémentaire.

J'extirpe un fossile de carte d'identité.

– Gardez-la. Moi, je n'en ai plus besoin. Et ajoutez cinq euros en plus, pour le dérangement. J'aurais dû mieux m'expliquer.

Et lui :

– Ne faites pas le malin. C'est déjà beaucoup que je ne vous fasse pas descendre.

Il secoue la tête et me rend le tout, avec en supplément un deuxième reçu.

– Vous êtes très gentil, j'insiste. Et je n'ai pas l'intention de me moquer de vous. Si vous me laissez votre adresse, je serais heureux de vous envoyer un cadeau. Ça vous semblera bizarre, mais je suis un des hommes les plus riches du monde.

Rien. Il ne veut rien savoir. Il a dû se convaincre que je suis un idiot. Caresse ses moustaches jaunies et passe au contrôle des autres billets.

Dès qu'il s'est éloigné, j'entrouvre la fenêtre et laisse le vent m'arracher tout ça des mains. Une vieille lance un coup d'œil désapprobateur. Je ne peux m'empêcher de m'en régaler.

J'ai un sac de couchage lourd.

J'ai une pelle pliable et quelques outils à monter.

J'ai trois livres de grande valeur. Je voudrais les apprendre par cœur et les réciter à droite et à gauche, là où personne ne les connaît, peut-être en échange du pain et du fromage.

Sur le siège arrière d'imposantes déferlantes de discours à la con s'élèvent, menaçantes, destinées à se briser sur les oreilles du soussigné. Malédictions contre les immigrés. Caquetage sur le marché du travail. Applaudissements à la fermeture des frontières. Discussions ferroviaires. Le soussigné est : incapable de faire mine de rien ; incapable d'intervenir autrement qu'en laissant un supplément de bile tomber dans son estomac ; incapable de considérer ces mots comme des paroles vides, rituelles, des formules magiques pour tromper le temps.

Les paroles vides m'effraient plus que les autres.

Par chance, comme tout superhéros qui se respecte, j'ai mon arme secrète. Je l'extrais de la valise, mets les écouteurs, appuie sur *play*. Tout apocalyptiques qu'ils soient, les hurlements de Freak Antoni me plaisent comme de l'ambroisie.

"Quand l'épidémie est là / tu t'enfuis chez la tante / mais en cas d'explosion / tu ressens juste l'émotion / quand tu descends chez le droguiste / demande un kilo de bromure / s'il reste que toi / la première année sera dure."

J'ai vingt paquets de piles d'un volt et demi.

J'ai un programme graduel de désintoxication de CD.

J'ai cherché en vain un lecteur à dynamo, comme la radio à manivelle pour les villages africains les plus perdus.

Quand les piles seront finies, j'espère apprendre à jouer de l'harmonica, ou d'une flûte primitive fabriquée avec des branches de sureau, ou d'un ocarina de terre cuite. Je voudrais éviter les percussions, si possible. J'ai vécu plusieurs années avec des bandes de bongoloïdes campant devant chez moi, et

certaines sonorités, j'en ai plein le cul. Mais sans musique je n'y arriverai pas.

Pour les cigarettes aussi, j'ai un plan de désintoxication.

Je vais arrêter de fumer. De tout mon cœur. Au moins vingt fois par jour.

Puis je passerai à la marijuana autoproduite. À condition que je me rappelle où j'ai fourré les feuilles.

En attendant le train traverse, implacable, le Grand Rien suspendu entre périphérie et campagne. Comme les perles d'un collier post-atomique se succèdent pistes de kart, cadavres de vieilles usines, églises si laides que pas même Dieu, dans son infinie miséricorde, ne leur accorderait la grâce d'une visite.

À la gare suivante montent une fille et l'odeur ferreuse de la nuit sur les quais. La fille vient s'asseoir devant le soussigné. Elle a la peau très blanche et les joues rouges de froid. Je garde les yeux baissés, elle les pointe hors de la fenêtre. Noirs comme des puits artésiens. Je feins moi aussi d'observer le paysage. En réalité, j'étudie son expression, reflétée sur la double vitre, superposée comme un spectre sur l'eau trouble du fleuve. J'aimerais lui demander ce qu'elle pense de mon projet. Si par hasard ça ne lui dirait pas de m'accompagner, si ça lui paraît une folie. Malheureusement, je n'ai jamais été fort pour entamer la discussion. Peut-être que je le deviendrai, à partir de maintenant. On dit que le soliloque fait du bien au cerveau, mais seulement à petites doses.

L'arrivée à Bocconi est prévue pour 9h30. L'autocar pour Castello passe deux fois par jour, à 7h15 et à 18h45, avec changement à Piantalascia et au Passo delle Vode. Ça fait trente-deux kilomètres. Je crois vraiment que je vais les faire à pied. On ne peut pas prendre l'autocar, sans billet. Le chauffeur contrôle les passagers un à un, au moment de monter.

Ça va prendre beaucoup d'heures, mais je n'en ai cure. Je peux m'arrêter quand je veux. Construire un abri, manger quelque chose, me reposer. Autre chose que des vacances. Là, il y avait toujours des endroits à visiter, le plus possible, et des horaires de marche à respecter. Il y avait des parcours établis, des montagnes à escalader, des destinations à atteindre. Il fallait se remplir les yeux et employer les journées de la

meilleure manière possible, exploiter au maximum les fêtes avant de rentrer en ville, vers l'autre travail. Perdre du temps était le seul gaspillage répréhensible. L'eau potable dans la chasse d'eau, c'était un tout autre problème.

J'ai du papier et un stylo.

J'ai des jumelles ultra légères.

J'ai un kilo de bromure.

Le poids du sac ne m'effraie pas. Je connais d'autres fardeaux. Celui-là, au moins, je peux le poser toutes les fois que je le désire. Si je dois y passer plusieurs jours, qu'importe ?

La route se renouvelle à chaque virage.

5. Sauvagin noir

Trop de règles à la con.

Les écriteaux. Les plastrons. Les procès-verbaux.

Boni lorgna les aiguilles de la montre sous l'ourlet de la grosse veste. Il n'y avait pas moyen de commencer à un horaire décent. Interdit avant 10h. Interdit après 17h.

Rizzi était un chef d'équipe rigide, scrupuleux. Élu à défaut d'autre choix. Sur quarante chasseurs, le seul avec les qualités requises. Cinq ans d'expérience et le petit diplôme : gestion faunico-cygénétique de l'espèce sangliers.

Avant de tirer les postes au sort, il vérifiait que tout le monde portait les vestes orange avec leur numéro d'équipe. Les fusils devaient être déchargés. Sur le type de canon, il était plus permissif. Utiliser la lisse était une coutume, pas une règle. Quant aux munitions, il évitait de vous fouiller pour le contrôle, mais vous pouviez être sûr que ça lui déplaisait.

Ensuite, il inspectait les écriteaux. "Attention. Battue au sanglier en cours." S'ils n'étaient pas assez visibles, il les déplaçait. S'il en manquait un sur un sentier de champignons, il le mettait.

C'était comme voyager en Ferrari avec un type qui fait du cinquante en agglomération, ralentit à l'orange et se plaint qu'on mette pas la ceinture. Gonflant. Dès que possible, Lele et Graziano devaient fréquenter le cours provincial. L'expérience, ils l'avaient. Ils remplaceraient le Pinailleur.

Aucun autre chef d'équipe ne s'entêtait autant sur les chiens. Jamais plus de quinze. Tous dressés pour le sanglier. Autrement, on risque qu'ils pourchassent d'autres bêtes. Comme si les autres bêtes étaient tranquilles, avec une cinquantaine de chiens et de gens en balade dans la forêt.

Couillonnades. Hypocrisies comme l'essence verte et les journées sans auto.

Sauro Boni esquissa un pas de lap dance. Il était nerveux. Il avait les pieds gelés. Les os des jambes se trempaient de froid. Il glissa une main dans la grande poche dans son dos. En tira une bouteille de plastique remplie de sangiovese. Il avait dû la cacher là-dedans : Rizzi n'admettait pas d'alcool, aux affûts.

Il but deux gorgées. Les chiens aboyaient au loin. Attendre.

Le docteur Taverna était allé en Roumanie et disait que là-bas, on chassait pour de bon. Prix bas, forêts séculaires, gibier en grande quantité et peu de limitations. Mille euros, voyage non compris, pour trois journées de chasse et quatre nuits en pension complète. Plus quatre cents par bête de deux quintaux et défenses de seize centimètres. Plus deux cents pour d'éventuelles accompagnatrices *all inclusive*. Sur les monts Carpates on pouvait même tirer sur les ours, mais les prix montaient. Au moins huit mille euros. Taverna en avait pris un, il s'était fait expédier la peau, la gardait sur le mur. Il grossissait d'un kilo chaque fois qu'il passait devant.

Autre gorgée de vin. Arbustes et buissons attendaient la tiédeur de midi comme des papillons dans des cocons de glace. Le char du soleil s'était embourbé dans la brume.

Un portable vibra. Boni répondit. Peut-être Apollo avait-il besoin d'un coup de main.

– Il paraît qu'ils sont une dizaine, dit Lele, en plus d'une laie. Et d'après Gianni, il y a aussi un solitaire, un bien gros.

– Il se sera fait une baise. Ils sont par chez vous ?

– Non. On aurait dit qu'ils arrivaient, puis ils ont fait demi-tour. Tu sais ce que fait l'Athlétique ?

– Non.

– Parce qu'il m'est arrivé un message de Buzza, il dit qu'ils perdent trois à zéro, mais pour moi, c'est un bobard.

– Sûr. Si je sais quelque chose, je t'appelle. Bonne chance.

Le portable retourna dans la poche, à côté du manche du couteau *bowie* et du briquet format projectile.

Un solitaire "bien gros", on n'avait pas vu ça depuis un moment. Opinion générale : la réserve de mont Budadda servait de refuge. Pressées par les fusils, les bêtes se cachaient là où la chasse était interdite.

Rizzi n'était pas d'accord.

Numéro un disait que c'était la faute au climat, à la chaleur torride, à l'effet de serre.

Puis il disait qu'en Roumanie c'était différent parce que, dans les années 80, ils avaient contrôlé la faune, fixé des critères pour l'abattage. C'est pour ça que maintenant ils avaient des ours dans le potager et qu'on pouvait se permettre d'en flinguer quelques-uns. Pareil pour les cerfs. Mais ici, chez nous, personne ne faisait les recensements comme il fallait, la province fixait les chiffres du gibier à tant le kilo, les contrôles étaient de la rigolade. Avec de telles habitudes, les espèces les plus délicates risquaient gros. Plus de lièvres. Plus de daims. Rien que des sangliers.

La chasse n'est pas un sport, disait Rizzi. La chasse est une passion. Et, bon, d'accord sur le fait de ne pas l'appeler un sport, pour faire avaler des phrases toutes faites aux écologistes de salon. "Sport veut dire à armes égales", etc. Pour Rizzi, c'était différent : ce n'était pas un sport parce qu'il n'y avait pas de record à battre. Conneries : que celui qui ne mesure pas les défenses d'un trophée, qui ne passe pas au bar se vanter du poids d'un solitaire lève la main. La passion consistait à ça : mettre de l'ordre dans la forêt. Éliminer les nuisibles. Réglementer les populations. Affronter le sauvagin avec les armes de l'organisation : chiens dressés, fusils efficaces, examen des lieux et choix des affûts.

Une superpassion de comptable.

Un crétin, en tout cas. Il était capable de se mettre en colère si on lui disait qu'il pouvait tirer plus que l'année précédente. Pourquoi cinq lièvres ? Vous les avez faits, les recensements ?

Au diable Rizzi. Et au diable aussi Taverna. Boni n'avait pas autant d'argent. La Roumanie, tu parles. Les ours, tu parles. S'il voulait tirer plus, il fallait qu'il se mette avec Sardena, qui n'en avait certes pas beaucoup, des scrupules.

Et s'il voulait prendre quelque chose là, en ce moment, il ferait mieux de se tenir prêt. Les braques travaillaient bien : diviser le troupeau, amener à portée de tir une bête à la fois. Le chahut était assourdissant. Des dizaines de pattes battaient la piste. Lointaines, proches. Dans une direction, dans l'autre. Des cris porcins et des bris de branches.

Ils arrivaient.

Boni *vit* la vague d'adrénaline inonder le sous-bois, lui agripper les pieds, se hisser le long de son épine dorsale, gonfler les bras qui soulevaient l'arme. Des viseurs en fibre optique flambant neufs encadrèrent les haies le long de la piste. Il immobilisa le réticule sur une zone découverte, au-delà du maquis de fougères et de houx. Vingt mètres. À en juger par les bruits, c'était de là qu'ils allaient sortir.

Il respira à fond, immobile, essayant de calmer ses battements de cœur et son excitation. Les doigts glissèrent sur l'obturateur, prêts. Des vibrations de portable lui chatouillèrent les couilles. Un nouveau message reçu : peut-être le résultat de l'Athlétique.

Dans un écart imprévu, craquements et hululements changèrent de direction, comme des moucherons soûls de chaleur, pointant de nouveau au cœur de la futaie.

Boni retira son œil du viseur. Abaissa le fusil.

De l'embouchure opposée au trottinement, un bruissement de brindilles arriva à ses oreilles.

Instants suspendus. Habituelle sensation que tout s'évanouit, au-delà des premiers buissons. Un éclat du monde en orbite autour de Jupiter.

Désorienté, museau en l'air, le gibier noir humait la route de fuite entre les affûts.

Le déclenchement de l'obturateur le fit partir. Boni n'eut pas le temps de viser. Il tira d'instinct, sur la silhouette, avant que la bête se replie dans le taillis.

Combustion de poudre. Pression au-delà du niveau critique. Sauvestre calibre douze commence sa course. Abandonne la douille. Entre dans le canon.

Bras et épaule du chasseur absorbent le recul. Gaz et balle sortent de l'arme. Flamme. Détonation. Coup de fouet.

Sauvestre se cabre, effet de la bourre. La parabole descend et frappe l'animal sous la fesse droite. Vingt mètres en trois centièmes. Six cents mètres à la seconde. Sauvestre brûle la peau, arrache et déchire des tissus, ouvre la cavité permanente. Juste après, l'onde de choc s'élargit et rétrécit. Pulse rapidement, violemment. Dilate l'orifice, lacère la chair, arrache des cellules nerveuses pour provoquer paralysie et mort.

Puis Sauvestre sort, deux doigts sous la queue.

La proie s'élance d'un bond entre les buissons, légère. Le second projectile ne l'atteint même pas.

– Il arrive, Sandro, il arrive, cria Boni au voisin d'affût.

Avec un certain regret, il se retint de contrôler les traces du coup de feu, les signes de sang, les fragments d'os. Indices fondamentaux sur l'issue du coup de feu.

Il ne fallait pas confondre les traces. Les chiens de sang débusqueraient le blessé dans un deuxième temps. Peut-être déjà cadavre. Peut-être en attente du coup de grâce. En tout cas, mieux valait le récupérer. Une fois la harde perdue, beaucoup de jeunes bêtes erraient en marge du bois et saccageaient les cultures. Alors, les agriculteurs du bioécodemoncul pouvaient dire que la chasse n'aide pas à limiter les dégâts, au contraire, elle les augmente parce qu'elle disperse les hardes et pousse les animaux vers les champs. Et si après, ils convainquent un petit paquet de gens, ça finit que, la battue au sanglier, ils vont la mettre hors la loi chez nous aussi. Comme en Allemagne.

Boni chassa ces pensées de la main, espérant que le message sur le portable le console du râteau.

L'Athlétique gagnait deux à un.

Il reposa le portable, arrangea sa casquette, rechargea l'arme. Prêt pour la deuxième occasion.

La douleur est un coup de fouet. Sec, continu. La peur est le jockey qui éperonne à la dernière course. Slalom désespéré entre rouvres et buissons. Écume rouge dans les naseaux dilatés, tandis que le souffle se brise et l'élancement hache les muscles. L'animal blessé renverse les haies et des amas d'épines. Projectile de lui-même, soixante kilos tirés contre la forêt. Sillage de sang et bave pour un banquet de fourmis. Éclairs de panique dans l'air ténu.

Il traverse un chemin muletier. Saute un fossé. Trébuche sur une pierre et se reprend. Du sommeil profond à la fuite en sept minutes nettes.

Il s'arrête. Renifle le maquis. Doit localiser les suiveurs et les hommes postés.

Deux chiens le flairent. Se détachent de la bande pour se lancer à ses trousses. L'odeur du sang renverse toute discipline.

La proie recommence à fuir, en montée, vers le mont Budadda. Des échos de tirs remplissent les oreilles. La blessure hurle plus que toute fatigue. Écureuils, faisans, couleuvres fuient. Comme si chiens et balles étaient aussi pour eux.

Deux très longues minutes. Muscles qui deviennent pierres. Puis l'aboiement des chiens reste en arrière. Quelqu'un les a rappelés à l'ordre.

Le blessé se réveille de sa fuite dans une zone inconnue. Il n'est pas habitué à tourner dans les bois en pleine lumière. Il voudrait se cacher, mais ne sait pas où aller. Instinct et excitation suggèrent de bouger. Il erre jusqu'au soir, en humant l'air. Chênes chevelus et châtaigniers laissent place aux sapins. Puis les sapins s'ouvrent sur une vaste clairière parsemée de genêts. Des taches d'herbe et de terre. Un étang vaseux résonne de grognements. Une autre harde.

L'animal s'approche, prudent. Il y a de l'eau à boire, de l'eau pour laver le sang et effacer les traces, de la boue pour chasser les démangeaisons. Le terrain à côté de la mare est constellé de glands, de racines, de betteraves fourragères et de céréales. Deux ou trois bêtes mangent sans discontinuer. D'autres vaquent. Un couple s'agite de manière désordonnée, peut-être une cour amoureuse. Ils tournent en rond, en suivant la queue. Bavent. Font d'étranges cabrioles. Se cabrent sur les pattes de derrière. Une danse jamais vue.

Sur le flanc de la colline, au-delà des buissons, se découpe un mirador camouflé de branches. De la meurtrière émerge le canon d'un fusil. À l'extrémité opposée du fusil, l'épaule d'un chasseur en soutient la crosse. Le chasseur est De Rocco Luigi, employé au prélèvement sélectif des sangliers dans la réserve de mont Budadda. Il abat les animaux selon un critère. Œil au viseur, il ne remarque pas le couple dansant, plus à l'écart de la bande. Autrement, il consignerait tout sur le registre et ferait un rapport à la première occasion. Les comportements insolites doivent toujours être signalés.

Les sélecteurs sont les seuls à pouvoir tirer à l'intérieur de la réserve. Ils font partie d'un projet plus ample, de techniques

alternatives pour la maîtrise de la population de sangliers. Des cultures perdues au milieu de la forêt, des clôtures électriques, la capture, la sélection.

Trois fois sur quatre, il faut éliminer des spécimens d'environ un an. Autrement, les bandes deviennent trop jeunes, anarchiques, et les mâles solitaires les repoussent vers les lisières des forêts. Vers les cultures et à la conquête de nouveaux espaces.

À la brune, les animaux abandonnent la broussaille des marais pour chercher de la nourriture. Ils pataugent dans la souille, ils flairent la pâture préparée pour eux. De Rocco les observe avec attention, à travers le viseur optique de la carabine. Il ne doit pas se tromper, il risque la suspension. Évalue le sexe, l'âge approximatif. Choisit la proie et attend que les bêtes montent manger. Cette nuit, il abattra une femelle de moins d'un an.

Un mâle de presque soixante kilos se tient en retrait de la harde, à la sortie de la mare. Il reste à distance, mais en contact olfactif. Il essaie de savoir s'il va pouvoir piquer son dîner.

L'étranger est blessé. Du sang récent encroûte les soies. Mais : il ne semble pas en danger de mort. Pas de membres cassés. Il ne présente pas de maladies évidentes. N'entre pas dans les exceptions au plan d'abattage, et De Rocco a déjà exploité son quota d'adultes. La semaine dernière, à deux doigts de la suspension, il a brisé le fémur d'une laie tuée par erreur. Peut-être qu'ils y ont cru, peut-être qu'ils ont fermé un œil.

Bonus épuisé, en tout cas. Il va signaler la bête et rien de plus. Mieux vaut se concentrer sur la harde.

Dans le viseur de douze, la tête d'une femelle semble à moins de dix mètres.

L'âge est le bon. Sept, huit mois maximum.

Le chasseur arrête le réticule sur un point derrière l'oreille. Tire.

Le Blessé n'a pas touché la nourriture mais la déflagration le remet en fuite.

De Rocco descend l'échelle, fusil en bandoulière, et rejoint l'étang pour marquer la proie.

Il s'incline sur la tête sanglante, agrippe une oreille.
Surprise : deux petits trous la traversent sous la pointe.
Ils ont un aspect familier.
Le chasseur saisit la marque comme une pièce d'un puzzle.
Glisse les poinçons dans les trous.
Ça coïncide parfaitement.

Il fait nuit. Il y a une lune effilée.
Rumeur de vent qui décoiffe les branches et hululements lointains comme les étoiles.
Le Blessé s'est empiffré de haricots et de lombrics, mais il ne sait pas résister à l'odeur des épis de maïs. Il avance, museau collé au sol, jusqu'à ce qu'il heurte une cage métallique. Il la contourne, cherchant une ouverture. La voilà. Le Blessé hésite sur le seuil. S'il ne voyait pas une voie de fuite, tout de suite de l'autre côté, il éviterait d'entrer. La deuxième ouverture le convainc.
Il entre. Trébuche. La voie de fuite se ferme d'un coup. Quelque chose se déclenche derrière lui.

La fourgonnette se dandine sur les dalles, chargée de caisses et de porcins.
Dernière étape : la cage des gardes-chasses. Comme voler sa toupie à un enfant.
La tournée a déjà donné trois spécimens. Deux laies pour l'élevage et une bête rouge pour la trattoria. Bénéfice escompté : cinq cents euros.
Sardena conduit et pense au fric.
L'autre s'occupe de parler.
– Bizarre. Comment ça se fait que l'élevage en veut encore ?
– Comment ça, bizarre ?
Et l'autre :
– Comment ça… La saison a commencé, les lâchers clandestins se font en été. Qui ira les leur prendre, les sangliers, à la mi-octobre ?
– Ceux qui vont les leur prendre ? Les restaurants, les gîtes ruraux, les trattorias.
– Pardon, mais la trattoria, on la livre déjà nous.

– Oui, bon, *la* trattoria. C'est quand même pas la seule, non ?

Sardena se presse un bouton, passe une main sur le pare-brise embué et reprend :

– Et puis, il y a cette histoire de la réserve. Il paraît qu'ils s'amusent à jeter par la fenêtre les sangliers que, eux, ils font sortir par la porte. Et avec les intérêts, si possible.

– C'est-à-dire, attends : de manière que les sangliers continuent à provoquer du dégât et que les méthodes alternatives soient niquées ? Ça veut dire que…

– Ça veut dire qu'on est arrivés, coupe court Sardena.

La fourgonnette colle son museau contre un petit éboulement.

L'Orient engloutit les premières étoiles.

Deux silhouettes glissent dans le bois en tenant une caisse. La posent et s'approchent de la cage. Vide.

– Pas de bol, commente l'autre.

– Mon cul. Regarde là.

Sardena montre un amas de terre déplacé de l'intérieur de la cage.

– Les gardes-chasses sont passés, commente l'autre.

– Impossible. Ils se pointent jamais avant sept heures.

– Ben, alors, qui ?

– Je ne sais pas…

Pause.

– … du moins pour l'instant.

Le feuillet est passé inaperçu. Trop peu de lumière.

Le feuillet est collé à une plaque de métal avec du ruban adhésif.

La plaque devrait dire : "Réserve protégée du mont Budadda – Prélèvement et recensement des ongulés."

Mais la plaque est recouverte du feuillet. Et le feuillet dit :

SANGLIERS LIBRES ! LES CHASSEURS EN CAGE !
VIVE L'ARMÉE MADEROISE DE LIBÉRATION ANIMALE !

À sept heures, il y aura plus de lumière. Les gardes forestiers remarqueront l'inscription. À moins que le vent ne l'emporte.

6. Soixante millions

La construction de la bâtisse avançait bien. Au cadastre, elle était enregistrée comme agrandissement de la Tanière du Vagabond, vieille porcherie transformée en chenil pour les chiens errants de la vallée.

Deux cents mètres carrés en plus signifiaient des permis pour d'autres bêtes. Au moins soixante-dix. Soixante-dix chiens signifiaient deux mille euros par jour de subventions municipales. Presque un milliard et demi par an d'anciennes lires. Entretenir des chiens pouvait coûter beaucoup moins. Il suffisait de leur donner peu à manger. Il suffisait de ne pas perdre de temps à les nettoyer. Il suffisait de cacher quelques carcasses dans les carrières de gypse. Ou de les recycler dans la chaîne alimentaire des autres pensionnaires.

Les chiens n'entreraient dans le nouvel édifice que pour y combattre. Contre d'autres chiens et contre des hommes. Les perdus sans collier pouvaient se serrer dans la porcherie. Pas besoin de tant d'espace. L'agence sanitaire locale n'allait pas venir fouiner. Ils préféraient fermer un œil et économiser l'argent pour la structure publique. Ils pensaient : mieux vaut vivre à la Tanière que mourir empoisonné par des boulettes. La présence du chenil avait résolu le problème. Peut-être parce que ceux-là mêmes qui maintenant accueillaient les chiens errants avaient passé des mois à confectionner des boulettes au phosphore de zinc.

Seize chiens trucidés par le poison. Urgence. Le chenil municipal est fétide et bondé. Les ramasseurs de chiens de la commune ne sont pas à la hauteur. Mieux vaut privatiser.

L'appel d'offres ne s'était pas fait attendre. Trois associations cynophiles s'étaient embourbées dans la bureaucratie. Les délais étaient passés. Une quatrième avait fait exploser le budget prévu. La Tanière avait remporté l'appel.

Jakup Mahmeti trinqua aux bonnes idées. Les journées passées sur la route, à vendre de la dope et à se faire appeler Café au lait, s'éloignaient un peu plus à chaque étape.

Il dépensa un tiers de la somme déclarée. Le problème boulettes chauffait le cul des administrations. Elles n'attendirent pas la fin des travaux. Firent tout de suite une inspection des lieux. Virent le bureau. Propre, accueillant, avec des murs tapissés d'affiches contre les abandons, des fauteuils tournants, un ficus dans un coin, des bambous dans l'autre. Ils virent le premier bâtiment du chenil. Flambant neuf. Isolant acoustique, box réglementaire, niches calorifugées, infirmerie. Le reste devait être rénové, mais le projet promettait. La couche de chaux sur les murs extérieurs de la porcherie leur donnait l'air moins délabrés. Deux semaines plus tard, les premiers pensionnaires. La partie aux normes pour les combattants et les importations illégales. La partie décrépite pour les chiens errants. Les travaux de rénovation s'arrêtèrent là.

Le complexe entier se dressait dans une zone isolée, sur la crête au-dessus de Castello, couverte de forêts et de pâtures. Les habitations les plus proches étaient un gîte rural pour ex-toxicos, à six kilomètres, et la ferme des Hare Krishna, encore plus loin. Yeux et oreilles indiscrets réduits au minimum.

Trois personnes se relayaient comme gardiens. Une vieille *roulotte** sans roues, appuyée sur des piles de briques, servait de loge. Ils l'appelaient le *privé**.

La Fiat Panda avança dans la boue du parking. Les aboiements des chiens couvraient tout autre bruit. Adelmo Asturri, dit Pinta, extirpa de l'habitacle son mètre quatre-vingt-dix. Sur lui, l'uniforme de toujours : maillot de foot blanc-rouge, jean bleu sombre et godillots de trekking. L'air glacial réveilla son mal de tête sous les cheveux précocement blanchis. Les autres étaient déjà à l'intérieur.

Il salua d'un signe pour ne pas interrompre. L'interrogatoire venait à peine de commencer.

---

* Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

– Alors, Kunta Kinte, assez de conneries. Tu nous dis qui sont ces amis et on arrête les frais.

Le Nigérian était assis au bord du lit. Le Pourri l'observait, torse bombé, mains sur les flancs. Classique position pour paraître plus massif. Dans son cas, peine perdue. Ex-gros plein de soupe desséché par la coke, avec un reste de bide et des muscles gonflés n'importe comment par huit mois de muscu en zonzon, le Pourri avait un physique sans queue ni tête. Pas de biceps de lutteur, pas d'épaules de videur, pas de graisse imposante de parrain bouffeur de spaghettis. Pour gagner en autorité, ce n'était pas là-dessus qu'il devait compter.

– Moi pas d'amis. Moi je sais pas, répondit l'interrogé.

– Mais pourquoi tu dois jouer au con ? insista le Pourri, dégoulinant de sueur. Je te le demande gentiment, pourquoi tu ne veux pas le dire ?

– On dit que deux jours avec les pitbulls éclaircissent les idées.

Le Nigérian fixa Pinta pour savoir à quel point il parlait sérieusement. Ce qui était sûr, c'est qu'il ne plaisantait pas. Il ne plaisantait jamais. Même pas quand il lui avait proposé de combattre. Cinquante euros par reprise, cent pour les blessures graves. Les autres le lui avaient déconseillé, mais il n'avait pas le choix. Mise trop élevée pour la mettre en jeu sur un refus. Ceux de la Tanière lui donnaient déjà le travail *normal*: employé au noir comme homme à tout faire, il y avait de bonnes chances qu'ils le mettent en règle, tôt ou tard. Le bureau de l'immigration n'était pas l'agence sanitaire. Un contrôle, une irrégularité et adieu marché public. Maintenant, vu les derniers événements, il devait en plus rembourser le champion. Soixante millions. Où il les trouvait, sinon en combattant ?

– Dis-moi seulement si ça tient pas pour toi, d'accord ?

La question de Pinta interrompit le gladiateur au chapitre Plan de fuite.

– Tu n'as pas respecté les accords. Tu as parlé avec tes amis. Tu leur as dit que si tu te montrais pas avant une certaine heure, ils devaient s'inquiéter, venir te chercher, demander à

gauche et à droite. C'est pour ça que ce matin ils étaient deux au carrefour à parler avec le Roi des toxicos, puis ils sont venus tourner autour d'ici, à lorgner derrière le grillage. C'est ça ?

C'était ça. Pas besoin d'être un génie pour le comprendre. Fela et Beko s'y étaient mal pris. Les entraîner là-dedans avait été une erreur.

– Qui ne dit mot *consent*, très bien, reprit Pinta. Maintenant, suffit que tu nous dises où ils sont, comme ça on va aller leur expliquer deux-trois trucs et tout s'arrange.

– J'expliquerai moi. Je dirai que pas de problème.

Deux coups de klaxon volèrent sa réplique à Pinta. Le Pourri jeta un coup d'œil par la fenêtre. Une femme agitait les bras derrière le portail. Elle était tournée vers le *privé*. Elle avait dû voir quelqu'un.

– Y'a une nana qui veut entrer.

– Beh ? Qu'est-ce qui fait, Ghegno, merde ? C'est pas lui qui est de permanence ?

– Ce type, y sait même pas ce que c'est, une permanence.

– Vas-y toi, alors. Oh, Banania, si celle-là aussi c'est une amie, ça va mal finir, compris ?

Le Pourri atterrit dans la boue molle qui entourait la roulotte. Il entra dans le bureau par la porte de service et actionna le portail automatique.

– Ghegno ? Oh, où t'es passé ?

Zéro réponse. La porte s'ouvrit plus tôt que prévu. Le Pourri fut pris par surprise. Il n'était pas fréquent que quelqu'un arrive jusque-là.

– Salut, balbutia-t-il.

– Bonjour.

Il y eut un instant de silence, que le Pourri ne sut comment remplir.

– Je m'appelle Gaia Beltrame. Je cherche mon chien, un saint-bernard. Il s'est enfui de chez moi l'autre jour et à la commune, on m'a dit de venir ici.

– Un saint-bernard, hein ? Ça me dit rien.

– Il s'appelle Charles, Charles Bronson, pour être exacte. J'ai deux ou trois photos là, on pourrait pas contrôler ?

Le Pourri regarda. Charles Bronson dans le jardin. Charles Bronson avec la patronne. Charles Bronson avec un ricanement d'Harmonica dans *Il était une fois dans l'Ouest.*

– Attendez un instant, hein ? Je reviens tout de suite.

Il ramassa la photo d'une main tremblante et tourna le dos aux grâces de la femme. Qu'est-ce qu'on faisait dans de tels cas ? Il sortit par l'arrière et se dirigea de nouveau vers le *privé*. Une sciatique permanente le faisait boiter comme un tambour à ressorts. Sa main droite pressait un point juste derrière la hanche. Des quintaux de pommade analgésique n'avaient pas réussi à vaincre la douleur. En revanche, ils avaient servi à transformer le Pourri en cocaïnomane le plus invétéré du Valmadero. Du moins, selon la théorie du complot mise en circulation par l'intéressé.

– Ce baba de merde ! Il disparaît comme ça, d'un jour à l'autre, lui et son étal. Moi, sans cette pommade bolivienne, je suis foutu, tu comprends ? J'arrive même plus à marcher. Comme par hasard, le lendemain justement, mon dealer passe et m'offre une paire de pacsons. Moi je suis étendu sur le lit, trempé de sueur, j'ai du mal à me retourner. Je sniffe sérieux et me sens un peu mieux. Tu sais pourquoi ? Cette putain de pommade, c'était un truc inca, farci de coke. Et alors, tu vas pas me dire que ce connard était pas d'accord avec le dealer ! Parce que, après, depuis ce jour, tu parles d'un cadeau, je la paie, et comment, mais au moins je peux marcher, non ? Ça au moins…

À l'intérieur de la *roulotte**, l'interrogatoire continuait. Personne n'avait bougé d'un millimètre. On aurait dit des mannequins en vitrine.

– T'as compris ? disait Pinta. Dès que ta jambe va mieux, tu rentres chez toi. Mais tu dois la fermer, la fermer avec tout le monde. Tu ne dois parler à personne. Et ces amis à toi, ceux qui sont au courant des rencontres, il faut que tu nous dises qui ils sont, autrement on se met à les chercher, nous, et après, quand on les chope, c'est tant pis pour leurs gueules.

– Excusez-moi une seconde, intervint le Pourri. La nana veut savoir si nous avons trouvé un saint-bernard. Celui-là. Il s'appelle…

Pinta prit la photo et la lança comme une étoile ninja au visage du Nigérian.

– Tu lui dis que le chien, il est pas là. Tu lui dis de faire des affichettes et de promettre une bonne récompense. Tu verras qu'après, on va le trouver.

Tout le monde rit, sauf Sidney. En quelques lambeaux de réflexions, il avait conclu que la seule fuite possible était de rentrer au Nigeria. Mais il n'avait pas assez d'argent, il était plus pauvre qu'avant, et il avait dépensé une fortune pour partir. La possibilité était pure abstraction.

Le Pourri ramassa la photo et revint dans le bureau. La femme leva un regard interrogatif de son repas d'ongles.

– Rien, vous voyez, aucun saint-bernard. Essayez avec des annonces, peut-être avec une récompense.

– Pas de saint-bernard ? Vraiment ? Et pourtant les gens de la commune…

– Il n'est pas là, coupa le Pourri qui commençait à s'énerver.

Dans quoi il s'était fourré, le con ? C'était à lui de se démerder avec cette situation.

– Mais… vous êtes vraiment sûr ?

– Écoutez, je viens juste de contrôler. Vous voulez venir, là-dedans ?

La voix de Ghegno sembla tomber du ciel. En réalité, il était seulement debout, à côté des bambous.

– Mon collaborateur disait ça comme ça, madame. Le chenil n'est pas encore ouvert au public. Si vous me laissez une photo et votre téléphone, je vais contrôler moi-même qu'il n'y a pas d'erreurs. Au cas où, nous vous ferons savoir.

Gaia retourna l'image de Charles B. dans le jardin, prit un stylo et écrivit le numéro au dos.

– Je vous remercie beaucoup. J'espère avoir bientôt de vos nouvelles.

– Nous n'y manquerons pas, conclut Ghegno en lui serrant la main.

Il avait fait le rabatteur pour une discothèque et savait se servir de sa face pour bluffer.

La femme sortit. Le Pourri essuya sa sueur avec son mouchoir.

– T'es un couillon, Ghegno. Toujours à déconner.

– Ah, c'est moi le couillon ? T'étais à deux doigts de lui dérouler le tapis, à la nana.

– Je fais pas la secrétaire, moi. J'y connais que dalle, merde, à ces trucs.

Il sortit en claquant la porte pendant que Ghegno se marrait. Il piétina pour la quatrième fois ses propres empreintes et se dirigea en boitant vers la *roulotte**. Il avait besoin des clés du fourgon. Il devait faire une livraison importante à Sardena, le type de Ponte.

Cette fois, les mannequins avaient bougé. Pinta était aux chiottes et Nigeria s'était pris deux beignes. Il avait le visage gonflé et parlait plus que d'habitude.

– Moi, j'ai rien dit à eux du combat. Seulement que si j'appelle pas, eux viennent chercher. Maintenant, moi je téléphone et dis tout ok.

Des toilettes n'arriva aucune réponse. Le Pourri intervint dans le soliloque.

– Dis-nous où ils sont et comment ils s'appellent. Après, tu peux téléphoner au pape, si ça te chante.

– Eux savent rien…

Le Pourri fit un bond et agrippa Sidney par la crinière en forme d'ananas qui se dressait sur sa tête. Il lui fit baisser le cou, s'inclinant pour aboyer à un centimètre de son visage.

– Les noms. Et l'endroit où ils habitent.

Sidney le fixa. Sidney dit :

– Roger Ojumba et Maké Zanda. Ils travaillent pour chemin de fer. Ils sont à Meleto, je sais pas où.

Le Pourri lâcha prise. Satisfait.

– Pinta, t'as fini ? demanda-t-il à la paire de nichons sur la porte des toilettes. Bouge-toi, allez. Allons voir ces nègres.

7. Faut qu'on travaille

De la poudre d'eau flotte entre les feuillages. La brume efface le monde dix mètres au-delà du nez. De la grotte, aucune trace.

Depuis deux heures, je me hisse avec peine. Un terrain si raide qu'il paraît étrange que quelque chose y pousse. Un taillis de hêtres droits comme des aiguilles, des branches basses et des écheveaux d'épines. Le sentier : utopie pure. S'il a existé, il est plongé dans les genévriers, les chênes, les bois secs et les éclats de granit écroulés de Dieu sait où. On dirait qu'il y a des années que l'homme ne passe plus par ici. En réalité, beaucoup moins de temps suffit. La forêt digère vite.

J'ai découvert la grotte durant un stage d'absentéisme à la commune de Ponte Valmadero. En qualité d'objecteur, je devais conduire le bus scolaire et accompagner quelques grands-pères faire leurs courses, chez le médecin de la mutuelle ou en pèlerinage à la Madone des Chênes, un dimanche par mois. Bien des fois, les vieux ne voulaient pas sortir – il pleuvait, il faisait froid, ils avaient mal aux os – et alors le soussigné leur faisait seul les commissions. Comme pour acheter un hecto de jambon il ne me faut pas vingt minutes et que je ne peux pas passer une heure chez le docteur à la place de quelqu'un d'autre, je finissais toujours à mi-journée, je chargeais les provisions dans l'auto communale et j'allais faire un tour. Vers l'heure du dîner, je me représentais chez les vieux : ils avaient toujours à redire sur la couleur des aubergines et le gras du bifteck, mais je décrochais quand même toujours une histoire marmonnée et une assiette de soupe.

Ce matin j'ai pris le chemin muletier de l'époque, au milieu de la châtaigneraie. Un peu après la moitié, du fil de fer infranchissable bloquait le passage. Je l'ai contourné, mais la

piste longeant les poteaux s'était perdue presque aussitôt, entre cardons, orties et touffes d'herbe d'un demi-mètre.

Le soussigné a jugé bon de poursuivre.

J'ai pensé : impossible de se perdre, il suffit de remonter la côte jusqu'à la limite entre la forêt et une prairie plus plate, juste sous la crête. Mais la brume et l'épaisseur des branchages ont effacé tout repère. La côte est devenue un toboggan. La crête, un mirage. Le sac à dos creuse le dos. La valise repose abandonnée dans une minuscule clairière, au début de la pente, où j'ai passé la nuit. Un jour, peut-être, j'aurai envie de la récupérer. Pour le moment, je me contenterais de me sortir d'ici.

Calme. Tu as tout le temps que tu veux. Tu n'es pas en danger de mort. Je peux poser le sac à dos, en faisant attention à ce qu'il ne roule pas en bas, m'asseoir sur une pierre dressée tachée de lichens, attendre que la brume se lève, me mettre les écouteurs et écouter Mingus, en jouissant du panorama sur la conque de Coriano. Alors, pourquoi cet égouttement d'anxiété entre boîte crânienne et cerveau ?

C'est clair. Quelques neurones du soussigné se rebellent encore contre la civilisation troglodyte. J'ai été programmé pour suivre, pour ne pas m'arrêter, pour mettre le clignotant et arriver au fond. Inutile de jouer les purs : le pire ennemi est sur le front intérieur.

“La hâte est pour ceux qui fuient, disait mon père. Pour qui s'échappe sans savoir où aller.” Et pourtant ma mère et lui savaient aller à Turin, et d'après les constatations de la police de la route, il paraît qu'ils faisaient du cent soixante, avant de se planter.

Certes, le soussigné pourrait passer, aux yeux d'un observateur distrait, pour le classique trentenaire en fugue. Définition que je repousse avec une extrême rigueur. Je préfère me considérer comme le premier anneau d'une nouvelle chaîne évolutive. Comme ce poisson qui sortit de l'eau, s'habitua à la boue et devint amphibie. Qui peut dire s'il fuyait un luccio-saure ou si au contraire, il était seulement curieux ?

– Ne t'inquiète pas, me murmurai-je à moi-même. Sors le sac de couchage et attends les étoiles.

Eh oui. Je ne sais même pas l'heure. Les nuages ont avalé le soleil comme une pastille pour la toux. Le soussigné n'a pas de montre.

Pour me donner un genre, je pourrais soutenir que le temps n'est qu'un état d'esprit. Que les quantités n'existent pas et que tout est sentiment incalculable, parce que cent mètres ne me disent rien, tant que je ne sais pas comment les parcourir, et que dix kilos changent, si je dois me les charger sur le dos ou les manger, et dans ce dernier cas, j'apprécierais de savoir s'il s'agit de crème ou de merde.

La vérité, c'est que j'ai échangé ma montre contre un kit d'allumage de feu : silex artificiels et petite scie d'acier. Si je l'avais encore, tu parles d'un sentiment incalculable !

En attendant, entre anxiétés et réflexions, un quart d'heure a dû passer et maintenant seulement, la seule chose vraiment importante me vient à l'esprit. Je contrôle la gourde. Vide. Pas d'eau. Des *neurones ennemis* ont tendance à la considérer comme un acquis. Ils raisonnent encore en terme de robinet, plutôt que de source. Eau potable pour se laver le cul.

À côté de la grotte court un torrent en pente raide, frais, cicatrice d'ombre et de pierre entre les rides de la montagne. Des bassins d'eau verte et profonde alternent avec des petits rapides, et les marnes sombres du fond sont lisses comme des tableaux noirs. Malheureusement, savoir qu'il s'appelle le Rio Conco ne soulagera pas la soif du soussigné. Mieux vaut tendre l'oreille : la bonne eau fait du bruit.

Pas n'importe quel bruit. Celui qui s'élève plus haut paraît plutôt celui d'une tronçonneuse, entrecoupé de quelques phrases incompréhensibles.

Je recommence à monter, avec une confiance renouvelée. Personne ne peut se consacrer à la coupe du bois dans un endroit aussi abrupt. Donc, la zone plate est à portée de main. Plus ou moins la même information que celle que j'avais avant. La confiance renouvelée dérive seulement du fait d'avoir entendu des voix, des bruits humains. Comme si les rencontres avec mes semblables étaient toujours plaisantes et réconfortantes.

À peine la pente s'est-elle un peu radoucie que je trouve un abreuvoir pour animaux, avec un filet d'eau sortant d'un tuyau de caoutchouc et une baignoire. L'herbe est moelleuse comme une moquette et les hêtres sont plus rares, vieux et solitaires. L'endroit idéal pour un petit-déjeuner encore à faire, après la nuit à la belle étoile, en compagnie des loirs.

Petit-déjeuner signifie "bois" – le mot "sec" a une résonance irréelle. Cela signifie construire avec des pierres un support pour la bouilloire. J'ai six hectos de thé. Ça devrait suffire pour quelques mois. Cela fini, j'espère découvrir les exceptionnelles propriétés rafraîchissantes de quelque plante locale.

En attendant, la tronçonneuse reprend son mantra. J'avance, chargé de bois, en espérant que la brume ne vole pas mon bagage.

Ils sont deux. Africains. Qui coupent des branches et du petit bois. Je m'approche.

– Salut. Ça vous ferait plaisir, un peu de thé ?

Je dois hurler. Ils arrêtent la tronçonneuse, je répète la question.

Le plus gros secoue la tête :

– Tu pas rester ici.

Le petit ajoute :

– Nous doit travailler.

Étrange sensation. Je reste quelques secondes à fixer les deux types et leur attirail ferraillant. Puis je décide : je vais leur offrir mon thé, à n'importe quel prix. Au milieu du bois, au milieu de la brume, loin des centres habités dignes de ce nom, le soussigné servira aux amis forestiers un excellent thé chinois. "Faut qu'on travaille" est une excuse inacceptable. Je ne tolérerai pas qu'on préfère le labeur à une tasse de thé chaud. L'arôme de ce Wu Long est plus fort que n'importe quel travail.

Il me faut une heure. Les allumettes sont trempées. Silex artificiels et scie d'acier feraient renoncer un pyromane. Sûrement pas un superhéros troglodyte, qui sans la parfaite maîtrise du feu n'est qu'un con quelconque en promenade dans les bois avec un bagage important.

Oreille tendue, je vérifie que les invités ne s'éloignent pas. C'est beau d'avoir une mission.

L'infusion terminée, j'agrippe un verre d'aluminium et je soulève la bouilloire. Noire comme une esquille de charbon. Je rejoins les deux coupeurs de bois, attentif à ne pas trébucher.

Je hurle. La scie se tait.

– Voilà votre thé.

Ils me regardent. Se regardent. L'obstination du soussigné les rend incrédules. Je verse l'infusion dans le verre métallique et le leur dépose dans la main.

– Non, non. Toi *carry go*. Allez.

Il repousse le don tandis que l'autre rallume le moteur en tirant sur la cordelette.

Je ne voudrais pas qu'ils croient que je me moque d'eux. Je suis seulement l'ambassadeur d'une civilisation nouvelle, par certains aspects moins avantageuse que Babylone, par ailleurs bien plus avancée. Dans la culture néocavernicole, il est impensable de boire une tasse de thé sans en offrir au premier venu. Et personne ne refuse parce qu'il doit travailler.

Je m'assieds sur un rocher et continue de les fixer. Le bruit est assourdissant, mais ils n'ont même pas de protège-oreilles, quelque chose pour protéger le cerveau et éviter qu'il se remplisse de monstres.

Quelques minutes passent. J'ai à peine commencé à déguster le thé quand du bois semble parvenir une voix, un cri trébuchant sur les cordes vocales dans la tentative d'enjamber le fracas.

Les machines s'arrêtent. Les oreilles s'ouvrent toutes grandes.

– Fela ! Beko !

Un individu à l'air peu amène avance entre les arbres. Il vient droit dans notre direction mais se plante devant moi et attaque :

– Besoin de quelque chose ?

Le ton serait plutôt : "T'as un problème, connard ?", et le ton est le message, comme dit l'autre. Il n'attend pas de réponse, se tourne vers les coupeurs de bois et demande encore :

– C'est votre ami, celui-là ?

Les deux hommes se dépêchent de nier. Terrorisés.

– On peut pas rester ici. C'est une propriété privée. Tu n'as pas vu les écriteaux ?

Je n'ai pas dû y faire attention. Je pensais qu'il s'agissait d'interdiction de chasser. L'idée de Propriété Privée Au Beau Milieu De La Forêt Sauvage n'appartient pas à mon univers platonique. Je me limite à répondre que je ne m'en suis pas aperçu.

– Eh ben, en retournant en arrière, regarde-les. Tu verras qu'il y en a. Et maintenant, va-t'en. Il faut qu'on travaille.

C'est une manie, pas de doute. Une fois ça va, pas deux. J'ai déjà tourné le dos mais en entendant cette énième obscénité, je m'immobilise, remplis mes poumons, fais demi-tour et reviens vers l'énergumène.

– Pardonnez-moi, *Monsieur** Propriété Privée, j'ai oublié de vous offrir une tasse de mon thé.

Il se gratte, perplexe. Il a le même regard que le contrôleur quand je lui ai offert ce pourboire. Les habitants de Babylone n'ont pas l'habitude des gentillesses. Ils soupçonnent quiconque veut leur faire un cadeau.

– Qu'est-ce qu'y a, encore ? demande-t-il en plissant les yeux, comme pour se concentrer sur une tâche plus grosse que lui.

– Je veux seulement que vous buviez une gorgée de mon thé. Je l'ai préparé pour vous, vous ne voudrez pas me faire cette impolitesse.

Les deux forestiers ne peuvent retenir un sourire. Leur solidarité m'encourage. Propriété Privée perd patience.

– Disons comme ça que tu vas disparaître avant de me mettre en colère, hein ? Tu veux ?

– Je veux seulement que vous buviez…

Il n'y tient plus. Les hommes de Babylone ont un système nerveux très délicat. Il hurle un juron contre ses poings fermés comme si c'était des microphones. Tend la patte vers la poignée de la bouilloire et me l'arrache des mains. Il enlève le couvercle, le lance genre frisbee, renverse le récipient et le secoue comme une tirelire. Crache sur la mare de thé bouillant et de feuilles infusées, balance un coup de pied volant de rugbyman à la pauvre bouilloire et me salue, reconnaissant de tant de zèle.

– Va te faire foutre, t'as compris ? Je te tue !

J'en ai déjà assez vu. Confirmation éloquente de quelques préjugés du soussigné sur le compte de son ex-civilisation.

Je lui tourne le dos et reviens sur mes pas. Les feuilles mortes arrivent aux genoux. Odeur de terre remuée, de champignons et de choucroute gâtée. Je respire la brume et la fumée de bois mouillé. Si je n'étais pas herbivore, il me viendrait des envies de viande fumée.

Mais je grignote un cracker en méditant sur ce qu'il faut faire.

Récupérer la bouilloire.

Finir le petit-déjeuner.

Trouver la grotte.

8. La radiesthésie ouvrière

Tout le monde le sait : sur dix manuels pratiques, neuf sont des escroqueries.

Même Gaia le savait. Néanmoins, ils restaient sa lecture préférée.

Bien sûr, on ne devient pas sommelier en dix confortables lectures. Idem pour le kung-fu, malgré cent pages tout en couleur. Et beaucoup de recettes écrites, aussi, auraient besoin de corrections, ajoutées, des trucs appris par hasard, après des centaines de soufflés restés assis dans le moule.

Il y a deux écoles.

Une dit : si tu fais un truc, fais-le bien, fais-le à fond.

L'autre dit : fais cent trucs, un à fond, le reste pour déconner.

Pour déconner, tu te donnes une teinture d'ourdou avec les cassettes Assimil. Tu ne peux pas aller à Islamabad comme médiateur ONU, mais tu peux aller acheter des fruits au Pakistanais en bas de chez toi. Peut-être qu'il va te faire une réduction.

Pour déconner, tu mets les mains sur une guitare et, en une semaine, tu joues *Knockin' On Heaven's Door*. Gaia connaissait un type qui savait faire seulement l'accord de *Horizon's*, le morceau de Genesis pompé sur Bach. Si tu lui demandais un accord de *do*, il ne savait même pas de quoi tu parlais.

Pour déconner, tu allumes de vraies passions, des talents naturels prêts à l'usage.

La première école dit : quelle horreur ! Tout rapide, facile et à portée de main ! Des cultures millénaires en portions pratiques, cuites en cinq minutes, comme des *noodles* lyophilisées de la pire espèce.

L'autre école dit : bizarre. Vous avez remarqué que ces vieux schnocks scandalisés sont souvent des maîtres à quatre-vingts

sacs le cours ? Des gens que, avant de te faire jouer *Knockin' On Heaven's Door*, ils te font passer des mois à placer les doigts, serrer le médiator, acquérir la position du bras.

Gaia ne contestait pas la première école : les vraies passions demandent du temps. Et sans passion, tout se ressemble. Faire du yoga ou regarder la télé.

Sauf que Gaia ne savait pas résister. Quoiqu'elle haïsse les armes, un manuel sur les pistolets l'avait presque convaincue de s'en acheter un. Elle devait faire bien attention de ne pas feuilleter certains titres : *Cigare, quelle passion* ; *Le Manuel de la barbe* ; *Suicide mode d'emploi.*

Une fois seulement, elle avait fait le saut. De la déconnade à la pratique constante.

Elle avait trouvé le livre dans les malles du grand-père Glauco.

Le livre commençait ainsi : "N'importe qui peut être radiesthésiste." Début classique. Sur le chemin vers une société égalitaire, une certaine rhétorique de manuels tient à jouer un rôle.

Puis l'auteur, Tom Graves, apprenait à fabriquer les baguettes. Vous preniez deux cintres de fer, vous coupiez, pliiez, jetiez le crochet et obteniez deux pièces en forme de L – un bras court et l'autre plus long. Le bras court était la poignée. Si vous réussissiez, vous pouviez l'enfiler dans un manchon de bois ou une gaine de plastique assez large, de manière à ce que les baguettes, une fois en main, soient libres de rouler à droite et à gauche.

Gaia avait une certaine expérience du bricolage – elle avait lu deux ou trois manuels sur la question. En moins d'une heure, les baguettes étaient prêtes.

Pour le passionné des manuels, une des règles non écrites est d'avoir, dans la phase initiale, du temps à disposition. L'existence du dimanche en dit long sur l'opinion de Dieu en matière de déconnade. Sans un premier petit résultat, toute la baraque risque l'écroulement.

Gaia était sortie tout de suite pour essayer. Elle avait expérimenté les premiers exercices. Tenir les baguettes en équilibre statique parfait. Immobiles, même en marchant. Se

construire une image mentale de l'objet recherché. Apprendre à lire les mouvements des baguettes. Apprendre à ne pas les influencer.

Un après-midi d'efforts et une pièce de cent lires dénichée dans les touffes d'herbe sur le bord de la route.

Dernières tentatives, autant de succès. Gaia s'était plongée dans les paragraphes successifs : les baguettes en Y, le pendule, la règle de l'évêque.

Mais la dynamique du déconnage ne tient pas seulement compte des résultats – si tu réussis, tu te passionnes, sinon, non. Autrement, le temps libre serait du travail sous un faux nom. À huit ans, tu peux être un grand espoir du contrebasson mais si la musique baroque ne te plaît pas, il est probable qu'à seize, tu largues tout et tu te consacres à la batterie.

Gaia disait : si t'aimes pas marcher, la radiesthésie n'est pas pour toi. On fait des *kilomètres*, baguettes en main.

Et puis, il y avait une autre question. Une question philosophique.

Tom Graves disait : le véritable instrument du radiesthésiste est le corps humain. Les baguettes, de n'importe quel type, servent seulement à amplifier les petits mouvements des mains, des poignets, des bras. Des mouvements qu'on ne remarquerait pas autrement. Des réactions du corps en présence de ce qu'on cherche.

Ces réactions, n'importe qui les a. Et de fait : "N'importe qui peut être radiesthésiste."

L'expert sait les interpréter, sait les amplifier avec les instruments. Les gens ordinaires non. Ils en sont inconscients. Mais le corps travaille pareillement.

Gaia s'était convaincue qu'une grande partie de ce que nous déclarons "fruit du hasard" était en réalité "radiesthésie inconsciente". Rencontres étranges, idées qui traversent le cerveau, découvertes fortuites : toutes choses que le corps a cherchées pour nous, sans trop de publicité. Parler de "destin" sert à ne pas trop se casser la tête. Beaucoup de ce qui se passe, nous allons *vraiment* le chercher.

La déconnade abandonnée, la passion embrassée, après une année d'entraînement, Gaia avait entrevu dans les baguettes

une source possible de revenus. Un moyen de boucher les trous dans la débâcle économique de la librairie.

Tom Graves disait : la radiesthésie a de nombreuses applications pratiques. Pas seulement la recherche classique des nappes phréatiques. On peut l'utiliser en archéologie, en architecture, en médecine. Pour retrouver des personnes, des choses, des animaux. La seule astuce, c'est : ne pas s'en servir à tout prix, même quand on dispose d'instruments plus efficaces. Si vous cherchez du métal et que vous avez un compteur Geiger, vous pouvez laisser les baguettes chez vous. Les emmener, à quoi ça servirait ?

Confiante, Gaia avait fait circuler l'info. Elle avait tapissé les villages de la vallée de tracts et de numéros de téléphone. Elle avait écrit aux journalistes de la région. Organisé deux ou trois démonstrations – quoique Graves déconseillât toujours de pratiquer en public.

Les gens avaient commencé à téléphoner.

Premier contact : une quadragénaire de Ponte. Elle avait entendu dire qu'une position erronée du lit, en coïncidence avec certains carrefours énergétiques, pouvait être cause d'un cancer du cerveau. Gaia avait en horreur toute théorie : lignes d'Hartmann, psychotraces, aura, stress géostatique. La radiesthésie servait à résoudre des problèmes. Pas à se les créer.

– Expliquez-moi ça, madame : vous avez mal à la tête, la migraine, quelque chose de ce genre ?

– Non, non.

– Bien. Vous souffrez d'insomnie ?

– Mais bien sûr ! Vous dormiriez tranquille pendant que votre cerveau est en train de se transformer en marmelade ?

Avant de raccrocher, Gaia lui avait laissé le nom d'un bon psychiatre.

Huitième contact : un homme de Castel Madero.

– Dites-moi la vérité : les chiffres du Superloto, vous réussissez aussi à les trouver ?

– Dites-moi la vérité : si je réussissais à les trouver, je me ferais payer pour vous les dire à vous ?

Vingt et unième contact.

– Salut, vous êtes la radiesthésiste ? Ah, bien. Écoutez, je vous donne un demi-million si vous réussissez à me trouver. Hein ? Vous marchez ? Je parie que vous n'y arrivez même pas…

Dernier contact. Une voix étrange, comme déformée.

– Salut. Écoute, tu peux trouver aussi des personnes, pas vrai ?

– Des personnes, des choses, des animaux.

– Moi, je cherche, disons ça comme ça, l'âme sœur, bref une fille mignonne, disponible.

Fait chier.

– Des préférences sur l'aspect physique ?

– Ben, je sais pas, dans les un mètre soixante, yeux verts, cheveux noirs, lèvres fines.

Gaia reconnut son portrait.

– Très bien. Autre chose ?

– Ben, je sais pas, Peut-être que ce soir on pourrait se voir chez Massimo : on mange un morceau, on règle les détails…

Gaia reconnut la prononciation des *s*.

– Loris ? Loris, c'est toi ? T'as perdu la boule ?

La communication s'était interrompue là.

La carrière de Gaia aussi. Était-il possible qu'il y ait si peu de gens qui cherchent *vraiment* quelque chose ?

La plus grande partie de ceux qui avaient appelé rentraient dans une des catégories suivantes : ceux qui avaient besoin de croire en quelque chose – n'importe quoi, pourvu que les miracles soient nouveaux et que personne ne demande d'aimer son prochain ou de ne pas baiser ; ceux qui voulaient vous mettre à l'épreuve, dénoncer l'escroquerie – et puis peut-être sans crier gare, ils se laissaient rogner leur retraite par le gouvernement qu'ils venaient juste d'élire ; ceux qui en réalité avaient besoin de tout autre chose, mais autant valait tirer dans le tas.

Et puis, il y avait les curieux inoffensifs ou ceux qui avaient vraiment perdu quelque chose. Mais ils téléphonaient rarement, craignant qu'on leur demande un quelconque acte de foi ou que l'escroc du jour essaie de leur soutirer des millions. Quand ils se décidaient à essayer, la plupart du temps ils

trouvaient le numéro occupé : les gens en quête d'autre chose bloquaient les lignes pour tirer dans le tas.

La carrière de Gaia avait fini là. Livre et baguettes avaient fini d'un autre côté. Va savoir où.

Chercher des baguettes de sourcier est un des paradoxes que la vie ne cesse de créer.

Après l'avoir tranché, Gaia allait recommencer à s'entraîner.

Une fois retrouvé le vieux verni de savoir, trouver aussi Charles Bronson ne poserait sûrement pas de problème.

II.
Extrait de Emerson Krott, *L'Invasion des humains*, Galaxie 1981. Chapitre 6

– Il y a une loi qui interdit aussi le duel ? demanda Arogar après de longues élucubrations.

Murak :

– Aucune.

– C'est seulement très dangereux, fait le beau-frère de Zelmoguz, d'un ton incertain.

– Ça, je le sais tout seul. On essaie quand même ?

J'aimerais bien, pensa tout de suite Zelmoguz, mais il préféra se taire, dans l'attente de l'opinion des plus experts, le jugement pondéré des chefs d'équipe. Pour ce qu'il en savait, il pouvait aussi être impossible, pour les quatre qu'ils étaient, de contraindre les torosaures à l'affrontement mortel.

Après une rapide consultation, Murak et le beau-frère donnèrent leur accord. Les limiers allumèrent les propulseurs de masse et approchèrent la harde, laissant dans leur dos un sillage invisible d'ions accélérés. Chrysolites et libellules se réduisaient en bouillie à vitesse subliminale sur les grands yeux rouges des monoplaces. Tout autour, le monde mugissait, hurlait, coassait et criait avec une violence dont la Terre, des millions d'années plus tard, ne conserverait pas même un écho affaibli.

L'équipe plana sur la prairie marécageuse, glissa sur la broderie de canaux et de cours d'eau. Inversant l'accélération des particules, les quatre limiers s'arrêtèrent entre deux torosaures jaunâtres qui paissaient comme des bovins l'un derrière l'autre. Les têtes étaient surmontées du très haut collier céphalique, mitre de chair pour pontifes squameux. Ils étaient plus ou moins de la même taille, donc du même âge, en dépit des différences de nuances et d'intensité que présentaient les écailles jaunes et noires cuirassant leurs corps. Les deux cornes sur la tête mesuraient au moins cinq pieds tandis que

l'appendice nasal, au milieu de la gueule, ne dépassait pas les trois pieds et demi.

Le signal du combat arriva du monoplace de Murak. La chasse en duel exigeait un effort commun dans la phase de contact. Là résidait la différence entre quinze suicideurs et quatre seulement.

La flottille entière se disposait entre les deux proies. Des ondes cérébrales devaient attirer les torosaures l'un contre l'autre, comme d'énormes aimants occultes. Le spectacle du combat, heurt de cornes et de colliers, se mêlait à l'extrême difficulté, pour les limiers et les simbiontes, de dégager au dernier moment, un instant avant l'impact des têtes. Bouger trop tôt signifiait rompre le contact. Bouger trop tard, mourir écrasés. Les limiers étaient entraînés à évaluer la situation, pour saisir l'instant précis. Mais il fallait compter avec un effet indésirable, un bug terrible et mortel. L'onde cérébrale créait toujours un recul gênant, retour d'énergie qui pouvait troubler aussi bien les limiers que les simbiontes. Quinze monoplaces déployés étaient en mesure de faire bouclier contre le recul et de travailler tranquille, en évaluant avec précision le moment opportun pour abandonner le cœur de l'affrontement. Quatre unités étaient trop peu nombreuses pour obtenir ce résultat. Le recul pouvait créer des interférences dans les réseaux neuronaux. L'interférence pouvait influer sur les temps de réaction. Des temps de réactions dilatés, malgré la possession de propulseurs de masse à l'accélération foudroyante, pouvaient s'avérer létaux.

Zelmoguz inspira profondément, à la recherche de la bonne concentration.

Un frisson froissa l'épiderme glabre, un éclair nerveux parcourut la peau.

Le limier évalua l'intensité et répondit au signal.

Les torosaures, inquiets, relevèrent la tête.

9. Bouillie toxique

Explosions de mines. Fracas de camions. Immenses foreuses en action.

Les tables de pique-nique étaient recouvertes de poussière. Le fleuve glissait dans la boue. Le mont Belvédère était un énorme fruit mordillé. La forêt séculaire de chênes et de châtaigniers le revêtait d'une peau couleur automne. Au centre, la déchirure de roche blanche semblait une pulpe juteuse. Un vers gigantesque creusait son déjeuner.

Le peuple des parties de campagne dominicales avait abandonné la clairière des barbecues. Le parking un peu au-dessus était vide depuis des mois. Au-delà des acacias épineux, quelqu'un entassait des pneus et des débris. La Panda blanche alla s'arrêter contre la palissade. Deux hommes en descendirent. Ils n'étaient pas là pour rôtir des saucisses.

Les rubans transporteurs vomissaient des cascades de détritus. Des meules industrielles les réduisaient en morceaux de calibres divers. Cailloux, gravier, sable. Matériaux de construction. Recyclage parfait.

Plus difficile de métaboliser les boues. Bouillie argileuse barbouillée d'eau et de lubrifiants. pH très élevé avec présence d'hydrocarbures. Catégorie déchets dangereux.

Dans un premier temps, la vieille carrière de gypse avait été une excellente décharge. Puis quelqu'un s'était mis à chercher la petite bête. Il apparut que les hameaux Monforte et Verano pompaient leur eau juste là-dessous. La faille était superficielle. Les boues risquaient de la contaminer.

Des comités se formèrent. Des chaînes humaines bloquèrent l'accès aux carrières. Quelqu'un creva les pneus des camions du chantier. Les écologistes remportèrent la bataille. La direction des travaux fut contrainte de développer un plan

d'élimination. On trouva une entreprise d'Andria spécialisée en la matière. On confia le transport à une coopérative : des prix écrasés.

Des camions chargés de vase traversaient le village. Cinquante kilomètres au nord d'Andria, ils sortaient de la nationale pour s'enfoncer sur une route secondaire. La bouillie toxique se déversait dans une autre carrière. L'huile métallique contaminait d'autres eaux. De nombreux hameaux buvaient de la merde. Personne ne pipait mot.

L'entreprise d'Andria signait les documents de transport. Faire disparaître ce genre de marchandise était son métier. Un travail impeccable. La moitié de la rémunération échoyait à la coopérative.

Le Pourri contemplait d'en haut la circulation intense de poids lourds. Il scrutait le chantier à la jumelle, à la recherche de deux visages.

– Te donne pas trop de mal, qu'après tu transpires, le tranquillisa Pinta. Attendons la fin du quart. Si on les chope pas, on retourne voir Banania et on lui brise les jambes.

– C'est pas ça le problème.

Le Pourri était vraiment nerveux. L'image au-delà des lentilles commença à trembler.

– Et c'est quoi, dis-nous ça.

– Nigeria travaille pour nous. On le tient par les couilles avec l'histoire de Conan. Mais avec ceux-là, c'est différent. Il faut faire attention.

– Attention à quoi ?

Pinta perdait vite patience :

– On leur donne deux beignes, on leur dit ce qu'on a à leur dire et ça sera la faute aux nazillons.

– Bravo. Et d'après toi, ces types ils vont pas directement porter plainte contre nous ? Ils peuvent le faire.

– S'ils nous balancent, on casse la tête à leur ami et on le donne à manger aux chiens. L'important, c'est de le leur faire comprendre. Pas de conneries.

– Peut-être. Mais je suis pas tranquille.

Les lentilles des jumelles revinrent pointer sur la route. Ils ne l'avaient pas encore goudronnée. Chaque fois qu'un camion

la prenait, la tempête se déchaînait. La poussière couvrait le monde comme un grésil gris.

Enjambant le fleuve, il y avait un vieux petit pont : on l'avait renforcé, mais il restait trop étroit pour le croisement de deux camions. Beaucoup préféraient le raccourci. Le raccourci passait par un gué. Le gué avait subi jusque-là une circulation limitée : un tracteur ou un 4×4 de temps à autre. Le gué avait explosé sous le poids des camions grattant la boue sur le lit du fleuve. Des pneus encroûtés de merdes diverses faisaient le reste. Une parade de poissons morts défilait en aval.

– Il y en a au moins cinq, des nègres. Comment on les reconnaît ? Moi, ces types, je les ai jamais vus.

Pinta soupira, excédé.

– Mais pourquoi tu m'écoutes pas ? Attendons la fin du service et demandons à quelqu'un : pardon, vous connaîtriez par hasard MM. Roger Ojumba et Maké Kazzosikiama ? Facile comme tout. Pas besoin de les avoir vus. On connaît leurs noms.

– Pour moi, c'était mieux si on les avait vus.

– Oui, mais si on les avait vus, on aurait pas eu besoin de venir ici. Suffisait de les suivre tout de suite.

– On pouvait emmener avec nous le type qui nous l'a dit. Lui, il les a vus parler avec le Roi des toxicos et regarder à travers le grillage.

– C'est un garde forestier, Pourri. Tu crois qu'on pouvait l'amener ici, lui faire reconnaître les types et puis lui dire, excuse-nous une seconde, on leur balance deux mornifles à ces nègres et on revient de suite ?

– Pinta… Y'en a un qui regarde de ce côté. Je crois qu'il a vu la voiture. Je te l'avais dit qu'il fallait pas…

La vue du Pourri redevint soudain normale. Les branches des arbres, dans le champ. Les visages des ouvriers, lointains comme des fourmis. Pinta lança les jumelles sur le siège avant.

– Tu fais chier avec ta parano ! Si la coke te fait c't'effet, faut que tu changes de drogue, mais vite, avant que tu commences à regarder dans ton slip pour vérifier que ta bite est pas pourrie.

– Quel rapport, merde, avec la cocaïne ? J'essaie seulement de donner un coup de main. Si t'étais si malin, tu pouvais venir tout seul expliquer les choses aux nègres.

Pinta ne répondit pas. Il monta en voiture et alluma une cigarette. Au dehors, il bruinait. Encore une demi-heure avant la fin du quart.

10. Survive

Brume. Journée propice aux semailles sur toute la vallée. Brume et nuages bas. Brume accrochée à la cime des sapins. Doigts de brume sur les flancs du Ceraso. Brume étalée par le vent sur les prés sombres derrière les maisons. Brume capturée entre les épines du sous-bois. Brume sinueuse et putain, provocante dans le petit jeu de je te vois-je te vois pas.

Malgré la brume, je suis certain d'avoir remarqué quelque chose de long et mince dépasser plusieurs fois du bord du talus, frôler les branches basses d'un hêtre et glisser en bas. Réémerger et glisser encore. On dirait un câble, une corde d'alpiniste.

Et un alpiniste, au bout de celle-ci.

Je m'approche. Regarde en dessous. Distingue à peine une silhouette et un casque jaune, six mètres plus bas.

– Vous avez besoin d'un coup de main ?

L'homme interrompt le énième lancement. La corde pend du bras suspendu.

– Non merci. Tout va bien.

Tout va bien ? Le relativisme n'en finira jamais de m'étonner.

– Ne faites pas de manières, hein ? Si vous voulez me lancer la corde…

– Pas de problème. Je suis habitué, je l'ai déjà fait d'autres fois.

– Habitué ? Comme vous voulez.

Au cas où, je m'assieds au bord du précipice. Si par hasard le type changeait d'idée. Je ne veux pas inaugurer la civilisation troglodyte par des poursuites pour non-assistance à personne en danger.

Je mets les écouteurs et confie mon cerveau à la voix majestueuse de Johnny Cash.

La corde glisse encore.

Dix tentatives plus tard, entre deux morceaux s'insinue le soupçon. Le Fouetteur de hêtres pourrait s'être précipité dans la vallée, en hurlant comme un désespéré, sans que le soussigné ait entendu le moindre bruit. Au cas où, j'éteins la musique. Mieux vaut vérifier.

– Comment ça va ? je demande sans même me pencher.

– On y est presque, répond la voix, moins convaincue que tout à l'heure.

Puis la corde atterrit à quelques centimètres de mes pieds. J'en ai assez. Je l'agrippe d'un coup, sans hésiter et en plongeant sur le côté, j'atteins une grosse pierre et passe le lacet autour.

Même la lutte la plus inutile suffit à remplir le cœur d'un homme. Le tourment est dans l'œil qui regarde.

Maintenant, la corde est tendue. L'homme réémerge, dans un dernier coup de reins.

Il transpire. Il est souillé de terre. A les mains sciées par la corde.

– Vu ? commente-t-il, rayonnant.

– Par chance, vous aviez la corde.

– Ce n'est pas de la chance. C'est la préparation.

– Ah, bien sûr, la préparation.

En effet, on ne peut pas dire que l'Alpiniste ne soit pas préparé, quoiqu'un peu en surpoids. Des mètres de cordelette enroulés sur l'épaule. Des mousquetons à la ceinture. Sac à dos tactique. Casque de mineur.

– En tout cas, c'est dur de se préparer à tout. Si en glissant vous vous faisiez mal…

– Glisser, allons. C'est juste de l'entraînement.

– De l'entraînement ? Et pour quoi ?

– Pour le pire. Comme dit le proverbe : se préparer au pire, prier pour le meilleur !

– Ah, très intéressant. Vous savez que je fais exactement le contraire ?

Prépare-toi, mon gros. C'est à ton tour d'être baba.

– Je veux dire : je me prépare pour le meilleur, c'est-à-dire pour être mieux, bref, une société meilleure, et en attendant je prie pour que la corde du monde casse, parce que, vous voyez,

j'ai l'impression qu'elle est déjà assez usée, et alors je ne voudrais pas qu'elle cède d'un coup et qu'on se retrouve les jambes en l'air, mieux vaut qu'elle casse avant, quand tout n'est pas encore perdu, vous comprenez ? Donc, si l'Occident veut se suicider, j'ai rien contre, l'euthanasie, je suis pour, pourvu qu'elle ne s'exerce pas sur le soussigné, qui entre-temps préfère sans aucun doute se consacrer à d'autres types d'*eu* : "eudonisme", bien sûr, mais aussi "eunologie", si on veut considérer l'immédiat, et aussi eugénisme, pourquoi pas ? Je me porte volontaire pour tout type d'expérience.

Le Préparé dénoue la corde de la grosse roche, rien que pour se donner une contenance. Il est clair qu'il n'a jamais rien entendu de semblable. Mais ce n'est pas au milieu des mousquetons et des couteaux suisses qu'il va trouver les instruments pour répliquer au soussigné.

Pour me mettre en difficulté, il s'allume aussi une cigarette.

– Vous pouvez toujours penser à la société que vous préférez, attaqua-t-il après la première bouffée. Mais si pendant que vous pensez, les Arabes arrivent et balancent les bombes chimiques, ne venez pas après nous demander à nous comment faire.

– À vous ?

– À nous. Les "Durs à Mourir". Mon groupe de survivance.

– Je comprends. Si vous m'offrez une cigarette, je vous demanderai même de quoi il s'agit.

Die Hard me tend paquet et briquet. Peut-être n'a-t-il pas encore compris à qui il a affaire. D'autre part, je n'ai pas été très clair. J'extrais de la poche le précieux kit allume-feu, frotte la scie d'acier sur l'éclat des silex artificiels et j'approche la cigarette de ma bouche, prêt à aspirer quelques étincelles.

C'est la première fois que j'essaie. Un test important. Maintenant, je sais qu'il faut sept minutes et les poumons de Majorca.

Entre-temps, Survival explique mieux l'affaire.

Les Durs à Mourir se sont connus sur Internet. C'est lui qui a mis l'annonce, sur le tableau idoine d'un site spécialisé.

Je cherche des personnes sérieuses et qualifiées pour constituer un groupe dans la zone Val Madero, dans l'espoir de s'entraîner et

de s'équiper pour toute espèce de désastres, aussi bien naturels que causés par l'homme. J'ai été scout et j'ai une certaine expérience de la vie dans les bois. Pas d'extrémisme, pas de politique. Rien que l'activité et la pratique.

Sept personnes ont répondu. Deux familles et un célibataire. Tous compétents dans une activité ou une autre. Le célibataire est ingénieur civil : pas mal. Un père de famille est guide de montagne moyenne : très utile. Une des femmes est infirmière : le gros lot.

Survival est adjudant de gendarmerie. On ne sait jamais. Un coup d'État peut toujours servir.

– En tout cas, utiliser les armes n'est même pas une des activités principales, mieux vaut apprendre à se servir d'une corde en cas d'éboulement, ce qui, dans cette région, est le Risque Numéro Un, en haut de la liste, avant la bombe atomique et le black-out ; mais on ne peut pas faire semblant que le problème n'existe pas : bandits, pillards, coupeurs de gorge. Il faut être prêt à affronter un monde où régnera la loi du plus fort.

Je ne comprends pas pourquoi il utilise le futur. Le néolibéralisme est une réalité affirmée.

En tout cas, je nourris des doutes profonds sur la validité du projet. Le premier de tous : la présence d'un flic.

Je remercie pour les explications, l'adjudant est pressé de prendre congé. Il ramasse ses affaires. Moi, je me garde bien d'en faire autant : s'il voit tout ce que j'ai emmené, il va sûrement se mettre à poser trop de questions. Mieux vaut rester l'anonyme chercheur de champignons rencontré par hasard un jour de brume.

Je lui serre la main.

– Vous, de votre côté, pensez à résister, je lui dis en guise d'au revoir. Et quand l'Armée rouge assiégera votre fortin, ne venez pas me chercher. Je serai à Pékin, devant une assiette de canard laqué, en train de signer le pacte de non-agression entre le peuple chinois et le soussigné. *Zaijian, tongzhi !*

Un vent coupant descend en roulant entre les châtaigniers et emporte l'adjudant.

Restent la fine poussière aux coins des yeux et les parfums du soir suspendus sur la vallée.

OBJET : interrogations du conseiller Manfredini sur la vente de sangliers vivants, capturés par les employés de la réserve de mont Budadda, à un élevage qui les revend dans un but lucratif.

1) Je demande que me soit communiqué le motif pour lequel le Conseil provincial a autorisé la direction de la réserve de mont Budadda à inciter à la capture de sangliers vivants par ses employés, au lieu de privilégier l'"abattage" plus économique.

2) À ce propos, je demande s'il est bien vrai que la direction de la réserve vend des sangliers vivants à Mme Sangiorgi Elide, propriétaire de l'entreprise agricole Les Trois Cloches de Coriano Valmadero, en application d'une fantomatique délibération d'avril dernier.

3) Je demande donc que soit communiqué pourquoi, eu égard à la "cession" de sangliers vivants à la susdite entreprise agricole, n'a pas été lancé un appel d'offres ouvert à plusieurs sociétés, mais a été choisie la tractation "unique et directe" sans que d'autres aient été approchées.

4) Je demande que soit communiqué le nombre de têtes vendues jusqu'à aujourd'hui à la société en question, et pour quelle somme correspondante.

5) Je demande que soit communiquée l'utilisation qui est faite des animaux vivants et s'il est bien vrai que la susdite entreprise agricole les revend à des agences de vénerie, et illégalement aussi à des personnes privées, avec pour motivation "la repopulation et la capture", activité qui trouverait une confirmation dans la récente découverte d'animaux "sauvages" portant à l'oreille les trous provenant d'un marquage antérieur.

6) Puisqu'il a toujours été soutenu que, sur notre territoire, les sangliers sont trop nombreux et provoquent des dégâts, je demande à savoir comment cette constatation s'accorde avec le mécanisme de capture, de vente, d'acquisition et de revente de sangliers vivants pour la repopulation.

7) Enfin, je demande à savoir qui a décidé la nouvelle ligne de conduite de l'administration provinciale et comment elle entend agir pour faire la clarté sur toute l'affaire.

11. Centaures de montagne

– En tout cas, il faut changer de système, dit Erimante au milieu des sursauts effroyables du triporteur, seul véhicule en dotation à l'Armée madéroise de Libération animale.

– Comment ça ? demande Défenses d'Or.

– Tu le sais, non ? Moi, c'te histoire de l'expédition punitive me machine dans la tête…

– Encore ? Mais ça t'allait pas, la "décision de la majorité" ?

– Oui, bon, d'accord, c'est-à-dire vous deux, mais bon, c'est pas ça la question. Moi, je dis : punissons-les, d'accord, ceux de l'élevage, mais le problème demeure.

– Quel problème ? le pressa Sanglier Blanc en évitant au dernier instant un trou colossal.

– Le fait que nous, on libère les sangliers, au fond les chasseurs, ça leur fait plaisir. Ils ont plus d'animaux à flinguer et plus d'animaux qui font des dégâts. Ils doivent même pas les machiner à l'élevage, comme vous dites vous.

– À l'élevage, ils en prennent un bon paquet, sois-en sûr.

Erimante se tripote nerveusement la barbe :

– Oui, oui, ok. Je le discute pas. Mais après ? Ou bien on machine comme ça jusqu'au bout et on commence à enfermer les chasseurs quelque part, ou bien on arrête avec les sangliers. Moi, rien que pour dire, j'ai beaucoup de peine aussi pour les autruches. Y'a une ferme en bas, à Ponte, qui en a un paquet. Hein, qu'est-ce que vous en dites ?

Blanc traversa la place du cimetière et arrêta le triporteur sous les branches d'un hêtre.

– Je dis qu'on en parlera après, Erimante. Il faut décharger le matériel.

Le matériel : pinces d'un demi-mètre avec tête en acier trempé, pelles pliables, boîte à outils pour le bricolage, marteau et tournevis.

Le véhicule abandonné, les trois hommes prirent un chemin muletier dallé. Des pierres glissantes et disjointes, à peine éclairées par la lueur de la lune. À distances régulières, sur la lisière du bois, des stations du Chemin de croix scandaient la montée.

Vent froid sous les vestes et les pulls. Sueur de condensation. Sur la carte, la ligne rose du sentier coupait les courbes de niveau par paquets de trois tous les demi-centimètres. Pente de soixante pour cent. Chênes et orties obstruaient le passage. D'ici deux ans, le sentier aurait disparu, après des siècles de service honorable.

Défenses d'Or lança un coup d'œil alentour. Il n'y avait que les arbres et l'obscurité. Même en actionnant une machine à remonter le temps, le changement serait minime. Le tissu et la coupe des vêtements. La poussière sableuse sur les feuilles des chênes. Le nombre d'étoiles dans un ciel plus sombre. La quantité de lucioles. Des détails à la *Aiguisez votre vue*. La métamorphose du matériel seule pouvait sauter aux yeux. La boîte, pas tant que ça : du bois plutôt que du plastique. Pelles et pics, déjà davantage. Ils pouvaient devenir crucifix d'une procession médiévale. Le métal pouvait se transformer en canon de fusil et le bois du manche en crosse. Arquebuses de brigands, mitraillettes Thompson pour rebelles des montagnes.

Le sentier dessinait une vaste courbe sur un espace plat, au bord de la pente, où les arbres devenaient rares. Au loin, vers la tête de la vallée, une explosion de lumière blanche déchirait la nuit. Le chantier de la nouvelle ligne de chemin de fer travaillait sans trêve. L'inauguration devait avoir lieu dans quelques mois.

– C'est dégueulasse, dit Défenses d'Or.

Les autres s'immobilisèrent, comme devant un mirage. Ils avaient presque l'impression d'en percevoir le fracas, orchestre de camions et de bulldozers, accords de foreuses et solo strident pour ruban transporteur. Ils sentaient sur leurs langues le goût de la poussière. Ils sentaient leurs yeux s'enflammer et la peau gratter. Ils sentaient l'odeur de l'huile métallique et du

carburant. La vue, ne pouvant supporter l'assaut lumineux, distribuait l'impact sur les autres sens.

– Il faudrait qu'on fasse quelque chose, dit Blanc.

– Trop tard. Ceux-là, maintenant, personne ne les arrête.

– Quelque chose contre les humains, précisa l'autre avec un étrange sourire.

Peut-être une allusion, que personne ne pouvait comprendre à fond. *L'Invasion des humains*, il n'y avait que lui qui l'avait lu.

Défenses d'Or regarda de nouveau les lumières du chantier. La machine à remonter le temps avait calé. Juste au-delà du bord de la nuit s'agitaient encore de gigantesques villes, des trous noirs d'énergie et de sentiment, gonflés de phares, de lampadaires, d'enseignes lumineuses et de néons. De stupides marionnettes agrippées à de fragiles fils électriques. Gavées de smog et de débris. Farcies de zombis, de mythomanes, d'aspirants suicidés. Décidées à piétiner le monde avec des mètres cubes de flatulences, plutôt que d'exploser ou d'accoucher de quelque chose.

Difficilement, ils reprirent leur marche.

Erimante jouait à se couper le souffle avec les pinces.

– Arrête avec ce truc, ordonna Blanc en lui pointant la lampe sur le visage.

À ce point, le sentier longeait un antique emplacement de charbonniers. Le terrain fougé par les sangliers était plus noir que la nuit. Des quintaux de bois brûlé avaient laissé leur trace. Des quintaux et des quintaux montés et descendus à flanc de montagne, à dos d'homme et de mulet. Un travail de merde, une fatigue immense. Il devait y avoir quelque chose d'erroné dans l'idée même de combustible. Mais se réchauffer avait toujours été le principal besoin de l'homme. Tous les autres pouvaient être ramenés à celui-ci. Donc, Emerson Krott avait raison. Il devait y avoir quelque chose d'erroné dans l'idée même d'humanité.

Le surgissement dans le noir d'un coin de grillage contraignit Blanc à renvoyer à plus tard les raisonnements.

– Allez, au boulot, dit Erimante avec un claquement de pince en l'air, non loin de l'oreille de Défenses d'Or, ce qui entraîna la confiscation immédiate de l'outil.

La société faunico-cygénétique Les Trois Cloches possédait presque un cinquième de la forêt de Coriano, environ soixante hectares de bois, animaux, champignons et truffes. Dix kilomètres de grillage métallique entouraient le domaine de chasse, l'ancien monastère et les hangars. Serpentant à travers la forêt, l'enceinte coupait le lit de deux torrents, différents sentiers abandonnés, d'anciennes pistes que les animaux de la vallée avaient toujours utilisées pour rejoindre les hautes prairies. Aucune entreprise de la zone n'avait la permission d'installer une barrière de ce genre. Délimiter la propriété par des écriteaux et des signes sur les arbres était le maximum consenti. Deux fils barbelés, avec des escaliers de bois pour le passage des humains, étaient admis seulement sur les pâturages des hauteurs et pour contenir les troupeaux libres.

On disait que ce terrain appartenait déjà à la famille Sangiorgi avant l'Unité italienne. On disait que les Sangiorgi avaient des connivences dans l'administration provinciale. Des explications acceptables, plus ou moins pour tous.

Sous l'étreinte de la pince, le dernier tronçon métallique se contorsionna et finit par céder. Le passage était prêt. Défenses d'Or se glissa en première, attentive à ne pas se prendre les cheveux dans les piquants. L'abri des sangliers se trouvait à quelques centaines de mètres. Il était fermé par un gros verrou et un cadenas. Le cadenas, on pouvait le couper.

La reconnaissance d'il y a quelques jours – excuse officielle, l'achat de truffes – avait fait apparaître que le seul vrai obstacle à l'incursion était un duo de bergers de la Maremme plutôt féroces.

Eux aussi étaient inclus dans le plan.

Erimante passa en deuxième, après avoir ôté le sac de son dos. Celui-ci était rempli de légumes, de maïs et de pommes de terre. Blanc arriva en dernier, précédé par la pince et la pelle. Il avait creusé une dépression d'un demi-mètre pour élargir le passage. Maintenant, ils pouvaient se mettre en mouvement. Le long du trajet, comme un Petit Poucet végétarien, Erimante laissait tomber un sillage légumineux.

Par rapport aux chiens, la première phase du plan consistait seulement à ne pas les réveiller. Dans le cas contraire, la mission devrait être abandonnée.

Arrivé au portail de l'abri, Blanc étira ses muscles, laissa la tension descendre vers ses pieds, prit une profonde inspiration et s'attaqua au cadenas. Défenses d'Or éclairait avec des allumettes. Erimante scrutait les alentours. La traînée maraîchère au milieu des châtaigniers semblait une blague de la nature, surgie de terre sous l'effet de mystérieuses énergies.

Des bouffées de vent toujours plus intenses glissaient le long de la pente vers la vallée. Couvert par le bruit, Blanc pouvait se consacrer à l'effraction en toute tranquillité. Des grognements d'approbation s'élevèrent de derrière la porte.

Les allumettes restaient allumées deux secondes.

Quelque chose comme un portail battit avec violence du côté du vieux monastère.

Les chiens avaient dû se réveiller.

Pinces et cadenas cédèrent ensemble. Les premières sous l'effort, le second sous la pression. L'incident ne manquait pas de créer quelques problèmes pour la deuxième phase du plan. Jugeant inévitable que les chiens se réveillent, le commando avait décidé de fuir du côté opposé à celui par lequel ils étaient arrivés. L'attention générale se serait concentrée sur les bêtes, conduites par les légumes vers le premier orifice. Eux, ils rejoindraient l'enceinte en un autre point. Ils ouvriraient un deuxième passage et récupéreraient le triporteur dans le parking du cimetière.

Sans pinces, il fallait trouver une solution de remplacement.

Il fallait se dépêcher de faire sortir les sangliers.

Des aboiements de désapprobation menaçaient à l'extérieur. Les trois hommes se répartirent le travail : il fallait ouvrir une quarantaine de logements. Par chance, ils étaient fermés par de simples loquets.

Une voix humaine appela dans l'obscurité un nom de chien.

Sales moments à Coriano Valmadero.

Encore habitués à la vie nocturne, les sangliers étaient bien réveillés. Tous tranquilles, hormis deux jeunes mâles qui tournaient nerveusement en rond, en bavant, comme attirés par leur propre queue. Presque sans incitation, la laie la plus grosse se mit en route vers la sortie. Les autres la suivirent, guidés par

son odeur et celle de la nourriture. En deux minutes, ils furent dehors, alignés comme par magie le long du sentier horticole.

Les deux chiens tournèrent le coin en courant, aboyant avec autorité. La vue de la harde émoussa leur hardiesse. Tête haute, un trognon de laitue entre les défenses, la laie accéléra le pas dans la bonne direction.

Ce fut à ce moment que quelqu'un tira. Un coup en l'air, d'avertissement.

La harde perdit soudain son self-control et se lança dans une course désespérée. Presque en queue, trois bipèdes, moins rapides mais tout aussi apeurés, essayèrent de l'imiter.

Les deux dogues de la Maremme s'élancèrent tels des limiers. Prêts à bloquer les fugitifs. Conscients, désormais, de devoir se contenter des plus lents.

Une conscience similaire se frayait un chemin dans le cerveau d'Erimante. Il comprit qu'il n'y arriverait pas.

Il vit une bête grosse comme un scooter venir à sa hauteur pour le dépasser.

Il tenta le tout pour le tout, sans penser.

Jeta les bras en avant. Déclencha le saut. Atterrit n'importe comment sur le dos de l'animal. Celui-ci eut un sursaut, mais encaissa l'impact. Des doigts serrèrent des soies, agrippant désespérément cette unique voie de fuite, tandis que le corps trouvait un équilibre, ne faisant qu'un avec les muscles du sauvagin noir.

De nouveaux coups de feu explosèrent dans le bâtiment.

Un centaure de montagne inédit franchit à quarante kilomètres à l'heure le passage dans l'enceinte.

Des bouts de grillage griffèrent la peau, arrachèrent de l'étoffe et de la viande porcine.

La bouche d'Erimante n'émit pas un bruit. Le trou aux antipodes du corps s'avéra plus productif.

Il se laissa tomber par terre, en risquant sa tête sous des dizaines de sabots. Il roula de côté, au milieu d'une plantation d'orties.

Puis il commença à courir dans le bois, laissant ses jambes le conduire en sûreté tandis que les démangeaisons l'incitaient à ne pas s'arrêter.

DOCUMENT 2

Extraits du bloc-notes de Sanglier Blanc
Esquisse d'un document programmatique

UNE SEULE SOLUTION :
GUERRE AUX HUMAINS !

Sur la Terre, toutes les formes de vie collaborent à la conservation du milieu.

Toutes sauf une : les humains. Leur principale activité est de détruire la planète.

Un tel comportement n'a qu'une seule explication : les humains ne font pas partie de ce monde. Dans l'ADN de l'espèce, il y a quelque chose d'extraterrestre. Nous sommes le fruit de la violence de quelques extraterrestres sur les premiers singes.

Voilà pourquoi dans le code génétique des humains est imprimé en lettres capitales un désintérêt total pour la Terre, sinon un véritable instinct destructif. Cet instinct a fini par prévaloir sur l'hérédité animale de l'espèce, avec les conséquences que nous avons sous les yeux.

Sous la domination des humains, la Terre est condamnée. Donc, les humains eux-mêmes sont condamnés.

S'il était possible de les ramener sur la planète des Aïeux, on sauverait la chèvre et le chou, mais la technologie nécessaire pourrait voir le jour trop tard. Une inconnue excessive pour un pari si important.

Si on écarte l'exode galactique, une unique façon de limiter la catastrophe demeure : exterminer les humains – qui sont de toute façon condamnés – et sauver la planète.

En réalité, des éminences de la génétique à l'instinct simiesque très développé pourraient tenter la modification du code génétique humain, substituant la partie extraterrestre par des gènes d'origine animale. Mais qui nous garantit qu'on les laisserait travailler ?

Non. La seule solution est la Guerre aux humains.

Les tuer un à la fois prendrait du temps.

Les inciter au suicide, aussi.

La stérilisation de masse rencontrerait les mêmes difficultés que la modification génétique. Nous pouvons aussi accepter

une vérification de ces programmes pacifiques, mais dès l'instant où il y aura des interférences, nous reprendrons la poursuite de nos objectifs.

Une bombe atomique détruit tout, pas seulement les humains.

La solution finale sera donc une épidémie, étudiée pour frapper seulement les humains et dans les temps les plus brefs possibles.

Nous y travaillons. Nous l'appellerons Déluge.

Entre-temps, il convient de frapper les individus les plus dangereux. Ceux qui ressemblent le plus à nos ancêtres aliens et qui sont donc plus dangereux du point de vue reproductif.

Vous découvrirez très tôt à qui nous pensons.

12. Jimi Hendrix Experience

Troisième nuit dehors. Trempé jusqu'aux os, humeur encore intacte. Des milliers d'étoiles jouent les supporters du soussigné. La voix de Battiato m'invite au voyage.

J'ai consommé hier mon premier dîner autosuffisant. Velouté de graines d'érable rôties et pilées, châtaignes bouillies aux cèpes, mûres.

Si je me plante comme superhéros, je pourrais me lancer dans la restauration. La Grotte des ancêtres, cuisine troglodyte de première qualité. Établissement sélect installé dans une *vraie* caverne. Chauffage au bois. Mobilier en rondins. Éclairage aux torches. Deux-trois plats à des prix déraisonnables et serveurs vêtus de pagne. Menu enfant en fin de semaine. Cinquante sacs par tête, sans la boisson. Réservation recommandée.

Les gens paieraient. On viendrait d'au-delà des frontières de la province. On raconterait aux amis.

Tu dois aaabsoooluuument y aller. Tu dois essayer la friture de sureau. Tu dois ramasser toi-même les ingrédients, parce que "c'est la saveur de tes mains qui fait un grand plat néandertalien".

Les pilules de philosophie gonflent les prix. Rien n'est gratis.

J'avais ramassé ces châtaignes. Je m'apprêtais à les bouillir. J'ai senti que je devais faire davantage.

Je me refuse à souscrire aux propos de Thoreau, quand il dit : "Mettez un condiment en plus dans votre assiette et il vous empoisonnera. Vivre d'une cuisine élaborée ne vaut pas la peine."

Certains détails sont très importants. La digue du castor tient surtout grâce à de minces branches. Dîner souvent de pizza décongelée, assiette sur les genoux et télé crétine : en une semaine, on s'écroule sur soi-même comme un parachute en fin de saut.

Voilà pourquoi j'ai cherché quelque chose à mettre dans les châtaignes. Calament, prunelles, cive. J'ai trouvé un cèpe. J'ai enrichi le dîner sans dépenser une lire.

– Maintenant, je voudrais trouver la grotte, je soutiens.

Pas mal. Trois jours et déjà je parle seul.

Mais j'ai fait la triangulation, je sais où je me trouve. Points de référence : mont Budadda, mont Ceraso, col de l'Auberge en Flammes. Il y a une centaine d'années, une route importante y passait. Aujourd'hui, à peine plus qu'un sentier. Une auberge accueillait les voyageurs. Quand le propriétaire était à cours de provisions, il égorgeait les hôtes, les hachait, balançait la viande dans la marmite et la donnait aux suivants. Ça a duré comme ça un moment, puis on les a brûlés, lui et l'auberge. D'où le nom de l'endroit.

Savoir où on se trouve est réconfortant mais n'aide pas toujours. Sur la carte, aucune grotte n'est signalée. Je commence à douter de mes souvenirs lointains.

Autour, rien que la forêt et des gouttelettes de lumière disséminées dans l'herbe. Quand les frondaisons s'ouvrent, j'entrevois une vallée étroite, peinte de la pointe du pinceau avec de minuscules taches rouges, jaunes, oranges et vertes. Une fourrure végétale aux infinies nuances. Le gris du grès n'émerge qu'en un point, comme des livres de pierre inclinés sur une étagère. Pour le reste, feuilles, verdure, salade.

L'heure du déjeuner. Les yeux transforment tout en repas. Fougères, écorce, mousse. Un bois entier à goûter.

Est-il possible que tout ait déjà été essayé ? Où est-il écrit que les chênes bouillis ne sont pas un délice ?

En premier lieu, il convient de vérifier qu'ils ne sont pas vénéneux. Dans les notes pour la survie, j'ai noté la procédure. Examiner une chose à la fois. Goûter avec la langue. Tout ce qui a une saveur désagréable, acide ou d'amande, doit être bouilli. Si le goût persiste, écarter. Sinon, en manger un petit bout. Attendre quelques heures. S'il n'y a pas de réactions négatives, en ingurgiter une autre dose. Attendre huit heures.

Si rien ne se passe, l'aliment est comestible.

S'il se passe quelque chose, il est déjà trop tard.

Elle apparaît à l'improviste, là où une seconde auparavant, il n'y avait que des troncs, des branches et de la mousse. Elle porte des bottes de chasseur, une culotte de zouave, une chemise de flanelle écossaise rouge. Je me demande comment j'ai fait pour ne pas la remarquer avant. Les longs cheveux noirs ne se mimétisent avec rien. Le vert des yeux se détache des mille verts du bois, comme une étoile rebelle dans le ciel de Tokyo.

Elle avance lentement, bras à angle droit, coudes au corps. De chacun de ses poings semble émerger une mince antenne.

– Salut.

Je dis bonjour le premier. Pas de réponse. Je n'ai même pas d'eau pour offrir un thé.

Je répète l'approche, retire aussi mes écouteurs. La fée semble en transe. En réalité, elle a très bien entendu. Arrive à deux pas, dit à son tour bonjour et balance une question :

– Est-ce que par hasard vous auriez vu un saint-bernard, par ici ?

– Un saint-bernard ? Non. Je devrais ?

– Vous pensiez à quelque chose que vous avez perdu ?

– Ben, plus ou moins. Je cherche une grotte. Je croyais me rappeler où elle est mais…

Elle hoche énergiquement la tête et pousse un soupir qui semble de soulagement :

– Bien. Trouvons cette grotte et finissons-en.

– Très volontiers. Vous allez me donner un coup de main ? Très gentille.

– Ce n'est pas de la gentillesse, dit-elle. Vous m'empêchez de travailler. Si vous trouvez votre grotte, c'est mieux pour tout le monde.

Le ton est revêche. Le regard non. Je demande des lumières sur les dérangements provoqués par le soussigné. Ce n'est pas clair pour moi.

– Ça s'appelle la résonance, explique-t-elle. Ça arrive quand deux personnes cherchent des choses similaires. Elles se trouvent l'une l'autre mais ne trouvent pas ce qu'elles cherchent.

– Intéressant. Et vous, qu'est-ce que vous cherchiez ?
– Ce saint-bernard dont je vous ai parlé.
– Ah. Et votre saint-bernard est similaire à une grotte ?
– Oh, bon, quel rapport ? Nous pourrions être similaires, nous deux, ou avoir des motifs similaires de chercher, ou quelque chose de ce genre. La résonance n'est jamais là par hasard.
Je comprends.
– Vous êtes quoi, vous, détective ?
– Presque. Radiesthésiste.
– Ah ah ! Voilà ce que c'est, ces trucs. Je pensais qu'on ne cherchait que de l'eau, avec cette baguette en Y…
– Et en fait, on peut chercher n'importe quoi, même à mains nues. Même à distance.
– À distance ?
Elle ne perd pas de temps à répondre. Déplie une carte sur quelques buissons de myrtilles et s'agenouille à côté. Extrait de sa poche un pendule et le fait osciller. Le poids au bout de la cordelette est une petite tête. Qui a un air familier.
– Parlez-moi de cette grotte, dit-elle, tournée vers la tête. Sa taille, ce qu'il y a autour, ce que vous allez y faire.
– Sa taille, je ne sais pas, l'entrée doit être haute comme un homme et large du double. Autour, je ne me souviens que d'une petite clairière et de quelques genêts. Je pensais aller y habiter.
Bruit de quelqu'un qui retient un rire. Peut-être seulement le vent à la cime des hêtres.
Je me place dans son dos pour mieux observer ses tours de radiesthésiste. La carte est au 25 millième avec les sentiers de la région.
– Elle n'est pas orientée, là, je fais remarquer au premier regard.
Elle ne réagit pas. Fixe le pendule comme pour s'hypnotiser. Au bout d'une bonne minute, elle pointe le doigt sur le coin supérieur de la carte et le fait courir lentement vers le bas, le long du bord. Un quart d'heure pour trente centimètres. Quand elle s'arrête, je remarque que le pendule ne se balance plus : il s'est mis à tourner. Même opération sur le bord

supérieur. De nouveau, le pendule tourne et le doigt s'arrête. À ce point, elle choisit un rectangle au croisement des deux coordonnées et le subdivise au crayon et à la règle en quadrants plus petits. Suivant le même procédé, elle en sélectionne un et l'explore de la pointe du crayon. Dès que le pendule se met en orbite, elle marque un point d'une légère pression.

C'est fait.

Un instant avant qu'elle finisse dans sa poche, je reconnais la tête qui pendait : Jimi Hendrix, *I suppose*. Elle agrippe la carte par les bords, l'oriente sans avoir besoin de boussole, se met debout et montre le résultat.

– Voilà, ça devrait être là. Ça doit faire deux kilomètres. Tu veux que je t'y accompagne ou tu la trouves tout seul ?

Moi : – Si tu m'accompagnes, je t'offre un thé.

Elle : – Volontiers. Je commence à fatiguer.

Nous marchons dix minutes sans parler. Le terrain est raide, glissant de feuilles et d'humidité. On avance lentement, quelquefois agrippés à des troncs et à de petits arbustes. Il faut faire attention.

Puis la pente devient plus abordable.

– C'est un pari, pas vrai ? demande la magicienne.

– Quoi ?

– La grotte. Combien de temps tu dois résister ?

– Je ne sais pas. Toute la vie, même.

– Toute la vie ? Seigneur ! Motif ?

– Fonder une civilisation, mieux respirer et me transformer en superhéros. Le monde est usé jusqu'à la corde. Et moi avec lui.

– Mmh, beau programme. Dix contre un que tu n'arrives pas à mi-novembre.

– Ben, merci pour les encouragements. La tentative du soussigné n'est qu'une parmi d'autres. Si elle devait se conclure si vite, j'espère qu'on lui offrira d'autres chances, avant de crier à l'échec. Les scientifiques de Babylone collectionnent des millions de résultats inutiles, neutres ou négatifs, sans que personne n'ose mettre leur foi en doute. Je voudrais qu'on m'accorde autant d'indulgence. En tout cas, si l'endroit n'est pas derrière le virage, je crains de ne même pas y arriver ce soir.

Trempé de sueur. Dix minutes d'autonomie, avant de me jeter dans l'herbe et de me laisser mourir. La valise fait de son mieux pour m'arracher le bras et reconquérir sa liberté. Ce matin justement, je suis passé la récupérer. J'avais laissé dedans livres, cigarettes et CD.

Je pense à l'humidité du bois qui engraisse Homère jusqu'à le faire exploser. Je pense aux champignons vénéneux qui se nourrissent de Shakespeare et à la mousse affamée sur les aventures de Salgari. Puis aux foules de vers qui se repaissent, bienheureux, des couvertures des Lali Puna, et à la merde de sanglier qui corrode pour toujours le Velvet Underground. Impardonnable.

La magicienne empoigne les baguettes et ralentit le pas. Les fers roulent et se disposent d'une manière différente. Les parallèles dévient à droite et à gauche. Se croisent, l'un droit et l'autre tordu. S'écartent, se coupent. Sur la pointe ou au centre. Elle en suit les indications, moi derrière.

Je détache un instant les yeux de leurs mouvements et la clairière est là, parsemée du violet des cyclamens.

La caverne est cachée en lisière du bois, couronnée de pinacles et de chandelles d'érosion. Sur le bord de la doline, des buissons d'aubépine et de genêt protègent la grotte comme de petits bastions. Un rideau de lierre couvre l'entrée, descendant en pluie le long des parois de gypse.

Au premier coup d'œil, la cavité semble spacieuse et sèche. L'eau qui l'a creusée a disparu depuis un bon bout de temps, peut-être en glissant dans des ramifications inférieures. Une couche d'argile sédimentaire sur le fond est le seul souvenir du torrent karstique. Cadeau apprécié : beaucoup plus commode et lisse, comme sol, que la pierre coupante des parois.

Merdes de souris à part : un vrai royaume, pas à dire.

Sans barreaux aux fenêtres, miliciens à la porte et roquets aboyeurs à patrouiller dans le jardin.

13. Le breakfast des champions

La vie de province a toujours plus d'amateurs.

Du bon air. Des loyers abordables. Des gens tranquilles et beaucoup de verdure.

Peu de monde pour regretter la ville, même s'il faut faire les allers-retours.

Jakup Mahmeti ne faisait pas exception. Depuis qu'il habitait Castel Madero, les affaires tournaient au mieux.

Peu de concurrence. Moins de contrôles. Amples marges de manœuvre.

En ville, comme toujours, drogue et putes. Au village, de la place pour les nouveautés. Transport des ordures, gladiateurs, faux chenils, armes et traquenards. Call-girls dans deux ou trois appartements à l'écart.

Tous les soirs, à neuf heures pétantes, Mahmeti montait en voiture et rejoignait la métropole. Il réglait ses affaires et vers cinq heures revenait chez lui. Quelques heures de sommeil et avant midi il était de nouveau en piste, prêt pour une autre journée. Une journée sans flics entre les pattes.

Soixante kilomètres et huit cents mètres de dénivellation faisaient la différence. La police avait du mal à vous garder à l'œil. Les autres devaient y penser.

Le peloton de carabiniers de Castel Madero, c'était un truc ridicule. Quatre pauvres types habitués aux voleurs de poules. Ils n'en avaient rien à cirer de ce qu'on faisait ailleurs. Ils n'allaient sûrement pas donner un coup de main aux flics de la ville. Quant au village, ce qui comptait pour eux, c'étaient les trucs habituels : pas de drogués qui traînent, les villas en sécurité, les échangistes ailleurs, les immigrés sous contrôle.

Ils faisaient déjà des heures supplémentaires pour les actes de vandalisme contre la voie ferrée. Le braconnage était de la

compétence de la police provinciale. Les chiens n'entraient pas dans leurs sujets d'intérêt. Même si le brigadier ne dédaignait pas quelques paris.

Mahmeti sortit de la salle de bains les cheveux encore humides. Très noirs, courts devant et longs derrière, suivant la coupe rendue immortelle par Pierre Litbarski au Mondial d'Espagne. Il traversa le couloir et s'assit à la table de la cuisine. Heure du petit-déjeuner. Il versa dans une assiette le contenu d'un sachet et commença à le travailler avec une carte de téléphone.

La note sur le calendrier disait : Slo Import.

La note dans son cerveau disait : envoyer quelqu'un chez Body Moving.

La première question pouvait passer en dernier. Une dizaine de chiens à placer. Provenance : Slovénie. Malades et sans espoir. Bourrés d'antibiotiques pour paraître sains. Certificats d'un vétérinaire de Nova Gorica. Prix écrasés.

L'autre affaire était plus intéressante. Pinta pouvait s'en occuper, peut-être avec quelqu'un d'autre.

Au petit-déjeuner, le Pourri avait les mêmes goûts que son chef. Il sortit des chiottes en se passant un doigt sur les gencives, tandis que Pinta payait le café. Chez lui, il en avait déjà bu un, et il ne s'en serait pas tapé un deuxième, n'était que le Pourri l'avait gonflé pendant tout le trajet avec l'excuse qu'il devait chier.

Le bar choisi était devant le gymnase. Deux skins avec des sacs en bandoulière traversèrent la nationale. Genre petits et trapus. Le Pourri se pencha vers Pinta, cachant sa bouche du dos de la main.

– Putain, qu'est-ce qu'y veulent, ceux-là ?

Pinta ne répondit pas. Il se limita à secouer la tête et à passer de l'autre côté.

Ils entrèrent. Demandèrent à un blond énorme qui était le maître Innocenti. Le baraqué voulut savoir leurs noms. Il contrôla par interphone qu'ils étaient attendus. Indiqua une porte.

Au-delà de la porte, il y avait un petit ring. La tribune de trois gradins le flanquait sur le côté. Deux types musclés

s'affrontaient. Un troisième les observait d'en bas et hurlait des conseils. Lui.

D'un signe de tête, il les invita à s'asseoir sur le dernier banc de la tribune. Cheveux et petit bouc oxygénés, bronzage aux UV, tatouages tribaux et muscles gonflés : le grand maître de full-contact avait l'air d'un videur de discothèque à la mode. Peut-être même qu'il l'avait été.

Sans perdre de vue le ring, Innocenti entra tout de suite dans le vif du sujet :

– Comme je disais à votre chef, j'ai fait voir aux gars cette vidéo, brésilienne je crois, celle du chien et du nègre. Merde, ça les a foudroyés. Ils se la passent, se la regardent entre amis et étudient les mouvements. Si je bats le fer pendant qu'il est chaud, je peux en convaincre deux ou trois.

– C'est risqué, commenta Pinta. S'ils se font vraiment mal ?

Innocenti cria quelque chose vers le ring.

– Il faut choisir les bons, répondit-il. Distinguer les fils à papa des fils de putain.

– Explique-toi mieux.

Le Pourri était pressé de voir ses cartes.

– Moi, je choisis les personnes, je garantis. Je sers de filtre entre ceux qui veulent combattre et vous. Je filtre aussi un pourcentage et c'est bon.

– Combien ?

– Disons dix pour cent fixe plus cinq autres pour le gars en cas de victoire. Il faut qu'il y ait quelque chose en jeu, même peu.

– Quand est-ce que tu penses pouvoir commencer ?

– Deux semaines maximum.

– Alors, faisons comme ça, arrêta Pinta suivant les instructions reçues. Une rencontre d'essai. En accompagnement d'une des nôtres, comme surprise de la soirée. Si tout roule bien, si ça plaît, on continue. Mais pas au pourcentage. Un tant à chaque coup.

Innocenti se mordit la lèvre. C'était à lui de demander :

– Combien ?

– Deux millions pour toi plus un de bourse.

Pinta se leva pour prendre congé.

Dès qu'ils furent dehors, le Pourri commença à s'échauffer, à dire qu'il fallait y aller plus prudemment pour élargir l'affaire, qu'Innocenti devait se torcher le cul de ses garanties, qu'impliquer des gamins était un risque trop gros, que si on continuait comme ça, il se retirait de tout.

– Et puis, nom de Dieu, tu crois qu'on va à un rendez-vous habillé en maçon ?

Pinta serra entre pouce et index des deux mains le maillot blanc-rouge :

– Maçon, qu'est-ce que tu vas chercher ? C'est un maillot de foot, crétin.

– Oui, bon ben, mais tu te fringues toujours pareil ? Combien t'en as de ces putains de maillots ?

– Assez pour pas puer la sueur comme certains drogués.

– Eh, tu t'énerves ! Je voulais seulement comprendre…

– Mais qu'est-ce que tu veux comprendre, toi ? C'est un vœu, ça te va ? Un pari. Si Barletta monte en C1, je me porte le maillot jusqu'en juin. Ça te pose un problème ?

Le Pourri leva les mains en signe de reddition.

Boitant plus que d'habitude, il approcha de la portière. Elle était restée ouverte. Il affirma être convaincu de l'avoir fermée et il n'y eut pas moyen de le faire monter. Quelqu'un avait dû trafiquer l'auto.

Pinta dut prendre les clés, se mettre au volant, allumer le moteur, sortir du parking, faire demi-tour.

Alors seulement l'autre s'assit. Pas de bombe.

Mais le temps de parcourir un kilomètre, et le contenu des poches et de la boîte à gants était disséminé sur le tapis de sol, contraint de révéler les pièges éventuels et d'improbables explosifs.

14. Lilith, Darwin et la révolution animale

Bordel ! Si ça se trouvait, il l'avait perdu ?

Et pourtant, ce n'est pas que le siège était si grand que ça. Un placard de six mètres sur cinq au troisième étage du moulin Scaglia, juste à côté du secrétariat du musée. Le musée était le moulin lui-même. Sous le logement du meunier, la salle de broyage et celle des cuves, telles qu'elles étaient soixante ans plus tôt. Des essaims de moins de onze ans déambulaient chaque matin entre les anciennes machineries : meules, balancier, trémie. L'employé présent tirait le levier voulu, ouvrait le conduit de la citerne, faisait descendre l'eau dans les cuves. La meule se mettait en mouvement. Alors, les enfants, chacun son tour et sans pousser, pouvaient jeter dedans un peu de châtaignes sèches ou de blé, suivant la saison, recueillir dans la maie leur poignée de farine, l'enfermer dans un sac de jute et s'en aller contents à la maison.

L'après-midi, il n'y avait presque jamais personne. De temps en temps deux ou trois excursionnistes. D'autres fois, une petite famille. Et voilà tout.

L'association Terre et Liberté avait restauré l'édifice avec l'argent d'un projet européen. La commune lui en avait confié la gestion. L'assemblée des sociétaires se tenait chaque mercredi soir, quand les enfants s'étaient pris leur dépliant et que les manutentions ordinaires, avec les différents nettoyages, étaient bien terminées. Le collège des commissaires aux comptes, lui, se réunissait le vendredi, mais ce que pouvait faire de trois commissaires aux comptes une association de trente adhérents n'était clair pour personne.

Néanmoins, comme chaque vendredi, le président attendait les deux autres en préparant la table pour la réunion.

Plans, cartes, documents.

Le président continuait à farfouiller dans les classeurs et les chemises, les armoires et les bureaux. Il soulevait des paquets de feuilles. Questionnaires de satisfaction. Registres des visites.

Si ça se trouvait, il l'avait perdu ?

Il regarda dans le coffre-fort. Contrôla parmi les coupures du dossier de presse. Jeta en l'air les photocopies de l'histoire du moulin.

Rien.

Il se concéda une dernière possibilité. Après quoi, il accepterait l'évidence : si le livre n'était pas là et pas non plus à la maison, alors il devait l'avoir perdu quelque part, peut-être dans le bus, ou à l'arrêt, ou bien à la banque, à côté du guichet.

Il glissa la clé sous l'inscription AMLA et ouvrit le tiroir. En tira des guides. Renversa le contenu sur la table et le répandit avec les mains, comme pour chercher une bague dans un tas de sable.

Deux photocopies de fiches attirèrent son attention.

Il pensait les avoir jetées depuis longtemps. Elles étaient encore là.

D'abord, la photo d'identité pâlie d'une jeune fille blonde, au regard perçant, sourire à peine esquissé. Au-dessous, trois lignes de texte.

Nom : Ortensi. Prénom : Zoe. Date de naissance : 17/10/76. Résidence : Zonca di Sopra. Note : Se déclare lesbienne – à éclaircir. 1993-2002 : collectif féministe Les Furies Déchaînées. Exclue.

Le président se rappelait bien. Zoe soutenait être partie après une violente discussion à propos du *traditional* "Quoique nous soyons femmes / sans peur sont nos âmes". Selon certaines, il fallait arrêter de le chanter, parce que ce "quoique" avait une résonance blessante, comme si les femmes, normalement, étaient timides et peureuses. D'autres soutenaient que non, il ne fallait pas renoncer à un hymne chargé d'histoire. Il suffisait d'une petite retouche, dans le respect de la métrique : un minuscule "et puis" à la place du "quoique", et la chanson redevenait acceptable et combattive. Zoe avait claqué la porte et ne s'était plus montrée.

Le visage sur la deuxième feuille était celui d'un homme de moins de trente ans, déjà dégarni aux tempes et à la barbe épaisse.

Nom : Treré. Prénom : Ermete. Date de naissance : 28/05/78. Résidence : Ponte Madero. Note : électron libre depuis toujours. Se flatte d'avoir participé à l'opération de 1999 contre le viaduc de la route du fond de la vallée. Il ne figure pas sur la liste des interpellés. Doutes.

En effet, il était difficile de se l'imaginer nu, le corps peint en vert, suspendu dans le vide avec vingt autres personnes, l'équipement de grimpeur accroché à la glissière de sécurité.

Il est probable que l'aspirant activiste avait cité l'épisode comme une référence. Ou bien ce n'était qu'un baratineur compulsif. Totalement inutile, en tout cas : le président excluait a priori les rescapés des manifestations, provocations ou attentats au nom de l'écologie. Il ne voulait que des gens insoupçonnables. Casier judiciaire vierge. Des gens comme lui, en colère contre les travaux de la voie ferrée à très grande vitesse ou contre l'ouverture de la chasse dans la forêt de Coriano. Événements concomitants qui avaient secoué la conscience écolo de la vallée.

Le recrutement avait commencé à l'intérieur de l'association. Terre et Liberté s'occupait de "réhabilitation et valorisation de l'ancienne civilisation paysanne et montagnarde du Haut Val Madero". Des gens sensibles, habitués à défendre leur territoire.

Le recrutement avait été un flop.

Sur trente membres, deux seulement avaient passé le test. Deux fiches seulement, extraites du fichier des adhérents, avaient été photocopiées pour passer dans le tiroir AMLA. Si peu nombreuses qu'on pouvait aussi bien les jeter.

Quant aux extérieurs, mieux valait laisser tomber. Puis, les deux seuls individus contactés, il n'y avait pas eu besoin de compiler de la paperasse : trop cinglés, inutile de perdre du temps.

L'Armée madéroise de Libération animale s'était arrêtée là.

Deux simples soldats et un général.

En d'autres termes, trois preux.

Quand tout le monde fut assis, le président jeta un coup d'œil circulaire, plongea un *nacho* dans la sauce piquante et commença à grignoter.

– Donc… j’ai beaucoup pensé au discours d’Erimante, celui pour libérer des sangliers et faire une faveur aux chasseurs. En effet, ça tient.

Ermete Treré, nom de bataille Erimante, écarta les bras en signe de satisfaction.

– Alors qu’avec les autruches, zéro problème.

– Gros lot ! commenta Défenses d’Or en engloutissant, les yeux au ciel, une poignée de *tortilla chips.*

– Non, excuse-moi, tu m’expliques ce que t’as contre les machins ? Ceux-là, une fois que tu les libères, t’es tranquille. Et les chasseurs, je crois pas qu’ils puissent leur tirer dessus parce qu’au minimum, c’est une espèce protégée, non ?

– Oh, mais vous me laissez finir ? s’énerva le président. Qu’est-ce que je disais ? Oui, bref, ça fait pas un pli, même si un animal en cage, c’est un animal en cage, et que le sortir, c’est toujours mieux que de l’abandonner.

– C’est-à-dire, tu dis : mieux vaut être libre avec une balle dans le front, plutôt que vivant mais derrière les barreaux.

– Ben, pas vraiment. En tout cas, il y a des animaux qui se laissent mourir, plutôt que de rester en cage. Mais c’est pas ça la question. La question, c’est : changer de stratégie.

Sanglier Blanc se leva, fit le tour de la table et alla ramasser quelques souches pour alimenter la cheminée. Quand il revint s’asseoir, les chips de maïs étaient presque finies. Les lueurs des flammes donnaient une allure méphistophélique à son visage creusé.

– Il y a quelques jours, j’ai esquissé un brouillon de déclaration. Je pensais que les temps n’étaient pas encore venus, mais il me semble que je me bâillonnais. Alors, j’en ai fait un exemplaire par tête : jetez-y un coup d’œil et dites-moi ce que vous en pensez.

Les feuilles glissèrent sur la table. En caractère seize gras, le titre disait : *Une seule solution : la guerre aux humains !*

– Futé ! commenta Erimante quelques minutes plus tard.

– Qui sont ces “individus plus dangereux” ? demanda tout de suite Défenses d’Or.

– Et c’te histoire d’épidémie ? Je veux dire : elle tue tout le monde, hein ? Nous compris. À moi, ça me semble…

– Doucement. Une chose à la fois. Malheureusement, je trouve plus le livre qui m'a inspiré ça. Il s'appelle *L'Invasion des humains*, d'Emerson Krott. Si vous avez l'occasion, lisez-le, ça vaut la peine. En tout cas, j'essaie de vous faire un résumé. En pratique, il mélange Adam et Ève avec l'évolution des singes. Il dit qu'il est impossible que Dieu ait créé l'homme à son image. L'homme est trop, il dit, trop *intrinsèquement* imparfait. Surtout parce que nous autres, il dit, nous avons un besoin désespéré de chaleur, sous forme de nourriture, de température et d'affection. En particulier, le besoin de combustibles, il dit qu'à la longue, ça porte à l'extinction de la planète. Bref, pour tous ces motifs, il dit qu'Adam et Ève n'étaient pas des hommes mais des singes, et que Dieu ressemble plus à un gibbon qu'au classique vieux à la barbe blanche.

– Déjà, il m'est plus sympathique, dit Défenses d'Or. Mais l'homme, alors, comment il a fait pour se pointer ?

– J'y arrive, j'y arrive. Lui, il dit que la Terre a été visitée très souvent par des extraterrestres, que maintenant ils viennent plus parce que leur planète a explosé, en tout cas c'étaient des chasseurs, ils venaient zigouiller les dinosaures et à force, les dinosaures se sont éteints. Quand il n'y en a plus eu, de dinosaures, à chasser, ils ont presque arrêté de venir jusqu'à ce qu'il y en ait un qui passe par hasard, découvre que sur la Terre il y a un être très semblable à leurs femmes, mais en mieux, parce que les leurs sont visqueuses alors que celles-là, en revanche, elles ont une belle fourrure. L'alien perd complètement la tête et ça finit qu'il viole Ève, le premier singe femelle. Ève tombe enceinte et accouche de Caïn.

– Attends une seconde, interrompt Défenses d'Or. Et Lilith ?

– Qui ?

– Lilith, la toute première femme. Celle faite elle aussi de boue, et pas avec la côte d'Adam. Qui voulait pas se laisser sauter et alors elle a décidé de s'en aller et de le larguer.

Le président s'accorda les dernières miettes de chips de maïs.

– Bon, ben, dit-il. Visiblement, quand l'extraterrestre est arrivé, elle s'en était déjà allée, non ?

– Non. Parce que certains disent que c'était elle, la mère de Caïn.

– Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Peut-être qu'ils n'ont pas lu Krott.

– Ben, dommage. Il en serait sorti une meilleure histoire. Lilith qui ne veut pas d'Adam, qui se laisse pas baiser, et quand, en fait, elle se trouve devant cette belle bête d'extraterrestre, elle décide que ça en vaut la peine. Puis elle découvre qu'elle est enceinte et alors elle s'en va, parce que d'expliquer cette histoire à Adam, elle en a pas vraiment envie. Naissance de Caïn. Entre-temps, Dieu crée une femme plus soumise, pour consoler le cocu. Naissance d'Abel. Quand Caïn fait les sacrifices, comme il est fils du péché, Dieu en a strictement rien à foutre. Avec Abel, au contraire, il est tout miel et tout sucre. Alors, Caïn casse la gueule à Abel, la casse aussi à Adam et, avec Ève, donne naissance à l'humanité. Tu vois, ça c'est de l'histoire, eh ? Sans tous ces viols et ces mâles violents qui font ce qui leur chante.

– D'accord, Lilith, un superbe personnage, concéda le président. Grave oubli de Krott, affreux phallocrate. Maintenant que nous avons rétabli la vérité, je peux finir ? Alors, Caïn tue Abel, qui était le chimpanzé fils légitime d'Adam. Après, on dérive tous de Caïn, selon l'évolution décrite par Darwin, mais avec en plus le code génétique de ces aliens, qui n'en avaient rien à cirer de la Terre. Donc, maintenant, si nous voulons frapper les humains avec l'ADN extraterrestre le plus puissant, nous devons commencer par les chasseurs, parce que ce truc de tuer les animaux pour s'amuser nous vient des aliens, qui venaient ici faire leurs safaris aux dinosaures. Le concept est clair ?

– Clair. Mais cette histoire de l'épidémie ? (Erimante s'enroule la barbe autour de deux doigts.) C'est qui, alors, qui y travaille ? C'est-à-dire, Déluge, c'est un nom génial, et en fait, deux-trois personnes se sont sauvées du déluge. Peut-être qu'avec cette épidémie, on pourrait machiner de manière que, je sais pas, au moins nous trois, nos familles…

– Cette épidémie est une couillonnade, Erimante. C'est pour leur faire peur. Si tu leur fais pas peur, ils ne vont pas

t'écouter. En tout cas, l'extermination des humains est une exigence pour la planète. Là-dessus, il n'y a pas grand-chose à discuter.

– Ah, oui, oui, je ne discute pas… Et le machin de frapper les chasseurs ? Comment tu voudrais les machiner, précisément ?

– Écoute, il m'est venu en tête un truc juste ce matin, pendant que je meulais le grain pour les gamins. Vous êtes prêts, j'y vais ?

– Juste un dernier machin, le bloqua Erimante. Si on libère plus les sangliers, et pas les autruches non plus, je crois comprendre, est-ce qu'il faudrait pas qu'on change de nom ?

– Qu'on change de nom ?

– Armée madéroise de Libération animale. À ce point, quel sens ça a ?

– Exact, commenta Défenses d'Or. Qu'est-ce que vous diriez d'Armée madéroise de *Révolution* animale ? Ça sonne bien, non ?

– Eh oui, faudra en parler, conclut Sanglier Blanc. On le met à la fin de l'ordre du jour, d'accord ? Et maintenant, tenez-vous bien. Voilà l'idée.

III.
Extrait de Emerson Krott, *L'Invasion des humains*,
Galaxie 1981. Chapitre 13

Lorsque les hommes eurent commencé à se multiplier sur la face de la Terre et que des filles leur furent nées, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent.

Genèse, 6, 1-2

Après quinze jours de recherches inutiles, il commençait à se sentir fatigué, nidar Kram, fatigué et déprimé.

La découverte d'un fossile complet d'iguanodon n'avait pas suffi à lui remonter le moral. Aucun indice sur le squelette majestueux de la bête ne confirmait l'hypothèse sur les Voyages. Pas un os rayé par un objet contondant, par des projectiles, par des fluides mortels ou autre. Rien que des traces de dents sur les os du crâne : les défenses d'un prédateur plus fort que lui. Le gros herbivore avait été tué et mangé.

Déjà, il imaginait les têtes des autres nidrag, les expressions hautaines quand, à l'Institut d'histoire archaïque, il rendrait compte des résultats de l'expédition. Il pouvait embellir la chose sans retenue, jouer avec les adverbes et les adjectifs, ils n'étaient pas idiots. En dix minutes, ils comprendraient : rien de neuf, rien qu'on ne sache déjà.

Les voyages très fréquents de l'époque kumésienne, à destination de la troisième planète de la galaxie Nrod, étaient connus depuis longtemps grâce aux études pionnières de nidar Muwarz. Restait à expliquer pourquoi les pénibles déplacements avaient commencé et pourquoi, surtout, ils s'étaient brusquement arrêtés, plus ou moins à l'époque des Trois cents révoltes dans l'hémisphère occidental.

Il avait son hypothèse, Kram, comme tant de collègues. Soutenue par des rêves et des visions plus que par des preuves concrètes.

La peau squameuse d'un saurien de la Troisième planète, découverte par son équipe durant les fouilles de Bagbar, hémisphère oriental, faisait partie des rares pièces tangibles. Le nidar la portait souvent comme talisman. Elle était conservée à la perfection et couverte d'un précieux émail changeant. Les autres preuves étaient une momie d'iguanodon d'excellente facture et un rudimentaire projecteur d'hologrammes, fonctionnant encore, qui reproduisait des navires-limiers préhistoriques autour d'un bipède disproportionné, squameux, aux membres supérieurs plus petits que les membres inférieurs, avec une queue gigantesque et des dents aiguës.

Les trois pièces remontaient à l'époque kurmésienne, l'ère des Voyages.

Kram soutenait que les mystérieux voyageurs de ces époques reculées se rendaient sur la Troisième planète pour se divertir. Le divertissement consistait dans le fait de tuer des bêtes inconnues dans leur galaxie, pour en faire des manteaux, des vêtements, des trophées momifiés.

L'intensité des safaris, la pression de la chasse avaient entraîné l'extinction totale du gibier. L'ère des Voyages s'était terminée d'un coup, comme la flamme d'une bougie par une nuit venteuse.

À partir d'un certain moment, personne n'était plus revenu sur la Troisième planète.

La grande distance et la rareté des ressources ne donnaient pas envie de la visiter encore.

Après des milliers d'années, nidar Kram et son staff étaient les premiers à revenir dans cette galaxie. Un retour coûteux, financé difficilement par l'Institut d'histoire archaïque.

Si les preuves n'apparaissaient pas, il fallait s'inventer quelque chose.

15. Nazis dans les cavernes

Beaucoup de filles ont un sens critique aigu et le brandissent sans précaution. Le soussigné en sait quelque chose. Fréquenter une femme et conserver l'estime de soi est un dur défi. Ma nièce de dix ans ne fait pas exception.

Gaia non plus.

Gaia m'observe depuis une heure. Nous avons bu le thé, nous nous sommes présentés. Puis elle est restée là, sur le rocher devant la grotte, un œil sur un livre et un autre sur mes activités. Je suis en train d'installer ma nouvelle demeure. Demain, je construirai un fourneau de pierres et une porte rudimentaire. Aujourd'hui, je me limite au nettoyage et à la préparation du grabat. Un drap plié à moitié, cousu des deux côtés et rempli de feuilles sèches.

Gaia feint de lire. Elle dit qu'elle vient souvent exprès dans la forêt. Pour faire semblant ou pour lire vraiment, ce n'est pas clair à mes yeux. Peut-être les deux. Chez elle, il y a trop de bruit, dit-elle. La faute aux salopards du chemin de fer.

Tout à coup, elle lève la tête et lance :

– Mais t'es pas du genre de ces types qui font les primitifs, hein ?

L'attaque frontale me laisse interdit. Je prends mon temps. Je lambine quelques secondes, puis tourne la tête et demande :

– Tu disais ?

– Je me demandais de qui tu t'inspirais pour cette entreprise. L'homme de Cro-Magnon ? L'*Australopitecus gracilis ?* Les Pierreafeu ?

– En vérité, je m'appuie sur l'expérience d'Henry David Thoreau, je sais pas si tu vois.

– Plus ou moins. Mais, si je ne me trompe pas, lui, il s'était construit une vraie maison, avec des poutres et tout le reste. Peut-être qu'une grotte, c'est un peu moins confortable.

Sapristi. La fille est ferrée, sur le sujet. Je ne l'avais pas prévu. Pris par surprise, je m'abrite derrière un prêche désordonné.

– Le confort ? La planète est en ruine. La masse des hommes mène une vie de désespoir tranquille. Cette caverne sera beaucoup plus accueillante que n'importe quel salon, encombré d'ennui et d'*inustensiles* à épousseter.

Elle ne lève même pas le regard, comme si elle lisait le livre :

– Intéressant, dit-elle. Tu convaincs un milliard de personnes et la planète se sentira déjà mieux.

– Je t'en prie, je rétorque, piqué. Le soussigné ne veut convaincre personne. Si j'étais la planète, je préférerais mourir en paix, plutôt que de me faire sauver par qui que ce soit.

Gaia reste une seconde sans voix et le soussigné en profite pour accroître son avantage.

Démontrer que je ne dépends pas seulement de la munificence de la nature. Bien au contraire. Mes capacités de superhéros troglodyte me sont indispensables. Par exemple : ce tronc d'érable ne m'offrirait jamais sa lymphe douceâtre, si je ne savais pas inciser dans l'écorce un V profond et sanglant. Mêlée à l'eau bouillante, il paraît que c'est un précieux sirop. Excellent à boire chaud les nuits d'hiver.

Nullement impressionnée par l'exhibition, la magicienne revient à la charge.

– Tu ne m'as pas encore dit pourquoi tu as décidé de faire l'ermite. Déception sentimentale ? Affaires à la dérive ? Fulguration religieuse ?

– Écoute, j'attaque, quant à la déception sentimentale, oui, d'accord, ma nana m'a largué, mais c'est elle qui est restée déçue, à cause du ruban "regrets éternels" qu'elle a trouvé dans les fleurs que je lui avais offertes ; les affaires, ben, on peut pas dire à la dérive, parce que dériver, c'est déjà aller quelque part, et la dernière fulguration religieuse, je l'ai eue il y a seize ans, quand j'ai décidé de déserter l'Église tant que la justice ne sera pas rétablie sur le calendrier : faites entrer le saint Larron et

sortir Maria Goretti. (Un instant avant de devenir cyanosé, je pense à reprendre mon souffle.) Et, en tout cas : je. Ne. Suis. Pas. Un. Ermite. J'aime me définir comme un "superhéros troglodyte". Et voilà tout.

– Superhéros troglodyte ? Putain, mes compliments. Et quelle est la mission ? Montrer au peuple la voie des cavernes ? Waouou ! Gotham City peut dormir tranquille.

Acide, la fille. J'ai déjà éclairci ce que j'en pense, des missions salvatrices, je mise sur la classique contre-question de maternelle :

– Et toi, alors ? Qu'est-ce que t'as à offrir au monde ? Tu cultives la paix intérieure ? Tu boycottes une multinationale ? Tu collectes des fonds pour la recherche sur le cancer ?

– Nazi, coupe-t-elle.

Le sarcasme du soussigné l'a coincée dans les cordes. Autant redoubler les doses.

– Nazi ? Et pourquoi ? Il ne me semble pas qu'Hitler ait habité dans une caverne.

– Quel rapport ? Imagine qu'il revienne demain. Tu es ici dans la grotte et tu le sais même pas. Tu continues à mâchouiller des racines et du sirop d'érable. S'il te dérange pas, tu le déranges pas. En pratique, t'es un nazi.

Vraiment ? Le sens du raisonnement m'échappe, mais Gaia continue à s'échauffer.

– Eux, ils aimaient les Nibelungen, d'autres les anciens Romains, et toi, l'homme des cavernes : je vois pas de grande différence. Les ancêtres mythiques, l'enfance heureuse, le bon vieux temps d'autrefois. Tous ceux qui croient à ces conneries ont quelque chose de nazi au fond de la coucourde.

– Hypothèses intrigantes, mais je ne vois pas le rapport avec le soussigné. Je ne suis pas du tout intéressé par la manière dont les choses se passaient autrefois, plutôt par comment elles devraient aller. Je me garde bien d'être contre le progrès : au besoin, je l'anticipe. Le véritable âge de pierre, c'est cette époque de barbarie. En vivant dans une caverne, je démontrerai qu'on peut être heureux même sans maison ni travail, sans *inustensiles* à accumuler, sans soustraire aux autres et à la planète plus que le nécessaire.

Gaia ne s'avoue pas vaincue. Elle insiste, attaque, insinue :

– Je voudrais te voir, à ne pas soustraire plus que le nécessaire. Les êtres humains sont *programmés* pour vouloir tout.

– Et moi, je voudrais te voir, quand tu n'auras plus rien à vouloir, ni l'argent pour le vouloir, ni le temps pour y penser. Mieux vaut jeter un coup d'œil au logiciel de l'espèce, avant que le matériel explose sous la surcharge.

Elle plante son regard dans le livre d'un air courroucé, repousse sa frange et ne donne pas signe de vouloir prolonger la discussion.

Je resterais volontiers à la regarder, comme on regarde un hibou perché dans les branches. Mais avec le hibou, il y a juste le risque qu'il s'échappe. Elle pourrait se remettre à parler. Mieux vaut penser à la grotte et à ce mal d'estomac en augmentation constante. Est-ce que ça serait la faute du régime des derniers jours ? J'ai lu dans les notes que les bulbes de cyclamens sont très nourrissants. Mais il faut d'abord les soumettre à la torréfaction, et je ne sais pas encore très bien qu'est-ce que ça veut dire, merde. L'autre idée, ce serait de les utiliser pour des compositions florales, avec mousse, fougères et bouts d'écorce. Les distribuer au porte à porte en échange de pommes de terre et de légumes : un gain protéique non négligeable. Du moins jusqu'à ma première récolte de fèves. À ce point, je serai autosuffisant aussi pour les protéines.

– Tu es vexé ? demande la voix après un quart d'heure d'activité.

– Non, pas du tout.

– Dommage. J'y tenais beaucoup, à te vexer.

Elle rit. J'admets qu'elle le fait d'une manière agréable.

– J'en ai pas après toi. Je suis nerveuse pour d'autres motifs, fais pas attention.

Je dois approfondir ? Manifester de l'intérêt ? Être compréhensif ?

– J'imagine que c'est à cause du saint-bernard, je balance alors que je suis déjà debout. Tu as essayé au chenil ?

– Ben oui.

– Peut-être qu'il est seulement parti faire un tour.

– Je le pensais moi aussi, mais il s'est passé trop de temps.

Sur la branche de devant, un écureuil gris s'immobilise soudain et me lance des coups d'œil éloquents. Le gazouillement sourd du geai semble répéter le concept et me suggérer la prochaine réplique.

– Je peux… t'aider à chercher, si tu veux. Je n'ai pas beaucoup d'engagements pour les vingt prochaines années.

– Très gentil. En tout cas, dix contre un que tu n'arrives pas à mi-novembre.

– D'accord. Trouvons-le avant, le chien. Mais si je gagne, tu dois m'inviter à dîner.

Elle hoche la tête, le rire habituel, tout en fossettes et dents blanches et pommettes brillantes qui semblent te sauter dessus. J'espère que le mal de ventre cessera bientôt d'être ma première pensée. Je voudrais me consacrer à autre chose, dans les prochains jours.

Écrire des aphorismes géniaux.

Trouver le lieu adapté pour une plantation mixte de fèves et de marijuana.

Aider Gaia à chercher le chien.

Et la faire rire, de temps en temps.

DOCUMENT 3
Extrait de *La Gazzetta di Sant'Ubaldo*
Newsletter hebdomadaire des Cercles de chasse du Haut Valmadero

9. Repérages

Quant au dernier signalement de Saverio Mucica, je voulais dire que moi aussi, dimanche dernier, juste au-dessus de Zonca, je suis tombé sur trois sangliers d'environ deux ans au comportement plutôt bizarre. Ils n'arrêtaient pas de tourner en rond, en suivant leur queue et en bavant abondamment. L'un d'eux faisait même des cabrioles, mais différentes de celles que font ceux qui se roulent dans la boue, beaucoup plus nerveuses, par à-coups et de front plutôt que latérales. Malheureusement, je n'avais pas avec moi les bonnes munitions (j'étais parti aux sansonnets) et je ne me suis pas

senti de tirer, mais j'espère que tôt ou tard quelqu'un réussira à leur tirer une balle, pour qu'enfin on comprenne si c'est une maladie ou autre chose.

Enrico Solinas, Castel Madero

Nous remercions Enrico pour son "repérage". Pour le moment, nous nous sommes occupés de signaler la chose aux gardes forestiers et à la direction de la réserve de mont Budadda. Ceux qui auraient des nouvelles supplémentaires à propos de sangliers au comportement bizarre sont priés de nous le faire savoir, en indiquant avec précision la zone de la rencontre.

16. Idées

Peut-être allait-il trop vite. Une relance à chaque carte servie. Mieux vaut vaincre vite, quand on devine juste. Si la partie dure, la banque met au pot.

C'étaient de bonnes idées. La deuxième rencontre avait fait des étincelles. Ce soir commençait le Body Moving. On prévoyait d'afficher complet.

C'étaient ses idées.

Première idée : diversifier l'offre. Rencontres cruelles et rencontres "sportives". Pour les palais blasés, des chiens entraînés contre de la chair fraîche. Pour les pères de famille en quête d'émotions, des chiens agressifs contre des élèves de full-contact. Gladiateurs consentants, propriétaires également, activité point trop illégale.

La version soft ne présentait pas de problèmes nouveaux. Pour l'autre, il fallait avoir recours à Fazbar.

L'ex-homme de mer du port de Durazzo s'occupait des marchandises en provenance d'Ancône et des Pouilles. Il enregistrait les commandes, s'occupait du stockage, gérait la distribution. Mahmeti l'avait rencontré pour la première fois dix ans auparavant. Fazbar assurait les contacts entre Kosovars émigrés et rebelles. Mahmeti faisait partie du chargement. Armes. Drogue. Clandestins. Toujours la même chose. Le travail de Fazbar n'avait pas beaucoup changé, depuis lors. Moins de projectiles, plus de chair humaine.

Pour Jakup Mahmeti, au contraire, tout avait changé. Personne ne l'appelait plus Café au lait à cause de l'envie marron sous sa mâchoire. En dix ans, en montant deux marches à la fois, il était devenu le terminal du trafic. Celui qui ramassait l'argent.

En plus, dans son village de montagne bien-aimé, il s'occupait de commerce de chiens et de combats, était propriétaire de la Tanière du Vagabond, fournissait en armes quelques braconniers et contribuait à la protection de la nature, grâce au frère Hashim et à certains amis d'Andria.

Tout cela grâce aux bonnes idées.

Deuxième idée : filmer les rencontres et vendre les vidéos. Le succès de la cassette brésilienne était très prometteur. Le cinéma est l'usine à rêves.

Le bureau de Fazbar était en ville. Lui aussi avait fait un peu de chemin. L'hôtel s'appelait Eldorado Hôtel. Les propriétaires lui avaient cédé la chambre. En échange, Fazbar leur fournissait des laveurs de vaisselle à prix cassés.

Mahmeti laissa la BMW dans le parking à demi vide. Les champs alentour transpiraient la brume. En arrière-plan, un raga de pistons et de pots d'échappement, l'échangeur d'autoroute à deux pas. Sur le crépi jaune de l'édifice, le mot "Eldorado" avait un arrière-goût de foutage de gueule.

Dans la chambre 416 flottait une odeur pérenne de pommade, provoquée, selon la rumeur, par la crème à allonger la bite que Fazbar se passait chaque matin.

– Mahmeti ! Je t'attendais plus tard, attaqua l'hypodoué en offrant sa main droite.

L'autre la serra à contrecœur. Elle était encore bien onctueuse.

– Tu veux que je te fasse porter quelque chose ? demanda Fazbar, prévenant.

– Non, merci. Je suis pressé.

– Alors, viens, entre.

La main sèche montrait la porte de la salle de bains. Fazbar était un maniaque de ces conneries. Il actionna la douche, le robinet et le séchoir à cheveux.

– Vas-y, tu peux parler.

L'autre en profita pour se laver les mains.

– J'ai besoin de cinq hommes. Le plus tôt possible. Plus ils sont robustes, mieux c'est.

– Aucun problème. Le plus tôt possible, c'est dans deux semaines.

– Bien, je veux les photocopies des passeports.

Fazbar gratta la mèche rabattue sur son crâne :

– Et à quoi ça te sert ? À voir s'ils sont robustes ?

– Non. À les mettre en règle.

– En règle ? Putain, Jakup, tu es devenu *bon* ?

Mahmeti lâcha un sourire.

– Quand ils arrivent, je me fais remettre les papiers. Je leur donne un travail de couverture : au chenil, dans les bois avec Izet ou chez un entrepreneur de nos amis qui veut couper aux dépenses de régularisation. S'ils me lâchent, je garde les papiers, je modifie la date de licenciement, je leur fais tomber leur autorisation de séjour. Les clandestins n'ont rien en main. Tu les entraînes, mais tu peux les perdre d'une minute à l'autre. Si, au contraire, tu leur donnes quelque chose, après tu les tiens par les couilles, tu peux mieux les faire chanter, et en fin de compte, tu dépenses moins aussi.

Le menton de Fazbar s'allongea de quelques centimètres, entre stupeur et admiration. Il resta là à hocher la tête, à ruminer ces propos. Puis, comme réveillé par l'ordre d'un hypnotiseur, il se dirigea vers la table pour prendre les photocopies.

Encore deux heures. Le combat fixé à dix heures. Geims Oliva dit Cuir enfonça la prise et alluma la tondeuse. Il voulait se présenter à la rencontre avec le meilleur look, même s'il n'y aurait que deux ou trois amis pour le regarder. Innocenti avait été catégorique : pas un mot à personne, sous peine d'exclusion.

Dans la stéréo sphérique, les hurlements lancinants des Rotterdam Terror Corps couvraient le ronflement de l'appareil. Il commença à le passer sur ses tempes. Une simple retouche : de deux millimètres à zéro.

Il n'avait appris la rencontre qu'une semaine à l'avance. Il avait tout de suite accepté, enthousiaste. Il aurait seulement voulu pouvoir appeler plus de gens : son père se serait bien amusé.

Il ne comprenait pas pourquoi lutter contre un chien était interdit. Les combats entre chiens, ça, ça ne lui plaisait même pas, à lui. Cruauté gratuite. Violence forcée. Aucun style.

Prenez deux chiens. Mettez-les l'un en face de l'autre. Difficile qu'ils se bouffent entre eux. On doit les obliger d'une manière ou d'une autre. On doit plier leur instinct à force de coups, de faim et de privations.

Prenez deux coqs. Mettez-les dans le proverbial poulailler. Ils s'arracheront les yeux.

Prenez un simple chien de garde. Mettez-lui un homme devant. Il lui sautera à la gorge, c'est dans sa nature. Rien à voir avec de l'exploitation.

Tigre contraint de sauter dans un cercle de feu : légal.

Cerf abattu par traîtrise : légal.

Chihuahua découpé en manteau de laine : légal.

Rat bourré d'hormones : idem.

Homme contre chien : armes égales, égale dignité. Une abomination.

Pour ne pas parler de ces nanas qui font des trucs avec les chevaux. Zoophilie. Abomination suprême.

Demandez au cheval. S'il préfère se trimbaler un psycholabile pour sa séance d'hippothérapie ou se faire faire une gâterie par quelque demoiselle ?

Bref, ce n'était pas la clandestinité qui fascinait Geims. Il aimait plutôt se sentir un pionnier, un précurseur, protagoniste d'une époque dont on se souviendrait aux couleurs de la légende, quand ce serait devenu un sport. Admiré. Bien rétribué. Légal. L'époque des muscles, de la sueur, des crocs animaux plantés dans la chair. Et c'est tout.

Bien mieux que les Japonais qui disent banzaï avant de se casser des bouteilles sur la tête. Bien mieux que les Américains qui se baignent dans la merde, se vaporisent du poivre dans les yeux, se jettent dans les escaliers pour le profit d'une caméra.

Geims Oliva dit Cuir allait devenir gladiateur.

La rencontre se tenait sur l'aire du nouveau parking, grand espace encore dépourvu de revêtement, où personne n'aurait jamais besoin de garer tant d'autos. Ceux du TGV l'avaient offert à la commune en échange de quelques autorisations. Étrange manière de remercier. L'asphalte appelle l'asphalte.

Les ruines des Banditacce étaient réservées aux rencontres hard : public restreint et sélectionné. Pinta et le Pourri s'étaient donné du mal pour trouver une autre solution, tant que le hangar n'était pas fini. Ils avaient promis au brigadier de réduire sa dette sur les paris. La patrouille de carabiniers ne passerait pas.

Comme des brontosaures en file indienne, les phares éclairaient l'arène mieux qu'au Madison Square Garden. Il ne manquait que l'arbre, pour accrocher les outils bonus, mais dans les rencontres soft on pouvait s'en passer.

Même la corde pour retenir l'animal pouvait être évitée. Les bêtes n'étaient pas dressées au combat. Dans ce cas précis : le doberman du buraliste de Coriano Valmadero contre Cuir, un petit skin de vingt ans, équipé de l'armure habituelle, plus, pour l'occasion, un journal roulé serré et plié en deux. L'arme mortelle des supporters du Millwall.

Le doberman ne mangeait pas depuis deux jours.

Le skinhead avait inhalé des produits.

Après cette première rencontre, deux autres ornaient l'affiche. Innocenti défiait un pitbull à peine remis d'une fracture à la patte, de manière à garantir la victoire du maître et à stimuler la participation des élèves. Enfin, comme la salle Body Moving n'avait pas offert d'autre matériel humain, le Nigérian Sidney allait affronter le berger allemand d'un camionneur.

Au dernier moment, Ghegno avait fourni une caméra digitale avec trépied. Ça donnait l'impression d'un événement télévisé. En vérité, les rencontres hard s'adaptaient mieux à ce type de commerce. Mais en attendant, ça valait la peine d'essayer. Bien évaluer ce qui pouvait apparaître. Étudier l'éclairage et le cadrage.

Tout était prêt.

Cuir distribua une série de *high five* aux quelques amis et admirateurs.

Le doberman semblait une statue d'Anubis.

Silence, comme d'habitude, malgré la présence d'une centaine de personnes.

Jakup Mahmeti se toucha les couilles de l'intérieur de sa poche.

Il fallait que le gars ne se fasse pas trop mal.

IV.
Extrait de Emerson Krott, *L'Invasion des humains*, Galaxie 1981. Chapitre 13

Elle se laissa pendre, Ève la brune, accrochée à la branche au bout de son bras robuste. Un bruit de feuillage, au plus profond du fourré, l'avait mise en alerte. Adam venait de s'éloigner pour ramasser des baies juteuses et de nourrissantes racines sur l'autre bord de la rivière.

Impossible qu'il soit déjà de retour.

Les dernières branches ondulèrent, en bordure de la clairière. Les buissons s'ouvrirent et un bipède inconnu sortit du maquis. Jamais jusque-là, Ève la brune n'avait vu un animal pareil traverser les bois et les marais de l'Éden.

On aurait dit qu'il avait deux têtes, l'une au-dessus de l'autre. La première de reptile squameux, la seconde très semblable à celle d'Adam, hormis qu'il était dépourvu de fourrure. La peau sur la poitrine était rosâtre, lisse et glabre, de même que l'intérieur des bras et des jambes, revêtus, dans la partie extérieure, d'écailles de serpents brillantes et régulières.

Terrorisée par cette vision, épouvantée, Ève se réfugia sur les branches les plus hautes de l'arbre feuillu.

Trop tard.

Nidar Kram eut le temps de la remarquer et en fut ensorcelé. Elle ressemblait beaucoup à la gent féminine de sa planète, mais avec de petites différences qui en faisaient une créature extraordinaire, presque divine. À la place de la peau visqueuse qu'il avait l'habitude de caresser, des poils épais la recouvraient de la tête aux pieds. Une odeur aphrodisiaque, forte et piquante, émanait de tout son corps. Et une merveilleuse, sauvage agilité transformaient ses attitudes et son agitation en explicite invite sexuelle.

Nidar Kram ne sut résister, il ajusta sur son épaule la peau de saurien et en quelques bonds voraces rejoignit l'arbre pour

tenter d'y grimper. Une habileté absente de son bagage génétique.

Bouleversé par le désir, aveuglé par l'instinct, l'alien s'agrippa au tronc et commença de le secouer avec force, de ses deux bras, comme pour défouler sur le végétal deux semaines d'insuccès et la colère féroce de sa dernière frustration.

Elle fut sur le point de tomber, Ève la brune. L'arbre tremblait comme une brindille giflée par la bourrasque. Des fruits mûrs s'écrasaient dans la clairière qui l'entourait. Elle résista, le premier singe femelle. Elle étreignit une branche et tint bon.

Trois mètres plus bas, Kram s'efforça de reprendre son sang-froid. Il cessa de secouer l'arbre et se concentra.

L'onde cérébrale heurta Ève comme un vent chaud par une journée étouffante.

Elle sentit ses muscles fondre, son esprit s'évaporer, toute résistance possible se liquéfier.

Docile et douce, elle abandonna sa prise et se laissa tomber à terre entre deux fruits.

Secoué de frissons, pour ne pas perdre le contact hypnotique sous les assauts de l'instinct, Kram agrippa la première femelle de singe, la retourna entre ses bras et la posséda par derrière.

Trois minutes plus tard, des hordes de spermatozoïdes aliens partaient à la conquête de l'ADN terrien.

Puis nidar Kram eut faim. Il tendit la main, ramassa un fruit, le dévora en deux bouchées et aussitôt, pris d'une étrange torpeur, s'endormit satisfait, le ventre dans l'herbe moelleuse de l'Éden, couvert par la peau d'iguanodon qu'il portait sur les épaules comme talisman.

Encore anéantie, Ève s'appuya de côté contre le tronc. Elle s'appuya au tronc et pleura.

Juste à ce moment, Adam revenait du fleuve.

Il vit les larmes d'Ève. Vit l'animal squameux qui dormait près d'elle.

– Et c'est qui, çui-là, bordel ? demanda-t-il, féroce.

– Qui c'est ?

Ève s'essuya les yeux.

– C'est un serpent, répondit-elle enfin. Un nouveau type de serpent, très rare, très nouveau. Il me semble que Dieu l'a

fait il y a juste quelques heures, puis il nous l'a envoyé pour le faire voir, il veut qu'on lui donne un nom, comme d'habitude. Qu'est-ce que tu penses de Gecko ? Mignon, non ?

La vue en noir et blanc, brouillée et imprécise, n'aidait pas Adam à identifier l'intrus.

L'instinct, cependant, l'invitait à vérifier de plus près.

Ève flaira le soupçon de son compagnon et comprit qu'il fallait l'arrêter. Dans un affrontement éventuel avec l'étranger, le malheureux serait mis en pièces.

Avant qu'Adam ne s'incline sur la peau écailleuse qui cachait les formes du nidar, Ève ramassa un fruit, de ceux qui avaient endormi l'étranger, et aussitôt le lui tendit.

– Tu as faim ? Tu veux un peu de fruit ?

Adam fronça le sourcil.

– Allez, goûte ça, continua Ève en en détachant une bouchée. Mmmh, ch'est bon. Tu sens che parfum !

– Mais t'es con ? (Dur, Adam.) C'est pas ce fruit qu'on nous a dit que si on le mange, on meurt ?

– Ouais, mon œil ! Le serpent l'a mangé aussi, et regarde comme il dort tranquille. Il lui est arrivé quelque chose ? Il s'est senti mal ? Tu crois qu'il pourrait y avoir un fruit tellement bon que nous, on pourrait pas le manger et les serpents, oui ? C'est quoi, cette histoire, hein ?

Elle jouait l'assurance, Ève, pour sauver la peau d'Adam mais en fait elle n'était pas si convaincue. Elle jeta un regard fugace aux feuilles de l'arbre et le doute de s'être trompée de plante, dans sa hâte, la cueillit comme un courant d'air glacé derrière la nuque.

Entre-temps, Adam lui donnait raison.

– C'est vrai. Pourquoi le serpent, oui et nous, non ?

Il saisit le fruit et se l'envoya dans la gargoulette.

– Putain, ch'est vraiment bon, eut-il le temps de dire tandis que ses paupières tombaient déjà.

Ève l'agrippa sous les aisselles pour le tirer au milieu des buissons et s'endormir avec lui.

En espérant qu'au réveil, il n'y aurait pas trace de l'alien.

Ni de Dieu non plus.

17. Grève des mûres

Bon, ben, d'accord. J'y ai réfléchi.

Je n'exclus pas que le discours de Gaia contienne quelques miettes de vérité, en cherchant bien.

Je répète avec fermeté que le soussigné n'a pas la moindre intention de sauver le monde. Mais pas non plus de le maintenir dans l'ignorance. La nouvelle civilisation n'est pas faite pour quelques élus. Ses principes sont clairs et distincts, ils n'ont rien d'ésotérique. Chacun devra décider quoi en faire.

En attendant, j'ai une bonne nouvelle pour le genre humain. Tout le monde peut devenir superhéros troglodyte : pas besoin de miracles, de radiations ou de costumes extraterrestres. Il faut le vouloir. Et pour le vouloir, il ne suffit pas de savoir que c'est possible. Il faut faire confiance.

À la recherche constante de raccourcis pour le nirvana, la plus grande partie des hommes fait confiance à d'improbables crapules, à des sourires génétiquement modifiés prêts à sortir la main de l'écran télé pour s'accaparer la petite culotte et le portefeuille de n'importe qui.

Je me suis demandé : mais ces désespérés sont aussi débiles ?

– Non. Je ne crois pas.

Aux charmes de la réclame, ils préféreraient encore l'avis d'un ami. Mais les amis aux expériences intéressantes sont toujours moins nombreux. On a peu de temps. Mieux vaut rester dans le troupeau.

En tout état de cause, le soussigné n'a guère de relations dans les parages. À bien y regarder, il ne connaît personne. Il suffirait de convaincre les bonnes personnes, pas plus de trois ou quatre, leaders naturels de la communauté, de monter jusqu'à la grotte, pour toucher du doigt, évaluer les avantages de la civilisation troglodyte. Ensuite, ils s'en occuperaient, eux,

d'en parler aux autres. Nous avons vu de nos propres yeux. Nous avons entendu avec ces oreilles. Cet homme *a l'air* fou, en réalité il est simplement heureux. Depuis plus d'une semaine, il vit dans une caverne et ne donne pas de signe de renoncement : un travail quelconque peut exaspérer bien avant.

Fort de cet objectif, j'ai rempli le sac à dos des délices qui jusqu'à maintenant m'ont maintenu en vie. Mûres, châtaignes, cèpes et coulemelles. Azeroles, jujubes et autres fruits oubliés. Farine de glands, haricots grillés, racines de topinambour et prunelles.

J'ai en tête de faire d'une pierre deux coups. Étrange destin : je croyais gagner honneurs et reconnaissance grâce à l'étude des religions, je deviendrai célèbre pour le discours aux ouvriers du train à grande vitesse. Les journaux en parleront. Le pays en parlera. Ce sera un spot sans précédent pour la civilisation troglodyte. Sans compter que je pourrais mettre en danger la poursuite des travaux, au grand soulagement de l'écosystème.

– Bref, d'une pierre deux coups.

Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de passer à l'Histoire.

En effet, un camion, lancé à toute vitesse entre les nids-de-poule de la route, essaie d'inaugurer avec le nom du soussigné la liste des victimes de la construction du chemin de fer. Victimes humaines, bien sûr. Les autres sont déjà des milliers.

D'instinct, je me jette sur le côté, je manque finir dans le fossé, étourdi par le fracas. Je me demande ce qui se passe quand il y en a deux qui se croisent.

J'atteins sain et sauf le portail du chantier. Je cherche aux alentours une position stratégique. Quelques mètres en arrière, au croisement avec la route de terre pour le village préfabriqué, un peuplier séculaire offre son abri au voyageur. J'étends la couverture sur les quelques touffes d'herbe échappées à la boue et aux roues des camions. Je dispose en bon ordre les prémices de la forêt, décorant le tout de cyclamens, de houx et de fragon. Deux pommes de pin. Quelques branches de sapin. C'est fait. Il ne reste qu'à attendre le changement d'équipe.

Des rayons de soleil filtrent entre les plus hautes branches, fatigués. Cent cinquante millions de kilomètres, ce n'est pas rien,

comme voyage. À grand-peine, ils s'ouvrent un passage dans la poussière en suspension dans l'air. Au bout de dix minutes, les prémices de la forêt semblent des fossiles préhistoriques.

À cinq heures mois cinq, le portail s'écarte, obéissant à une commande à distance.

Les voilà.

Un voile de poussière les fait paraître lointains.

Quelques-uns en combinaison de travail, quelques autres déjà lavés. Certains isolés, d'autres en groupes. Cigarettes allumées et saluts.

J'avance de cinq pas et m'adresse aux premiers. Ce n'est pas facile. J'ai toujours été timide, depuis l'enfance.

– Bonjour, bonjour à tous. Un instant d'attention, je vous prie. Je m'appelle Marco Walden, j'habite dans une caverne un peu au-dessus du village. J'ai ici une collation pour vous, une espèce d'apéritif. Ce sont des produits de la forêt, des choses naturelles, qui poussent spontanément et appartiennent à qui les cueille. Regardez ! N'importe lequel d'entre vous, en une journée de balade à l'air libre, peut s'en procurer autant.

Quelques-uns s'arrêtent, curieux. Je dirais la plus grande partie. Une femme s'approche.

– Je peux prendre un peu de châtaignes ?

– Bien sûr, madame, je lance à haute voix pour que tous m'entendent. C'est gratis, c'est la maison qui offre, c'est-à-dire le soussigné.

D'autres s'approchent aussi. Les mains se tendent vers les mûres, vers les champignons.

– Peut-être n'imaginiez-vous même pas que ces montagnes puissent pourvoir substantiellement à vos besoins. Du reste, personne n'a intérêt à vous informer. Ils préfèrent vous garder ici, vous séquestrer huit heures par jour, tête basse, parce qu'ils savent très bien que grâce aux produits de la forêt, esclaves et patrons, grèves et syndicats pourraient disparaître. Ils savent très bien que personne ne continuerait à travailler pour eux, en voyant que là-dehors poussent des fruits nourrissants, des racines comestibles et des germes savoureux. Tout le monde ferait comme le soussigné et personne n'aurait besoin de travailler.

– Moi, je m'empiffre à la cantine et, à dîner, je mange rien, crie un type qui pousse pour venir devant moi. Qu'est-ce que j'en ai à foutre de c'tes racines ? Pour manger, je dépense pas un sou.

Objection intéressante. J'attends qu'il arrive au premier rang et ramasse une poignée de noisettes. Je me place à côté de lui et, pour le mettre à l'aise, je lui donne une tape sur l'épaule.

– Nom de Dieu, l'ami, toi oui, que tu as mis dans le mille. C'est pas seulement une question de bouffe. L'estomac plein, c'est important, mais l'homme ne vit pas que de ça, comme disait le vieux Jésus.

– Exact.

– Mais l'alimentation n'est qu'un exemple. Un entre mille. Derrière beaucoup de nécessités se cache une tromperie de ce genre. Si en plus le coût de la vie augmente, c'est notre faute. La grève des faux besoins est la seule vraiment efficace. La seule qui peut nous laisser libres de désirer quelque chose. Supprimez la viande de vos tables. Contentez-vous de champignons et de châtaignes. Abolissez la télévision et racontez-vous des histoires.

J'ai fini. L'auditoire s'éloigne en murmurant. Quelques-uns secouent la tête, d'autres rigolent. Deux restent, pour finir les mûres. Châtaignes et cèpes sont partis comme des petits pains.

Un succès. Aucun leader naturel disposé à jeter un coup d'œil à la civilisation troglodyte, mais un succès quand même.

Je pouvais aller plus loin. Je pouvais parler de la vie des cavernes. Pour le moment, je préfère jeter une graine. Règle numéro un : remplis leur ventre d'abord, le cerveau ensuite. Je m'attendais à plus d'enthousiasme, mais les découvertes révolutionnaires ne se digèrent pas en deux secondes. Il faut méditer.

Maintenant, je vais ramasser le peu qui est resté et je vais rentrer à la clairière des cyclamens, pour observer le soleil tandis qu'il rougit derrière les ajoncs. Sur les montagnes plus lointaines, la nuit dernière, la première neige est tombée. Un spectre blanc flotte sur l'horizon. Au-delà de mille mètres, la forêt change déjà de peau, hirsute et noire comme celle d'un sanglier. Plus bas, les couleurs de l'automne et le vert persistant des sapins résistent.

– Alors, comment vous les avez trouvées ? je demande au dernier passionné de mûres, qui a une auréole violette autour de la bouche.

– Vraiment bonnes, bravo. Comment vous avez dit qu'elle s'appelle, la maison, déjà ?

18. Le Mouvement de Cuir

– Bof, attaqua Buzza pendant que l'autre poussait la Volvo à quatre-vingts. Moi, cette histoire des amateurs ne me convainc pas, décidément. Qu'est-ce que j'en ai à foutre d'aller voir mon voisin qui se fait mordre par le chien du coiffeur ?

– Écoute, c'est pas une connerie, contesta le pilote. On pourrait dire : qu'est-ce que j'en ai à foutre de mon voisin qui se dispute à la télé avec douze autres couillons. Mais en fait, ça marche.

Buzza se glissa une graine de courge grillée entre les dents :

– Je ne dis pas que ça fonctionne pas. Je dis que ça m'intéresse pas. Tu vas voir : une fois, ça sera le chien qui est bidon, une autre le gladiateur roule les mécaniques et puis il abandonne à la première morsure… Difficile qu'il en sorte un truc intéressant.

L'autre poussa l'accélérateur plus à fond. Ils risquaient de rater le premier combat. Buzza était arrivé en retard, avec l'excuse qu'il ne trouvait pas la monnaie. En réalité, il ne sortait pas de chez lui sans se taper le ballet initial de son jeu préféré. Les deux danseuses le faisaient baver.

– Pour moi, reprit l'autre à la fin du virage, plus c'est varié, mieux c'est. Regarde le porno, par exemple.

– Le porno ?

– Tu vois ce que c'est, non ? Il y a les cassettes avec les ménagères et celles avec les actrices, les revues de pompiers et celles de ces allumés qui aiment que les pieds de femmes qui appuient sur l'accélérateur.

– Dis pas de conneries…

– Je te jure ! Il y a des journaux qui font voir *seulement* des gâteaux à la crème écrasés sur les nichons, rien d'autre, parce qu'y a des gens qui n'aiment que ça, et le reste les excite pour ainsi dire pas. Tu saisis ?

– Mais où tu les as vus, ces trucs ?

– Ouais, allez. Dans l'arrière-boutique de Grullo, t'y es jamais allé ?

– Et qu'est-ce j'en ai à foutre ? J'ai Internet.

– Ok, mais c'est la même chose, non ? Rien que des gamines, rien que des nichons énormes, rien que des nanas boueuses…

– Quel rapport entre les combats et les nanas boueuses ?

– C'est la même chose. Plus c'est varié, mieux c'est. Des maîtres de karaté contre des rottweilers, des ceintures noires de kung-fu contre des meutes de bassets, des amateurs qui se lancent, des vétérans contre des pitbulls. Si ça se trouve, tu vas découvrir que t'aimes beaucoup voir des nègres experts en capoeira contre les fila de lignée dure, un truc cent pour cent Brésil.

Buzza tordit la bouche :

– Moi, ça me plaît si le chien est méchant, bien dressé, et si le gladiateur a des couilles et connaît quelques trucs. Le reste, c'est des conneries. Si un combat est mauvais, il est mauvais et c'est tout, même si le type crie “banzaï” avant de frapper et si le chien a des cornes d'acier montées sur la tête.

La Volvo attaqua le chemin de terre qui descendait au parking et alla se glisser entre les autres autos. Il y en avait au moins soixante, véhicules utilitaires ou non. Plus une douzaine de motos.

Sous la lumière des phares, le gladiateur skinhead se dénouait le cou avec une orgueilleuse tranquillité. De l'autre côté de l'arène, le chien enrageait en tirant sur la laisse tandis que son maître, debout devant lui, montrait le challenger et répétait comme un dément :

– Attaque, Hrolf, attaque.

Pinta donna le signal. Geims écarta les jambes, l'une devant l'autre, le bouclier en position. Il avait étudié le mouvement pendant une semaine entière. Avec Pancho, son terre-neuve.

– Imagine que ça marche, c'est un instant qui passera à l'histoire. Le Mouvement de Cuir, tu te rends compte ? On l'apprendra aux jeunes gladiateurs. On se le passera d'une école à une autre, avec les différentes variantes. Un truc géant, tu vois !

Le doberman appuya les pattes supérieures contre le bouclier. Il grattait, poussait, on aurait dit qu'il voulait grimper sur la plaque. Des gouttes de bave coulaient sur le plexiglas.

Cuir résista, bien planté sur ses jambes. Élastique, prêt à se lancer. Il déplaça le buste en avant, pour mettre le chien sous pression. Puis, foudroyant, il ôta le bouclier en le tirant vers le haut et à droite. Dans le même instant, il recula son thorax et porta la jambe droite en arrière, prêt à frapper. Comme c'était arrivé aussi à Pancho, le chien se déporta vers l'avant, privé d'appui. Il resta un instant désorienté et à l'instant où il allait s'élancer de nouveau, un coup frontal lui expédia la tête en arrière. La pointe renforcée des godillots attaqua la mâchoire et la puissance du coup le projeta à deux mètres.

Geims ne se retint pas. Il leva le poing et l'agita deux fois en l'air. Le hurlement contenu de la foule remplissait ses oreilles.

Mouvement de Cuir. Il dresserait les chiens à l'éviter.

Buzza resta avec sa graine entre les incisives. L'autre sourit :

– T'as vu ?

Le chien se remit sur ses pattes, plus furieux que jamais. Furieux, mais circonspect. Il évita les attaques frontales et les charges à l'aveugle. Découvrit ses crocs : un gouffre de sang. Quatre dents au moins avaient pris leur vol. Il essaya de foncer sur la droite, feinta à gauche, fit une espèce de slalom sur place. Sauta. La garde de Cuir était juste un peu hors de l'axe. Il ne réussit pas à ramener le bouclier assez vite et dut opposer l'autre bras. Le chien referma ses mâchoires. Malgré la protection, Geims sentit l'étreinte écraser la chair contre l'os. Il leva brusquement le bras. Le chien resta suspendu comme une sangsue. En le maintenant détaché du sol, Cuir essaya de le frapper avec le bouclier.

La foule était tout avec lui.

Buzza avalait des graines de courge sans même les éplucher.

L'autre criait de lui casser les côtes.

Tout à coup, le doberman lâcha prise. Un fruit mûr qui s'écrase à terre.

Il retomba mal sur ses pattes, perdit un instant l'équilibre, se reprit.

Il se reprit, façon de parler. On aurait dit qu'il arrivait pas à garder la tête levée.

Le buraliste restait pétrifié.

Buzza cracha une épluchure sur la nuque du type devant.

Mahmeti regardait, perplexe. Les crétins avaient exagéré.

Qu'est-ce qui se passe, bordel ? pensa Geims. Est-ce que ça pouvait être l'effet retard du Mouvement de Cuir ? Un de ces coups qui font mourir au bout de trois jours ?

Non. Geims connaissait assez les chiens et connaissait bien aussi la défonce.

Ça, c'était pas un étourdissement sous les coups. C'était autre chose.

Le chien dodelinait comme un toxico, vacillait comme un ivrogne, il était défoncé à quelque chose. Quelque chose qui n'avait fait effet qu'à ce moment. Quelque chose que quelqu'un d'autre lui avait donné, pour se mettre à l'abri. Résultat assuré : Cuir gagne, quelqu'un encaisse, personne ne se fait mal.

Geims sentit la fureur monter dans ses veines comme un saumon à moteur.

Il marcha vers le chien, qui essayait d'aboyer avec des efforts pathétiques pour ne pas tomber sur le flanc.

De la main droite, il l'agrippa par le cou, de la gauche par la queue. Il plia les jambes, courba le dos, le souleva au-dessus de sa tête, tel Polyphème dans sa dernière scène, scrutant le public.

Il vit le type aux cheveux blancs et au maillot blanc et rouge qui était venu à la salle parler avec Innocenti.

Il vit aussi son ami, plus petit, les cheveux tirés en arrière. Celui qui ne battait jamais des paupières.

Il fit deux pas, se pencha en arrière, lança.

Le doberman du buraliste les renversa tous deux après un vol d'au moins trois mètres. Le Pourri finit le cul par terre. Pinta s'appuya à ceux qui étaient derrière lui.

Cuir pointa un doigt furieux sur son visage.

– Geims Oliva est un gladiateur, pas un con.

Il pivota sur ses talons et sortit du cercle, en jetant derrière lui les protections qu'il détachait les unes après les autres.

Pinta voulut s'élancer derrière lui.

Le bras tendu de Mahmeti barra les raies de son maillot. Pinta serra les poings, les dents, les fesses.

Buzza froissa le paquet de graines et le lança au loin.

Puis, dégoûté, se tourna vers l'autre.

– T'as vu, la variété ?

DOCUMENT 4

Tiré de *La Flèche. Hebdomadaire d'information de la Zone protégée Valmadero*

Méthodes de Brigades rouges pour les écoterroristes

On l'a retrouvée dans une poubelle, exactement comme les fameux documents brigadistes. C'est la Déclaration de guerre aux humains, rédigée par la soi-disant Armée Madéroise de Révolution Animale, dénomination jusqu'à présent inconnue, bien qu'elle rappelle beaucoup celui utilisé ces derniers mois pour signer des actes de vandalisme contre les jeeps et les voitures des chasseurs, des libérations de sangliers des cages du mont Budadda, et la récente attaque de la société Les Trois Cloches, dans l'œil du cyclone pour l'étrange commerce de suidés. La proclamation délirante, découverte devant la parfumerie Ce certain je-ne-sais-quoi de Coriano Gare, parle d'extermination du genre humain destinée à sauver la planète et d'un mystérieux virus tueur que les écoterroristes seraient en train de préparer.

Marchesi, p. 7 des Faits divers

19. Sangliers

De la cime du Belvédère, où la tonsure des sapins laissait place à la prairie, on jouissait du meilleur panorama de la vallée. Certains jours, des nuages bas s'étalaient sur les villages comme une nappe de lin et les crêtes les plus hautes semblaient les miettes d'un déjeuner de géants. D'autres fois, dans les matins froids, les dos serrés des collines paissaient entre le Madero et l'horizon jusqu'au coucher de soleil.

De tous les endroits pour la chasse au lièvre, c'était le préféré de Gilberto Rizzi. Il fallait se lever tôt, avant l'aube : le fusil était déjà prêt, la cartouchière pleine, le chien se mettait à aboyer dès qu'il entendait des pas descendre à la cave. Vêtu de couches de cuir, de laine et de futaine, le chasseur affrontait le gel, grimpant sur le sentier avec le chien en laisse. Au sommet, il soufflait toujours un vent coupant, qui agitait l'herbe comme des volutes de fumée. Rizzi s'arrêtait à peine un instant, le temps d'imprégner ses yeux de visions du ciel et de la terre. Puis il descendait au pas, lâchait le chien, se plantait au croisement de traces diverses, pointait ses deux canons et attendait le lièvre. Il avait ses heures : à sept heures il rentrait chez lui, réveillait sa femme, prenait une douche et allait au bureau.

Le samedi, même s'il ne travaillait pas, le réveil ne changeait pas. Le dimanche, il y avait la battue au sanglier.

Rizzi n'était pas le seul à apprécier les couleurs de l'aube qui allumaient la vallée. Du mont Ceraso, avec une perspective différente, Sanglier Blanc aimait suivre le même spectacle. Ce premier samedi d'octobre, Erimante, Défenses d'Or et lui cherchaient dans la première lueur une espèce de bénédiction. Les cimes de l'autre versant absorbaient des rayons somnolents et l'ombre glissait lentement sur la forêt comme la combi-

naison d'une stripteaseuse. Quand le soleil leur frappa la nuque, tous trois se retournèrent pour le sentir battre contre leurs paupières fermées.

Ils comprirent alors qu'ils étaient prêts.

Ce premier samedi d'octobre, le chien de Rizzi semblait perdu. Il flairait la forêt, ses oreilles effleurant le sol et la queue droite, sans se résoudre à suivre une direction. Il allait, revenait, tournait en rond, bondissait brièvement à droite ou à gauche, tout cela avec une étrange incertitude.

Rizzi ne détachait pas ses yeux de la piste. De temps en temps, sans la regarder, il débouchait la gourde pour une gorgée de café. Il pensait à l'habituel rendez-vous du samedi, après la chasse, les champignons ou autre chose.

Rina l'attendait à dix heures, dans les vieilles ruines des Banditacce.

Ils en dénichèrent un après de longues recherches, sur la chaîne pelée entre le Belvédère et le Colle Torto. Sanglier Blanc se posta pour le tenir à l'œil. Les autres fouillèrent la zone. Le chien entendit Erimante et se mit à aboyer. Erimante fit ce qu'il fallait : il sortit à découvert, laissa le chasseur le remarquer et se replongea dans les fougères, en les remuant avec un bâton comme un chercheur de champignons.

Il fit un grand tour pour revenir à la base. Défenses d'Or confirma : le type était seul.

– On y va ? demanda Erimante.

– Pas maintenant.

– Si on attend, il va le tuer, objecta Défenses d'Or.

– Il nous tue nous aussi, vu qu'il a le fusil en main.

– Et alors ?

– Dès qu'il rentre, le fusil déchargé, en bandoulière. On voit quel sentier il prend et on le précède.

Erimante se peigna la barbe de ses cinq doigts.

– Et le machin ?

– Quoi ?

– Le chien.

– Le chien est un chien à lièvres. Nous, il nous touche pas.

Le chien aboya encore. Il avait levé la proie. Rizzi siffla pour lui rappeler la position et s'efforça de dénouer ses muscles. Épaules et cou formaient un nœud unique. Il entendit l'animal zigzaguer dans les buissons pour contraindre le lièvre à prendre le sentier. Entendit le bruit de la course en terrain découvert. Entendit un aboiement plus proche.

Le lièvre passa dans un battement de cils. Rizzi pressa la détente et le manqua. Le chien ne le perdit pas de vue.

– Tu es sûr qu'il s'attaquera pas à nous ?

Au deuxième passage, Rizzi fut plus attentif, et plus chanceux. Le chien lui amena le lièvre à deux pas. La bête était finie, étourdie par les coups de feu et la fatigue. Elle n'eut pas le temps de se jeter dans le maquis.

Un beau mâle, gros, couleur de terre sèche.

Le chasseur nota sur son carnet les caractéristiques principales. C'était le quatrième, depuis le début de la saison.

Il attacha le chien en laisse et prit le sentier pour les Banditacce, goûtant déjà à l'avance sa seconde proie.

Rina avait plus ou moins son âge. De corps, elle n'était pas mal, mais son visage ne se regardait pas deux fois. Le nez lui tombait sur la bouche, enjambant une esquisse de moustaches. La peau semblait un terrain lunaire, creusée de cratères. Cheveux grisâtres, ébouriffés comme du foin et dents jaunâtres complétaient le tableau. Mais Rina faisait tout. Ceux qui la connaissaient bien soutenaient qu'elle était *lymphomane*. Il suffisait de quelques compliments, des paroles bien choisies et elle oubliait toute inhibition, ouverte aux propositions les plus étranges.

Rina était presque toujours ponctuelle. Ce jour-là, Gilberto arriva le premier.

La cour de la vieille bâtisse avait quelque chose d'artistique. Des empreintes de pneus se croisaient comme des tagliatelles dans un écheveau de Pollock. Boîtes de boisson vides, bouteilles, préservatifs et mouchoirs donnaient à l'ensemble une saveur pop art.

Pour Gilberto Rizzi, ce n'était qu'un dépotoir. Une incurie à signaler. Il attacha le chien à un anneau de fer et entra dans le vieux salon. La prairie avait remporté le combat sur le carrelage, tandis que le crépi des murs s'était rendu à l'humidité.

Dans un coin, le matelas, imbibé malgré la toile de plastique et la pile de revues trempées comme des biscuits.

Rizzi se prépara à attendre.

Le fossé juste derrière les ruines était encombré d'orties et de pourriture. Les soldats de l'AMRA le franchirent avec peine. Sur la courte montée, la boue lisse comme de la glace fuyait sous les semelles. S'aider mutuellement signifiait glisser à deux et les arbustes de la cannaie étaient hors de portée. Erimante réussit à se hisser en utilisant la hachette comme un piolet.

Une vieille construction de cailloux : arcs de pierre et glycine décrépite agrippée au mur.

Le chien, attaché. Lui, dedans.

Personne d'autre.

Sanglier Blanc fit signe de mettre les masques.

Défenses d'Or s'ajusta la corde sur l'épaule droite.

Erimante demanda :

– Par où on machine ?

Il fixa le sein énorme de la femme tandis que des doigts avides déboutonnaient le pantalon. L'étendit sur le matelas, se soutenant au-dessus d'elle avec les bras. Ses yeux rebondissaient des larges et sombres aréoles au microscopique string qui la couvrait à peine.

Il disposa mieux la page centrale, hésitant entre continuer à la main ou préférer l'étreinte du matelas. Avec la première méthode, il risquait de se tremper le pantalon. Le matelas, lui, était déjà mouillé.

Il feuilleta les pages à un rythme accéléré jusqu'à ce que sa tête s'écroule sur le nombril d'Anna Nicole. Soupira entre ses dents, laissa s'écrouler l'engin et le rengaina. Les mouchoirs, c'était toujours Rina qui les amenait.

À entendre le chien, elle devait être arrivée.

Il gagna le seuil et scruta l'entrée.

Un bras l'agrippa sous le menton.

Des rouleaux de ruban isolant lui enveloppèrent le visage, ne laissant que le nez à découvert. Avant que l'adhésif lui colle les paupières, il distingua une ombre au visage monstrueux qui lui balançait un coup de poing dans l'estomac. Puis une giboulée de gifles. De la paume et du dos de la main, à de nombreuses reprises. Plus qu'à réagir, il commença à se démener, jusqu'à ce qu'un nœud très serré lui bloque les chevilles.

La rapidité de l'action l'avait anéanti. Des mains, des bras et des doigts mitraillaient le corps. Le cerveau était surchargé de stimuli.

Ils attachèrent ses poignets à la hauteur des couilles. Le tirèrent comme un tronc dans l'autre pièce. Le firent s'étendre par terre. L'un d'eux s'assit sur ses cuisses. Un autre lui allongea les bras sous la tête et le bloqua avec les pieds.

Le chien aboyait. Putain, où était passée Rina ?

Ses oreilles scellées par le bandage perçurent au moins trois voix. Étouffées. Il distingua quelques insultes et le mot "sangliers". Distingua : "chasse." Distingua : "condamnation."

– … culpabilité évidente. Le jury révolutionnaire est donc unanime : condamné !

Sanglier Blanc farfouilla dans les mains de l'homme. Agrippa l'index droit, le redressa, tandis que l'autre main refermait sur la paume les doigts restants. Il poussa une branche de chêne sous le doigt qui pressait la détente et s'adressa à Défenses d'Or.

– Tiens-lui les poignets par terre.

La jeune fille s'assit sur les avant-bras du chasseur et s'exécuta.

Sanglier Blanc se mit à genoux, appuya la lame entre la première et la seconde phalange, souleva la hachette au-dessus de sa tête et donna un coup sec.

Un hurlement étouffé ricocha sur le ruban adhésif et se répandit comme une secousse dans le corps de l'homme. Les jambes ruèrent, rejetant la douleur. Le sang coula sur le bois, sur l'herbe, sur le sein plastique d'Anna Nicole.

Les trois ramassèrent le doigt coupé et s'éloignèrent en silence.

Rina Cappelli arriva en retard de cinq minutes.

DOCUMENT 5

Déposition n°1785 faite en date du 6 octobre
par M. De Luca Gianni,
résidant 8, rue des Brigades partisanes à Castel Madero

Ce jour, dimanche 6 octobre, vers 8h15, en me rendant comme d'habitude au Cercle des chasseurs de Castel Madero, situé place des Capitaines, pour préparer la salle en vue du tournoi de belote, devant le rideau de fer du local je constatai la présence d'une assiette en plastique contenant quelque chose qui, à première vue, me parut être de la viande sanglante. En m'approchant, je constatai qu'il s'agissait plus précisément d'un doigt humain. Glissé sous le plat apparaissait aussi un bout de papier portant l'inscription "Mangez-vous ça, pas les animaux. Armée madéroise de Révolution animale", obtenue en collant des lettres découpées dans diverses publications.

Entré à l'intérieur du Cercle, je me hâtai de demander l'intervention des carabiniers.

J'ignore qui sont les auteurs de l'inscription et de la mutilation, je ne soupçonne personne en particulier, je ne connais aucune formation dénommée Armée madéroise de Révolution animale, mais je considère comme très probable que le doigt par moi retrouvé appartienne à notre associé M. Rizzi Gilberto, employé public et chef d'une équipe de chasseurs de sangliers, et qu'il ait été mis devant l'entrée du Cercle des chasseurs comme intimidation et avertissement aux chasseurs de la région.

20. Gendarmes

– On peut savoir ce que vous êtes en train de faire ? demande la voix dans mon dos.

Je me trompe peut-être, mais ça me paraît assez évident : je monte un mur de mottes pour réduire l'ouverture de la caverne. La nature déteste les gradients et la chaleur tend à se disperser, si on ne la retient pas.

Quand l'activité à laquelle on s'adonne n'a rien de mystérieux et qu'un type vient demander de mieux l'expliquer, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, c'est pour casser les couilles.

– Je pensais à ma mère, je réponds sans me retourner.

Bruit d'engrenages cérébraux.

– Ne faites pas le malin. Vous avez un permis pour cette construction ?

Ils sont deux. Des carabiniers. Plus ou moins de mon âge. Chiens-loups en laisse et mitraillettes en bandoulière.

– Un permis ? Non. Je pensais attendre la prochaine amnistie*. Qu'est-ce que vous en dites ?

– Je dis qu'il vaut mieux que vous arrêtiez de faire le clown et que vous sortiez vos papiers.

– Quel genre de papiers, agent ? Ça marche, la carte de réduction de la Coop ?

– Si vous n'avez pas de papiers d'identité, vous devez nous suivre à la caserne. À vous de voir.

---

* Le mot italien est ici *condono* : dans la péninsule, les constructions abusives en bénéficient régulièrement moyennant le paiement d'une légère pénalité. Typique sujet d'autoflagellation des Italiens sur leur propre sens de la légalité qui serait plus élastique que celui d'autres nations.

Bon, d'accord, je viens à la caserne. Un bon superhéros ne peut pas se passer d'ennemis.

Je tends les poignets aux menottes. Ils n'y font même pas attention.

Une main sur l'épaule :

– Allons-y.

Je pourrais accuser codes et législateurs, qui considèrent comme un délit le fait de ne pas avoir de maison. Ils disent de même du fait d'avoir froid et de s'allumer un feu, d'avoir faim et de ramasser plus de champignons qu'il n'est autorisé. Je pourrais, mais je ne suis pas enclin au victimisme.

On est tous hors-la-loi, personne n'est exclu. La minette qui copie la musique de son groupe préféré. Le pharmacien qui ne demande pas son ordonnance au client âgé. La famille qui ne met pas aux normes l'installation électrique. Dans les heures qui viennent, n'importe qui pourrait avoir les carabiniers devant sa porte. Et tant pis pour la sécurité.

Les gendarmes me serrent de près. Sur les côtés, quand le sentier le permet. Un devant et un derrière, dans les passages en file indienne. Ils vont me garder en cellule ? Me donner une amende ?

Je me rappelle qu'enfant, je n'avais pas idée de ce que c'était. J'allais dans le centre-ville avec ma mère pour faire les courses et souvent elle garait la Fiat 500 en stationnement interdit. Nous faisions le tour des magasins, remplissions des sacs de plastique, nous racontions des fables sans queue ni tête, et quand venait le moment de rentrer à la maison, nous étions accompagnés par l'espoir qu'on ne nous ait pas mis d'amende. À la façon dont elle en parlait, ce devait être quelque chose de très douloureux. Alors, je ne connaissais qu'un seul supplice que l'État pouvait infliger aux citoyens. Celui provoqué par une aiguille. Je me convainquis que l'amende était un point de couture.

Tandis que je marche vers l'échafaud, la forêt s'éclaircit à la limite d'une pâture et le sentier débouche dans une bordure de champs infestée d'orties. Un petit verger desséché résiste encore à l'avant-garde des chênes. Ceux qui l'ont planté se sont rendus depuis longtemps. Après le tournant, nous traversons un bourg

fantôme, huit maisons de roches, les toits en plaques de granit, maintenues debout plus par les plantes grimpantes que par le mortier. Le pavé de la placette ne s'est pas encore converti en pré. Au centre, un néflier aux couleurs du couchant pose pour le troisième cliché d'une carte postale "Les quatre saisons". La fontaine du lavoir continue à rejeter de l'eau, alors que le puits est resté sans chaîne. Je voudrais jeter un coup d'œil au four commun, quelques briques réfractaires pourraient m'être utiles pour mon fourneau, mais les gendarmes montrent la voiture de patrouille, garée à l'entrée d'une voie dallée.

Si jamais ils me relâchent, je dois me rappeler de passer par là pour faire une razzia sur les nèfles. Peut-être que je pourrai aussi les vendre, les faire passer pour des fruits exotiques rares et coûteux. De toute façon, ça fait un moment qu'ils n'en voient plus circuler. On doit les garder sous la paille deux mois avant de les consommer. Trop compliqué. Quand ils en découvriront les insoupçonnables propriétés thérapeutiques, quelqu'un se dépêchera d'en breveter le principe actif, et les héritiers de cet endroit feront un saut en pharmacie pour s'acheter des capsules d'extrait titré.

Les gendarmes mettent le contact, manœuvrent sur la placette.

Je pense aux enfants grandis dans ces maisons et devenus adultes au loin. Je pense à la génération qui pour la première fois brisa les habitudes et entreprit de suivre à l'envers le chemin du soussigné.

Je pense à celui qui tira le dernier verrou, ôta la chaîne du puits et laissa derrière lui le néflier. Qui sait combien de fois il l'avait vu fleurir.

Le soussigné est ici depuis une semaine et craint déjà qu'on le fasse dégager.

Habitudes. Le vice de prendre racine, même quand une grotte, un bois et de l'eau sont tout ce dont on a besoin. Une clairière en vaut une autre, tant qu'il n'arrive pas quelqu'un pour t'emmerder. Et dans ce cas, pourquoi rester ?

Dans la nouvelle civilisation, aucun lieu ne vaut un siège.

Ils sortent. Me font signe d'entrer.

Des plantes jaunies sommeillent sur les meubles classeurs. Le bureau métallique exhibe des stéréotypes : presse-papiers en verre, porte-photos avec famille, pendule de table à cristaux liquides. Cinq menues sphères alignées pendent d'un chevalet.

Lui est de dos, aux prises avec la machine à café. D'après ce que j'ai compris, il veut me poser quelques questions.

Il se tourne, le verre de plastique collé aux lèvres.

Lui, c'est Survival, pas de doutes. Bouc, cheveux bouclés grisonnants, grain de beauté sur la joue droite. Il écarquille les yeux, en s'étouffant à moitié avec son petit café.

– Vous ?

Il arrange le col de son uniforme d'un geste mécanique. Observe encore le soussigné, puis montre la chaise. À demi caché par l'écran de l'ordinateur, quelqu'un tape sur le clavier.

– Alors, expliquez-moi un peu… Qu'est-ce que vous êtes allé faire, dans cette grotte ?

– Prendre des vacances, capitaine. Des vacances de moi-même.

Il croise les mains sous son menton barbu, pour mieux se concentrer. Il laisse échapper un sourire complice. Croit avoir compris.

– Est-ce que par hasard vous aussi vous vous entraînez à la survie ?

Non. Rien de ce genre. C'est même le contraire. Je suis ici pour être heureux, pas pour survivre. Pour devenir meilleur, pas pour me conserver comme un surgelé. Nous, superhéros, la mort ne nous inquiète pas.

Vous appelez naufrage ce que le soussigné considère comme un sauvetage.

Vous dites : par les temps qui courent, la situation la plus tranquille peut se transformer en tragédie. Tu as un accident de montagne, le portable ne capte pas, l'auto est détruite, il pleut, tu es tombé dans un précipice, tu as une jambe cassée et tu risques la congélation. Tu dois affronter les heures à venir. Qu'est-ce que tu fais ?

Le soussigné commence par laisser la voiture à la maison.

Des cours vraiment utiles devraient enseigner à vivre sans auto. À se désintoxiquer du portable. Tu parles d'une tragédie.

En tout cas, je réponds que oui, la philosophie survivaliste m'a illuminé et j'ai décidé d'expérimenter la vie dans les cavernes en vue du prochain conflit atomique.

Il me félicite de cette idée. Il est sincère. Il dit qu'il est temps de prendre sérieusement en considération la possibilité de la fin du genre humain. Il demande des explications sur la manière dont je compte équiper le bunker. Le renforcer contre d'éventuelles attaques.

– Attaques ? Des attaques de qui ?

– Pillards. Brigands. Je vous l'ai déjà dit une fois : il faut s'équiper pour quand régnera la loi du plus fort.

J'ai une fronde modèle professionnel et une centaine de billes de fer. Ça suffira ?

– Écoutez, colonel, les plus forts ne l'emportent pas toujours : l'ouragan abat le chêne et caresse l'herbe du pré.

– L'ouragan. Mais le vent atomique emporte les deux. Il ne restera ni herbe ni chênes. Rien que des OGM. Vous vous êtes procuré des semences OGM, pas vrai ?

– En vérité, non.

– Mais c'est fondamental, excusez-moi. Pourquoi croyez-vous que les scientifiques se donnent tant de mal avec les OGM ? Ils sélectionnent des produits capables de résister au vent atomique, aux mutations, au bombardement radioactif. Il faut s'habituer à les manger dès maintenant : pendant longtemps nous n'aurons rien d'autre à notre disposition.

Il continue de s'exprimer au futur. Et pourtant le soja normal n'existe plus depuis un moment. Les aubergines non modifiées sont en train de disparaître.

Le rythme de la frappe s'interrompt :

– Mon adjudant, je dois tout écrire ?

Martelli agrippe le dossier du siège tournant. Tend le cou vers l'écran :

– Fais voir… Voilà, efface à partir de “vacances”. Reprenons à partir de là.

Il reste perché dans le dos du dactylographe pour contrôler. Ne résiste pas à la tentation de donner une pichenette aux boules pendantes. Un nouveau tic-tac s'ajoute à celui de l'alphabet.

Abandonnant à contrecœur les questions apocalyptiques, l'adjudant reprend le fil de l'interrogatoire.

Il veut savoir si j'ai remarqué des présences suspectes, depuis le jour de mon arrivée.

Je secoue la tête. Nous sommes tous suspects. Donc personne.

Il veut savoir si j'ai quelque chose contre la chasse.

– À dire la vérité, je trouve l'élevage intensif plus cruel.

Il veut savoir si je connais quelqu'un dans la région.

Oui. Une fée aux yeux verts.

Conclusion : au lieu de me punir, ils vont m'étudier.

– Faisons comme ça, monsieur le Cavernicole. Vous ne serez pas obligé de vous en aller ni même d'abattre le mur de mottes. Je peux fermer les yeux si vous m'assurez que vous ne laisserez pas traîner d'ordures et que vous n'abîmerez pas la forêt. En échange, je veux un rapport hebdomadaire sur votre expérience, sur ce que vous faites et ce que vous voyez. D'accord ?

Spontanément, je dirais que tu peux aller te faire foutre, flicard. Le monde entier n'est pas ici. Je peux trouver une autre grotte, dans une lande plus hospitalière.

Puis je pense qu'il doit y avoir quelque chose là-dessous. En admettant qu'il ait avalé ma conversion au survivalisme, son attitude ne me convainc pas quand même. C'est clair, il veut me garder à l'œil. Et il ne me déplairait pas de comprendre pourquoi.

– D'accord, colonel. Je vous tiendrai au courant.

– J'y compte, répond-il avec un demi-sourire.

Je lui serre la main, en espérant ne pas avoir à m'en repentir.

21. Le manioc

– Qu'est-ce que je vous avais dit ? attaqua Fela, rayonnant, dans l'anglais incorrect qu'il utilisait avec les autres. Aujourd'hui, justement, j'ai vendu le dernier masque. Cent euros. Vingt pour moi, le reste à celui qui me les fournit.

– Joli coup, approuva Beko.

– Juste pour arrondir. Avec les quatre que j'ai vendus, j'arrive presque à m'acheter les Nike.

Sidney haussa les épaules et termina de se raser le cou. La lampe à gaz était en train de finir et ne permettait pas des opérations soignées. Les piles de la stéréo aussi n'en avaient plus pour longtemps. Le rap qui en sortait battait un rythme de *trance*.

– T'as bien gagné, dit Sidney, parce que le type avait des fins de série à écouler. Sinon, les vingt euros sur cent, tu pouvais faire une croix dessus.

– Tu te trompes, rétorqua Fela. Lui, il me les a faits à vingt parce qu'on se connaît. C'est un ami de mon cousin de Lagos.

– D'accord. Demande-lui de te passer d'autres marchandises, à cet ami, et voyons à combien il te les fait.

Fela écarta les bras et les laissa retomber sur ses flancs. Il se tourna vers l'autre :

– Mais tu as compris comment ça se fait que cet homme voit toujours tout en noir ? Vous avez du pétrole jusque dans les yeux, à Port Harcourt ?

Sidney n'eut pas le temps de le prier de ne pas recommencer. Il ne pouvait même pas changer de pièce : il n'y avait que celle-là. Il hâta les préparatifs pour sortir. Beko attaqua la rengaine :

– Je vais te le dire, pourquoi il fait ça, Fela. Le fait est qu'il aime se plaindre, mais changer, il en a pas du tout envie.

Il s'arrêta un instant, pour voir si la provocation suffisait. Sidney passa le pantalon sans mot dire. La tension aurait pu allumer une ampoule, ce que le courant électrique ne faisait plus depuis des mois.

Fela se rendit compte trop tard d'avoir déclenché le mécanisme. Il tenta de changer de sujet.

– Tu sais, Sidney, tu nous as jamais dit qui étaient les deux que tu as fait tabasser à notre place.

– Rien de grave. Deux *hausa*, musulmans, ils le méritaient.

Beko ignora la question et reprit :

– Tu sais ce que je pense, Fela ? Je pense que notre ami, au fond, ça lui déplaît pas de se battre avec les chiens, de se faire bouffer une cuisse pendant que les autres parient.

Sidney s'efforça de ne pas réagir. Il posa son derrière sur le matelas pour se lacer les chaussures. Une aiguille d'air glacée se planta derrière son oreille.

– Fela, et si au lieu des Nike, tu mettais un peu de sous pour réparer la vitre ? Ou tu veux rester tout l'hiver avec du plastique scotché ?

Beko se dressa sur son siège et fit signe à l'autre de ne pas répondre. Il mit la lampe au minimum et alluma deux bougies.

– Tu te souviens, Fela, comment il disait, Jimbo, de ces filles qui étaient venues en Italie et qu'on avait découvert qu'elles faisaient pas dans le nettoyage ?

– "Si elles vont avec les hommes, ça veut dire que ça leur plaît", répondit Fela.

– Exact, conclut l'autre. Peut-être qu'il avait raison.

Le mur de Sidney résistait encore. Maintenant, il avait endossé son manteau. Inutile de rappeler ce que tout le monde savait très bien, Jimbo compris : c'étaient les frères qui avaient confié les filles à la *madame**. Rapatriées de force, elles couchaient maintenant dans un dépotoir de la banlieue de Lagos, dans la vaine attente que leurs parents paient la caution de quelques milliers de nairas. Mais pour les décourager, la honte seule suffisait.

---

* En français dans le texte : on aura compris qu'il s'agit de l'organisatrice directe de la prostitution.

Sidney extirpa du rouleau deux billets de cinq et se les fourra dans la poche. Il ne trouvait pas le bonnet de laine. Beko exagéra :

– C'était pas la même chose qui se passait, à Ponte ? Il ne voulait même pas venir. Visiblement, les caresses d'Omosho ne lui déplaisaient pas.

Beko accompagna ces paroles de poussées pelviennes et de courts mouvements des bras.

– Qu'est-ce que t'as dit ? explosa Sidney.

Le regard étonné de Fela se posa sur eux deux. L'information était pour lui tout à fait inédite. Sidney se faisait mettre par ce con ? Et Beko, comment faisait-il pour le savoir ? Il les avait surpris ?

Tandis que les points d'interrogation accrochaient ses pensées, Fela comprit que ça tournait mal.

– Répète ce que tu as dit, lança Sidney, immobile sur le seuil.

Beko ne se fit pas prier.

– J'expliquais à notre Fela que t'aimais beaucoup le manioc d'Omosho. En fait…

La table se renversa sous le choc tandis que Sidney, d'un seul bond, tentait de mettre les mains sur Beko. Il s'écroula sur lui et ils finirent à terre. Sidney était beaucoup plus costaud. Entraîné à combattre les chiens. Dans une fureur à faire peur.

Il se retrouva sur l'autre en une poignée de secondes. Lui bloqua les bras et les épaules sous les genoux et leva le poing pour venger les offenses.

Fela l'agrippa par derrière, sous les aisselles.

– Assez ! cria-t-il. Qu'est-ce qui vous prend, merde ? Arrêtez.

– Lâche-moi, grogna Sidney en tordant le dos.

Fela était encore plus costaud que lui.

– Lâche-le, dit Beko. Laisse-le se défouler une bonne fois. Allez, Sidney, casse-moi la gueule, va.

Fela relâcha sa prise. La lampe à gaz s'était éteinte, il ne restait que les bougies. La lueur de la flamme frissonnait sur les murs lépreux.

Sidney regarda Beko. Il lui saisit le visage et de la main le repoussa sur le côté, comme pour l'effacer.

Sidney se leva. Ramassa le gros sac abandonné dans un coin et y renversa dedans une poignée de vêtements.

– Et tu fais quoi, maintenant ? demanda Fela, l'air fatigué.

– Je m'en vais.

– Tu t'en vas ? Et où ?

Il retourne chez Omosho, aurait voulu dire Beko. Mais il se retint.

– Je ne sais pas, répondit Sidney. Mais j'en ai marre que vous soyez après moi. Pourquoi vous ne commencez pas, vous ? Vous pensez que ceux qui vous donnent du travail sont des gens réguliers ? Oui ? J'y crois pas. Donc, allez, allez les dénoncer si vous avez tant de courage : ils vous embauchent au noir, paient trop peu, si quelqu'un se coupe un bras, c'est son affaire, ils menacent, nous font payer cent euros par personne pour cette ruine, et si vous allez ailleurs, pas de travail…

Sidney ramassa d'autres vêtements sur le portemanteau, remplit un sac en plastique avec du dentifrice, une brosse à dents, du gel et du savon. Il roula draps et couvertures et les fourra dans le sac.

– Moi, au moins, je vais me mettre en règle. Je nettoie leur chenil et je me plains pas. Je combats contre les chiens, d'accord, c'est toujours mieux que de vendre le journal aux carrefours. Si je les envoie chier, adieu le permis. C'est clair ?

Il agrippa la poignée et voulut sortir.

– Écoute, tenta d'insister Fela. Ne fais pas de conneries, va. Dehors, il fait froid, tu vas tomber malade, tu te feras choper par la police. Beko disait ça juste pour plaisanter. Pas vrai, Beko ?

L'autre s'était assis sur la table et se beurrait une tranche de pain. Il ne dit rien.

Sidney arrangea la bandoulière du sac sur son épaule droite. Lança un coup d'œil circulaire pour s'assurer de ne rien oublier.

– Si j'ai oublié quelque chose, je passe demain, dit-il. Portez-vous bien.

Fela regarda le carrelage, désolé.

Beko mordit dans la tranche de pain.

Sidney s'enfonça le bonnet sur la tête et affronta la nuit.

22. Phacocoerus Aethiopicus

Rien ne dure éternellement, c'est connu. Sur la planète, il faut de l'espace.

La physique l'établit, la biologie l'enseigne. Personne n'y croit vraiment.

Surgit un type qui dit : les gars, bientôt plus de pétrole. Les gens, chez eux, le regardent et murmurent : il y en a plus ? Comment ça ? S'il n'y a plus de beurre, tu vas en racheter.

Surgit un autre qui dit : mesdames, messieurs, l'ozone est en train de se consumer. Alors, les consommateurs se regardent perplexes, en essayant de penser à la dernière fois qu'ils ont *consumé* quelque chose. On change de pantalon parce qu'il est passé de mode. On change de télé parce qu'elle n'est pas ultraplate. Le frigo, on le change parce qu'il ne mérite pas qu'on le répare.

Puis un jour surgit la Mort. Elle ne dit rien : elle fait son boulot, et c'est tout. Les gens chez eux demandent le *replay.* Les consommateurs, qu'on repasse ce coup-là au ralenti. Pas une fois, ils le voient partir.

Par chance, presque tout a sa solution de remplacement. À condition que quelqu'un d'autre ne l'ait pas déjà brevetée.

Certaines sont immédiates, d'autres demandent du temps. Si la lumière électrique manque, allume une bougie. Si tu abats un arbre séculaire, il te faut des graines et une rallonge de cent ans. Si tu extermines les tigres, tu dois repartir du Big Bang.

Et si au lieu d'un seul paquet de feuilles, je m'en étais emmené dix, maintenant je ne serais pas là, avec ma ganja et mon tabac préparés dans la main, en plus assailli par des bouffées de vent, à arracher la première page de *L'Odyssée* pour m'arranger avec ça. Alors que je ne l'ai pas encore apprise par cœur et qu'il paraît qu'une certaine cellulose est cancérigène.

Tandis que les braises s'emportent la Muse, Troie et le héros aux multiples ruses, un soupir rageur me soustrait à la contemplation de la fumée.

Si on était en Afrique, je n'aurais pas de doutes : un phacochère s'acharne à coups de tête contre le tronc d'un pommier sauvage. La taille est celle d'un sanglier, le corps aussi, mais la tête est écrasée, les narines énormes et au bout du museau pointent quatre défenses et non deux, comme si les crocs supérieurs étaient pliés vers le haut, libres de croître démesurément.

Je n'exclus pas que quelqu'un puisse introduire des phacochères dans l'espoir qu'ils s'accouplent aux sangliers locaux, donnant vie à des croisements de viande exquise et à des trophées à quatre défenses pour le prix de deux. Possible. Les laies de l'Est, gigantesques et prolifiques, parcourent ces forêts depuis maintenant vingt ans.

Quoi qu'il en soit, ledit phacochère se comporte quand même de manière étrange. Je ne suis pas un expert en éthologie, mais que les sangliers dansent autour des arbres, je ne l'avais jamais entendu dire. Les phacochères, ça se peut, en couple avec les babiroussas peut-être, je ne sais pas. Les pas sont plutôt simples : trois tours autour du tronc museau collé à terre, en bougeant la tête d'un côté et de l'autre, à la recherche de quelque chose. À la fin du troisième tour, commencer à trembler, baver, se jeter contre l'arbre à coups de défenses et de sabots, au moins cinq fois. Faire deux autres tours. Terminer par six pirouettes à la poursuite de la queue, puis quatre cabrioles en avant et de nouveau *ad libitum* depuis le début.

S'il n'y avait pas la marijuana, j'aurais du mal à garder mon calme. La chorégraphie entière ne semble pas étudiée pour transmettre la sérénité et la paix intérieure. À la deuxième reprise, un fait apparaît clairement : le phacochère est en crise d'abstinence de pommes. Il les cherche par terre, tente de les faire tomber. En vain, parce que l'arbre est nu : le soussigné l'a nettoyé deux soirs auparavant.

Comme s'il pouvait flairer mes pensées, le phacochère interrompt la danse et se met à me fixer, en tremblant. Un frisson

plus fort que les autres le secoue. Il reprend ses pirouettes, mais plus autour de l'arbre. Cette fois, il vient vers la grotte. Sur la bouche, l'imitation porcine d'un pleur de nouveau-né.

Peut-être le moment n'est-il pas le meilleur pour mettre à l'épreuve une hypothèse. Peut-être vaudrait-il mieux éteindre le joint, rouler à l'intérieur et barricader la porte. Mais les muscles sont en grève, la porte n'a pas de verrou et les pommes sont là, à portée de main. Autant essayer.

Je me glisse entre les ajoncs et descends à la grotte pour en prendre une. Le phacochère s'arrête au bord de la doline, sans cesser de se rouler par terre et de trembler.

C'est la dernière pomme, j'espère que ça suffira. Ces deux derniers jours, je n'ai rien mangé d'autre.

Je la soupèse une seconde, la lance.

Le phacochère lève le museau, suit la trajectoire. Fait un effort pour s'arrêter, comme si une volonté supérieure le contraignait à ce cirque. Des frissons électriques secouent les pattes et la tête. Il ouvre la gueule, saute en l'air et engloutit au vol.

D'un coup, le tremblement s'arrête. Plus de cabrioles, plus de pirouettes. Les soies se dégonflent, la gueule s'assèche. Le regard devient craintif, presque soumis.

Il baisse la tête, tourne les sabots et disparaît rapidement au plus profond du bois.

Six heures passent. Je suis en train de faire sécher toutes espèces de feuilles, pour repérer la solution de remplacement idéale au papier King Size. Tout à coup, le museau du phacochère surgit encore dans les buissons.

La tête est secouée de l'habituel parkinson, les yeux hallucinés, les défenses baveuses.

J'écarte les bras, dans un geste éloquent. Le soussigné a fini les provisions.

Pour toute réponse, le pauvre petit se met à vomir une espèce de sabayon, puis ses pattes cèdent d'un coup, comme des colonnes renversées par un tremblement de terre. Le phacochère perd l'équilibre, tombe sur le flanc, dégringole en roulant sur lui-même le long de la pente, jusqu'à un pas de l'entrée de la grotte.

Ou plutôt à un pas du soussigné. Qui reste immobile, hésitant entre peur et compassion, cherchant à éviter les gestes brusques ou équivoques.

La bête se relève avec peine, me regarde, fait un bond décidé en direction du bois. Se retourne et me regarde encore. Un autre bond, il s'arrête, tourne de nouveau la tête. Pousse un cri et repart.

Dans le langage des chiens, ça signifie : suis-moi. Dans celui des ongulés ça peut vouloir dire tout à fait autre chose. Un déplaisant faux ami dans la traduction langue canine-langue porcine.

D'après ce que je me rappelle, il n'y a pas d'homologue de Babel dans l'histoire du rapport entre Jéhovah et les animaux. Peu enclin, en mémoire des drames de Galilée et de Giordano Bruno, à attribuer une valeur scientifique à l'Ancien Testament, je décide de suivre le phacochère et de voir ce qui se passe.

Il se passe qu'il continue à avancer, tout ralenti qu'il est par de soudaines cabrioles, des pirouettes, des accès de nausée. Par chance, le trajet est bref. Nous nous enfonçons dans le maquis sur quelques centaines de mètres. Nous dépassons deux troncs qui barrent le chemin. Nous abordons un petit pré, en pente raide, à pic sur la vallée, de ceux qui donnent envie de courir et d'essayer de voler.

Le phacochère entoure un arbre des pas disgracieux de sa valse sylvestre. Pas bien difficile à comprendre. Je m'approche. Lui recule. J'agrippe une branche à deux mains, me hisse en poussant des pieds contre le tronc. Je tends le bras et jette à terre une dizaine de fruits.

Le phacochère mange, se tranquillise et disparaît de nouveau.

Tant que j'y suis, je décide de refaire les provisions. Pommes dans les poches, dans le chandail, partout.

Je suis impatient de raconter à Gaia que son superhéros préféré a domestiqué un sanglier.

Animal farouche, sauvage, quelquefois féroce. Symbole même de la forêt et de ses forces occultes.

Puis il me vient un doute, qui, tandis que je redescends, se transforme en certitude.

La certitude que le phacochère a domestiqué le soussigné.

23. Pièges

À côté de la route court un fleuve de café au lait. Mais on n'est pas au pays de Cocagne. Pas d'arbres de cigarettes, pas de lacs de whisky.

Sur l'asphalte de l'esplanade, un mélange de pluie et de poussière d'excavation. Des écheveaux de brume transforment le relais de télévision en sculpture métaphysique, treillis métallique fondu dans le néant.

Deux ombres se glissent entre les buissons trempés.

– Comment ça se fait que Boni n'est pas venu lui aussi ?

– Qu'est-ce qu'il viendrait faire ? C'est pas pareil que quand on va aux oiseaux.

– Ah, ok.

– Dans ces trucs, on amène personne. Et on n'en parle pas non plus à droite et à gauche.

– Là-dessus, tu peux être tranquille.

Tranquille, mon cul. Quand on se bourre la gueule tous les soirs, il faut pas s'attendre à vomir de l'eau fraîche. Il faut juste espérer que personne ne le croira.

La botte de Sardena glisse sur une pierre humide. Des dalles de la route médiévale, peut-être romaine, qui rejoignait la crête à ce point pour descendre ensuite vers le col de l'Auberge en Flammes. Il en reste quelques dizaines de mètres, pas assez pour attirer les touristes. Au contraire, la zone est presque désertique : pauvre en champignons, pas de châtaignes, végétation trop serrée pour la chasse et panorama caché par les arbres.

– Tu l'as entendu toi aussi ?

Le compère s'arrête d'un coup.

– Quoi ?

– Le bruit. Comme un cri d'animal.

Sardena tend l'oreille. La pluie dégouline des arbres. La forêt n'a pas d'autre voix.

Arrivé à la limite de la réserve, le sélecteur De Rocco passe une main sur sa touffe trempée.

Inutile de poursuivre : le sanglier s'est caché dans le bois des Banditacce, enchevêtrement d'acacias, de plantes grimpantes et de chênes. Une bête de grosses dimensions, au comportement insolite. Il l'a vu ruer, tourner en rond comme un chien avant de se coucher, bondir, s'arrêter, rouler sur le flanc sur plusieurs mètres. Aussitôt, il a décidé de le suivre, de vérifier, laissant le fusil et abandonnant le poste de guet.

L'œil du sélecteur scrute l'épaisseur de la forêt. Des lambeaux de brume s'insèrent avec peine entre les arbustes. Le nom de l'endroit n'est pas un hasard : facile de s'imaginer un repère de bandits, au milieu de l'enchevêtrement, et des voyageurs terrorisés, le long de la route antique.

L'obscurité montante et les vêtements trempés convainquent De Rocco de revenir vers le poste.

Deux pas à peine et quelque chose l'arrête.

Cette fois, c'est Sardena qui s'immobilise le premier, un pied en l'air, comme une marionnette aux fils emmêlés.

Il n'ouvre pas la bouche. Rien qu'un signe. L'autre le suit.

Les pièges sont cinq cents mètres plus haut, un point de passage plein de merdes de daims. Des câbles de frein à bicyclette. Du fait maison, en attente des engins promis par l'Albanais : technologiques, infaillibles, tuant sur le coup. Pour le moment, il faut se contenter de l'habituel dispositif : un arbrisseau mis en tension par une corde avec au bout le lacet. Lié à la corde, un crochet ou un bâtonnet s'agrippe à un piquet planté en terre. La proie glisse la tête dans le lacet et tire sur la corde. Le crochet lâche la prise. L'arbrisseau est libre de revenir en position. Le fil de fer se resserre et étrangle l'animal, en évitant de le laisser trop crier, ce qui risquerait d'attirer prédateurs ou garde-chasse.

Dans le cas spécifique, quelque chose n'a pas fonctionné. L'arbrisseau peut s'être pris dans quelque chose et le lacet ne pas s'être bien resserré. Le piège peut avoir été mal calibré, pas assez puissant, trop bas.

Sardena se laisse traverser par les hypothèses pendant qu'il se hisse sur la pente. Il faut se dépêcher.

Une plainte serpente encore entre les troncs. Sûrement pas un daim.

Quelques mètres, un trou entre les chênes, des épines qui ouvrent le visage.

Le voilà.

Comme daim, il est un peu trop poilu.

Tout à coup, ce n'est plus la plainte qui émerge en solo du bourdon de la nuit.

Des voix humaines. Excitées. Des phrases confuses.

L'instinct dit : attention.

Le sélecteur ralentit le pas. Le cœur accélère.

– Décide-toi, putain : je tire ou pas ?

– Non. Il s'est tu.

– Il doit être mort.

– Mort ? Mais il respire encore.

– Alors, je lui tire dessus.

– Tire-toi entre les jambes, plutôt. Si on le remet sur pied, je connais quelqu'un qui le paiera bien.

De Rocco se trouve devant un mur de ronces. Se concentrer sur les mouvements lui fait perdre le fil de la discussion. Mais il ne faut pas être un génie pour comprendre : des braconniers.

Il doit ramper sur les coudes. Se recroqueviller à terre. S'approcher le plus possible. Saisir un détail des visages, du vêtement, du timbre de voix.

Ou bien retourner en arrière. Avertir les gardes de la réserve, avec le risque d'arriver trop tard.

Le choix est déjà fait. Il prend un passage étroit au milieu des branchages. Trempé de pluie. Toujours en rampant.

Le crochet lâche prise.

Le sommet du petit hêtre gifle l'air comme la queue d'un reptile.

Le lacet mortel saisit la gorge et broie un hurlement.

– Putain, c'est quoi ?

Sardena se fraie un chemin avec un bâton au milieu des ajoncs et des aubépines. Casse des branches à gauche et à

droite, un bras levé pour se couvrir le visage et la lampe de poche serrée dans la main.

– Oh, où tu vas, me laisse pas seul, proteste l'autre.

Sardena n'entend pas.

Il écarte les feuillages d'un noisetier et a la proie devant lui.

La lumière de la torche électrique éclaire des semelles, un pantalon, une grosse veste de chasse.

Illumine des doigts qui fouillent dans le sang pour assurer leur prise sur le fil de fer.

Éclaire une tête, envahie par les yeux.

– Alors ? Qu'est-ce qui se passe ?

La proie regarde Sardena. La proie voit, même si elle n'en a pas l'air.

Le braconnier lève le bâton, se dresse sur la pointe des pieds, balance un coup mortel.

Le visage de la proie s'enfonce dans le terrain humide comme une pelle pointue.

– Oh, Sardena, alors ?

La voix est dans son dos. L'alcoolique ne doit pas voir.

Demi-tour immédiat.

– Allez. Chargeons le loup et dépêchons-nous de disparaître.

V.
Extrait de Emerson Krott, *L'Invasion des humains,*
Galaxie 1981. Chapitre 16

Haut montèrent les flammes de l'autodafé, des doigts de feu s'allongèrent, comme pour admonester les étoiles. Une foule énorme se serrait à grand-peine dans l'entonnoir central de l'Institut, déboulait sur le pavement incliné de la cour et allait s'entasser contre les barrières entourant l'estrade et le parterre des nidrag.

Un vent de mots fouetta le visage du coupable, une brise de points d'exclamation lui glissa sur les joues quand les irrésistibles ondes cérébrales des trente-deux bourreaux le hissèrent hors de la fosse des condamnés et l'exposèrent au pilori des regards, le faisant flotter sur la mer de têtes tandis que le nidar nidrasi donnait lecture de la sentence.

– Peuple de Ush, le comité scientifique de l'Institut d'histoire archaïque-hémisphère septentrional, après avoir examiné avec une attention extrême le matériel que Kram A768 a ramené de l'expédition archéologique sur la Troisième planète, est arrivé à la conclusion sans appel que ledit matériel doit être considéré comme contrefait. L'analyse des échantillons de roche…

Le sourd bouillonnement de milliers de larynx, accompagné comme un tonnerre d'éclairs d'indignation, couvrit la voix de l'orateur.

L'ex-nidar Kram A768 ne pouvait entendre les motivations détaillées, les minutieuses mises au point de sa propre condamnation. Cela, du reste, ne l'intéressait guère. Les preuves, ils les avaient. La contrefaçon était démontrée. La sentence irréprochable. Les flammes froides qui s'élançaient sur la pile de tribetiles, agissant sur les sondes qu'on lui avait appliquées sur le crâne, allaient effacer pour toujours de son cerveau les

notions de paléontologie et d'archéologie appliquée. Ces notions, acquises avec peine pendant les années de formation académique, étaient considérées comme le patrimoine de l'Institut, et l'Institut devait les reprendre quand celui qui en bénéficiait les utilisait de manière nocive pour le Conseil des nidrag, la vénérable assemblée des académiciens en livrée.

En réalité, les flammes froides n'étaient qu'une mise en scène, un lugubre divertissement pour le peuple des curieux, un spectacle de pouvoir pour les salopards du Conseil. Avec quelques petites modifications, de simples ajustements, les sondes mnémoniques auraient pu fonctionner sans, de manière plus rapide et aseptique. En tout cas, qu'on le soumette au traitement dans la chambre d'une clinique ou sur la place publique, l'ex-nidar s'en fichait.

Pour le genre d'affaires qu'il pensait implanter sur le terrain vierge de sa nouvelle vie, les connaissances de paléontologie étaient moins utiles qu'un bonbon pour l'haleine.

24. Intrusions

Engranger des provisions pour l'hiver serait une excellente idée. Beaucoup d'animaux le font. Je pourrais expérimenter une espèce de léthargie, réduire au minimum mes fonctions vitales, me recroqueviller dans un coin de la grotte, dormir jusqu'au printemps, me réveiller seulement pour raviver le feu et croquer des noisettes.

En mâchant lentement, on est rassasié plus vite.

Ce serait une excellente idée, mais trop complexe pour qui déjà s'embrouille dans les courses de la semaine.

Je devrais me livrer à des calculs détaillés. Ramasser suffisamment de bois. Sécher des quintaux de châtaignes.

– Non. *Nada*.

Le soussigné n'est pas porté sur le futur.

Beau superhéros : tu montes ici vivre dans une grotte et, comme d'habitude, tu n'as pas de plan, deux lignes, un bout de programme.

– C'est bon, je réponds, c'est peut-être pas un programme mais une idée de ce qui nous attend, je me la suis faite quand même.

Nous aurons des journées de fatigue et des nuits de quiétude sous le regard de la lune. Nous aurons des aubes dans le ciel et dans le cœur et des après-midi ennuyés à jouer sur un brin d'herbe. Nous aurons des certitudes et des égarements. Il y aura assez de vie pour ramper et faire des cabrioles. Et la mort viendra, sans hôpital ni docteurs.

Alors, si en te promenant dans le bois tu rencontres ce corps troglodyte, ne te donne pas la peine de l'enterrer. Ajoute seulement trois poignées de terre. Une pour les souvenirs oubliés. Une autre pour les rares certitudes. Une troisième pour les choses obscures qui resteront dans l'ombre. Pas de

cercueil, pas de vêtements. Et que le lombric, le sanglier, la fourmi et les autres animaux de la forêt en prennent et mangent tout. Amen.

Doucement. Le soussigné peut mourir de broncho-pneumonie *mais pas* renversé par une voiture. Peut crever de solitude *mais pas* intoxiqué par le smog. Peut avoir des carences de protéines *mais pas* d'excès de cholestérol. Les comptes devraient s'égaliser.

Nous autres troglodytes n'aspirons plus aux consolations d'une existence préfabriquée. Acquérir des objets, acquérir la santé, acquérir des honneurs. Il nous suffit de pourvoir à nous-mêmes : pas d'argent pour les courses, pas de queue aux caisses, pas de surgelés qui fondent parce qu'on a oublié le sac isolant.

Quand elle reste la seule espérance de toute une civilisation, l'espérance de vie est bien peu de chose. Soixante, soixante-quinze, quatre-vingts ans : quelle différence ça peut faire ? La même qu'entre avoir un ou deux téléviseurs, un jean de marque ou une imitation, aller à Ténérife ou à Sharm-el-Sheik. Coupons-cadeaux pour rapiécer la mélancolie. Quand tout se ressemble, la liberté de choisir est un baume détrempé. Quelques gestes changent *vraiment* l'existence. Entre suicide et procréation, j'ai décidé de m'établir ici, sur ces hauteurs.

La corde du monde va se casser, et moi avec elle.

Peut-être vaudrait-il la peine de suspendre les châtaignes pendant quelques jours. En manger encore pourrait me causer de graves dysfonctionnements. De la sécheresse de la gueule au coma. J'ai besoin d'autres protéines, au plus vite. En attendant les fèves, je pourrais me nourrir de poissons. Un petit accroc aux règles végétariennes. Un bon antidote contre la cohérence à tout prix.

Je n'ai pas d'hameçons. Pas d'appâts. Pas de cannes. Je plongerai la main dans l'eau et ramasserai les dons du fleuve, comme des fruits mûrs.

D'un pas décidé, je m'achemine vers la berge du Rio Conco. À l'endroit où je puise l'eau d'habitude, deux grandes pierres plates permettent de s'allonger et d'effleurer l'eau du visage. Alors, malgré la poussière qui flotte sur le courant, les

arbres et le ciel se reflètent ensemble, et ces yeux apeurés semblent seulement des coléoptères suspendus dans l'air.

J'immerge un bras jusqu'au coude, la paume tournée vers le haut et le dos frottant le fond. C'est mon père qui me l'a appris : certains poissons s'endorment sous les pierres et si on bouge calmement, on arrive à les effleurer par en dessous. Alors, il faut inspirer un grand coup, fermer les yeux, soulever la main et serrer les doigts sans hésitation. Sinon le poisson file et bonjour chez vous.

Quand on a sondé toute la flaque, on retire le bras à demi congelé. On souffle dessus, on le tape sur le genou, on le frotte de l'autre main et on repart.

Première tentative, rien. Deuxième, pareil.

Troisième trempette. Les articulations glissent dans la fange. La main s'insinue entre les racines d'un aulne. Je n'ai pas le temps de me demander si je l'ai effleuré pour de bon. Je serre les doigts pour le saisir et un frisson de répulsion monte le long du bras. Que ce soit un poisson, un poussin, une araignée ou un vers, je n'ai jamais supporté de refermer ma paume sur quelque chose de vivant.

Mais la voilà, ma réserve de protéines. Voilà le sauveur qui vient me libérer de la servitude des châtaignes. Je vais lui fracasser la tête sur une pierre, le nettoyer avec soin, l'immoler sur des braises de frêne. Ce sera délicieux.

Lui, il remue la queue. S'agite. Ne renonce pas. Je l'observe, ravi, et sens les larmes d'une joie étrange glisser sur mes joues avant de goutter dans la rivière. J'aime ce petit poisson, ce Christ des forêts qui me délivrera d'une diète monotone. Je le baise deux, trois fois. Presse contre mon visage son corps écailleux, dans une étreinte chaude et reconnaissante.

– Merci, poisson. Je te dois la vie.

Je l'agrippe par la queue et *pan !* L'impact avec la roche met fin à ses souffrances. À moitié décapité, je le dispose avec soin sur un lit d'herbes palustres.

Mais l'excitation ne semble pas vouloir disparaître.

Tu as envie de courir. Tu as envie de grimper dans les arbres. Tu as envie de crier à t'arracher la gorge.

Je dois me rappeler de laisser plus souvent de l'espace à mon estomac. Certaines abstinences sont la pire des drogues.

Je ramasse ma proie et la rince. Des ruisselets rougeâtres se perdent dans le courant. Des globules rouges vont chanter la geste de mon rédempteur aux peuples de la vallée et à ceux qui demeurent au-delà des mers. Des fêtes naîtront pour honorer sa mémoire. Alors, mon acte sera pardonné et on célébrera ce jour d'octobre où le Rio Conco fit don de vie et de protéines au fondateur de la nouvelle civilisation, et où il décida que jamais plus il ne tuerait un animal sans son consentement explicite.

Moustiques exclus, entendons-nous. En écraser un sur ton bras, à l'instant où il te pique, est un exercice salutaire. Juste pour alimenter l'illusion que le monde est ordonné selon la justice.

Je rentre à la grotte débordant d'espérances, bondissant comme une sauterelle entre les roches couvertes de mousse.

Gaia est là. Elle feint de lire. Elle me regarde et dit :

– J'ai appris pour ton entreprise, aux chantiers. Tu as un avenir dans le téléachat, plutôt que comme superhéros.

– Arrête ton char, je dis.

– Non, non, sérieux. Il te reste peut-être des mûres ?

– Désolé. Succès total. Ils ont tout ramassé.

– Mes félicitations. Et qu'est-ce qu'il en pense, le prolétariat, de la civilisation troglodyte ?

– Pour le moment rien, mais ce n'est qu'une question de temps. Tu ne peux pas tirer sur les germes pour les faire croître. En attendant, ils ont le ventre plein. Laisse-les un peu réfléchir là-dessus, et puis chacun fera comme il croit. Le soussigné n'est pas un missionnaire, avec l'Évangile et la croix à la main.

Et elle :

– Dix contre un que tu les convaincs même pas de venir la voir, ta grotte.

– Dix ? Un ? Tu ne t'es pas rendu compte que le soussigné a renoncé à l'argent ?

Ces paris commencent à m'énerver. J'essaie de changer de conversation, qu'est-ce que je dois faire d'autre pour être

pacifique devant des provocations continues ? Je parle de mes projets pour la subsistance. Je parle des livres que j'ai emportés et de ceux qu'elle pourrait me prêter. Je parle des fèves à semer qui n'attendent que d'être plantées.

La manœuvre s'avère bonne. Gaia rengaine les sarcasmes et offre de m'aider à trouver le terrain. La radiesthésie, à ce qu'il paraît, est très indiquée pour ce genre de chose. Un superhéros troglodyte ne peut se permettre de l'ignorer.

Deux heures d'exercice et trois concepts de base : esprit détendu, ne pas interférer, patience.

Point d'arrivée, une étendue plate grande comme un terrain de basket, entourée de pruniers, encombrée de buissons et de ronces. Les baguettes se croisent d'un coup, mais peut-être que j'ai seulement trébuché.

– Ça serait ici, l'endroit ?

– Toi, qu'est-ce que t'en dis ?

J'écarte les bras :

– Je ne sais pas. Les baguettes se sont croisées entre mes mains. Ça veut dire que nous y sommes ?

– Bof ! Si tu as trouvé ce que tu cherchais, tu es arrivé. Autrement, non.

– Booooon, mais le soussigné a besoin d'un bon endroit pour planter des fèves.

Je parcours les alentours du regard.

– Ça pourrait être ici. Ou pas. Comment je peux savoir ?

Gaia s'assied dans l'herbe et ne perd pas l'occasion de dégainer son ironie :

– Il n'y a qu'un moyen de le découvrir, superhéros : plante deux-trois fèves et vois ce qui se passe.

À certains moments, je la déteste vraiment.

Je décide de l'ignorer, pour me consacrer plutôt à l'expérience de contrôle. Cent pas en arrière, une bonne aspiration, les baguettes en position. Il est plutôt difficile de les faire rester droites et il est inutile d'essayer en bougeant les poignets ou en ajustant les mains. Il faut les penser en équilibre, alors les muscles du bras s'adaptent d'eux-mêmes, avec des déplacements trop minuscules pour que le cerveau les gouverne.

Le sentier s'insinue de nouveau dans la clairière des prunes, englouti dans l'herbe.

Des bouffées de sauterelles giclent sous le soleil.

Je pense aux fèves, au terrain idéal, argileux, compact et en légère déclivité. Parfaitement concentré. Mais je ne réussis pas à protéger mon esprit de l'image fugace de ce qui s'est passé il y a un instant, en ce point précis, quand les baguettes se sont croisées, ou qu'un pied s'est mal posé.

Aussitôt les deux fers se mettent à trembler et convergent avec enthousiasme. Confirmation ou exemple clair d'interférence ?

Je me penche pour ramasser une poignée de terre et l'émiette entre mes doigts avec un air de connaisseur. Ça n'est peut-être pas exactement de l'argile, mais l'endroit est quand même beau. Ça serait agréable de venir au moment de la cueillette, avec les fleurs blanches des pruniers et les branches des châtaigniers qui farfouillent dans le ciel. Ça serait agréable, même si les fèves et la marijuana se refusent à pousser.

– En tout cas, intervient Gaia, si on est arrivés ici, il doit bien y avoir un motif. C'est la thermodynamique de l'investigation : pas de recherche qui se conclut sur rien. Il suffit d'interpréter les résultats et tu t'aperçois que tu as trouvé quelque chose.

C'est peut-être le scepticisme du néophyte, mais ça me paraît une hypothèse hasardeuse.

– Qu'est-ce que tu veux interpréter, excuse ? Ou bien le terrain est adapté aux fèves, ou bien il ne l'est pas.

– Tu te trompes. Mettons qu'un type cherche un trésor et croit le trouver dans un champ. Il creuse en long et en large, déplace des roches, déracine des broussailles. Il ne trouve rien. S'en va désespéré. Le lendemain, tu passes là et tu vois un potager magnifique, déjà labouré et tout. Un vrai trésor, tu comprends ? Et le type l'avait sous le nez.

J'aurais quelque chose à objecter – ce type cherchait des doublons d'or, qu'est-ce qu'il s'en fout d'un jardin ? Avec ce que coûtent les légumes, on peut toujours s'en contenter, mais j'appellerais pas ça de l'"interprétation". Mais elle me vole mon temps. Sans transition de gestes ou de paroles, elle extrait

un couteau de sa poche, l'ouvre et coupe une branche fourchue.

– Bien. Fin de la première leçon. Maintenant, excuse-moi, mais je dois chercher Charles Bronson. J'ai moins de deux heures avant qu'il fasse noir. Tu viens avec moi ou tu te chronotransportes à l'âge de la pierre ?

Je décide de la suivre, protégé par le walkman, entre un piano, une basse et le mantra de *A Love Supreme*. Je renonce aux bruits du bois, crépitements de feuilles et de pensées, pour coller des notes de saxo à chaque reflet du soleil rasant, sur les buissons de genêts et sur les roches, et pulsations de basses sur les ombres longues des arbres et les brins d'herbe, un coup de pédale charleston pour une châtaigne qui tombe et le rythme de la caisse claire sur un vol de corneilles.

Un sac de toile pend à une épaule de Gaia. Du sac émerge la tranche d'un livre. Le livre est celui qu'elle est en train de lire. Je n'ai pas encore compris lequel. J'essaie d'imaginer. J'essaie de loucher. J'essaie de déduire.

Des trois volumes que j'ai amenés, je n'ai pas encore lu une page. Je pensais avoir plus de temps, mais je n'ai pas arrêté d'aller et venir, il fait nuit tôt et la lumière de la flamme qui rebondit entre les murs me donne le mal de mer. Le feu est fait pour raconter, pas pour lire. Je devrais peut-être apprendre à faire des bougies, mais les manuels de survie ne disent pas grand-chose, à ce sujet. Ils expliquent tout sur la cuisson à la vapeur dans un trou et sur le séchage de la viande sur des treillis de bois mais personne n'apprend à se fabriquer une flûte, à tirer des couleurs des plantes, à remplir l'attente pendant que les châtaignes grillent sur la braise.

Imposteurs. Cette "survie" ne vaut pas deux rots dans le sax ténor de Coltrane.

Maintenant la baguette de Gaia est si réactive que la pointe arrive à lui effleurer le nez. Dans une dernière bifurcation, nous abandonnons le sentier pour nous enfoncer dans une étendue de fougères encore trempées des pluies de la nuit. Je me demande quel goût elles ont. Grillées peut-être.

La plantation nous mouille bien puis s'interrompt d'un coup, au bord d'une petite côte qui descend vers une route.

Gaia regarde autour d'elle : l'endroit est familier mais elle n'arrive pas à le reconnaître.

Nous descendons sur l'asphalte et le suivons en montant.

Un demi-kilomètre plus loin, la magicienne m'arrache les écouteurs.

– Tu entends ?

Un instant. Je supprime l'écho du sax de Coltrane. Je règle les trompes d'Eustache.

– Des chiens ? je demande, incertain.

– Le chenil, derrière le virage.

– Charles Bronson est au chenil ? Tu n'avais pas dit…

– En effet. Visiblement, je suis fatiguée. Tu cherches un chien, tu en trouves deux cents. Typique.

Elle pivote sur ses talons, hausse les épaules.

– Changeons de coin. Ici, c'est comme se servir de la boussole dans un champ magnétique.

Nous retournons à la forêt. Nous éloignons.

Au bout d'une demi-heure, Gaia s'arrête. Elle est fatiguée. Je lui demande de continuer. Elle me passe une photo de Charles Bronson et les baguettes qui font un angle. Je veux expérimenter le pouvoir de la musique pour effacer de la tête interférences, doutes, trains de questions qui foncent à grande vitesse d'un bout à l'autre du cerveau.

D'habitude, si je mets le volume assez haut, j'ai du mal à entendre mes pensées.

Je détends les bras en les agitant vers le bas, mets les écouteurs et dirige mon esprit vers l'objet.

Au fur et à mesure que j'avance, la végétation s'épaissit. Une partie de la forêt que personne n'entretient depuis longtemps. Des arbres tellement enveloppés de lierre qu'on dirait une plante unique. Des enchevêtrements épineux d'aubépine et de houx. Des lianes de vigne vierge à faire envie à Tarzan.

Ok, concentré. Le chien. Disparu. Gaia qui m'observe. Empreintes de chien. Odeur de chien mouillé. Oreilles de chiens pendantes. Saint-bernard, tonnelet de grappa, avalanches. Disparu. Montagnes de fèves. Océans de marijuana.

Zéro réaction. Baguettes immobiles. Équilibre parfait.

Je n'avais jamais réussi à les tenir si fermement. Ce n'est pas du tout facile, en marchant.

Ça pourrait vouloir dire quelque chose. Ça pourrait vouloir dire : toujours tout droit.

Où est le disparu ? Où ? Où est le saint-bernard ?

Branches et arbustes mettent à dure épreuve l'équilibre des deux morceaux de fer.

Ne pas tenir compte des interférences. Toujours tout droit. Ne pas s'en mêler.

Eh là, putain, maintenant, oui, que je suis concentré. Où est-ce que je dois aller ? Hein ?

Les baguettes virent d'un coup sur la droite. Un mouvement improvisé, rapide. Un signal.

À droite, il y a un mur de ronces.

En bas, des branchettes brisées. Des empreintes d'animal dans la boue.

Des empreintes canines.

– Gaia, viens voir !

Elle est en train de suivre une tout autre direction. Elle s'arrête, vient de mon côté, s'agenouille sous mon index pointé.

– Un loup, décrète-t-elle, sûre d'elle.

– Un loup ? Comment ça, un loup ? Comment tu fais pour dire : "un loup" ? Un chien, tu veux dire. Un saint-bernard.

– Ce sont des traces de loup, insiste-t-elle. Dans le coin, on les connaît bien.

– Bien ? Mais ils n'avaient pas disparu ?

– Non.

– Vraiment ? Je ne le savais pas. Un de mes amis des Abruzzes dit que les écolos les parachutent en hélicoptère, il dit qu'il les a vus descendre, une fois…

Elle ne parle pas. Glisse la tête dans un trou entre les ronces, s'enfonce jusqu'à la taille. Le soussigné scrute les traces, perplexe. Cigarette, une des dernières.

Comme une bouchée indigeste recrachée de la gueule du bois, Gaia recule à toute vitesse.

Crie. Roule sur les branches et les feuilles pourries. Elle est bouleversée.

On comprend rien à ce qu'elle dit.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que t'as vu ?

Elle réussit seulement à dire : “Merde.” Puis répète : “Oh, merde !”

Bon. J'essaie de m'enfoncer là-dedans, à quatre pattes dans le trou. Les ronces griffent et déchirent.

Feuilles. Boue. Terre mouillée.

Une casquette verte.

Une oreille humaine.

Ce qui mouille n'est pas seulement de l'eau.

Odeur de mousse trempée de sang.

25. Nouvelle du jour

Trois heures de l'après-midi. Coup de fil à la caserne. *Driiing*. Voix habituelle. Ton altéré.

– Allô, ici Melandri. Tu m'expliques ce que c'est, cette histoire du cadavre que…

– Luigi De Rocco, trente-six ans, menuisier. Étranglé avec un fil de fer.

– De Rocco ? Ne dis pas de conneries.

– Si tu veux, je répète.

– Quand ça s'est passé ?

– Je ne sais pas. La fille qui l'a trouvé est venue ici hier soir, vers huit heures.

– Huit heures ? Et tu ne pouvais pas appeler tout de suite ? Il faut que je l'apprenne au bar, comme n'importe quel couillon ?

– Ça arrive. Et si tu fais un effort, tu comprends aussi pourquoi.

– Pas maintenant. Tu es allé sur les lieux, toi ?

– Tu n'as pas oublié ce que je t'avais dit ? Que tu devais arrêter d'écrire l'abréviation "les CC" pour parler de nous ? Qu'est-ce que ça te coûte d'écrire "les Carabiniers" ? Ça ne fait que neuf lettres en plus. Mais toi, rien du tout. Les CC ont dit, les CC ont fait. À la fin, les CC en ont eu marre. Plus d'exclusivité. Plus de traitement de faveur. Plus rien du tout.

– Bon, bon. Je te promets que j'écrirai "les Carabiniers", je te le promets. Et maintenant, tu m'expliques, merde, ce qui se passe ?

Cette fois, ils ne se sont pas contentés d'un doigt, ni même de tout le bras.

Trois heures plus tard, la première phrase de l'article achevait de danser sur l'écran.

Le carnet était rempli de notes. On lui avait réservé beaucoup d'espace. On lui avait donné jusqu'à huit heures.

Facteur humain. Le rédacteur en chef avait insisté. La clé du journalisme moderne.

Il devait y fourrer :

Les déclarations du maire sur le désarroi de la communauté devant ce grave crime.

Le portrait de la victime dans les souvenirs des voisins : gentil avec tout le monde, gros travailleur, tranquille et réservé. Adjectifs de palier, mais deux photos des interviewés signifiaient des exemplaires vendus en plus. On pouvait pas cracher dessus.

Les pistes de l'enquête. Vagues, à trois cent soixante degrés. Personne ne se prononçait.

La nouvelle, de toute façon, n'attendit pas la presse.

Vers midi, elle fit son apparition dans la boucherie du village et finit sur le comptoir avec une paire de côtelettes de porc. Le commis qui les préparait submergeait les clients de bavardages pour qu'ils ne s'aperçoivent pas de l'énorme épaisseur qu'il taillait. Au moment de peser, il réussit même le coup du doigt échoué sans savoir comment sur le plateau de la balance. La dame affronta la note salée avec une grande force d'âme et sortit dans la rue, un demi-kilo de viande fraîche à la main. Tout aussi fraîches étaient les nouvelles recueillies, mais coupées trop épaisses et frauduleusement engraissées.

Une demi-heure plus tard, on en parlait chez le coiffeur et les détails de l'affaire augmentaient à chaque coup de ciseaux, comme le tas de cheveux sur le linoléum.

Les vieux sur la place n'avaient pas formé de rassemblement pareil depuis que l'ancien curé s'était enfui avec la Slave. Deux ou trois femmes arrivèrent même, mais pas pour discuter. Elles venaient se reprendre leurs maris, ou leurs pères, qui au milieu des cris avaient manqué la cloche et risquaient de manquer aussi le déjeuner.

En début d'après-midi, au Cercle des chasseurs, on en était déjà à la réunion extraordinaire. La vile attaque contre leur catégorie devait être analysée. Il était urgent de trouver des solutions. Il fallait déterminer des stratégies.

Le trésorier prit la parole par-dessus les cris :

– Pour moi, l'important, c'est de ne pas se laisser intimider. Évitons aussi les battues solitaires, mais à part ça, n'ayons pas peur, comportons-nous comme avant. Plutôt, demandons-nous le pourquoi de tant de haine. Il faut devenir irréprochables, respecter les règlements, montrer que le chasseur respecte plus la nature que les écologistes…

La voix de Boni surnagea sur les autres :

– Et nous donner des grands coups de marteau sur les couilles. C'est quand même pas nous, les délinquants ! De la haine envers nous ? Mais dans quel film ? Laisse tomber, va, ça, c'est un groupe de dingues. Vous l'avez lu dans le tract : il n'est pas question de chasse, de pêche ou de tir à l'arc. Là, on veut exterminer le genre humain, en partant des plus antipathiques. Peut-être que demain ce sera le tour du boucher, après-demain des carnivores. Alors, je dis qu'une réunion entre nous, c'est inutile. Il faut impliquer tout le village, autrement ça semblerait que c'est seulement un problème à nous.

– D'accord, Boni, concéda un moustachu de l'autre côté de la pièce. T'as raison. Mais n'oublie pas que l'attaque est contre nous. Je suis pas contre en parler ensemble, avec le maire, avec l'adjudant, avec qui tu veux. Mais ensuite, c'est nous qui devons nous organiser. Premièrement, parce que le problème nous concerne plus que les autres. Deuxièmement, parce que nous connaissons ces montagnes comme personne. Troisièmement, parce qu'on peut se trimbaler les fusils sans que personne pipe mot.

La troisième motivation fit sursauter la salle. Le trésorier reposa le tas de papiers qu'il réarrangeait pour s'occuper les mains, fit taire les commentaires favorables et se limita à demander :

– Explique-toi mieux, Casale. Tu n'as pas confiance dans les carabiniers, dans la police, dans les gardes forestiers ?

– Les carabiniers font leur métier et merci beaucoup. Mais nous aussi, nous devons nous y mettre. Si vous ne voulez pas être ici de nouveau, d'ici une semaine ou un mois à pleurer un autre mort, il faut s'organiser, réagir.

Gilberto Rizzi agita en l'air son pansement pour demander la parole. Personne n'intervenait jamais en levant la main. La

plupart du temps, on élevait la voix, on s'interrompait ou on attendait un instant de silence pour se glisser dans la discussion.

Ce ne fut donc pas tant le geste qui éteignit la discussion d'un coup. Dans une autre discussion, on l'aurait ignoré. Mais le moignon du chef d'équipe était un sceptre d'autorité. Son avis était très attendu.

– Je comprends les préoccupations de Casale, je les comprends peut-être plus que n'importe qui, mais je veux inviter tout le monde au calme. Avec du sang-froid et des yeux bien ouverts, on peut aider beaucoup la communauté. C'est la seule réaction possible. Les autres risquent de mal finir.

Tandis que Rizzi poursuivait – durée prévue : au moins un quart d'heure –, Casale scrutait les visages. Sur les dix qu'il pensait enrôler, il était en train d'en revoir au moins trois. Ils hochaient la tête, baissaient les yeux, se mordaient les lèvres. Pas grave. Sept hommes suffiraient.

– Anceschi, toi, qu'est-ce que tu en penses ? demanda une voix dès que Rizzi eut conclu. On pourrait pas installer quelques petites caméras ? Je dis pas partout, je sais moi aussi que c'est impossible, mais au moins dans les endroits les plus battus, dans les miradors, près des ruines… C'est une idée.

– Corrado, mais qu'est-ce que tu racontes, idiot ? Après, si ça se trouve, tu vas tirer sur un faisan de trop et eux, ils auront tout enregistré. Laissons tomber, va, crois-moi.

Mais malgré l'invite, le problème vidéosurveillance resta sur le tapis encore une demi-heure.

Quand il fit nuit noire, la réunion se termina. Pas les polémiques.

Les rideaux de fer des magasins étaient baissés. Des chats faméliques se disputaient un os de poulet, entre les poubelles et la boucherie. Un vent glacé dispersait feuilles et touffes de cheveux devant l'entrée du coiffeur.

Les vieux de la place, rentrés à la maison pour dîner, luttaient déjà avec l'insomnie.

La nouvelle du jour, restée seule, chercha la dernière lumière. Peut-être qu'on l'avait gardée allumée pour elle.

Le four était chaud, la pièce accueillante. Deux jeunes attendaient que le pain lève comme il faut.

L'un dit :

– Tu as entendu parler du mort aux Banditacce ?

– Sale histoire.

– Mon père dit que c'est un rite écologique, continua le premier.

– Super, dit l'autre en jetant un coup d'œil sous le tissu.

Les miches, gonflées et molles, étaient prêtes à être enfournées.

26. Question d'instinct

Comme lutteur, il était nul. Pinta s'y connaissait. Il lui manquait la méchanceté.

Comme investissement, il valait moins que zéro. Juste empaillé, il pouvait rapporter quelque chose. En tout cas, pas beaucoup : la cicatrice de fil de fer gâtait le cou et dévaluait le trophée.

Comme loup, il n'était pas à la hauteur de sa réputation. La grand-mère du Petit Chaperon rouge l'aurait tenu en respect avec une aiguille à tricoter. Les trois petits cochons l'auraient mangé tout cru.

Peut-être la nuit, avec une forêt autour, qui sait. Dans une cage même Godzilla peut paraître inoffensif.

Ils l'avaient affamé pendant trois jours. Assez pour le rendre féroce sans trop l'affaiblir. Ils lui avaient mis sous le nez un chat noir qui s'était porté malheur en coupant la route du Pourri. Le chat était en piteux état. Même alimentation que l'adversaire assaisonnée de deux ou trois coups de bâton. Le chat saignait.

Au bout de deux minutes, l'autre saignait plus encore. Il s'en fallut de peu qu'il reste aveugle. Pinta s'abstint quand même d'intervenir. La défaite des favoris le faisait jouir.

En un quart d'heure, la rencontre était finie. Aux points, le chat aurait gagné. Il avait attaqué le premier. Avait gardé l'initiative. Il était le vainqueur moral, même si le loup était en train de le manger.

Celui-là terminé, c'était le tour du Nigérian.

La méchante bête des fables contre l'Homme noir. Un défi intéressant. Dommage qu'il ne soit pas conseillé pour les enfants.

Avant tout, il fallait convaincre le loup. Autrement, mieux valait l'abattre. En faire une momie. Au pire, l'utiliser comme

cobaye pour une paire de pitbulls. Mais avec ce qu'il avait coûté, Mahmeti ne serait pas content.

– Du temps perdu.

Le Pourri était en veine de polémique. Avant que Pinta et lui ne lui brisent les genoux, Moi-Je-Suis-Un-Gladiateur Geims avait balancé des coups de pied à répétition. Le Pourri s'en était pris deux ou trois dans les côtes. Il avait encore du mal à respirer. Ça le rendait nerveux.

– Le loup n'attaque pas l'homme, tout le monde le sait.

– Le chien non plus, alors, rétorqua Pinta. Il faut un entraînement.

– Quel entraînement ? C'est l'instinct qui compte. Le loup n'attaque qu'en bande.

Pinta laissa tomber ses bras le long du corps.

– Quelle chance, nous avons un expert ! Qu'est-ce que ça veut dire, toutes les dix doses, on offre un documentaire sur vidéo ?

– Va te faire foutre.

– Et ce pendentif de pédé, alors ? Il était dans le pacson ?

Au poignet du Pourri pendait une petite amulette en forme de tête. Le cocaïnomane la contempla une longue seconde, en la tournant entre ses doigts.

– Jim Morrison n'était pas pédé, ignorant.

L'espace entraînement était au fond de la porcherie. Celle qui avait été rénovée. Un rectangle de huit mètres sur cinq, séparé du reste par un grillage métallique. Un petit portail mettait les deux secteurs en communication.

De l'autre côté, il y avait les box, vingt, disposés sur deux files, un couloir au milieu. Pour prélever les animaux, on utilisait des cages de petites dimensions. Avec un peu de pratique, on apprenait à les faire entrer sans trop d'histoires. Seules les bêtes dressées avaient l'honneur de la laisse.

Le Nigérian finit de passer la serpillière et alla se préparer. À cause de la blessure, il aurait dû attendre plus longtemps mais quand on a une dette de soixante millions, on oublie vite les congés maladie. D'ici peu, il ne serait plus le seul gladiateur de l'écurie. S'il ne se remuait pas un peu, il risquait de perdre son poste.

– Tu as remarqué dans quel état minable, il est, Nigeria, ces derniers jours ?

– Non, répondit Pinta. Qu'est-ce qu'il a ?

– Il est sale à dégueuler. Il pue. Ses putains de cheveux, y vont dans tous les sens.

– Et alors ?

– Alors, il y a quelque chose, dit le Pourri. Il est toujours bien propret, en ordre, avec un ruban qui lui tient les tresses. Qu'est-ce qui lui prend, putain, maintenant ?

– Pourquoi tu lui demandes pas ?

La main de Pinta indiqua le gladiateur qui sortait tout bardé du débarras.

Le Pourri baissa la voix.

– Il va pas me le dire. Il se chie dessus dès que je lui adresse la parole.

– Ça va, Nigeria ? demanda Pinta. Fais gaffe de pas buter celui-là aussi, hein ? S'il ne veut pas se battre, tu lui balances quelques coups. Mais doucement. Très doucement.

Les deux hommes allèrent se placer de l'autre côté du grillage. Le Nigérian devait monter sur la cage du loup et soulever la porte à guillotine. Pinta paria avec lui-même : l'animal ne sortirait même pas. Pour parer à toute éventualité, une échelle double ouverte près du mur faisait fonction de zone refuge pour le gladiateur. Pinta paria encore : elle ne servirait pas.

– Mettons qu'il fasse des conneries, dehors, reprit le Pourri comme le noir franchissait le petit portail. Les carabiniers le chopent, l'arrêtent, menacent de le réexpédier chez maman Afrique. Alors, lui, il se joue sa seule carte. Tu sais laquelle ?

– Non. Et peut-être tu me l'expliques après, d'accord ? Je veux voir ce qu'il va combiner, ce putain de loup.

Sidney ouvrit la cage.

Pari gagné.

Le Nigérian sauta à terre et alla se placer devant l'ouverture.

Pinta crut entendre un grognement. Sur la gueule du loup fleurirent des crocs.

Sur celle du Pourri, une cigarette et encore des mots.

– Tu vois ? Question d'instinct. Et de toute façon, écoute : quand ce type se retrouve devant les carabiniers, il sort tout de suite l'histoire du pauvre malheureux, parle des méchants qui l'ont réduit en esclavage, parle des combats, peut-être qu'il s'attend que par reconnaissance on le renvoie pas chez lui, on le nomme citoyen honoraire. Et en attendant, nous, on nous fout dedans.

– Mais pourquoi tu profites pas du spectacle ? rétorqua Pinta qui était en train de perdre patience.

– Spectacle ? Quel spectacle ?

En effet, il n'y avait pas grand-chose à voir.

Dans le dos des deux spectateurs ennuyés, l'aboiement des chiens se fit plus intense, saturant la salle d'échos métalliques. Un instant plus tard, Ghegno apparaissait à l'entrée opposée du bâtiment. C'était l'heure de la pâtée. Ceux de la première rangée entendaient le grincement de la carriole et donnaient le signal. La carriole contenait des kilos de viande.

Pinta se tourna, vit l'amas de déchets, cous de poulet, abats et os à ronger. Il parcourut le couloir entre les cages, en priant que le tapage ne réveille pas son mal de tête. Il salua l'autre d'un signe de tête, parler était inutile. La main pêcha un lambeau de chair dans le tas. Difficile de dire quoi.

Dans un geste plastique de lanceur de base-ball, Pinta creusa le dos, pointa le bras libre vers le ciel, recula l'épaule et balança le paquet de viande de l'autre côté du grillage, au centre de l'arène. Un filament de gras alla embellir le cheveu dépeigné du Pourri. Le reste arriva à destination, juste derrière le Nigérian.

S'il fallait jouer sur l'instinct, la faim était sûrement le plus fort.

Le Pourri se passa une main sur la tête d'un air dégoûté.

Le loup bondit hors de la cage.

Sidney eut un sursaut.

– Ne lui laisse pas toucher la bouffe, cria Pinta en approchant du grillage.

– D'après moi, on se trompe, dit le Pourri.

– Pourquoi ? Tu sais que, maintenant…

– On se trompe. Banania doit dormir ici tout le temps, il doit pas sortir faire ses trucs. Il nous balance.

Pinta chercha un ton accommodant.

– Écoute, Pourri, aujourd'hui, c'est lundi : pourquoi tu n'inaugurerais pas la Semaine Sans Parano et tu te calmerais pas un peu ?

Le loup jouait sur l'astuce. Attaquer un homme armé d'un bâton, il ne voulait pas en entendre parler. Il essayait de l'effrayer en découvrant ses canines. Essayait de le contourner, de bondir de côté et de s'emparer de la bouffe.

– C'est pas de la parano. Pour autant qu'on sache, Nigeria pourrait déjà s'être mis d'accord avec les carambas. Nous, on tient pour acquis que c'est qu'un *pauv' nèg'*, mais en attendant, il peut avoir des micros partout, enregistrer toutes nos conneries sans même qu'on pense à jeter un coup d'œil sous ses fringues quand il arrive ici.

Pinta fit appel à son droit de ne pas répondre. Il voulait se concentrer sur le loup. Mahmeti ne serait pas content.

– Tu sais quoi ? poursuivit l'autre. Quand on a fini ce truc inutile et que tout le monde rentre à la maison, moi je colle au train de notre ami. Je veux y voir clair, dans cette histoire. Ce type, il nous balance.

– Excellente idée, commenta Pinta et pour souligner le concept, il ajouta un clin d'œil et le pouce droit levé.

Le même geste, à l'envers, aurait dû être adressé aux gladiateurs. Plus qu'un combat, ça ressemblait à un duel entre deux joueurs de basket-ball. Le loup cherchait à marquer, le Nigérian défendait. Peut-être fallait-il intervertir les rôles.

– Laisse-lui prendre un morceau, cria Pinta.

Les chiens avaient arrêté d'aboyer. Le temps de dévorer la ration, et il reprendrait.

Le loup bondit dans l'ouverture que le Nigérian lui concédait. Un reste de côtelette dans la gueule, il essaya de se réfugier de l'autre côté pour se le manger en paix.

– Maintenant, attaque-le, cria encore Pinta.

C'était ce qu'il fallait faire. Il est plus facile de lutter quand on a quelque chose à perdre que d'attaquer pour l'obtenir.

Le Nigérian frappa le loup sur les omoplates.

À la deuxième tentative, le gourdin se bloqua entre les mâchoires de l'animal.

– Question d'instinct, commenta le Pourri, satisfait, un instant avant de fouiller ses poches pour disposer dans sa main le précieux kit du parfait cocaïnomane.

DOCUMENT 6

Tiré de *La Flèche. Hebdomadaire d'information de la Zone protégée Valmadero*

Ils ne se sont pas contentés d'un doigt, cette fois. Ni même de tout le bras. Ils ont étranglé et tué un homme de trente-six ans, marié, père de famille honnête, sans précédents judiciaires, gros travailleur, un des meilleurs menuisiers de la vallée. Sur les enquêtes – coordonnées par l'adjudant Martelli – règne comme toujours la réserve maximum, mais l'hypothèse d'un lien entre ce meurtre et l'ignoble mutilation subie par Gilberto Rizzi est certainement prioritaire. Bien sûr, les différences entre les deux épisodes ne manquent pas – en premier lieu, l'absence de revendication de l'homicide. Cependant, les diverses analogies qui peu à peu se dessinent forment un tableau toujours plus plausible. Sur la base de récentes indiscrétions, l'intérêt des enquêteurs serait en train de se focaliser sur l'aspect rituel commun aux deux délits. L'un et l'autre de ces événements ont pour décor la forêt, souvent fréquentée dans un passé récent par des sectes sataniques et païennes. Chez l'un et l'autre, le sang coule en abondance, comme s'il était dans l'intention des bourreaux de l'utiliser pour de macabres ablutions. Les deux épisodes rappellent des dynamiques sacrificielles, avec des membres mutilés et des cadavres offerts aux dieux de la selve. Ce n'est pas par hasard, au dire de Rizzi précisément, si durant le premier de ces cérémonials, les militants de l'Armée madéroise de Révolution animale portaient des masques de bois probablement de fabrication africaine, utilisés par les chamans de mystérieuses tribus. Cela suffit pour penser à une dramatique convergence entre le monde des sectes et le commando terroriste responsable de diverses actions depuis un an et demi.

Le maire de Castel Madero, Alfonso Taddei, a exprimé aujourd'hui, dans une conférence de presse, l'indignation de la communauté devant le tragique événement…

27. Fragiles désirs

J'ai fini les cigarettes. J'ai très peu de marijuana.

J'ai cherché refuge dans le thé, mais à la troisième bouffée il m'est venu envie de vomir. Peut-être qu'il ne faut pas aspirer.

Les feuilles de prunier ne sont pas encore sèches. Elles brûlent mal et puent trop.

La saison des petits champignons est aussi lointaine que les hirondelles. Le soleil de la psilocybine est couché depuis longtemps.

Il n'est que huit heures du matin et déjà une journée désastreuse s'ouvre devant moi.

– Normal. Les premiers temps sont toujours les plus durs.

Bientôt j'aurai mes fèves. Bientôt j'aurai assez de ganja pour soulager les peines de Babylone et obtenir en échange des lots généreux. Pommes de terre. Tabac. Piles pour le walkman. Mousse à raser.

Puis les douces caresses de la civilisation troglodyte convaincront d'autres pionniers de s'unir au soussigné. Quelques-uns cultiveront les pommes de terre. Quelques-uns du tabac. D'autres tireront de la mousse à raser du jus de sureau pressé. D'autres encore inventeront un générateur électrique alimenté par les crapauds.

Pour le moment, il faut de la patience.

En attendant, un solide et savoureux déjeuner pourrait me réconforter, me convaincre de ne pas abandonner.

– Aubergines marinées à l'huile. Fromage frais. Pain d'Altamura. Olives.

On peut pas dire que le soussigné ait des prétentions exorbitantes. L'existence possède déjà ses propres fardeaux, inutile de l'appesantir au-delà du nécessaire. Le style de vie essentiel n'est pas seulement éthique, esthétique et baratin

varié. Il répond à un désir primaire. En consommant plus qu'il ne faut, Babylone se consume elle-même et court au suicide. Le soussigné préférerait éviter.

Problème : le soussigné ne cultive pas les aubergines. Ce n'est pas un expert en production fromagère. Il sait confectionner un pain correct seulement s'il est muni des ingrédients adéquats. Des olives, par ici, on n'en a jamais vu.

L'unique possibilité est une politique du désir privée de médiations.

En un mot, voler.

Activité rejetée par la majeure partie des codes moraux.

Ce qui n'explique pas le béguin de Jéhovah pour la figure du détrousseur.

Dans les Évangiles, le seul individu à recevoir, en personne, de Jésus la promesse du paradis, c'est un voleur. Aux autres, il dit des trucs qui l'engagent moins, genre ta foi t'a sauvé, etc. Il y en a un, il le fait carrément ressusciter. Mais personne comme Disma, le malfaiteur crucifié. Maintenant, il se peut bien que Jésus, en cette circonstance-là, n'ait plus toute sa tête. *Ecce homo*, c'est compréhensible. Il est possible aussi que parmi ceux qui lui ont donné du vinaigre à boire, cet autre qui l'insultait et les gens en dessous qui faisaient du bordel, il entende celui-là qui reste dans son coin sans avoir même besoin d'un petit miracle et qu'il le prenne en sympathie, il s'en fout que ce soit un voleur, il lui promet le paradis. Et il se peut aussi que celui-là, étant voleur, profite un peu de la situation, histoire de s'en aller en beauté, avec un dernier vol, le meilleur.

La vie éternelle.

Quoi qu'il en soit, l'Église ne peut pas se permettre tellement de distinguos. Le chef a disposé et ça se discute pas. L'Église définit comme "saints" tous les individus qui se trouvent certainement au paradis. Où est passé Disma, le saint voleur ? Il y a les saints croisés, les saints inquisiteurs, des saints comme Paul, un infiltré des services secrets de Rome qui travaillait aussi pour le Mossad. Mais le seul nommé par Jésus en personne, il n'est pas là. Un saint voleur ? Je vous en prie ! Disons qu'il est "bon", et au revoir et merci.

Il n'y a qu'au Brésil qu'on lui a dédié une église, São Dismas, elle s'appelle, et il paraît qu'à Rome, il n'y a pas d'objections. Au fond, ils ne peuvent pas trop tirer sur la corde. "Je viendrai comme un voleur la nuit", c'est pas moi qui l'ai dit. Et aussi tous ces pains, ces poissons… Si à la place des évangélistes, il y avait eu un bon reporter, vous auriez vu la tête du miracle ! L'hypermarché de Bethsabée dévalisé le même jour et personne qui fait un plus un égale deux. Du reste, la grande distribution est un puits sans fond de gaspillage et de dilapidation. Des tonnes de marchandises qui finissent dans les décharges avant que quiconque puisse les acheter. Chicorée et épinards qui pourrissent sur les rayons. Fromages moisis. Légumes au-delà de la date de péremption.

Soustraire quelque chose au gaspillage organisé ne me semble pas un délit. Au contraire.

Fort de cette absolution, je m'accroche le sac à dos et descends vers le village avec les Boredoms dans les oreilles.

Je traverse la clairière des cyclamens. Entre dans le bois des chênes verts. Un soleil froid brille entre les branches. Je débouche dans la prairie du bourg fantôme. Longe le verger. Des vols de corneilles s'élèvent de l'herbe et des mottes de terre remuées par les sangliers. Sur le vieux néflier, des feuilles toujours plus rouges, des fruits presque mûrs. Du four commun pointe le museau d'un renard. Des merdes de chevreuil entourent le lavoir.

Juste après la placette, je prends le raccourci qui descend vers le Rio Conco. Je suis la vallée, attentif à ne pas glisser sur les pierres humides, et rejoins la route goudronnée à un virage au-dessus du pont. Avant de recevoir la bienvenue de Castel Madero, commune d'Europe, commune dénucléarisée, jumelée avec Erdekan (URSS), un mince écriteau m'indique la bretelle du supermarché.

Par rapport aux centres commerciaux de la même chaîne, celui-là est en version bonsaï.

Dix places de parking, six minuscules chariots, trois petites vieilles desséchées qui errent entre les rayons. Il n'y a que les prix qui n'ont pas rétréci.

Je m'approche du comptoir des légumes d'un air intéressé. Je tends la main vers un pied de laitue. Je feins de vouloir le scruter avec attention. En réalité, je prends mon temps. Je lance des regards obliques alentour. J'étudie le champ de bataille. Je ne suis pas expert en vols alimentaires. Pendant une longue saison, je me suis consacré au pillage de CD. Avant qu'on invente les étuis antivols et le téléchargement sur la Toile.

D'après les caractéristiques du lieu, je dirais pas de caméras. Rien que des miroirs. Instruments ambigus par antonomase. Armes de résistance dans les mains d'Archimède. Précieux alliés, quand on se passe le rasoir sur le hérissement de la barbe. En même temps, odieuse métaphore du tribunal de la conscience. Sources inépuisables de narcissisme. Et, en l'occurrence, prolongements panoptiques des regards flicards.

Difficile d'exprimer un jugement.

Tant mieux. L'important est de localiser. Évaluer les angles d'incidence. Repérer les points aveugles.

Je pose mon sac entre mes pieds. Je me couche quasiment dessus, feignant, le bras tendu, de vouloir atteindre un chou-fleur. En attendant, l'autre main travaille sur les lacets de l'ouverture. Agrippe les primeurs les plus proches : poignées de blettes, pommes de terre, courgettes. Les fait glisser à l'intérieur.

L'opération finie, on passe au rayon conserves. Même technique. Maïs, haricots, germes de soja.

Entre les bocaux de tomates pelées et une conserve de pêches au sirop, l'œil trébuche sur un bocal de pâte à tartiner au chocolat.

Attention.

Il ne s'agit pas de première nécessité, alternative irréfutable au régime néandertalien.

Il s'agit d'une envie. Quelque chose de superflu. Désir transformé en nourriture par les sorciers de Babylone.

Que faire ?

Que signifie s'en emparer ? Cela signifie-t-il se réapproprier ce désir, volé au soussigné pour l'emprisonner dans une crème au cacao ? Ou plutôt, cela signifie-t-il perpétuer le cirque des besoins induits ainsi qu'un système productif qui

engendre injustice et désastres écologiques ? Et à travers le vol est-ce qu'on participerait à un petit sabotage du système lui-même ?

Je regarde mieux, sans perdre de vue les miroirs. Il y a plusieurs sortes de bocaux de pâte à tartiner, pour satisfaire des exigences diverses. Parmi eux se détache le modèle biologique, avec du cacao du commerce équitable et des noisettes cultivées sur des terrains confisqués à la Mafia.

Peut-être vaut-il mieux chourer ce dernier. Pour ne pas perpétuer, etc.

Peut-être pas, s'agissant de sabotage.

Dans le doute, j'empoche les deux sortes. À côté de moi, une minuscule vieille me cligne de l'œil, amusée. Elle se penche sur le puits des surgelés, en extrait un poulet enveloppé de cellophane, vient vers le soussigné, m'effleure, laisse tomber le volatile dans le sac à dos. Sans se retourner, en continuant, elle me fait un signe du doigt dans le dos : à plus tard. Puis elle s'arrête devant les bouteilles, harponne un pur malt et se le glisse dans la manche de la veste, bloquée sur le poignet par l'adhérence hermétique du velcro.

L'employé des saucissons a dû remarquer quelque chose. Grâce au miroir, je le vois se lever et venir par ici. Bon signe : les armes de l'ennemi se retournent contre lui. J'ai quelques secondes pour me préparer à l'impact.

– Vous cherchiez quelque chose ? demande-t-il d'un air soupçonneux.

Et le soussigné :

– Oui. Des carottes à la liqueur. Vous en avez ?

– Hein ? Jamais entendu parler. Vous êtes sûr que ça existe ?

– En vérité, non, mais j'en avais envie. Peut-être que vous pourriez en suggérer la production à quelque représentant, quand vous en aurez l'occasion. Pour le brevet, on peut se mettre d'accord.

Il hoche la tête avec un sourire de circonstance et retourne à ses produits. Le soussigné, rapide comme une érection matinale, pointe vers la sortie et se retrouve dehors.

– Jeune homme… appelle la voix de la vieille du coin du bâtiment.

Elle est en train de sortir de sous sa jupe un paquet de mozzarella. J'ôte le sac de mon épaule et lui tends le poulet.

Tandis qu'elle le range dans son panier, elle me regarde et dit :

– Moi, je viens tous les mardis, et vous ?

– Bof, je sais pas, c'est la première fois que…

– Écoutez, si ça vous dérange pas trop, vous viendriez pas tous les mardis, vers cette heure-ci ?

– Vraiment…

– C'est un bon endroit, vous savez ? On fait de bonnes courses. Et vous voyez, votre sac à dos… Il est tellement grand, pratique. Moi, sous ma jupe, un petit bifteck ça tient, au maximum, mais là-dedans… Bref, à vous de voir, si vous pouvez…

Elle laisse la phrase en suspens. Ramasse ses affaires, arrange ses vêtements et allez.

– Je vous dis encore au revoir, hein ?

– Au revoir, je réponds. À mardi.

Elle tourne la tête et me cligne encore de l'œil.

Dieu sait si je vais vraiment revenir.

Dieu sait si ça ne lui plairait pas, après les courses, de m'accompagner à la grotte. J'ai comme l'impression qu'elle est seule, dans le coin. Pas d'enfants. Pas de petits-enfants. Un petit-enfant troglodyte, ça pourrait même l'arranger. Au fond, j'ai tout ce qui lui sert : une bouche pour dévorer des plats et poser des questions, deux oreilles pour écouter des histoires et des bilans médicaux, le sac à dos pour engranger le butin.

Je me le mets de nouveau sur le dos et prends la route du retour.

Je dois bien réfléchir sur le moyen de cacher ça. Pas à cause des rats, des chauves-souris ou des sauterelles dépigmentées qui habitent les fentes du gypse. Non. À cause de Gaia. En voyant ces produits, elle ne pourrait pas se retenir de me tourner en dérision. L'aspect sabotage lui échapperait. Elle en déduirait que je suis encore dépendant de mon ex-civilisation. Elle ne se rendrait pas compte que l'important, c'est de ne pas acheter, substituer l'acquisition par quelque chose d'actif et de ludique. Je ne vois pas la différence entre tendre la main pour cueillir une pomme et en faire autant pour escamoter un risotto.

Je regagne la grotte, accompagné de pensées confuses.

La porte est tirée. La porte, c'est cinq petits chênes verts attachés ensemble, fixés au chambranle par une corde plus grosse enduite de boue. Elle sert seulement à garder la chaleur : pas de verrou, pas de cadenas. À l'intérieur filtre déjà une très faible lumière. Les braises palpitent dans le fourneau de pierre et d'argile. Une traînée de fumée court sur le plafond et va se glisser dans l'ouverture au-dessus de la porte.

L'air a un goût fumé. On dirait qu'on respire de la saucisse de Francfort.

Le rouleau de couvertures est la première chose que je remarque.

Puis les chaussures.

La tête qui pointe à l'extrémité opposée fait tout un avec le noir.

Seigneur, un autre mort ? Non.

À première vue, on dirait qu'il dort.

28. Décorations de Noël

Ils le cherchaient depuis une demi-heure. Sans résultat.

Des faisceaux de lumière électrique se croisaient sur le terrain, dos courbés, bâtons improvisés qui fouillaient dans l'herbe.

– Pour moi, il se l'est repris, insista Erimante pour la énième fois.

– Pour moi, on peut laisser tomber, dit Défenses d'Or, trompée et déçue par la forme d'un caillou.

– D'ici un quart d'heure, on s'en va, décida Sanglier Blanc.

Lui aussi commençait à désespérer. Mais il tenait beaucoup à un certain style de communication, et sans ces deux phalanges la revendication pouvait apparaître tronquée, au moins autant que la main droite de la dernière proie.

On sait que la hâte ne réussit pas au soin des détails. Une embuscade précipitée, un choix aventureux, et pile au moment crucial déboulent les autres avec chiens, fusils et compagnie. Ces autres que personne n'a vus, cachés dans les environs, une battue collective prise pour une chasse solitaire. Peut-être un piège, carrément. Pas le temps de bloquer le bras comme il faut, d'abattre la hachette, de ramasser le bout de chair et de le mettre en sûreté dans le sachet thermoprotecteur. Il fallait filer, c'est tout. Mais la revendication doit être faite, c'est nécessairement maintenant, pour démontrer qu'on n'a pas de rapport avec les gens étranglés. Autre genre, autre style, autres modalités.

Voilà pourquoi Sanglier Blanc agrippe la main du chasseur, sélectionne l'index, le porte à la bouche et mord sèchement, les incisives écrasant l'articulation. Il sait qu'il peut le trancher. Il y a quelque temps, il a lu dans le journal l'histoire d'une dispute entre automobilistes finie de cette manière. Un des deux harangue l'autre, l'index pointé. L'autre n'y réfléchit pas à deux

fois, il bondit en avant, agrippe le doigt entre les dents et détache la première phalange. Sanglier Blanc fait la même chose. Sauf que des phalanges, il y en a deux.

Pendant quelques minutes, il conserve le doigt entre langue et palais, puis le sang, l'essoufflement et un accès de vomissement le contraignent à ouvrir la bouche. La main n'est pas assez leste pour agripper au vol le précieux vestige. Il tombe dans l'herbe haute : pas le temps de le ramasser.

– Peut-être qu'un chien se l'est mangé, tente d'imaginer Défenses d'Or.

– Les chiens ne mangent pas la chair humaine, dit Erimante.

– Non ? Qui l'a dit ?

– Un machin, à la télé. Et, de toute façon, je voulais dire que pour moi il faut changer encore une fois de stratégie.

– Encore ?

Défenses d'Or bougea du pied un buisson de faux houx. Erimante reprend :

– En bas, quatre-vingt-dix pour cent des gens naissent avec le fusil déjà en main. Si on machine les chasseurs, les gens risquent de ne pas comprendre.

– Et qu'est-ce que t'en as à foutre ? demanda le président. On doit exterminer les humains, pas fonder un parti.

L'autre se raidit, une touffe de barbe bloquée entre les doigts. Il fixa un instant ses compères, tandis que le faisceau de la torche dérangeait les étoiles. Puis explosa d'un rire libérateur.

– Puuuutain, Blanc, une seconde j'ai pensé que tu parlais sérieusement.

– Tout le monde doit le penser. Si tu leur fais pas peur, personne t'écoutera.

– T'as raison, mais comme ça t'effraies que les machins et les autres se sentent tranquilles. Entre les deux, mieux vaut partir des coupables de tous les jours, ceux qui pensent avoir la conscience tranquille et machin. Je sais pas, moi : faire avaler du fumier à ceux qui mangent certains hamburgers. Séquestrer le téléviseur à ceux qui regardent certaines émissions. Des machins de ce genre.

– Mais toi, t'étais pas branché sur les autruches ? demanda Blanc, un peu perdu.

– Si ça ne tenait qu'à moi, ajouta Défenses d'Or, on irait voir les ouvriers de la voie ferrée et on leur couperait la main à tous. Si on veut parler des dégâts sur l'environnement, c'est eux les plus dangereux. Et tu vas voir : si on leur ferme le chantier parce qu'il y a trop de poussière, ils vont aller pleurer au syndicat pour qu'on le leur rouvre.

Pour éviter de répondre, le patron regarda sa montre.

– On peut y aller, dit-il.

– Et la revendication ?

Sanglier Blanc fouilla sa poche et en tira une feuille froissée. Lettres et caractères de revues forment l'inscription : "Celui-là, vous pouvez vous le fourrer dans le cul."

– Elle est à jeter, dit-il à la fin.

– Et si on trouvait un autre machin ? demanda Erimante.

– On les vend pas au supermarché.

– Mais au supermarché, on vend du savon. Moi, avec le savon, je fais de ces sculptures…

– Tu veux y mettre un doigt en savon ? Tu sais que c'est pas une mauvaise idée ? Blonde, qu'est-ce que t'en penses ?

– Je pense que c'est même encore mieux. Genre suppositoire.

– Alors, d'accord, arrêta le président, excité. On fait comme ça. Doigt de savon et feuille de papier. Ça me paraît grandiose.

Entre les tas de feuilles et les bogues de châtaignes commença la descente vers la vallée. Raide, sans sentier, dans une nuit bleu sombre encombrée d'étoiles. Des reflets azurs ourlaient l'herbe et les troncs, comme un téléviseur allumé dans une pièce sombre.

Plus haut, encastrées dans un genévrier genre décoration de Noël, deux phalanges de Sauro Boni indiquaient la lune au-dessus de la cime des sapins.

29. Une heure d'avance

– Pense ce que tu veux, Pinta. D'après moi, il faut en parler avec Mahmeti. Un point, c'est tout.

– Putain, en quoi ça me regarde, Pourri ? Parles-y toi, avec Mahmeti, je n'ai pas compris…

Pinta se serra dans la couverture. Le maillot de foot n'était pas le maximum, par une nuit pareille. Il faisait un froid de gueux et le camion était déjà en retard. Pas vraiment les conditions idéales pour s'envoyer un *Pourri's Late Night Show*. Sur la nationale, des autos agitaient sporadiquement le paysage acoustique, fait de feuilles, vent, grillons et eau sale.

– Allez, Pinta, fais pas le con. Tu le sais qu'avec le grand chef, on s'entend pas bien.

Et Pinta :

– Tu veux savoir pourquoi ? Premièrement, parce que vous utilisez la même drogue. Deuxièmement, parce que lui, il sait la gérer et toi, zéro. C'est pour ça que tu le débectes.

– Conneries ! Tout le monde le sait que c'est à cause du mal au dos et de cette putain de pommade inca, protesta le Pourri. En tout cas, la question n'est pas là. La question, c'est que le nègre va nous balancer, tôt ou tard. Il faut absolument qu'il dorme dans le chenil.

– Erreur. Tu as dit qu'il connaît deux Italiens ? Si jamais il disparaît, eux, ils vont venir le chercher. Alors là, oui, que le bordel éclate. Mais je te le répète : pour moi, il se chie aux brailles, il ne raconte rien à personne.

Le Pourri bondit sur son siège :

– Mais alors, tu m'écoutes pas ! J'ai dit : avec tous les carabiniers qui traînent dans le coin maintenant pour l'histoire des satanistes…

– Écoterroristes. Qu'est-ce qu'il vient foutre, Satan, là-dedans ?

– Bon, ben, bref, ils sont ce qu'ils sont, en tout cas d'ici deux jours, si lui, il continue à habiter dans sa belle grotte, ça finira qu'ils vont le choper, l'interroger comme suspect : "Qu'est-ce qu'il peut bien faire, ce nègre, dans une caverne au milieu des bois ?", ils vont découvrir où il travaille, ils vont *sûrement* venir nous casser les couilles et si après ils arrivent à le coincer pour une raison ou une autre, lui, il ouvre le robinet et il commence à parler de moi, de toi, de Mahmeti et de nos mamans. Il nous couvre de merde à vie, c'est moi qui te le dis.

La flamme du briquet éclaira l'habitacle de la Transit. Une grosse voiture se glissa dans le parking et alla se placer au fond, devant la rangée de peupliers qui cachaient la vue de la rivière et de la nationale. Pinta entrevit un visage sombre, féminin, à la place du passager. Il alluma les phares et les pointa contre l'obscurité. La lumière effleura la vitre arrière de l'auto. Une minute plus tard, la berline manœuvrait et sortait de l'esplanade. Pas de putaniers, *please*.

Cinq pachydermes de caoutchouc et de tôle reposaient dans le coin le plus sombre du quadrilatère de terre battue. Les conducteurs faisaient de même, après des heures de goudron et un coup vite tiré avant de sombrer dans le sommeil. Il n'y avait pas de raison de les déranger.

– D'accord, laissons tomber Mahmeti. Pour le moment, on se débrouille tout seul : on prend Nigeria à part et on lui fait un beau discours. Point final.

– On lui a déjà fait, le discours. Et on a aussi dérouillé ses amis. Qu'est-ce que tu veux faire d'autre ?

– Mettons que dans le combat de vendredi Nigeria se fasse mal. Ses amis italiens s'en aperçoivent, le cuisinent, il dit que ça lui est arrivé au boulot. Mais eux, ils le lâchent pas, tu sais comment ils sont ces amis des nègres, ils commencent à lui dire qu'il doit porter plainte contre son patron, que certainement il a négligé les normes de sécurité et patati et patata, jusqu'à ce que lui, il explose, se mette à pleurer, fasse sa scène et demande qu'ils l'aident contre les gros méchants qui le font

combattre des chiens. Et alors bien le bonjour au brave vieux Pinta et à Jakup Mahmeti *je viens d'Albanie*.

Pinta sortit de l'auto pour aller pisser. Où étaient passés les types de Fazbar ? Une heure de retard et même pas un coup de fil. Est-ce qu'il fallait s'inquiéter ? Peut-être. Pour le moment, il s'inquiétait surtout à l'idée que le Pourri s'aperçoive du retard. Deux paranos pour le prix d'une.

– Tu sais qu'il n'y a pas de solution ? l'avertit une voix tout de suite dans son dos. Je crois que le mieux, c'est qu'on le fasse disparaître, le nègre. De toute façon, maintenant on en a d'autres qui arrivent et on continue pareil. Expédions-le en Allemagne, je sais pas, Mahmeti devrait y avoir des parents. Autrement, on le bute comme ce chasseur, avec du fil de fer et tout, comme ça, c'est toujours la faute de ces putains de satanistes, ou je sais pas quoi.

Pinta pivota sur ses talons, un étrange sourire imprimé sur le visage. Un jet chaud atteignit les chaussures du Pourri et le bord de son pantalon.

– Pinta, qu'est-ce que tu fous, merde ?

– Qu'est-ce que tu fous, toi ? T'es venu me tenir la bite ?

À ce moment, les phares d'un gros fourgon illuminèrent la nuit. Pinta remonta la fermeture à glissière et s'approcha en hâte.

Le Pourri cueillit la balle au bond :

– À quelle heure ils devaient arriver ?

– Plus ou moins maintenant, mentit Pinta avec un frisson.

– Et alors, qu'est-ce qu'on est venus faire, avec une heure d'avance ?

Le cerveau de Pinta se démena en quête d'une excuse.

– C'est Mahmeti qui me l'a dit. Ils vont arriver vers quatre heures, mais toi, tu dois y être une heure avant.

Le Pourri réfléchit un instant, peu convaincu.

– Pardon mais s'il a dit ça, il doit y avoir une raison. Tu lui as pas demandé pourquoi ?

Et Pinta :

– Tu sais comment c'est, avec Mahmeti : d'abord tu exécutes, après tu demandes.

– Conneries, réfuta l'autre. Tu demandes, et comment. Tu le sais, pourquoi on est venus en avance, mais tu me le dis pas,

parce que Mahmeti ne me fait pas confiance et alors, il t'a demandé de te taire. C'est comme ça, pas vrai ?

– Va te faire enculer, Pourri. Tu me donnes mal à la tête.

Pour la deuxième fois, une aurore artificielle pointa juste du coin, annonçant à l'avance l'apparition de deux soleils rayonnants. Le gravier crépita sous les pneus.

Grâce à Dieu, c'étaient eux.

Pinta démarra la Transit et alla se garer à côté du camion, la portière arrière tournée vers la rivière.

Les autres étaient trois. L'un d'eux vint à leur rencontre main tendue, un autre resta au volant, le dernier se mit à manœuvrer la porte. À l'intérieur, ils étaient cinq. Tous dans les un mètre quatre-vingts, tous costauds. Regards hébétés par le voyage et l'air vicié. Pinta les imaginait attachés. Il s'imaginait que les gardiens les menaçaient avec des fusils. Il s'attendait à des tentatives de fuite.

Mais non. L'un après l'autre les Slaves descendirent, s'étirèrent, firent craquer leurs articulations, prirent une goulée d'air avant de disparaître dans la Transit.

Celui qui lui avait serré la main passa à Pinta un paquet de passeports maintenus ensemble par un élastique.

– Pour les mettre en règle, ajouta-t-il avec un ricanement.

Pinta les glissa dans son manteau, éteignit sa cigarette et se mit au volant.

Le Pourri était déjà à bord.

Il se préparait un rail.

Il ne leva même pas la tête. Dit :

– Maintenant, tu m'expliques, cette histoire d'être là en avance ?

30. Castel Madero

La commune de Castel Madero doit avoir dans les deux mille habitants. Mille au chef-lieu, le reste dans les hameaux.

Jusqu'au XIXe siècle, c'était un point de passage important, sur la route romaine qui franchissait les montagnes au Col delle Vode. Puis on a ouvert la route du fond de la vallée et le village est resté coupé du monde. Les ruines du château et le palais des Capitaines témoignent encore de l'antique splendeur. Pour le reste, il n'y a pas de raison de monter là-haut. Le bourg est gracieux, perché, mais deux ou trois insertions années 60 gâtent sans rémission l'atmosphère médiévale. Les alentours sont beaux mais peu fréquentés, avec des sentiers mal indiqués et aucun refuge. La fête des châtaignes, on la fait partout. Inutile de ramasser les miettes. Côté ski, il n'y a rien à espérer. Le Belvédère et le mont Budadda sont exposés au sud : la neige fond à dix heures du matin et la glace à trois heures de l'après-midi. L'hôtel pour retraités n'a jamais décollé. Il reste au fond du village, avec son ciment rose et ses grandes terrasses orientées vers la vallée, monument disgracieux aux illusions du tourisme.

Autrefois, les dimanches ensoleillés, des troupes de promeneurs marchaient en rangs compacts sur les rives du Madero, munis de grils, de cannes à pêche, de grands-pères ankylosés et de mètres de saucisse. Des radios se faisaient des passes avec les résultats des parties. Entre aulnes et saules volaient les frisbees des enfants. Des poubelles minuscules dégorgeaient d'immondices. Guitares, *ghetto blasters* et sonneries de portable se défiaient dans un concours de décibels. L'eau de la rivière *était* fraîche. Les bassins *étaient* limpides. Les bois en bordure débordaient de saletés.

Depuis que les chantiers du train à grande vitesse ont colonisé la rive opposée, même un bain rafraîchissant n'attire plus personne dans le Haut Valmadero.

Il faut le vouloir, pour y arriver. Exactement comme le soussigné.

Pour me rappeler de quoi je dois avoir l'air, deux cents mètres et un regard me suffisent. Les deux cents mètres entre le panneau CASTEL MADERO et la première maison du village. Le regard d'une vieille à sa fenêtre. Ça doit être une de celles qui sont là toute la journée, programmées pour le bonjour ou le soupçon. On en vient à penser qu'elles sont payées par la commune.

Barbe de deux semaines. Parfum des bois. Vêtements propres, lavés dans le torrent et dégraissés à la cendre. S'ils étaient bien repassés en plus, il n'y aurait rien à redire. Mais avec le fond de la bouilloire pleine d'eau chaude, je me débrouille pas encore comme un vrai taulard. La vieille se retourne et me lance un regard mauvais.

Elle ne peut pas savoir qu'un jour point trop lointain, le soussigné descendra au village en libérateur, avec son cortège de bêtes sauvages, loups, blaireaux et cerfs aux bois imposants. Personne ne prêtera attention aux plis de ses vêtements, et la barbe longue jusqu'à la poitrine sera louée comme un symbole de sagesse. Les fêtes dureront des semaines, avec musique, danses et *castagnaccio**. Alors, les enfants éteindront le téléviseur et demanderont aux fous de raconter des histoires. Chacun aura quelque chose à enseigner : les boulangers à faire le pain, les paysans à cultiver des laitues, les empotés à ne pas se prendre au sérieux.

Puis la fête finira et le superhéros troglodyte s'en retournera dans sa demeure, sur les montagnes. Tout semblera redevenir comme avant, jusqu'à ce qu'un enfant fasse cuire sa miche, pour l'offrir à l'idiot du village en échange de nouvelles histoires.

---

* Galette de farine de châtaigne, à laquelle on ajoute souvent des pignons.

Pour le moment, je me contente de lancer un “bonjour” à l’adresse de la vieille. Elle ne répond pas, tenaillée par le doute. Un suspect qui dit bonjour est difficile à cataloguer.

J’évite de la mettre davantage dans l’embarras en lui demandant où se trouve la caserne des carabiniers.

Au premier bar que je rencontrerai, je demanderai des informations.

Pas dans celui de Gaia, si possible. Elle ne doit pas savoir que j’ai suivi son conseil.

Elle vient me voir, l’autre jour, et tout de suite trouve à redire sur la trace du sentier qui, à force d’allées et venues, s’est imprimée dans l’herbe, entre la grotte et la lisière du bois.

Elle dit: c’est comme ça que naissent les autoroutes. Vraiment? Pas pour vendre plus d’automobiles? Oui, ça aussi peut-être, mais l’habitude aussi est une sale bête, et si dix jours de civilisation troglodyte ont déjà leur impact sur l’environnement, on peut pas se lamenter sur les viaducs de Babylone. Juste observation, qui m’offre l’occasion de préciser ce qui suit: peuples, gouvernements, nations et chiens sans collier, écoutez. Le soussigné a un impact sur l’environnement. Si quelqu’un pensait que j’aurais récupéré l’harmonie avec la nature, il s’est fait des illusions. Une telle harmonie est impraticable. L’Homme nouveau ne connaît pas la pureté, heureusement. C’est un métis, avec un cerveau flottant dans les gaz à effet de serre et les pieds dans la boue du néolithique. Assez de culte de l’Inéluctable: trace un sentier, ça deviendra une autoroute, donc ne bouge plus, ne fais rien, l’humanité est condamnée. Cette piste dans les bois est seulement porteuse de rencontres. Sans elle, je n’aurais pas reçu la visite du phacochère et du colocataire. Phacochère? Oui, un sanglier à quatre défenses. Lui, il m’emmène là où il y a des pommes, moi je les ramasse pour nous deux. Diable, quelle belle symbiose. Et comment s’appelle-t-il, ton nouvel ami? Il s’appelle pas: c’est un sanglier. C’était pour lui que tu m’as demandé le manuel sur le comportement… Oui, c’était pour lui. Ben, je te l’ai amené. *Sanglier. Connaître pour comprendre. Manuel pratique pour la gestion du Sus scrofa.* Pas mal, hein? Attends, d’abord, tu dois

m'expliquer l'histoire du colocataire. Oui, un honnête homme, contraint au vagabondage par votre civilisation et accueilli à bras ouverts par la nouvelle. Un garçon nigérian sans domicile. Fantastique. S'il cherchait une maison, il a trouvé la bonne personne. Tu te rends compte comme c'est bizarre : un type coupe les ponts avec cette civilisation et va s'installer dans une grotte. Un autre est impatient de s'y intégrer et lui aussi se met dans une grotte. C'est quoi, une espèce d'auberge ? Non, seulement le dernier havre qui reste, en faisant abstraction des besoins. Un havre heureux si tu t'organises bien et que tu amènes de chez toi quelques pulls. Bravo, et si on n'en a pas, de pull ? Si on a une famille à entretenir ? Qu'est-ce qu'on fait, on met dans une enveloppe un kilo de racines et on la lui envoie chaque fin de mois ? Qu'est-ce que t'en sais, des vrais besoins, toi et tes pulls ? Tu as raison. Peut-être que je n'y connais pas grand-chose. Avant-hier encore, je croyais avoir besoin d'un travail décent, figure-toi, et d'*inustensiles* par centaines. Aujourd'hui, je sais une chose : Babylone compte se suicider, le soussigné préfère éviter. En tout cas, j'aimerais bien le connaître, ton colocataire, comme ça aussi je l'avertirai que les carabiniers peuvent passer par ici d'une minute à l'autre. Je ne suis pas sûre que ça lui fera plaisir. Mais, pardon, je ne t'avais pas demandé de ne pas dire que j'y étais moi aussi ? Et en fait, je n'ai rien dit mais combien de temps tu penses qu'il faudra pour te trouver ? Ils sont en train de fouiller la forêt et les montagnes, et un dingue comme toi les arrange bien. Moi, j'y réfléchirais, peut-être.

Pendant que je le fais, elle sort un deuxième manuel. *Se meubler avec la nature*. Elle explique qu'il apprend à faire des tables de nuit avec des souches de sapin, des sièges en pierre, des assiettes d'argile. Ça peut être utile. Et le soussigné : merci, ma chérie, mais tu vois, la "civilisation troglodyte", c'est pas le nouveau rayon Ikea. Elle me fait une grimace, marmonne quelque chose sur la peur d'être ceci ou cela qui fait qu'à la fin on est rien du tout, puis lâche le livre et s'en va fâchée. Le soussigné réfléchit. Une visite à l'adjudant résoudrait beaucoup de problèmes. Je suis déjà en retard de quatre jours, par rapport aux accords.

À la fin, j'ai suivi le conseil. Mais je ne veux pas lui concéder la victoire.

Je suis même en train de fabriquer la table de nuit comme indiqué dans le manuel. Peut-être qu'après, elle va se monter la tête.

Sur la place principale, il y a deux bars. J'en choisis un. J'entre. Commande un café crème.

Les clients sont plongés dans une vive discussion. Quelques-uns regardent des cartes. D'autres, une sculpture de savon. Le barman dispose un rouleau de papier dans la caisse en s'aidant de quelques jurons. Mon cappuccino est le dernier de ses soucis. Les seuls yeux intéressés par le soussigné appartiennent à une énorme tête de sanglier accrochée au mur au-dessus des liqueurs.

Peut-être une caméra cachée.

Les pupilles de verre semblent cligner, tandis que sur le comptoir plane le cappuccino.

Ce cappuccino que je ne peux pas payer.

– Écoutez, pardon mais…

Il a déjà disparu. Tu es dans la merde. Attiré dans un guêpier par une habitude. La fée te l'avait dit, que c'était une sale bête.

Tu tires en arrière le buste, pire que s'ils t'avaient servi un cube de kryptonite. Cent vingt degrés de torsion pour offrir un sourire au peuple des tables de bistrot.

– Le cappuccino, c'est pour qui ?

L'index pointe sur la tasse, comme si ça ne te concernait pas. Le ton gentil de qui s'inquiète pour les autres consommateurs.

Des joueurs de belote et des professionnels de la logorrhée s'interrompent pour une consultation. La réponse est un haussement d'épaules et deux ou trois gueules qui s'allongent.

Le sanglier secoue la tête avec un paternalisme mal dissimulé.

Tu ouvres le sachet de sucre et le verses dans la tasse. Juste pour te donner une contenance. Le cappuccino, tu l'aimes sans sucre.

Bien. Rapide évaluation des alternatives : feindre tout de suite un malaise et s'effondrer sur le sol. Boire le cappuccino, maintenant trop sucré, feindre un malaise et s'effondrer sur le sol. Se taper une main sur le front, marmonner quelque chose à propos d'un appareil électroménager resté allumé et s'enfuir. Troquer la consommation contre cinq bulbes de cyclamen, ou un demi-kilo de mousse pour crèche de Noël, ou une bouteille d'eau de source pour faire le thé à la manière de Lu Yü.

Le soussigné veut rester en bons termes avec Babylone. D'abord, parce qu'elle s'obstine à maintenir un appareil policier. Ensuite, parce que je préfère violer une frontière plutôt que la tracer.

Tôt ou tard, ça devait arriver. Autant affronter le problème. Pas d'évanouissement, pas de fuite. Tu es quand même toujours un superhéros. Ces gens doivent apprendre à entrer en rapport avec le soussigné, et vice-versa. Le soussigné a renoncé à l'argent. On veut le lui reprocher ? Non. La nouvelle civilisation est prête à se faire connaître. Nous sommes une réalité solide, désormais : le superhéros troglodyte, la caverne, le phacochère, et notre hôte bien-aimé du Nigeria caché au milieu des broussailles, au cas où les carabiniers arriveraient avant que les deux civilisations stipulent un accord sur l'immigration clandestine.

Qu'est-ce que je peux troquer ? Je n'ai rien d'autre qu'un bâton de promenade gravé à la main, autrement ils devront me croire sur parole. Des bulbes de cyclamen ? J'en ai autant que vous voulez. Des châtaignes ? À foison.

Est-ce qu'ils vont s'intéresser aux châtaignes ? Ils en ont devant chez eux, mais peut-être qu'il leur manque le temps de les ramasser. Et le temps coûte cher. Pour un kilo de marrons, il faut une demi-heure de cueillette. Avec un coup de fil d'une demi-heure, un consultant d'entreprise gagne assez pour s'acheter un vélo de course. Dans le même temps, un technicien de surface accumule de quoi se payer un sandwich au saucisson. Un troc équitable doit tenir compte de certaines différences. Si le consultant veut mes châtaignes, qu'il se prépare à lâcher le vélo.

Le barman réapparaît avec une pile d'assiettes.

– Excusez-moi, j'aurais une proposition à vous faire…

Attention capturée.

– Vous voyez, je n'ai pas l'argent pour vous payer le cappuccino et je voudrais vous proposer, si ça ne vous dérange pas, un petit échange.

– Un échange ?

– Exact. Vous voyez ce bâton si bien historié ? Eh bien, je considère que sa valeur totale dépasse de très loin celle d'un cappuccino, mais je serais bien content de vous le laisser comme caution, jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque chose de plus adapté. Ça vous intéresse, une composition de cyclamens pour votre dame ?

– De cyclamens ?

– Ces fleurs roses qui…

– Je vois ce que c'est, merci. Faisons comme ça, vous me laissez un papier d'identité et vous allez chercher l'argent. Vous en avez un, de papier ?

– Un papier ? je reprends avec la tête la plus désolée de mon répertoire. Vous pensez vraiment que ce splendide bâton de promenade vaut *moins* qu'un bout de carton avec la photographie du soussigné et son état civil ? Si vous n'étiez pas une personne courtoise, je penserais que vous cherchez à me blesser.

Un sourire nerveux. Main qui soutient le menton. Œil attentif qui évalue mon degré de folie. Il ne faut pas contrarier les dingues. On ne sait jamais.

– Donnez-moi le bâton, alors. Quand vous me rapporterez l'argent, je vous le rendrai. Ça fait un euro et vingt centimes.

Bien. Nous voilà au cœur du sujet. Je me prépare à illustrer le rapport du soussigné avec l'argent, quand un petit gamin apparaît à la porte. Il s'agrippe au montant, comme pour bloquer son élan.

– La télé ! Ils sont là ! Venez !

Le barman m'oublie au comptoir en même temps qu'une paire de tasses. Les types de la statue de savon détachent leurs pieds et manquent renverser leurs chaises. Un sexagénaire jaillit des toilettes en s'affairant sur sa ceinture. Sur la table de la belote tombe un roi de carreau trop vite joué. Pas le temps de

se disputer, juste un regard torve. Cartes et verres restent en position, prêts à recommencer leurs mouvements. Un amas de corps entre le portemanteau et la porte.

C'est le journal national, télé d'État.

Le déploiement des têtes empêche de voir ce qu'ils sont en train de filmer. J'escalade la base d'un lampadaire pour tenter de me faire une idée. Difficile à comprendre. Des phares incandescents pointent sur une zone de la place que je n'avais pas remarquée, délimitée par un ruban jaune. Classique haie, classique monument aux morts, classiques merdes de chien qui attaquent les semelles des plus imprudents.

Des vociférations informes, j'extrais des informations de base : un autre doigt amputé. Un certain Sauro Boni. Toujours la même équipe (*de foot ? de quoi ?*). Quelques jours ont passé. Le doigt de savon retrouvé précisément là (*Sauro Boni avait un doigt de savon ?*). Écoterroristes. Satanistes. Écoterroristes satanistes. Masques de chamans. Peine de mort.

– Je suis le président du Cercle des chasseurs. (Une voix se fraye un chemin suivie du corps qui l'a émise.) Je voudrais faire une déclaration, c'est possible ?

Bavardages en augmentation. Cous tendus modèle autruche. Le président échange quelques paroles avec l'équipe de la télé. Ils le font attendre. Il trépigne.

Encore deux-trois plans du clocher de l'église.

C'est à lui.

– On vous le fait devant le Cercle, d'accord ?

Accent étranger d'employés de la télé d'État, yeux cernés qui ont haï le réveil.

Des gens accourent toujours. Un canon parlé salue l'arrivée d'un certain Rizzi Gilberto. Des tournesols anthropomorphes s'orientent pour regarder. L'équipe passe des accords avec lui aussi.

Le soussigné aussi a quelque chose à dire. Je suis en train de jeter les bases d'une nouvelle civilisation. La nouvelle vous intéresse ? Ou vous préférez parler d'un doigt de savon ?

On dispose la scène. Le président des chasseurs arrange sa cravate. Un petit groupe se détache de l'attroupement dans le

dos des opérateurs. Celui-ci opère une manœuvre tournante et se retrouve derrière l'interviewé. Ce dernier déplie une feuille. Le petit groupe, une banderole.

ARRÊTEZ LES VRAIS ÉCOTERRORISTES
NON AU TUNNEL DE MONT BELVÉDÈRE !

Téléaccent se décompose. Ton ennuyé, cigarette :

– Vous pouvez vous en aller, s'il vous plaît ? C'est juste un enregistrement qu'on fait, allez.

Eux, ils se regardent. Le regardent. Roulent la banderole et s'en vont.

Un type de l'équipe les retient par le bras. Effleure une oreille de ses lèvres moustachues.

– Je peux vous prévenir, moi, pour le prochain direct (coup d'œil furtif par-dessus l'épaule). Rien que cent cinquante sacs. Vous avez un portable ?

Les interviews ciblées terminées, on passe au micro-trottoir. Qui, dans un bourg de mille habitants, fonctionne comme un casting.

Il y a les caméras sur la place. Vous devez faire semblant de passer par là. Vous devez avoir une tête normale. Vous préparer une réplique. Peu importe de savoir avec précision la question. Même, il vaut mieux ne pas l'écouter, pour ne pas s'embrouiller. Pendant qu'on vous la pose, vous repassez ce que vous avez à dire. Si la réplique est bien balancée, si elle est précisément du genre qui manquait pour terminer la collecte, si elle a l'air spontanée et qu'elle est compréhensible, vous avez de bonnes chances qu'ils la retiennent.

Les types du Cercle de la chasse se sont mobilisés en masse. Ils ont appelé des renforts dans les hameaux, dans les communes voisines. Le guet, c'est leur spécialité. Cachés dans le coin, ils préparent leurs têtes et les réponses, attentifs à ne rien oublier. La contribution du prélèvement de vénerie pour réguler l'écosystème. Le climat de haine contre les chasseurs. Les normes trop restrictives qui poussent au braconnage.

Les plus vieux se sont apporté des sièges.

Il y en a un qui part, traverse la place, se fait interviewer, emprunte la rue du marché, tourne derrière la mairie, vire à gauche, revient dans la rue, rapporte, met en garde le suivant, l'encourage à partir.

Je pense à la tête de Gaia si elle voyait le soussigné disserter sur la civilisation troglodyte au journal de vingt heures. Elle ne pourrait plus le rejeter comme un projet individualiste. Devrait reconnaître l'engagement pour impliquer d'autres sympathisants. Déjà l'accueil offert au bon Sidney a démoli beaucoup de critiques. Babylone est incapable d'héberger qui que ce soit. Entre la chambre d'un invité et les barreaux d'une cellule, il n'y a pas grande différence. Moyens divers pour le même résultat : isoler l'étranger et l'empêcher de nuire.

Mais ce n'est pas de ça que je dois parler. Il faut se préparer un discours. Bref, efficace, précis. Quelque chose qu'ils ne peuvent faire autrement que de diffuser.

Je l'ai. J'y vais.

La barbe inculte ne contribue pas à me rendre télégénique. Les vêtements froissés non plus. Mais des gens normaux, ils en ont déjà fait une dizaine. Ça vous intéresse, le tordu du jour ?

Ça intéresse.

– Monsieur, on peut vous poser une question ?

– Je vous en prie.

Bla bla bla. Te fais pas avoir maintenant, n'écoute pas. *Bla bla bla.* Concentre-toi. *Bla et bla ?*

Je perds le sujet de la question mais pas le micro brandi sous mon nez. C'est au tour du soussigné.

– En ce qui me concerne, je suis contre la chasse mais couper un doigt aux gens n'est sûrement pas une solution. On y arrive par manque d'alternatives. Alors, je voudrais lancer cet appel à ceux qu'on appelle les écoterroristes : déposez les armes et rejoignez la civilisation troglodyte. Vivre dans les cavernes est possible. Le soussigné est en train de le démontrer. Je mange des tubercules, je me réchauffe avec du feu et je suis heureux. Voilà tout.

Pas mal. Même si le démarrage banal est une arme à double tranchant. Ils pourraient garder ça et jeter le reste.

– Vraiment, vous vivez dans une caverne ?

Hors caméra, accent habituel et sourire curieux.

– Et où ?

– Juste là au-dessus. Le soussigné et un jeune homme de couleur.

– Eh bien ! Et ça fait longtemps ?

– Assez pour ne plus arrêter.

Pouce et index massent les coins de la bouche :

– Écoutez, ça vous dérangerait si un de ces jours on venait jeter un coup d'œil, poser quelques questions ?

– La forêt est à tout le monde, vous pouvez venir quand vous voulez.

– Moui. Et il faut combien de temps ?

– Une heure, plus ou moins. Vous prenez le sentier qui longe le torrent, tout de suite hors du village, en montant la route. Vous montez jusque vers…

– Peut-être que si vous descendez, tout sera plus facile. Si on disait lundi ?

On dit. On se met d'accord pour neuf heures, devant l'église.

Pendant que je m'éloigne, le prochain interviewé débouche juste au coin. Mains dans les poches, chapeau, regard distrait.

– Pardon, on peut vous poser une question ?

Je contourne l'église et je suis de nouveau sur la route de la maison. J'ai différentes choses à faire, avant qu'il fasse noir. Finir la table de nuit. Sécher des châtaignes. Débarrasser la forêt des détritus de la voie ferrée.

La vieille est toujours là, le suspect aussi. Elle retire le linge, inquiète du ciel gris. Dans une minute, il va pleuvoir.

Au deuxième virage, le bourg est déjà cinquante mètres plus bas, tache gris sombre dans le vert trempé de la vallée. Sur les toits de grès se détachent le clocher carré et le mur du château, agrippés à une roche de l'autre versant.

Quand la route franchit le Rio Conco, je serre le bâton gravé et attaque le sentier qui remonte le vallon. Je suis content de ne pas avoir mené le troc au bout. Rien n'est fait pour être échangé, personne ne se fait transplanter un poumon à la place d'un rein. Voilà pourquoi le soussigné est contre tout salaire.

En échange d'un travail dépendant. D'un travail autonome. Du seul fait d'exister. Ce dernier, je vous en prie, j'y aurais droit avec les intérêts : pendant des années, on a tiré profit de mon corps, de mes relations, de mes désirs, sans daigner me payer un salaire, un loyer, un contrat d'emploi.

La bonne nouvelle est que je ne passerai pas toucher mon argent. Je reprends ma vie et bonjour chez vous.

Pluie battante. Mieux vaut allonger le pas.

En bas, à Castel Madero, les opérateurs de la troupe entassent le matériel dans les fourgons et les vieux membres du Cercle de la chasse débarrassent le plancher, en quête d'un abri. Sidney écoute le bruissement de l'eau au milieu de la sapinière, pendant que la vieille, son tour de garde terminé, ferme les volets et allume la télévision.

Et pendant ce temps, les châtaigniers du mont Budadda, les hêtres et les grands peupliers le long du fleuve élargissent leurs troncs d'un autre millième de millimètre. Peut-être pour rappeler quelque chose qui a échappé pour toujours aux autres.

Si je faisais comme eux, je n'aurais pas oublié de parler à l'adjudant.

VI.
Extrait de Emerson Krott, *L'Invasion des humains,* Galaxie 1981. Chapitre 22

Il y avait sur la Terre les géants, à cette époque – et après aussi –, quand les fils de Dieu s'unissaient aux filles des hommes et qu'elles leurs mettaient au monde des enfants : ce sont eux les héros de l'Antiquité, hommes fameux.

Genèse, 6, 4

C'était un de ceux qui avaient honte, le nouveau client, de ceux qui arrivaient après le travail, avec encore sur eux la livrée des fonctionnaires, le large sourire de caïman et le *device* pour le contrôle des objets qui pointait derrière les oreilles.

L'ex-nidar ordonna au siège flottant de prélever le nouveau venu, d'accueillir ces fesses empaquetées dans la meilleure laine de verre de la planète et de les conduire à destination, à un mètre exactement du bord du bureau, où une plante alphabétique pliait et repliait sa tige pour composer à l'instant la traditionnelle parole de bienvenue, suivie des mots "Kram A768, Directeur général".

L'index de l'ex-paléontologue glissa le long de ses côtes jusqu'à rencontrer les touches du modulateur. Il les parcourut de mémoire et sélectionna *Vente tout compris – Voix standard.*

– En quoi puis-je vous être utile ? demanda enfin Kram avec la voix standard de vendeur que le gars de la Chord lui avait installée pour remplacer celle, désormais inutile, d'*Académicien d'histoire archaïque – Ton convaincant*, qui, au moment où il en avait eu besoin, n'avait convaincu personne.

– Je voulais… voilà… quelques informations sur vos voyages, si possible.

– Bien sûr, c'est bien normal ! Comme vous devez savoir… (et malgré le modulateur, la voix de Kram prit une nuance ironique, car il savait très bien que le client savait, et que la question ne servait que d'ouverture, n'était qu'un moyen

comme un autre de partir de loin). Comme vous devez savoir, nos voyages se divisent en deux catégories : chasses en réserve et rendez-vous fixes. Dans la chasse en réserve, c'est vous qui devez établir le contact avec la proie, ou plutôt, si je puis m'exprimer en termes plus francs : l'approcher, la capturer, la posséder. Dans la version rendez-vous, en revanche, une fois que vous êtes arrivé sur la Troisième planète, c'est notre tâche de vous mettre en contact avec une guenon expressément entraînée qui exaucera chacun de vos désirs, suicide excepté, pour la journée entière. Comme vous le comprendrez, les prix des deux propositions sont très différents.

– Je comprends, pépia le client. Et combien ça coûterait, le rendez-vous ?

Kram sourit et traça mentalement une croix sur le tableau statistique. Le énième honteux, le dernier timide d'une longue série qui choisissait dans le rendez-vous la formule idéale. Sûre, moins forte sur le plan émotif, aussi satisfaisante sur le plan sexuel.

La main glabre de Kram glissa le long du meuble, ouvrit un tiroir et en tira le contrat demandé.

31. Défense et crème chantilly

Il s'était fait donner un panier par sa femme, un de ceux qui, de novembre à mai, servaient pour les fruits, et le reste de l'année pour ramasser les champignons. Parce que seuls les barbares utilisent des sacs de plastique qui retiennent les spores et empêchent de féconder le bois pour la dernière fois.

En tout cas, ce n'était pas pour les champignons qu'il se l'était fait donner. Il y avait mis dedans un bout de fromage, encore humide de lait, de celui que lui amenait Cotenna quand il descendait des enclos, pour remercier que personne ne vienne lui contrôler le port d'arme. Il y avait mis une demi-miche de pain des Pouilles et deux œufs frais.

Mais il n'y avait pas de grand-mère malade à l'attendre au-delà du bois, juste un cavernicole indiscipliné qui ne se montrait plus depuis trop longtemps. Et à la place du petit chaperon rouge, l'adjudant Martelli portait une casquette noire avec une flamme au centre.

Il se l'enfonça sur les boucles, ajusta l'automatique dans l'étui et libéra d'un rot les premiers gaz de la digestion.

Le Pourri ne savait pas s'y prendre. Il détestait les trucs en kit, le bricolage, les travaux manuels. Ça le mettait de mauvaise humeur : la patience lui manquait, plus que l'habileté. Il préférait dépenser cent sacs d'électricien que démonter un interrupteur et relier deux fils. S'il retirait des vis d'un machin, au moment de les remettre, il en manquait toujours une. S'il coupait une corde, un fil, un câble quelconque, de trop long, ça devenait toujours trop court. Le ruban adhésif s'entortillait sur lui-même. La colle lui collait les doigts. Certains objets faisaient vraiment de leur mieux pour le mettre en fureur.

Devant la perspective de réparer quelque chose, il se réfugiait toujours dans les mêmes deux phrases.

La première était : “Si ça casse, c’est à jeter. Point.”

La deuxième : “Mieux vaut appeler un technicien.”

Mais dans ce cas-là, quel technicien pouvait-il appeler ? Il y avait sûrement quelqu’un de plus expert que lui, dans ces trucs, quelqu’un qui en dix minutes lui résolvait le problème, mais dans certaines situations deux personnes, c’est déjà une foule. Il devait prendre ses responsabilités, comme pour la filature du nègre et la découverte de la grotte.

Il agrippa les pinces avec fureur et serra le fil de fer pour qu’il adhère à la corde.

Il devait résoudre la chose seul. Après, ils le remercieraient.

Des caractères gigantesques le demandaient sur une affiche.

Des grappes de saucisson de sanglier répétaient le concept.

Le vent mélangeait la demande aux échos de coups de feu lointains.

Sur la place, les visages des vieux flottaient comme des points d’interrogation.

Le pays cherchait des réponses. Martelli avait peu à offrir.

Comme chaque service public, la défense de l’ordre répond aussi à des critères économiques. Une fois les slogans terminés, commencent les coûts. La meilleure façon de les contenir : vendre des résultats sans dépenser d’énergie. Une vraie enquête exige du temps. Occupe du personnel. Fatigue les méninges. Par chance, il y a un raccourci. Et même, deux ou trois.

Si vous avez sous la main un suspect sans défense, vendez-le. Ils ne remarqueront pas la différence.

Si vous avez un indic, faites-lui vendre qui il veut. Il appréciera l’échange : il balance ceux qu’il faut, vous fermez un œil sur le trucage. Deux ou trois qui entrent un peu de force dans le tableau, mais dont la gueule ne revient pas à votre nouvel associé. Faites-lui plaisir et mettez-vous l’âme en paix : le proverbe arabe de la femme qui sait pourquoi on la frappe s’applique bien dans ce cas.

Malheureusement, les deux options étaient impraticables.

L'histoire des satanistes était pure fumée. Quelques notes de folklore que la presse avait volontiers amplifié. Quelques légers avantages. Si les vrais coupables l'avalaient, ils pouvaient faire le classique faux pas par excès d'assurance, en pensant que les enquêtes étaient entre les mains d'un visionnaire. Autrement, ça servait à effrayer les satanistes : pendant un moment, plus de messes noires ni de coqs décapités dans les ruines du Valmadero.

Et à propos de coqs, il lui manquait celui à faire chanter : il n'avait que des toxicos qui voulaient attirer des ennuis à d'autres, et c'est tout. En plus, il nourrissait des doutes sur la stratégie. Pour les vols albanais dans les résidences secondaires chics et *freak*, ça avait bien marché, mais avec trop d'effets collatéraux. Le plus dérangeant s'appelait Café au lait, mais gare à qui l'appelait de cette manière, maintenant. De dealer de deuxième rang à entrepreneur de haut niveau. Plus de surnoms pour Jakup Mahmeti. En moins d'un mois, il avait brûlé la concurrence, clos la saison des vols, gagné le respect des gardiens de la loi. Pas de tous, en tout cas. Martelli, il l'avait toujours dans le pif.

Que dire ensuite de l'hypothèse terroriste ? L'adjudant était perplexe. Les experts en communiqués vaticinants avaient exprimé des réserves sur la fiabilité de la déclaration. Guerre aux humains : ou c'était un faux, une couverture pour d'autres intérêts, ou bien il s'agissait d'un groupe hors du commun. Et si “hors de tout” qu'il soit, Martelli ne parvenait pas à comprendre par quelle logique des écologistes tueraient un chasseur avec un lacet de braconnier.

Le bonjour d'une vieille, penchée sur la balustrade de sa terrasse, interrompit le flux de ses pensées. L'adjudant Martelli lui rendit son salut en portant la main à la visière.

Cent mètres plus loin, à la hauteur du pont sur le Rio Conco, il prit un sentier bordé de fougères qui montait dans le bois.

– On peut entrer ? Il y a quelqu'un ?

Pour toute réponse, un objet métallique frappa l'intérieur du rideau de fer, baissé à moitié. Le brigadier Corradi, plié en

deux pour lorgner à l'intérieur du garage, bondit en arrière et se retrouva cul par terre.

L'objet métallique était les pinces du Pourri, balancées dans un accès de fureur et d'impuissance.

– Pourri, t'es là ? demanda le brigadier de nouveau debout.

Le brigadier ? Mais qu'est-ce qu'il venait foutre, putain ? Il avait lu ses pensées, par hasard ?

Il ramassa les avortons de piège à peine pondus et essaya de penser à l'endroit où les cacher. Il se perfora la main avec le fil de fer, vomit un blasphème de possédé, éructant des bouts dans chaque direction, avec un renversement conséquent des respectifs supports des bouteilles, boîtes d'huile et matériels variés.

Il émergea du garage en se suçant les stigmates, sans se soucier du business qu'il aurait pu en tirer.

– Qu'est-ce que tu veux ?

Le brigadier évita de lui tendre la main.

– Comme d'habitude, dit-il.

L'autre cracha sur la coupure et, en s'aidant des doigts, y achemina salive et saletés variées.

– Combien ? demanda-t-il, les soins terminés.

– Tout, cette fois.

– Tout ? Pas question.

– Je vais parler avec le chef, alors.

– Le chef veut que je me les débrouille tout seul, certaines affaires.

– Ah oui. Et j'imagine qu'il ne sera pas content si à la prochaine rencontre apparaît à l'improviste une patrouille qui emmène un petit paquet de gens à la caserne. Pas vrai ?

– Brigadier, coupa le Pourri sur un ton de reproche. Mais pourquoi est-ce qu'on doit toujours jouer à celui qui a la plus grosse ? J'imagine que l'adjudant Martelli ne serait pas content de voir certaines photos, ou d'écouter, je sais pas moi, l'enregistrement de notre dernière conversation, vous vous rappelez ? Quand nous avons annulé cette moitié des dettes…

– Ne me cherche pas, t'as compris ? grogna le brigadier. N'essaie même pas.

Le Pourri ne dit rien. Il laissa l'autre calmer la douleur de sa blessure d'orgueil avec deux-trois menaces, tandis qu'il pensait

à la meilleure manière de faire fructifier la énième demande de réduction de la dette. Il devait être dans une sale passe, le brigadier. Il avait femme et enfants, et la paie ne lui permettait pas beaucoup de menus plaisirs. C'était la deuxième fois en dix jours qu'il revenait à la charge.

– On peut se mettre d'accord, brigadier. Il y a un petit extra qui m'arrangerait.

– Les extra, tu les demandes à la Philippine, ok ?

– D'accord, disons que c'est une faveur. Je te fais une réduction extras pour un service extra. Ça va comme ça ?

– C'est quoi ?

– Rien d'extraordinaire. Tu le vois, ce nègre qui combat pour nous ?

Vide. Dans la grotte, il n'y avait personne. Rien qu'une odeur stagnante de bois brûlé, les cocons informes de sacs de couchage et une pyramide de pommes.

Martelli regarda autour de lui. Le cavernicole devait être dehors, en quête de son dîner. À moins qu'il ne lui soit arrivé quelque chose, entre-temps. La semaine avait défilé et il ne s'était pas montré.

Dieu sait comment il s'était nourri, ces derniers jours, Dieu sait si la chaleur du feu lui avait suffi. Comment s'était-il organisé, pour l'eau ? Combien de temps pensait-il résister encore ?

Il avait plus envie de lui poser ces questions que de se mettre à parler de terroristes, de gens assassinés et de trafics de sangliers.

Le cavernicole s'était plutôt bien installé. Il manquait juste quelques retouches. En fouillant dans les poubelles du village, il pouvait dénicher le matériel pour un vrai tuyau de cheminée et éviter que la fumée stagne quand le vent l'emprisonnait à l'intérieur. En admettant qu'il accepte l'option “recyclage”, parce que, sur le sujet, il y avait des divergences. L'école la plus pragmatique soutenait que, pour commencer, tout est bon : ils conseillaient de garder le réservoir de la voiture toujours plein, pour s'assurer une fuite rapide, et ensuite d'économiser le carburant jusqu'à la dernière goutte. Pour d'autres, il fallait

couper net : s'habituer tout de suite à la nouvelle vie, sans instruments ni ressources qu'on ne soit capable de reproduire tout seul. Va savoir si le cavernicole s'était posé le problème.

Va savoir s'il accepterait un coup de main, à l'occasion. Peut-être le dimanche, juste pour passer le temps.

Si le con lui avait dit la longueur de chemin à se taper, il n'aurait sûrement pas accepté. Les pieds lui faisaient mal, et la crainte de s'être trompé de route le fatiguait plus que la montée. Tout ça pour quelques centaines d'euros et un abruti d'Africain qui avait décidé de retourner dans les cavernes.

Il croisa la maisonnette en ciment du Consortium de l'énergie électrique, à demi ensevelie sous l'étreinte des chênes. C'était la bonne route. Dernier point de repère avant l'arrivée.

Le brigadier Corradi s'essuya la sueur et repassa le noyau dur du discours : il fallait expliquer au nègre qu'habiter dans une grotte était interdit par la loi, que s'il ne s'en allait pas de là, il aurait de sérieux ennuis, que le seul motif qui les retenait de le réexpédier au Nigeria, c'était que les amis de la Tanière du Vagabond avaient promis de le régulariser d'ici un an, donc qu'il ne fasse pas de conneries.

Facile. À part la grimpette dans le bois, une affaire.

La clairière apparut à l'improviste, au-delà d'un taillis de hêtres et de charmes. Sur le côté opposé, une paroi à pic montrait en plusieurs endroits son cœur de gypse. La grotte devait être là-dessous.

Le brigadier s'approcha.

Il y eut un bruit de ferraille. Il passa la tête entre les genêts et regarda mieux : au fond de la cuvette, une porte de troncs, entrouverte.

Au point où il en était, après avoir tant marché, il voulait faire du bon boulot. Par satisfaction personnelle. Le nègre devait avoir peur.

– Allez, cria-t-il. Sors les mains en l'air, pas de blagues.

Le bruit s'interrompit.

Le brigadier descendit la doline, ouvrit la porte d'un coup de pied et pointa le pistolet vers l'intérieur.

– Tu m'as entendu, nègre ? Sors tout de suite.

Jambes écartées, genoux pliés, mains jointes sur le pétard d'ordonnance. La silhouette de Corradi, se découpant sur un arrière-fond de ciel et de branches, semblait l'affiche d'un film d'action.

– Rentre ça, va, conseilla Martelli sans élever la voix.

L'amplification naturelle permit au brigadier d'entendre aussi bien.

Il se redressa en raidissant les genoux.

– Adjudant ?

Il baissa l'arme.

– C'est vous, mon adjudant ?

La replaça dans l'étui.

– Mon adjudant ! Permettez que je vous explique, vous voyez…

Martelli reposa les outils – il s'était mis à graver une table de nuit – et avança vers son subordonné.

Dans l'encadrement derrière le brigadier apparut une tache sombre.

À la masse et aux grognements légers, ça ressemblait à un sanglier. Aux défenses, à un phacochère. Aux mouvements, à un chien. Il tournait sur lui-même comme un derviche velu, et toutes les quatre ou cinq pirouettes commençait à se rouler dans l'herbe. La danse macabre d'un dieu de la selve.

En suivant le regard de son supérieur, le brigadier se retourna.

Vit le sanglier.

Le sanglier, maintenant, était immobile. Il bavait, ses défenses enveloppées dans une espèce de crème chantilly. Dans les yeux, comme une requête.

Corradi ne la saisit pas. Il tira en l'air pour s'en débarrasser et le retrouva sur lui, sans même avoir le temps de réagir.

Quand Martelli extirpa l'arme, le brigadier était déjà à terre et appelait au secours, une plaie dans le ventre et la gueule de l'animal enfoncée dans son visage.

32. TéléVisions

Gaia regardait la télé. Événement assez rare, au bar Beltrame. Non qu'il y eût des restrictions, en ce domaine. Le fait est que l'appareil ne fonctionnait qu'avec des baffes, et seulement certaines baffes administrées par la propriétaire. Ainsi, Gaia, sans passer pour une despote, pouvait choisir quoi regarder ou pas. Et les supporters, avant un match important, menaçaient souvent d'aller le voir chez quelqu'un, puis, dix minutes avant, "en passant", ils faisaient toujours une visite de contrôle et Gaia les récompensait, en répétant le miracle des mornifles.

Une voix familière sortit du téléviseur. Gaia leva le regard des tasses.

La voix du cavernicole. Interviewé sur *TG2 Dossier*. Il invitait les écoterroristes à déposer les armes pour rejoindre la civilisation troglodyte.

Il avait grillé jusqu'à son dernier neurone, apparemment.

À quand un talk-show en direct de la caverne, intercalé de spots pour des automobiles et des centres commerciaux ?

Sanglier Blanc regardait la télé, accrochée au plafond comme un écran de gare. Par instants, pour soulager son torticolis, il baissait la tête et, de l'index pointé, feignait de l'intérêt pour le catalogue de la boutique de vidéos Le cyclope. Ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Carte gratuite. Bonne pizza toutes les dix locations.

Sanglier Blanc n'était pas là pour les facilités de paiement.

Question de prudence. Prévenir les faux pas. Éviter les risques inutiles.

La vision de ce programme-là pouvait s'avérer dangereuse.

S'il lui échappait un regard, un commentaire à fleur de lèvres, un silence trop éloquent, il ne devait y avoir personne

– ni chez lui, ni au bar, ni parmi les familiers d'Erimante ou de Défenses d'Or – susceptible de se le rappeler devant un tribunal.

Le va-et-vient des loueurs était ce qui ressemblait le plus à *personne* qu'il ait réussi à trouver dans les parages d'un téléviseur allumé.

La spéciale sur Castel Madero avait démarré à neuf heures, après une publicité de détersifs.

En ouverture, on avait lu la déclaration de guerre : maintenant, le monde était averti. Le monde n'avait plus d'excuses.

Les hypothèses des carabiniers étaient risibles. Les interviews des chasseurs étaient risibles. Et même le type avec la barbe longue et les vêtements froissés n'était pas mal. On en venait à se dire que c'était un acteur, un figurant quelconque, payé pour dire sa réplique. Un petit truc de quatre sous pour attirer ailleurs les sympathies écologiques : le bon sauvage contre les assassins impitoyables. Possible. Dans le cas contraire, un pauvre type qui se faisait des illusions. Même en retournant dans les cavernes, les humains ne se libéreront jamais de leurs pulsions destructives. L'ADN n'est pas un dîner de gala. Inutile de retarder le mécanisme.

Le Bon Sauvage devait être arrêté. Il ne devait pas affaiblir la révolution animale avec des mirages et des raccourcis faciles.

Le Bon Sauvage était un mythe dangereux.

S'il existait vraiment, il fallait lui couper un doigt à lui aussi.

Générique de fin. Dernier coup d'œil au téléviseur. Surprise : deux caméras en circuit fermé, perchées sur les côtés de l'appareil, gardaient à l'œil les alentours. Tu parles de *personne*.

Sanglier Blanc ramassa son sac à provisions et s'éloigna rapidement, en maudissant les humains, la technologie et ses subtilités traîtresses.

Matteo Lamara, barman de profession, regardait la télé. Accaparé par la morue en sauce qu'il s'était cuisinée, il suivait les interviews distraitement, jusqu'à ce que sur l'écran apparaisse la tête du fou, qui dans la confusion de la veille s'en était allé sans payer son cappuccino. Si on le faisait parler à la

télé, ça ne pouvait pas être un fou dangereux. Un de ceux avec qui il vaut mieux ne pas insister, tu risques de te faire casser la gueule pour un euro de consommation.

Il reposa la fourchette et regarda mieux. Il ne voulait pas l'oublier, cette tête.

Tu commences par faire crédit à un type et ça finit que tu dois le faire à n'importe qui.

Manuel Carena, dit le Pourri, regardait la télé. Ou plutôt, il sautait d'un canal à l'autre, poussé par l'inertie d'une soirée vide.

Ils venaient à peine de décharger les Ukrainiennes, pour contenter les lubies d'un ou deux clients du service complet. Dîner plus lit plus petit-déjeuner dans la chambre. En théorie, une excellente occasion pour s'envoyer en l'air : foutre la trouille aux deux minets, dérouiller les putes, casser la gueule à un Albanais et baiser gratis. Malheureusement, l'Albanais en question n'était pas le bon. Les blondasses de la steppe travaillaient pour Mahmeti.

De la coke, il en restait un quart de pacson. La playstation était chez le technicien. Avec la Série or de *Playboy*, il avait asséché en une demi-heure les dernières gouttes d'énergie.

À la fin, il s'était posté sur le divan pour voir si le journal télé local donnait des nouvelles du brigadier Corradi, passé par les défenses d'un sanglier non loin du bourg. Il se l'était tapé jusqu'au dernier reportage. Une dissertation sur les diverses qualités de châtaignes disponibles dans la région.

À moitié hypnotisé par le flipper des images, il saisit d'un coin de l'œil un décor familier. La place de Castel Madero, deuxième chaîne.

L'ami de Nigeria qui parlait de *sa* grotte.

Le balançage potentiel qui prenait des proportions cosmiques.

Fela regardait la télé. Il n'y comprenait pas grand-chose, mais il la regardait quand même.

Absence d'autres options. Ils avaient trouvé le téléviseur à côté d'une poubelle. Il marchait, mais c'était un modèle

préhistorique. McGuffin Electric, jamais entendu parler. Très peu disposé à nouer des liens durables avec la parabole qui avait asséché leurs économies. Il suffisait d'un déplacement minime, d'une punaise équilibriste en promenade sur les câbles, pour faire sauter l'image et bien le bonjour à l'African Independent TV.

Le seul vraiment capable de remettre de l'ordre dans l'embrouillamini de fils, de dés et de pinces était l'expert électronique Sidney Kourjiba.

Mais Sidney s'en était allé, et les ondes de la parabole avec lui.

Restait la télé italienne. Mieux que rien. Au moins, on faisait des exercices de langue.

L'émission parlait d'un homme tué et d'autres aux doigts coupés. Il n'avait réussi à comprendre que ça. Surtout, les interviews restaient obscures. Les gens parlaient vite, avec des accents étranges, et ils mangeaient les mots. En particulier, un monsieur qui montrait son doigt amputé et postillonnait dans le micro. Il racontait qu'un groupe de trois personnes aux visages recouverts de masques africains l'avait agressé dans les parages d'une ferme. Fela ne parvint pas à déchiffrer une seule phrase.

Il reconnut en fait le dernier interviewé. Celui qui avait mis en fureur le contremaître, avec l'histoire du thé à tout prix. Mais il utilisait des termes trop compliqués et Fela, frustré par le vocabulaire et mort de fatigue à cause de la journée dans la forêt, décida d'éteindre et d'aller se coucher.

Alberto Drago regardait la télé, rien que les dix dernières minutes, avant que son père l'appelle pour descendre au four et attaquer le travail. Depuis trois jours, l'Importun et lui cherchaient des nouvelles sur les rites écologistes. Il n'y avait rien dans les encyclopédies de la bibliothèque. Rien sur les moteurs de recherche on-line, en essayant tous les mots-clés, les combinaisons booléennes, les termes anglais. Ils voulaient en savoir davantage. Sans en arriver à tuer quelqu'un avec un fil de fer, ils étaient quand même déterminés à essayer. Ou à en savoir assez pour faire croire qu'eux aussi, dans le bois des

Banditacce, à la nouvelle lune… Les amis de Ponte s'étaient procuré deux ou trois bonnes baises avec l'histoire des messes noires. Les amis de Ponte étaient des Metal Dark et draguaient des Metal à minijupes de cuir, soutiens-gorges déchirés et piercing sur la langue. Des goûts et des couleurs. Drago et l'Importun préféraient un autre genre. Par exemple, deux ex-camarades d'école à cheveux jamaïcains et petit brillant sur le nez, qui feraient des étincelles dans un rite écologiste organisé comme il se doit. Un peu rave dans les bois, un peu culte dionysiaque.

Peut-être que le sauvage qui disait vivre dans une grotte pouvait avoir des tuyaux. Bien sûr, il s'y connaissait en rites écologistes. On pouvait toujours essayer de le contacter.

Une voix appela de l'autre pièce.

Il en parlerait avec l'Importun à la première fournée de baguettes.

L'adjudant Martelli regardait la télé, dans le salon de l'ex-couvent, ex-Bourse du travail, ex-Siège local du parti fasciste et maintenant caserne de carabiniers de Castel Madero.

Il était en retard et les Durs à Mourir ne l'attendraient pas. Sur la question de la ponctualité, les règles du groupe étaient très rigides. Les catastrophes les plus communes ne concèdent pas le quart d'heure de battement.

Tant pis. Dix minutes de premiers secours, ça peut toujours se récupérer. L'émission spéciale sur Castel Madero arrivait presque à sa fin.

Interviewé dans la rue, le survivaliste cavernicole lançait un appel équivoque aux auteurs des mutilations. Ramené à sa substantifique moelle, décrypté, débarrassé des ambiguïtés, ça signifiait une seule chose : rencontrons-nous.

Peut-être s'était-il trompé en jugeant l'individu. Il s'était laissé prendre par la sympathie pour son expérience, il avait pensé le faire tenir tranquille, l'utiliser comme une espèce d'informateur. Maintenant, ça se compliquait.

Le cavernicole connaissait la fille qui avait trouvé le corps de De Rocco.

Le cavernicole envoyait des messages aux écoterroristes.

Le cavernicole manquait au rendez-vous hebdomadaire et se rendait injoignable.

Ce pouvait être pures coïncidences, c'est sûr. Et alors ? Les coïncidences se révèlent toujours utiles.

Il fallait trouver le cavernicole. Éprouver sa bonne foi. Comprendre quoi en faire.

Yogourt Casale regardait la télé, son coupé, portable à l'oreille.

Dix appels en une heure. Sans arrêt. Le tympan brûlait comme sous la morsure du soleil.

Rinaldi lui avait soumis une théorie sur la meilleure manière de débusquer le Coupeur de doigts.

Giando lui avait suggéré un plan génial pour capturer le Coupeur de doigts et l'obliger à parler.

Sa femme le menaçait d'autres mutilations, si ce mois-ci il était encore en retard pour le chèque.

Casale réussit à s'en débarrasser en vitesse, éteignit le téléphone, remonta le volume et invita sa fille à le rejoindre, parce que les interviews commençaient et parmi elles, il devait y avoir aussi papa.

Mais non, rien.

Ils l'avaient coupée, pour laisser de la place à un crétin qui disait vivre dans une grotte. Qui se déclarait opposé à la chasse. Qui, en somme, comprenait les écoterroristes et les invitait même à venir le trouver.

Un salopard.

Un salopard qui servait à confectionner le piège.

Daniele Sardena regardait la télé, l'index en position et l'oreille tendue. Sur l'écran défilait les images d'un "en coulisses" d'un calendrier sexy, de ceux que le coiffeur offrait autrefois. Dès que les pas de sa femme effleuraient le seuil, le doigt se déclenchait sur la télécommande et les corps sinueux des top-modèles s'effaçaient au profit d'un homme-tronc du journal.

Incapable de renoncer à cette activité digestive, Sardena avait désormais développé une érection zapping. La durée de ses coïts s'était allongée en conséquence, mais il avait beau

essayé de les faire passer pour du sexe tantrique, sa femme était bien loin du nirvana.

La dernière interruption dura plus longtemps que d'habitude, bien que sa femme fût à distance de sécurité.

Après le journal avait commencé une émission sur Castel Madero et les écoterroristes des bois.

Sardena ne perdit pas un plan, du début à la fin.

Puis il souleva le verre d'Amaro et trinqua avec Petra & Rhonda à un avenir meilleur.

Il devait remercier le ciel, allumer un cierge à la Madone et se rappeler d'apporter des oranges à ces chers enfants. L'idée que le meurtre de De Rocco doive être attribué à leur bande semblait désormais consolidée et la spéciale du journal contribuait à la suggérer, abolissant des mots comme "présumé" et les conditionnels dubitatifs.

Pas question de déposer les armes et de rejoindre la civilisation troglodyte ! Ces types devaient continuer, insister, vu que depuis qu'ils étaient là, les battues au sanglier avaient diminué de soixante pour cent, les chasseurs restaient à la ferme, et les affaires en or avec les restaurants et l'élevage, il n'y avait que lui pour les faire.

Les terroristes impitoyables étaient des collaborateurs idéaux. Ils travaillaient bien, et gratis.

Petra cligna de l'œil et commença à retirer sa culotte.

Le doigt de Sardena pressa de nouveau le bouton.

Adelmo Asturri dit Pinta ne regardait pas la télé. Peut-être était-il le seul, parmi les 2063 résidants de la commune de Castel Madero. Équivalant à 0,048 pour cent. La brune qui s'agitait sous lui n'écornait pas la statistique. Elle habitait à Casiglio d'En Haut, hameau de Coriano. C'était elle qui lui avait demandé d'éteindre. Pour lui, la luminosité bleuâtre du tube cathodique, c'était pas mal pour créer l'atmosphère. Ça effaçait la cellulite et ça donnait à la peau l'air plus lisse. Elle, elle ne voulait pas de distractions.

Le téléphone du *privé*[*] lui donna son premier tracas vers une heure moins le quart. Pinta tendit la jambe vers le mur et détacha la prise d'un coup de pied.

Une minute après, le portable se mit à sonner. Il le fit taire aussi.

À une heure moins dix, le portable "d'urgence", connu seulement de Mahmeti et de quelques autres, inonda la roulotte de la *Chevauchée des Walkyries* en version sonnerie. Pinta dut répondre, malgré les gros mots de la femme.

– Pinta, putain, où t'étais passé ? T'as vu la télé ? On est dans la merde, mon beau, je te l'ai dit que ce nègre allait nous balancer. Écoute…

– Écoute toi, connard, l'interrompit Pinta.

Il posa l'appareil sur l'oreiller et essaya de reprendre là où il s'était interrompu.

DOCUMENT 7

Extrait de *L'Opinione*, mardi 17 octobre

Le sanglier qui a attaqué le CC était peut-être atteint d'encéphalite

Castel Madero. Il était presque certainement fou, le gros sanglier qui dans l'après-midi de vendredi a attaqué le brigadier Ugo Corradi, lui causant de graves blessures à l'abdomen et au visage, avec lésion de l'œil droit définie par les médecins comme "très sérieuse". Il était fou, tout comme les fameuses vaches de nos étables, malades d'encéphalite spongiforme, pathologie que jusqu'à aujourd'hui personne n'avait détecté chez les sangliers. La chose serait confirmée par les premières analyses opérées sur un spécimen au comportement analogue abattu lundi aux environs de Coriano.

"Les recherches, explique le professeur Impellizzeri, de la clinique vétérinaire de San Michele des Berges, ont démontré jusqu'à présent une relation évidente entre l'encéphalite bovine et l'alimentation à base de farines animales. Le cas d'un animal sauvage, cependant, est pour le moins inattendu, même si le sanglier est une espèce omnivore, qui peut aussi se nourrir de carcasses précédemment dévorées par d'autres animaux."

À ce propos, il est bon de rappeler qu'il y a dix jours, un commando de la soi-disant Armée madéroise de Révolution animale a fait fuir au moins une quinzaine de sangliers des box de l'entreprise agricole Les Trois Cloches. Impellizzeri n'exclut pas que ces spécimens aient pu contracter la maladie à l'intérieur de l'élevage et soient donc les "porteurs" de l'actuelle épidémie.

On trouve sur la même longueur d'ondes l'adjudant Giorgio Martelli, intervenu promptement pour mettre l'animal en fuite et secourir Corradi.

"Nous ne voulons pas provoquer d'alarme inutile, déclare-t-il, mais nous ne pouvons pas non plus nier la relation entre les diverses circonstances : d'un côté ces *écosatanistes*, de l'autre, les sangliers devenus fous."

Pas plus tard qu'il y a dix jours, dans un tract jugé peu fiable, le groupe ne soutenait-il pas, du reste, être au travail sur une arme chimique susceptible d'exterminer le genre humain ? Peut-être que le genre humain est un objectif trop prétentieux, mais que dire du gibier d'une vallée entière, à transformer en menace pour l'homme, avec de très hauts risques de contagion ?

Pour l'instant, ce n'est qu'une hypothèse, peut-être imaginaire. Mais l'imagination, ces derniers temps, est désormais habituée à être dépassée par la réalité.

33. Lumière au fond du tunnel

Tu es venu t'asseoir là-haut après des journées merdiques. Des journées de brume, de froid et de pluie à n'en plus finir. Des journées de météopathie et d'envie de laisser tomber. Des journées de nausée pour les glands et les châtaignes, agrémentés seulement d'une omelette aux germes de clématite et de pissenlits. Les œufs : abandonnés par quelqu'un à l'entrée de la grotte, avec le pain et le fromage. Quelqu'un, peut-être Gaia, bien qu'elle le nie. Gaia qui fait la gueule au soussigné à cause de son apparition télévisée. Merci : c'est pas toi qui as dit que j'étais un dangereux individualiste ? Qu'au moins je devrais élargir la communauté troglodyte et répandre l'idée pour sauver le monde ? Sur le monde, je me suis déjà répandu. Il est trop au bout du rouleau et moi avec. Mais une civilisation doit pouvoir compter sur plusieurs individus, des réseaux de sociabilité qui produisent du bien-être. Gaia dit que dans la société répressive, l'émancipation d'un seul ne tourne jamais à son avantage. Gaia ne lit pas les bons livres. La lumière au fond du tunnel n'est pas *toujours* un train venant de la direction opposée.

Le soussigné est un pragmatique : la civilisation troglodyte ne possède pas encore de moyens de communication adéquats. Devant une telle évidence, il a décidé d'utiliser ceux des autres, malgré le mépris qu'il a pour eux, tels qu'ils sont. L'Homme nouveau est comme une graine dans une décharge. Il fleurira sur l'ordure ou ne fleurira pas du tout.

– Très bien, très bien. J'ai fait sauter l'interview, t'es contente ?

Je crois avoir compris, en réalité, que Gaia et le soussigné pensent de la même manière, sur les questions importantes. Peut-être vaudrait-il mieux arrêter de discuter et libérer la tension sexuelle de la manière la plus adaptée.

Mais tu étais de trop mauvaise humeur, hier après-midi, et elle était pressée de rouvrir le bar.

Voilà comment une journée merdique est passée et, maintenant, tu es venu t'asseoir là-haut, à peine réveillé. Et il t'a fallu dix minutes pour effacer toute amertume.

J'aimerais comprendre comment ça se fait. Comment ça se fait que la bonne lumière, les couleurs de l'automne qui coulent des montagnes et les voiles de brume sur une poignée de maisons et de prés apportent un réconfort immédiat à cette solitude. Comme si les cimes et les crêtes étaient un troupeau de bêtes sauvages couchées autour du soussigné pour lui lécher les blessures. Toute la psychanalyse du monde et les diverses thérapies, tous les Krishna, les Jéhovah et les mille autres noms de Dieu et de ses prophètes, toute la littérature, les théories sociologiques, les batailles vaincues et les rares triomphes, rien ne peut faire aussi bien, en si peu de temps et sans effort. Rien n'est aussi à portée de main, aussi doux, comme l'étreinte des vallées sur les nerfs du soussigné. La vallée même qui sait être horrible et épouvantable, quand le vent s'y enfile de l'est et que les arbres dégoulinent, trempés de pluie. La vallée même qui tue d'ennui quiconque y cherche autre chose que des crêtes boisées en rang sur l'horizon.

Une heure passe. La brume se raréfie sur un ciel électrique.

Je rentre vers la grotte. J'ai la gorge sèche et diverses affaires à régler. Nettoyer des tubercules pour le dîner de ce soir. Améliorer l'éclairage intérieur. Écouter Marvin Gaye jusqu'à devenir noir.

En descendant du sommet, j'entrevois quelqu'un devant la porte de petits chênes. J'entends des voix. Je m'arrête.

Je n'ai envie de rencontrer personne. Merci, je n'achète rien. Oui, la Bible, je la lis. Vous la lisez, vous ? Vous pouvez m'expliquer comment il se fait que le bon larron ne figure pas parmi les saints du calendrier ?

Je vais m'abreuver en bas, au torrent, et attendre qu'ils s'en aillent.

Un couple de faisans s'élève de l'épaisseur du bois, en lançant des appels vers la pointe du Ceraso. Dès qu'ils s'éloignent,

le silence revient. Un silence trop vide, quelque chose ne tourne pas rond. Peut-être que le roi du monde a lui aussi décidé de se taire, une bonne fois pour toutes. Il a toute mon approbation. Mieux vaut jouir du panorama. Mieux vaut se taire qu'être mal compris.

Mais quand je contourne la dernière côte et que les herbes amantes des terrains humides élargissent leurs feuilles et s'élèvent jusqu'à mi-cuisse, je comprends ce qui manque, dans le silence du matin.

L'eau manque. La course du ruisseau sur les marnes sombres manque.

Je presse le pas, m'ouvre un chemin entre les fougères, rejoins le sentier qui descend de la grotte.

Allez. Plus rapide que les lièvres.

Le cadavre du Rio Conco est là, couché dans l'herbe. Un filet d'eau recouvre à grand-peine la surface des cailloux. Coule de la mousse comme la bave sur la barbe d'un moribond. Coule comme le sang d'une blessure létale.

Je m'agenouille. Place la main en travers sur le lit du torrent. L'eau a du mal à contourner la digue de ma paume. Essaie de se glisser entre mes doigts. J'en recueille une cuillerée et la porte à mes lèvres. Elle est toujours fraîche mais le goût de poussière est plus concentré.

Poussière. La poussière du chantier pour le tunnel. Le tunnel qu'on creuse sous le Belvédère. Sous le Belvédère plein de sources.

Si j'avais été plus convaincant, l'autre jour au chantier, si j'avais vraiment fait d'une pierre deux coups, si je ne m'étais pas contenté de les empiffrer de mûres, peut-être que le Rio Conco serait encore vivant.

Si au lieu de me choisir cette grotte perdue, j'étais allé vivre à l'intérieur du tunnel à peine creusé, et que je m'étais enchaîné aux bulldozers et aux excavatrices, et que j'avais cuisiné pour tout le monde des beignets de sureau en racontant des histoires merveilleuses pour distraire les ouvriers de leur travail, peut-être que le Rio Conco serait encore vivant.

Il serait encore vivant, mais personne n'en aurait grand-chose à foutre. Le bourg prend son eau dans le Madero et les

hameaux ont leurs citernes. N'était le soussigné, qui habite dans la grotte au-dessus et qui chaque matin vient puiser l'eau précieuse, et une fois – mais une fois seulement – a même mangé un poisson que le torrent avait décidé de lui offrir, n'était donc le soussigné, la mort du Rio Conco ne changerait la vie de personne. Il n'y aurait pas de funérailles, ni de pleurs, ni de parents de la victime déchirés par la douleur. Juste quelque ramasseur de champignons pour s'en apercevoir – tè, l'eau a disparu – puis de nouveau la tête basse à chercher les cèpes.

Tant mieux.

Ça veut dire que je vais faire mes bagages. Je trouverai un autre endroit.

Par chance, le monde entier n'est pas ici. La nouvelle civilisation repousse avec fermeté la notion de chez soi.

Du reste, même la vieille n'en avait pas une très claire. Que signifie "chez soi", quand le voyage le plus long pour y retourner dure au maximum vingt-quatre heures ? Je rentre chez moi ou j'y suis déjà ? La Nouvelle-Zélande est l'arrière-cour, avec du linge étendu, des équipes de gamins et un ballon ovale plutôt que rond.

C'est décidé. Je remonte le sentier qui conduit à la grotte. Il n'aura pas le temps de devenir autoroute.

Les deux casse-pieds de tout à l'heure sont partis. Ou ont subi une mutation. Maintenant, c'est deux flics, avec chiens policiers assortis. Ce n'est pas toujours que les mutations améliorent les espèces.

Amen. Je vais aller me poster sur le sentier qui monte de la route. J'attendrai Sidney, pour éviter qu'il arrive à la grotte et se retrouve dans les emmerdes. Ensemble, on attendra qu'ils s'en aillent, ensemble on décidera que faire. J'ai failli oublier que la civilisation troglodyte se compose désormais de deux individus. Sidney en est un citoyen régulier, entre autres parce que la nouvelle civilisation ne reconnaît pas le concept de citoyenneté. Quant à l'entente bilatérale avec la Communauté européenne en ce qui concerne le traitement des immigrés, il n'y a pas eu de développements nouveaux. Ce qui veut dire que je m'en tiendrai à la procédure, pour le moment : mon rapport avec les forces de l'ordre est déjà assez bordélique. Dès

que possible, je régulariserai Sidney comme employé de maison. Gaia dit qu'il faut de l'argent : pour ouvrir la procédure et le reste. Mais j'imagine qu'avec un quintal de châtaignes et quelques cyclamens, on peut aussi se mettre d'accord. Le précédent du cappuccino a déjà fait jurisprudence.

L'obscurité tombe et des pneus crépitent sur une route de terre au loin.

Entre-temps, les carabiniers ont dû inspecter la grotte avec leurs chiens antidrogue. Peut-être qu'ils ont trouvé mes graines de ganja. Et aussi un CD gravé de Nick Cave & The Bad Seeds.

Les accusations à charge du soussigné gonflent au fur et à mesure que le temps passe.

Quelqu'un monte. Bruit de pas et de branches cassées. J'étreins le tronc d'un sapin et tente d'en prendre l'apparence.

Un anorak jaune et un pantalon sombre. Sans tête. Ou avec un visage et des cheveux de la couleur de la nuit.

Sidney.

– Oh, chef. Il s'est passé quelque chose ?

– Assieds-toi.

Il repère une pierre et s'appuie dessus.

– Il s'est passé qu'on doit s'en aller. En bas, au fleuve, il n'y a plus d'eau. En haut, à la grotte, trop de monde. Même les carabiniers, ok ?

– Ok. Et où on va, nous ?

– Je ne sais pas. Là où nous mènent les jambes.

Silence. Le compère évalue la situation. S'il existait encore, j'entendrais le Rio Conco ramper dans la nuit. Mais le Rio Conco n'est plus et le soussigné est resté le seul à percevoir la différence dans ce silence. Il y a sûrement d'autres milliers de vallées, des milliers de ruisseaux qui courent dans les bois, avec une eau plus pure, plus fraîche, et aucun tunnel qui mange les sources.

Le monde entier n'est pas ici. Mais le Rio Conco, lui, il ne peut pas se déplacer. Et le soussigné a une dette envers le Rio Conco. À cause d'un poisson qui un jour l'a nourri et de l'eau poussiéreuse qu'il a bue chaque matin.

– On va chez tes amis, non ? Il faut quand même que vous fassiez la paix, un jour.

– Non, chef. Pas d'amis.

D'accord. J'essaie de dépoussiérer les lieux de ma mémoire, visités durant le stage absentéiste à la mairie de Ponte.

Les baraques le long du Madero sont inutilisables. La moquette de préservatifs n'est pas mon genre préféré.

La roulotte au fond de la Cavata est plutôt en mauvais état. Une copropriété de couleuvres. Des dizaines de familles à expulser.

Il y aurait le village du néflier. Le faire revivre, puiser au puits avec une nouvelle chaîne. Puis, un matin tu te réveilles et il y a une équipe d'architectes qui mesure la planimétrie, feuillette des plans cadastraux, étudie le passage de la fibre optique. Prête à le transformer en *buen retiro* pour des clients raffinés. *Vade retro*. La nouvelle civilisation n'est pas un simple déménagement. Nous, troglodytes, nous voudrions cesser d'habiter et commencer à vivre.

– Chef, écoute, et si c'est pas une grotte ?

Et moi :

– Si c'est pas une grotte… ça va bien aussi. L'Homme nouveau ne connaît pas la pureté. Il suffit que ça soit près.

Et Sidney :

– Alors, j'ai trouvé. Demain, on y va.

– Attends, explique-moi. Où…

Un point lumineux, rendu intermittent par les arbres, se présente dans le bois. Il apparaît et disparaît comme une luciole géante. Puis le faisceau de deux torches efface des bandes de nuit, au début de la montée.

Apparemment, il y a fête à la grotte et personne ne m'en avait averti. Le rassemblement national des casse-couilles. Je ne suis pas dépourvu de titres pour y participer, mais personne ne m'a invité. Je suis blessé. Je suis meurtri.

Je prends mon chapeau et le maquis.

– Tu sais y arriver dans le noir ?

– Je pense que oui. On y va ?

34. Santini rock

Il était assis à une table d'angle, seul, et de temps en temps la fixait, en s'efforçant de ne pas se faire voir. Fatigue inutile. Une vraie barmaid capte les coups d'œil avec le dos. Interprète les regards. Lorgne à travers les vitres, les miroirs, les bouteilles et les chromes de la machine à expresso pour surveiller le café dans son dos.

Le visage ne lui était pas étranger. Où l'avait-elle déjà vu ?

Une blonde aux boucles grasses fit la énième tentative de commander un gin tonic. Gaia feignit de ne rien voir. La fille avait le vomi dans le canon. Ce n'était pas elle qui devrait passer la serpillière.

Deux tables plus loin, des quinquagénaires au quatrième verre postillonnaient sentences et cacahuètes salées.

Gaia se dirigea vers les étagères pour replacer une pile de volumes. Le regard du type plana sur elle un instant plus tard. Elle décida de l'ignorer.

Trois-quatre clients occupaient les fauteuils du rayon littérature. Sergio, le facteur, était le seul à ne pas dormir. Quand Gaia se pencha par-dessus son épaule pour découvrir ce qui l'absorbait, il se tourna d'un coup, comme un écolier surpris à feuilleter un porno durant un cours.

– Ga-gaia, salut… Comment ça va ?

– Salut, Sergio. Des problèmes ?

– Nonnonnon, j'étais… j'étais juste très pris, tu sais, la lecture…

– Ça doit pas être terrible, ce truc. Je garantis la qualité de tout le catalogue, hormis ce roman-là. C'est un type qui me l'a amené, un que je connais pas, en disant qu'il l'avait trouvé à l'arrêt du bus. Mais je n'ai pas encore réussi à le lire. Qu'est-ce que c'est ?

– Ah, ben, c'est pas terrible, en fait, un peu trooop…

– Eh ben, laisse tomber, alors. Qui t'oblige ?

Elle tira un livre de la pile.

– Lis ça, plutôt. Tu connais, Boris Vian ?

De la main droite, elle lui mit le bouquin sous le nez tandis que la gauche agrippait *L'Invasion des humains* pour l'enlever de la table comme une tasse vide. Sergio se plia en avant et y posa ses coudes.

– Je fi-finis juste le chapitre, hein ? Rien que le chapitre, merci, après… après je lirai ce Vian, c'est sûr, je me l'emmène à la maison, éventuellement, hein ? Merci.

Gaia lâcha prise, posa Vian sur la table et retourna, perplexe, derrière le comptoir.

Tandis qu'elle essuyait les verres, elle farfouilla dans sa mémoire à la recherche du décor adapté pour cadrer le type qui n'arrêtait pas de l'observer. Il venait de revenir des toilettes et, apparemment, ce n'était pas seulement pour pisser.

Durant les trois mois de rénovation du SuperBar, la racaille avait choisi le Beltrame comme substitut temporaire. Durant cette période, Gaia était devenue experte en physiognomonie des substances.

Les yeux de l'homme le chuchotaient. Les mains le déclaraient. Un grumeau rosâtre sous les narines le criait fortement et clairement. COCAÏNE.

Elle décida de le prendre à contre-pied, et tandis qu'elle sortait de derrière le comptoir, elle se rappela soudain où elle l'avait vu.

Le chenil. Le type qui l'avait reçue. Celui qui était discourtois.

Elle traversa la salle, faisant tourner la tête aux quatre ou cinq habitués, arriva tout droit à la table d'angle, s'assit et lui planta les yeux dans les yeux.

– Alors ?

– Alors quoi ?

– Tu veux me faire une proposition ou tu es de ceux qui regardent et c'est tout ?

Le Pourri n'était pas habitué aux femmes agressives. Elles lui désorganisaient sa syntaxe.

– Je me bois juste une bière. Y'a un problème ?

Gaia fit signe que non. Qu'il boive donc. Elle croisa les mains sous le menton, coudes plantés sur la table et regard adhésif.

– On joue à qui rit le premier ? demanda le Pourri au bout d'une bonne minute, en s'efforçant de paraître tranquille.

Il n'avait pas les idées très claires sur ce qu'il convenait de faire. Et, en amont, il n'avait pas les idées très claires sur ce qui se passait.

Comme il était retourné à la grotte et qu'il n'y avait pas trouvé le cavernicole, il avait décidé de s'attacher à la fille. Le plan prévoyait de manifester un faux intérêt pour le pauvre Sidney, dans le but de comprendre ce qu'il avait raconté à ses copains italiens. S'il n'avait pas encore craqué, il fallait le buter dès le lendemain, sans trop de préparatifs, sur la route du travail. Après que le brigadier Corradi s'était fait boulotter les honneurs par un sanglier fou, il n'y avait pas d'autre option pour éviter d'être balancé.

Nigeria. Devait. Mourir.

Si au contraire, il avait déjà cafardé sa triste histoire aux deux négrophiles, alors il fallait organiser un sale accident, dans leur belle grotte : convaincre un éboulement de les enterrer, les étrangler avec le lacet habituel – s'il réussissait à le monter –, les empoisonner avec des champignons, les faire manger par des sangliers fous, si possible.

Maintenant, le doute, c'était : pourquoi la fille l'avait-elle pris pour cible ? Seulement parce qu'il l'avait fixée une fois de trop ? Ou bien savait-elle quelque chose et agissait-elle ainsi pour le rendre nerveux, le contraindre à un faux pas, comme le lieutenant Colombo ?

Pendant que le Pourri s'interrogeait, Gaia, de l'autre côté de la table, ne cessait de l'observer. Elle le regardait s'arranger les cheveux, en les lissant sur les tempes et la nuque. Contrôler l'heure sur sa contrefaçon de Rolex. Renifler, se masser les narines entre pouce et index, flairer la paume de la main. Jeter un regard circulaire avec une décontraction affectée et se balayer les pellicules des épaules de la chemise. Boire la bière, une gorgée toutes les vingt secondes, pour se donner une contenance et occuper ses mains.

Et pourtant, malgré toute cette observation, elle ne remarqua le pendentif qu'au moment où le cocaïnomane tendit le bras pour lui offrir une cigarette.

Le pendentif pendait à un bracelet d'or sur le poignet gauche. Un truc de maquereau.

Le pendentif représentait Jim Morrison, tel qu'il est immortalisé sur la stèle funéraire du Père-Lachaise.

Jim Morrison, Freddy Mercury, Kurt Cobain, Jimi Hendrix.

En cadeau chaque semaine avec *La Grande Encyclopédie du rock*, en fascicules. Des bustes en plomb des musiciens disparus les plus célèbres. Pas vraiment de bon augure. La série s'était arrêtée à ces quatre. La grande encyclopédie n'était pas allée plus loin que *B, Blondie.*

Gaia se rappelait de la malheureuse publication à l'époque de la librairie. Elle se rappelait en avoir commandé cinq exemplaires, au tout début. D'être vite descendue à trois. Pour ensuite arriver à un seul fascicule, le quatrième et dernier. Moralité : dans tout Castel Madero, la seule acheteuse de la *Grande Encyclopédie* était aussi la seule qui la vendait. Il n'y avait pas d'autre maison de la presse ni de kiosque à journaux. Les images pieuses rock ne pouvaient pas être beaucoup répandues, au bourg. Gaia ne doutait pas d'être aussi la seule à les posséder.

Et la breloque avec Jim Morrison était attachée au collier de Charles Bronson, à sa façon, fanatique des Doors. Il suffisait de deux accords de Manzarek pour lui mettre la queue en route.

Gaia écarquilla les yeux, laissa feux et flammes sortir par la fenêtre entrouverte et d'un brusque mouvement de la main agrippa le poignet du Pourri.

– Mignon, ça ! Qui est-ce, Che Guevara ?

– Mais non. Celui-là, c'est Jim Morrison. Che Guevara portait un béret.

– Aaaah, dis pas de conneries, lança Gaia, dégoûtée, et l'agrippant toujours par le poignet, elle convoqua la fille des tabacs. Mindy, écoute une seconde, tu peux venir ?

L'autre posa le *Code de droit quelque chose* et se dirigea sur des hanches ondulantes vers la table. Les cinq ou six habitués se tournèrent, faméliques.

– Qu'est-ce qu'il y a ?
– Dis, ça te semble Jim Morrison, celui-là ?
– Ça se pourrait.
– Et Che Guevara ? intervint le Pourri, l'air agacé.
– Non, pas Che Guevara, conclut la fille après avoir longuement scruté la chose. Mon frère a le T-shirt et c'est très différent. Il a la barbe, je crois.

Le Pourri reprit sa main, triomphant.

Gaia la lui restitua, non moins triomphante. Elle se retint de poser d'autres questions. Elle voulait éviter que le salopard ait trop de soupçons. Elle voulait réfléchir sur le meilleur moyen de le coincer.

De son côté, le Pourri sortit du bar enrobé de suspicion comme une profiterole de chocolat. La dynamique de l'échange le laissait perplexe. Il s'était laissé prendre par le défi – Che Guevara ou Jim Morrison ? – et avait perdu le contrôle de la situation. Maintenant, il se sentait mal à l'aise. Sentait que quelque chose lui avait échappé.

Quelque chose qui réémergea, comme du poivron mal digéré, au premier virage en direction du *privé*.

La régurgitation disait : la barmaid s'était présentée au chenil quelques semaines plus tôt.

Elle disait : justement pendant que Pinta et toi vous mettiez Nigeria à la question pour cette histoire de ses amis.

La barmaid cherchait un chien, mais c'était une excuse.

La barmaid était *déjà* une amie de Nigeria. Donc elle savait un tas de trucs. Donc, elle les surveillait.

Empêcher le balançage devenait toujours plus difficile.

Le faux accident à la grotte ne pouvait pas attendre.

VII.
Extrait de Emerson Krott, *L'Invasion des humains,* Galaxie 1981. Chapitre 32

Malheur ! Malheur ! La grande ville, où se sont enrichis par son opulence tous ceux qui ont des navires sur la mer, en une seule heure elle a été détruite !
Apocalypse selon saint Jean, 18, 19

Tout était prêt, tout conforme aux plans. Il ne manquait que le signal, le feu vert définitif. Tyrmil regarda ses compagnes et sourit, fière de les avoir à ses côtés en ce moment glorieux. Les charges explosives attendaient seulement leur mise à feu, placées en cinquante endroits différents, grâce à la collaboration de deux surveillants. Il allait payer, ce salopard de Kram. Il allait se repentir amèrement de ses géniales intuitions. Les mâles de l'espèce ne traverseraient plus les galaxies pour faire violence aux guenons de la Troisième planète de Nrod. Ce gâchis allait prendre fin. Des flammes purificatrices allaient submerger les hangars, les darses, les énormes cargos, les grands vaisseaux de bracolite, munis des moteurs les plus puissants de la planète et les équipements d'hibernation les plus confortables et les plus sûrs. L'explosion réduirait tout en cendres, en poussière fine d'une pureté impalpable.

Ce que les femmes de la planète ne savaient pas : l'explosion pouvait faire pire. Ça pouvait déclencher d'imprévisibles réactions, cette déflagration vengeresse. Dans les propulseurs des majestueux navires de croisière dormaient des particules, des ions, des flux de neutrinos et d'antimatière. La chaleur de l'incendie pouvait dissoudre des chaînes, libérer des monstres. Une bombe au pouvoir démesuré, une détonation capable d'effacer pour toujours la planète entière.

La première époque des Voyages s'était conclue par l'extinction des grands sauriens.

La deuxième allait se conclure par l'extinction de l'espèce.

Il y en aurait difficilement une troisième.

Tyrmil scruta le ciel en attente du signal, fière du geste que lui confiait l'Histoire, ignorant que l'Histoire était en train de changer d'adresse.

Une fusée traçante lumineuse traversa le firmament.

Tyrmil connecta les tuyaux, enclencha le timer et s'éloigna, le sourire aux lèvres.

35. La Vierge Cornue

Ce fut un renard qui entra en dernier.

Il avait chassé toute la nuit. Des corbeaux à flatter pour obtenir une tranche de fromage, il n'en avait pas trouvé, et le raisin était toujours trop haut. Cinq jours de suite, il s'était nourri de vers. Durant deux autres, il n'avait pas touché de nourriture. Il courait en tous sens, fou, comme si hêtres et châtaigniers étaient des barreaux d'acier et le bois une cage odieuse et trop étroite. Il déboula hors des buissons, en lançant des injures stridentes contre la faim et les quelques étoiles dans un ciel vidé.

Arrivé à la clairière des cyclamens, il lui sembla distinguer une odeur précise, beaucoup plus subtile que l'arôme de résine que dégageaient les écorces, plus légère que la saveur des champignons qui descendait jusque dans l'estomac, tout enterrés qu'ils soient sous des couches de feuilles pourries, amas hasardeux de bois trempé, tas de terre remués par le groin des sangliers, coups de vent humide imprégnés de nuit.

Il s'immobilisa, flairant l'obscurité pour qu'elle lui indique une direction, tandis que le parfum du sang réveillait chaque cellule de son corps affamé.

Ça venait de la grotte.

Ça sentait le poulet.

Un coq, pour être précis. Ils l'avaient amené là le soir précédent. L'avaient décapité sur le fourneau de pierres, qu'ils avaient pris pour un autel du sacrifice. Avec le sang encore chaud, ils avaient tracé des symboles sur les roches les plus lisses. Il y avait le pentacle renversé et le trident de Neptune, le soleil des Iroquois et la syllabe OM, le symbole de la paix et celui de la Mercedes. Il y avait des bougies à la citronnelle et

des baguettes d'encens. Il y avait une paire de capotes et une poignée de mouchoirs en papier : le rite écologiste avait réussi.

En partie seulement, en vérité. L'homme sauvage ne s'était pas montré. À sa place, un message, écrit au charbon de bois sur un fragment de contreplaqué posé bien en vue contre une paroi.

“Rencontrons-nous”, disait-il. “Vendredi à la nuit. Villa Rivalta.”

Les deux apprentis boulangers avaient enregistré le lieu et la date.

Puis ils avaient improvisé le rituel et égorgé le coq.

Les filles avaient marché presque tout de suite.

Du fait de la conformation karstique du terrain, des ruisselets rouges dégorgés par le cou de la volaille avaient conflué dans une petite conque qui trois cents ans auparavant avait déjà servi de récipient pour le sang du bandit Scardazzo.

Lui aussi décapité, la tête exposée sur un pieu, le long de la route pour l'Auberge en Flammes. On disait qu'il était très beau, avec un visage angélique et des yeux de démon, mais les femmes accourues là en bas n'eurent pas de moyen de le vérifier. La grosse pierre utilisée par les traîtres pour le frapper dans son sommeil lui avait défoncé le crâne.

Traîtres, c'est sûr, parce que les soldats du chef-lieu, menés par le commandant Giuseppe Zanca, le traquèrent sans succès du printemps à l'automne de l'an de grâce 1668, puis après l'hivernage à basse altitude, de nouveau avec une plus grande vigueur jusqu'aux Pâques suivantes.

“On vivait dans la province, écrit Palmizi, dans une très grande attente des opérations de Zanca, qui, ayant remonté jusqu'aux montagnes, s'immortalisa avec une vraie vaillance, non point en se risquant contre les bandits, mais en démolissant et brûlant Cafaggio, Monforte, Solagna, Verano, San Nicola, Piantalascia, Le Stole, Cesa Grande et Rubiata, en bref tous les villages du Castelmadero, à l'exception des églises, avec ordre de tuer les maçons, menuisiers et tous ceux qui contribueraient à la reconstruction interdite.”

La distinction entre l'eau du bain, les poissons et le bébé était trop subtile pour le commandant de la milice.

Pendant deux ans encore, la population de la région subit la loi des soldats, qui mangeaient à l'œil et importunaient les femmes. En 1671, enfin, un groupe de cinq hommes – paysans et bergers – las de la situation prit le sentier pour la grotte de Lustro. Ils attendirent dans la pénombre le retour du bandit. Le tuèrent par traîtrise, tandis qu'il rêvait de coït avec la femme de Zanca.

Avec de semblables intentions, Yogourt Casale avait rassemblé une équipe de sept hommes, armés de fusils et de bâtons, et depuis déjà une semaine fouillait le maquis.

Juste avant le renard, soyons rigoureux, ce furent eux les avant-derniers à entrer.

Après un après-midi de recherches infructueuses, ils s'étaient décidés pour une visite au célèbre cavernicole. Celui qui invitait les salopards à déposer les armes et à fonder une communauté de naturistes. La décision n'était pas improvisée : "On passait par là et on a pensé à." Yogourt avait un plan. Le plan consistait à utiliser le Neandertal comme appât. L'appât devait attirer les Coupeurs de doigts par de nouvelles propositions. L'appât ne pouvait refuser : s'il s'y risquait, ça voulait dire qu'il était avec les autres. L'appât était pris au piège et le piège, c'était lui-même. Génial.

Sûrs de leur plan, Yogourt et les siens n'avaient pas prévu que le cavernicole ne soit pas chez lui. Ni non plus d'y trouver un coq égorgé, des bouts de chandelle et du sang partout.

– Pour moi, c'est une messe noire.

– Putain, qu'est-ce que tu racontes ? Les messes noires, ça se fait dans les églises.

– Ah ben, si t'es expert…

– Tout le monde le sait, allez.

Et Casale :

– Regardez là…

Le faisceau de la torche éclaira des lettres tracées au charbon de bois sur un bout de contreplaqué. Une dizaine d'yeux se regroupèrent pour regarder. Une main souleva la chose de terre. Casale poursuivit :

– Lui, il les a appelés, ils sont venus, ils ne l'ont pas trouvé et ils lui ont donné un rendez-vous.

– Et c'te bordel ? demanda Rinaldi qui ne comprenait pas.

– C'est une signature. Pour faire comprendre qui ils sont : du sang, des animaux, des rites. Probable qu'il y a là-dessous un sens précis, le coq, les signes sur les murs, je sais pas, quelque chose que Neandertal comprend sûrement, parce que lui aussi, il doit être du genre adorateur de la forêt qui boit le sang des oiseaux et se baise les trous dans la terre…

– Il baise quoi ?

– Laisse tomber, Giando. L'important, c'est que nous sommes arrivés au bon moment. Lui, il ne sait rien. Nous, si. Et eux, ils savent pas que nous savons.

– Et donc, pardon ? Toute l'histoire d'utiliser Neandertal comme piège ?

– Lui, il est parti. Le piège, ils se le sont fait tout seuls.

Casale ramassa une pierre et la balança dans la nuit. La pierre frappa le museau d'un bouc dessiné avec du sang sur la paroi opposée.

– Allons-y.

De minces couches de calcaire se rompirent comme glace. Des écailles de crépi naturel s'effondrèrent au sol. Du bouc demeura un peu de barbe et les cornes de bélier. Sauf qu'à présent, elles paraissaient pointer sur une autre tête, habituée à l'auréole plutôt qu'à de semblables excroissances.

Les traits du visage se distinguaient à peine, mais les bras écartés, la robe blanche et bleue et la grosse couleuvre lovée à ses pieds ne laissaient pas place au doute.

Frère Bartolo de Rocca Madera avait dessiné sa Madone avec des colorants naturels. Herbes, baies, feuilles, racines. Des dépôts de calcaire l'avaient recouverte d'une épaisse patine, effaçant ainsi l'unique trace de son passage. Personne ne savait que la grotte de Lustro avait abrité un ermite, tout comme celles sous Peschio Calerto, célèbres pour une visite historique de François d'Assise, qui avait prié là, en extase, sur une grosse roche. On disait que le corps du saint avait laissé une

empreinte sur la pierre dure. En effet, la roche en question avait l'air d'un prie-dieu. Quant à savoir si c'était la roche qui était née d'abord ou bien la légende, c'était une question pour les habituels sceptiques.

La patrouille de chasseurs tourna les talons sans remarquer l'apparition mariale. Le seul qui put y assister fut le renard affamé.

Il avait à peine commencé à déchiqueter le coq, quand l'instinct lui dit que quelque chose n'allait pas.

Il s'arrêta, flairant l'air.

Des odeurs de brûlé et l'écho lointain de pierres remuées.

Il serra la proie dans sa gueule et fonça vers la sortie.

Il était de l'autre côté de la clairière, en sécurité maintenant, quand la déflagration et le déplacement d'air le projetèrent contre un tronc d'érable.

Étourdi, il se retourna pour regarder.

Un homme de corpulence normale s'éloignait en claudiquant entre les haies de sorbiers.

La grotte de frère Bartolo et du bandit Scardazzo, de centaines de bergers surpris par l'orage et d'un étrange superhéros fatigué de lui-même, était un amas de pierres et de détritus au bord de la doline.

D'ici peu, elle serait choisie par les serpents, les taupes et les porcs-épics comme abri contre la pluie fine qui commençait à tomber sur le bois.

36. Superman & Lénine

Encore une demi-heure. À neuf heures au plus tard, il fallait rentrer.

Mindy avait une autonomie limitée.

Elle pouvait tenir une heure ou deux, suivant le genre des *avances**. En général odieuses parce que le décolleté, le sein abondant et les manières sensuelles la faisaient considérer comme indigne d'une approche courtoise. Si d'aventure un client en eût été capable.

Un lundi matin, au sixième commentaire sur ses nichons, Mindy avait réagi. Elle avait déboutonné son chemisier, avait collé la gueule du type à la source de tant d'admiration et lui avait massé la tonsure avec un shampoing au cappuccino. Bouillant et mousseux. Les mois suivants, elle y avait pris goût. Avec ou sans sucre. Avec ou sans cuillère. Deux autres clients, deux autres factures de pressing à rembourser, une menace de plainte pour coups et blessures.

Encore une demi-heure.

Gaia attendait au bout du sentier, à deux pas de la route goudronnée, cachée dans le tronc creux d'un châtaignier. Sidney devait passer par là, en provenance de la grotte et en direction du chenil. Gaia avait sur elle la photo de Charles Bronson. Elle la lui montrerait. Lui demanderait si, par hasard, il se souvenait d'un chien comme celui-ci. Avec cette tache blanche au milieu de la gueule, semblable à un os de dessins animés, on ne pouvait pas le confondre.

Mais Sidney tardait. Il pouvait être au lit avec la grippe. Être déjà passé. N'être pas de service. Ce soir-là, il y avait le match des Champions et le bar Beltrame restait ouvert jusqu'à onze heures. Le lendemain était jour libre pour Mindy. Si Gaia ne résolvait pas la question, trop de temps

risquait de passer. Au revoir Charlie et le pendentif de Jim Morrison.

Analyse de la situation : il restait moins d'une heure. Pour monter à la grotte, il fallait plus de temps, même en courant. Pour chercher quelqu'un avec la baguette, il fallait plus de calme. Pas de compte à rebours. Pour aller en voiture jusqu'au chenil, dix minutes suffisaient mais il était difficile de ne pas se faire remarquer. Néanmoins, ça paraissait la seule solution.

Neuf heures moins vingt-cinq.

Gaia courut vers la voiture, deux virages plus bas. Elle bondit à bord et démarra. Elle fit crisser les pneus sur la route mouillée, évita à un poil près le camion qui descendait en sens inverse, atteignit le quatre-vingts, rétrograda sous le virage, le coupa à contresens et fonça au milieu de giclées de boue devant le panneau "Castel Madero". Une vieille la regarda passer en secouant la tête.

De Castello, elle prit la route pour le chenil, étroite à ne pas laisser passer deux véhicules. Des arbres à droite, prêts pour le choc frontal, un précipice à gauche et le plongeon dans le Madero.

Elle se gara dans le seul emplacement disponible, au croisement de la route de terre qui montait de Saint-Christophe. Sortit de la voiture, se plia en deux et vomit le petit-déjeuner sur des touffes de menthe sauvage.

Elle était encore penchée, à essayer de se nettoyer le bout des chaussures, quand une voix la surprit dans son dos.

Elle se retourna lentement. Sidney n'avait jamais rien vu de semblable. Des joues couleur concombre. Les nuances possibles de la peau blanche continuaient à le surprendre.

– Sidney ! Ben… d'où tu sors ?

– De là, répondit le gladiateur en montrant la route de terre.

– Excuse… mais par où tu es passé ? De la grotte…

– Grotte finie. Assez.

Les bras de Sidney effacèrent l'air.

– Nous dans la vieille église.

– Vieille église ? Quelle vieille église ?

Il y a cette église en ruine, abandonnée depuis au moins vingt ans. Solitaire, au milieu de la chênaie, sur un éperon de granit qui pointe comme une dunette sur un bastion de cyprès. À l'endroit le plus découvert de la roche est enchâssée une madone de Lourdes, encore intacte, entourée de pots en plastique et en terre cuite. Noirs, verts, orange. Vides. Fantômes de fleurs qui flottent au-dessus.

L'église elle-même semble échappée d'un bombardement. Le toit est écroulé. Le clocher jaune et rouge tient debout par miracle. Des murs latéraux, l'un est englouti dans les clématites et les orties. Sur l'autre, on reconnaît encore trois petites chapelles, badigeonnées de blanc et d'azur. L'abside est en lambeaux, comme un *Tetris* gâté. La façade est encore intacte, avec le portail d'entrée presque au rebord de la roche, le balustre de fer pour empêcher les chutes et deux escaliers latéraux, creusés dans la pierre, qui montent de la clairière au pied du contrefort.

Sous l'église sans toiture, une petite crypte a échappé à la ruine. Soit parce qu'elle est creusée dans la roche, soit parce que l'entrée de la nef est bloquée sous les restes du toit. Le seul accès possible est une minuscule trappe sur le carrelage de la cure. Dix marches de fer plantées dans le mur et un boyau étroit et sombre fermé par une porte.

L'autel en marbre blanc, tout sculpté, mériterait un déménagement. Les colonnes qui soutiennent la voûte sont élégantes et minces. Les fresques avec la vie de saint Christophe ne sont pas vraiment des chefs-d'œuvre et quelques épisodes me laissent perplexe. Moi, je savais qu'il y avait ce géant, Christophe. Un jour, un bambin arrive et lui demande de le porter au-delà d'une rivière. Lui, il le soulève, il pense qu'il est léger, mais en fait il est de plus en plus lourd et Christophe risque de se noyer. Arrivé de l'autre côté, il demande des explications, et il semble que le petit soit le roi du monde et qu'en le portant, lui, Christophe, s'est chargé le monde entier sur les épaules. D'accord. Mais ça, ce sont seulement deux scènes. Les quatre restantes ne sont pas justes, mais tant mieux. Quand je décorerai les autres parois avec les légendes de saint Disma, personne ne viendra me critiquer pour les épisodes inventés. Parce qu'il faudra bien inventer quelque chose, si on veut aller

au-delà du classique Bon Larron jeune, brigand à la frontière de l'Égypte, qui croise sur sa route la famille de Jésus. Et au lieu d'égorger Joseph, de violer Marie, de se manger l'âne et de vendre l'enfant aux tueurs d'Hérode, il se laisse émouvoir comme un crétin – ou comme un saint – et les accueille de nuit dans la tiédeur de sa tente.

Juste pour dire qu'un peu de vie éternelle, le bon Dieu la lui devait depuis un moment.

Un autre genre de fresque, en revanche, recouvre de bas en haut les parois de la vieille cure.

Sur le mur de la cuisine, à côté d'un buffet qui a survécu au pillage, il y a encore un calendrier de 1986. Tu ouvres un tiroir et tu y trouves un paquet d'images de la Coupe du monde. Le gamin qui l'a oublié doit avoir presque trente ans, mais il serait quand même content de trouver Zaki Badou et de compléter l'album.

Si certains fantômes l'avaient trouvé, le gardien de l'équipe nationale marocaine, à cette heure-ci, il serait collé sur une fenêtre, comme divinité tutélaire, ou par-dessus une brûlure de cigarette sur une veste de tissu synthétique. Mais ils n'ont pas eu le temps de le chercher, ces fantômes, les premiers à repeupler la cure après son abandon. Ils apparaissaient à la nuit et dans la nuit repartaient. Invisibles, pour ne pas rompre l'enchantement et s'évanouir pour toujours.

Ensuite, des maisons vides à habiter, ils en ont découvert d'autres, plus commodes, le long de la route. Il y en a toujours plus, dans le coin. Les travaux pour la voie ferrée ne plaisent à personne.

La cure de l'église est restée de nouveau abandonnée. Par terre : vêtements, paperasses, chaussures dépareillées, feuilles de journaux, outils, enveloppes affranchies. Si on était à New York, tout finirait au musée mais nous sommes à Castel Madero, et au lieu de la statue de la Liberté, nous avons une reproduction en plâtre de la madone de Lourdes. Et alors ça reste de l'ordure, sur le carrelage crasseux d'une ruine abandonnée.

Des mois après le deuxième exode sont arrivés les élèves de l'Institut technique de Ponte. Trente kilomètres à moto pour se fumer quelques joints, démolir de vieux meubles, baiser sur

des matelas moisis, marquer le territoire avec des feutres et des bombes de peinture.

LARA ET MARISA PUTES
MARCO JE T'M
OÙ SONT LES CULS ?

Après avoir passé l'examen, une poignée de techniciens sont devenus satanistes. Trente kilomètres dans l'auto de papa pour se fumer quelques joints, célébrer des messes noires, baiser sur les autels, noircir les murs avec la fumée de petits feux, écrire dessus au couteau.

QUI ENTRE MEURT
ICI C'EST LE SANCTUAIRE DE SATAN. TON AME EST FOUTUE
666, THE NUMBER OF THE BEAST

L'édifice a pris un aspect lugubre. Les autres étudiants ont eu peur. Les parents de quelques jeunes filles ont eu peur. Les pères de quelques filles ont appelé les carabiniers. Les carabiniers ont planqué jour et nuit devant l'église pendant une quinzaine. Ils ont procédé à deux-trois arrestations. On mène quelques interrogatoires. Le journal local a décrit les techniciens de Satan comme "une congrégation de maniaques assoiffés de sang, s'adonnant à la violence et au stupre". Deux mois de feu, bois trempé et pas de rôti. La messe noire est finie. Les satanistes sont allés s'installer loin et l'auto de papa n'est plus disponible.

Saint-Christophe-des-Bois est devenu un lieu *horror*. Un endroit à éviter. L'endroit préféré pour les épreuves d'audace d'un petit groupe nazi.

Des inscriptions à la peinture rouge, cette fois. Sur les murs noirs de fumée graffités au couteau. Sur les inscriptions au gros feutre, vertes, fuchsia et bleues. Sur les traînées de crayon de couleur dans les vieilles salles de catéchisme.

QUAND VOUS VENEZ ICI
VOUS NE DEVEZ PAS AVOIR PEUR DE SATAN, MAIS DE NOUS. SS
JUDEN RAUS. NÈGRES AUSSI
NI USA NI CHINE. NAZIFASCIME

Et les Motorpsycho attaquèrent les oreilles avec leurs guitares entre les dents, sans que personne ne puisse les écouter, à exception du bois et d'une buse dans le ciel de marbre. On dit que la musique n'a pas de sens, si elle vous laisse seul. Même chose pour les livres, les fougères bouillies au sirop d'érable, les idées qui moisissent sous la boîte crânienne. Un argument contraire potentiel, ces premiers jours de civilisation troglodyte. Je devrais peut-être m'ôter les écouteurs et demander aux cyprès ce qu'ils ont envie d'entendre ?

Là où j'étais avant, nous étions trois à connaître les Motorpsycho. Je ne puis affirmer que ce partage ait changé ma vie.

Au maximum on pouvait se connecter au site du *band* et échanger des opinions avec de fins connaisseurs, capables de comparer *Blissard* avec *It's A Love Cult.* À ce propos, je considère que l'invention d'un ordinateur portable alimenté par une dynamo – une heure de pédalage pour une heure et demie d'activité – fournirait un grand avantage à l'avenir de nous autres troglodytes, souvent dispersés dans des vallées lointaines, avec des cols rendus infranchissables par la neige. Si Babylone peut nous faire ce cadeau, une minute avant de se suicider, nous promettons de modérer le ton quand nous raconterons à nos enfants les autos, le pétrole et l'eau potable pour se laver le cul.

En espérant que les Motorpsycho soient de notre côté et qu'ils viennent faire un concert, de temps en temps, en période de dégel. Alors, nous descendrons dans la vallée, des grottes et des cabanes, et nous danserons ensemble une nuit entière, et à la place de l'estrade il y aura un énorme feu, et les flammes lécheront la cime des sapins, et les filles seront toutes plus belles que ce que nous nous rappelions au début de l'hiver. Et personne ne sera triste, si les Motorpsycho doivent rester bloqués sur le Saint-Gothard, parce que Milvio se sera fabriqué une guitare, et Greta une flûte avec du sureau vidé, et Zelmo racontera la foudre tombée à quelques pas de sa baraque. Les nuits d'une passeront à trois, les couples de quatre initiaux à huit et quelques-uns décideront même de rester là, parce que les terres proches du fleuve leur sembleront plus grasses et les arbres plus rares et le ciel plus spacieux pour arrimer les désirs.

Neuf heures moins dix. Inutile de se faire des illusions. Gaia était en retard.

Le tout-terrain avançait à vitesse réduite, en s'agrippant de ses pneus creusés aux dalles du chemin muletier. Des armées d'orties tentaient de lui barrer le passage, tandis que les ronciers tendaient des tentacules épineux, trop minces pour pouvoir les retenir. Le dernier engin à moteur devait être passé pas moins de dix ans auparavant.

Quand elle déboucha sur l'esplanade herbeuse de la vieille église, le cavernicole était là, de dos, occupé à piocher et à travailler le terrain. Il ne s'aperçut de rien. L'ouï du superhéros avait besoin d'une révision.

Gaia se gara à côté de la carcasse rouillée d'une auto, d'un modèle non reconnaissable, que quelqu'un avait traînée jusque-là et brûlée, par jeu ou par nécessité. Au-dessus de l'épave, les chevelures des cyprès étaient comme caramélisées.

Deux pas plus loin, juste au coin de la cure, un sanglier au museau de phacochère enfonçait sa gueule dans un vieux lavabo débordant de pommes.

Le cavernicole continuait à piocher. Des mouvements rythmés, quatre quarts de rock à faire envie à un métronome. Soulève, abat, arrache, ramasse. Gaia s'approcha à travers l'esplanade. Arrivée à cinq mètres, elle remarqua les écouteurs plantés dans les oreilles du piocheur. Elle ramassa un caillou et le lui lança entre les omoplates. Le cavernicole pivota d'un coup, en brandissant la pioche comme une massue. Il vit Gaia, comprit qu'elle voulait lui parler, fit glisser les écouteurs sur son cou et l'outil au milieu de l'herbe rachitique.

– Félicitations ! Je vois que le phacochère, au moins, a été averti du déménagement.

Et lui :

– Ben, tu sais, quoique le soussigné ne soit pas lié par le serment d'Hippocrate, je me sens quand même une certaine responsabilité envers…

– Responsabilité, mon cul. Je vous cherche depuis ce matin, ton ami et toi. J'ai besoin d'un coup de main pour cette histoire de Charlie. Je peux compter sur mon superhéros préféré ou il est trop occupé à soigner ses patients ?

– Non, voyons, je dirais que oui, ça dépend…

– Ça dépend ? Comment ça, ça dépend ? Ça dépend de quoi, oh ? Batman ne dit pas “ça dépend”. Et même pas ce nazi de Captain America. Une pauvre jeune fille sans défense a besoin de ton aide et toi, tu lui réponds “ça dépend” !

Le cavernicole lève les yeux et demande conseil aux nuages.

– Booon, ça dépend pas, je me suis trompé. Mais toi, aussi : t’arrives, tu balances un caillou, tu me poses des questions à brûle-pourpoint pendant que j’écoute mon groupe préféré…

Elle sourit :

– Oui, écoute, laissons tomber. Je te promets de ne pas te reprocher ton walkman troglodyte, en aucune occasion. Faisons comme s’il n’avait jamais existé, d’accord ?

– Fais un peu comme tu veux. Le soussigné soutient le retour à l’essentiel, pas la privation.

– Très bien. Alors, tu me le donnerais, ce coup de main, pour cette histoire de Charlie ?

– Certainement, mademoiselle Beltrame, répondit le troglodyte en se mettant au garde-à-vous, poing vers le ciel, dans une imitation de Superman *et* de Lénine. Puis-je vous demander de quoi il s’agit ? Qu’il soit clair que je pose cette question pour mieux planifier l’intervention, certes pas pour en évaluer l’opportunité. L’engagement du soussigné est déjà garanti.

Et elle :

– Écoute : Charles B. est au chenil.

– Au chenil ?

– Oui. Un des types qui travaille là-dedans porte en bracelet une breloque de Jim Morrison que je lui avais attachée au collier. Mon employée l’a vue aussi. Et Sidney a reconnu Charlie sur la photo. Il est sûr.

– Parfait. Si tu passes chez les carabiniers, tu peux dire à l’adjudant Martelli que le soussigné a un peu de fièvre, mais qu’il se présentera dès que possible pour un entretien clarificateur ?

– Comment ça, les carabiniers ! Ils doivent encore trouver l’assassin de ce malheureux, imagine un peu ce qu’ils en ont à faire de mon chien. Et puis Sidney ne peut pas témoigner, tu le sais.

– Compris. Ici entre en jeu le soussigné. Qu'est-ce que…

– Rien de spécial. Une ou deux nuits blanches ne te posent pas de problèmes, non ?

– En effet. Même, j'étais en train de me demander si nous autres, troglodytes, nous ne devrions pas nous transformer en animaux nocturnes. Je ne sais pas. En attendant la mutation, un litre de café serait une garantie supplémentaire. Et puis ?

37. Effet paradoxal

L'inauguration était fixée. À trois jours de là. Les dernières retouches.

Aux répétitions générales, Mahmeti avait tordu le nez. Les aboiements des autres chiens risquaient d'entacher les bruits de la lutte. Mesure numéro un : isolant acoustique sur les murs. Mesure numéro deux : microphones à bord du ring et haut-parleurs braqués sur le public. Adrénaline à six cents watts.

L'installation stéréo était encore à terminer. Idem de celle de la vidéo. Caméras pointées sur la rencontre et écrans plasma sur les murs opposés. Prise d'en haut, prise d'en bas, contre-champ et premier plan. Mieux que *Sport dimanche*.

Mahmeti avait vu les choses en grand. Les bonnes idées habituelles. Il y avait aussi les tribunes latérales et les réflecteurs. La saveur âpre du combat pouvait aller se faire voir, d'accord. Les fanatiques de la première heure risquaient de mal le prendre, de jouer les nostalgiques, de regretter la poussière et la nuit. À la fin, quand ils auraient raqué leur cinquante euros, ils rentreraient chez eux contents. Ce truc, en comparaison de l'esplanade des Banditacce, c'était comme San Siro face à un terrain de foot de quartier.

De toutes les nouveautés, celle qui électrisait le plus le Pourri, c'était le ring aquarium : quatre plaques de plexiglas épaisses de deux doigts et hautes d'au moins quatre mètres délimitaient de manière hermétique le périmètre des combats. Le public pouvait être tranquille. Non pas que Mahmeti s'intéressât à la sécurité de l'installation, mais un chien furieux peut toujours arracher la corde qui le retient et un spectateur mordu n'est l'idéal d'aucun spectacle, encore moins d'un spectacle clandestin. Les chiens continuaient à être attachés pareil. La corde franchissait les parois par-dessus une poulie

pour finir dans un petit treuil : en actionnant un levier, l'écheveau pouvait se dérouler, se bloquer, faire marche arrière. Toujours pour éviter que les gladiateurs défoncés finissent dévorés.

Noble précaution. Qui n'empêchait pas le plus grand nombre de voir dans ces murs transparents un fascinant piège mortel. Le gladiateur n'avait pas de voie de fuite, comme dans un vrai Colisée. Quand il se trouvait dos au mur, il l'était au sens littéral. Le Pourri était convaincu que le ring aquarium compenserait sans aucun doute la perte de contact avec le cœur de la lutte. Haut-parleurs et caméras pouvaient faire le reste. Et vous imaginez les giclées de sang sur la vitre ?

Un tube d'échafaudage en acier courait sur l'ouverture haute du ring, réunissant les côtés opposés. C'était le substitut technologique des branches de châtaignier. Ils y avaient suspendu les armes bonus : un bâton, un couteau attaché par la poignée (qu'il fallait donc saisir par la lame) et une chaîne de moto avec cadenas monobloc. Cette dernière était la contribution du Pourri à toute la baraque. Il avait offert un pacson de coke à un des gladiateurs slaves pour qu'aux répétitions générales il fasse de son mieux pour l'utiliser. Il voulait faire bonne impression devant le grand chef. Une occasion pour lui parler en tête à tête de ce nègre qui risquait de balancer l'univers entier.

Le Slave s'était emparé de l'arme à la cinquième tentative. Il était haut comme trois pommes et une bite mais avait un bon élan. Le Pourri l'avait encouragé de derrière le verre.

Le Slave s'était mis à faire tournoyer la chaîne pour tenir l'adversaire à distance. L'arme semblait fonctionner : spectaculaire, utile, non décisive. Deux coups sur les côtes avaient arraché au dogue autant de glapissements. C'est justement à cause d'eux que Mahmeti avait deviné la nécessité d'éliminer les bruits de fond et d'amplifier le combat avec du dolby surround.

En attendant, l'animal devenait encore plus féroce.

Épouvanté, le Slave moulinait à une vitesse surprenante. Peut-être espérait-il un décollage vertical avec fuite par l'ouverture du haut.

Dans sa fougue furieuse, il avait sous-évalué la force centrifuge et le pouvoir lubrifiant de la sueur.

La chaîne avait glissé hors des poings serrés. Chaîne *et* cadenas.

L'impact avec le plexiglas n'avait pas été désastreux mais une toile d'araignée de craquelures avant l'inauguration n'est pas du genre de choses qui mettent de bonne humeur.

Mahmeti avait contrôlé les dégâts en personne. Ça aurait pu être pire. Le matériel était résistant. Plus que le visage du Pourri. S'il ne l'avait pas comprimé tout de suite des deux mains, il est probable que des plâtras de chair seraient tombés sur le carrelage.

Maintenant, une apparition imprévue mettait en danger la convalescence. Du menton au front, il sentit sa face se fendre à nouveau, comme une terre assoiffée.

Toute négritude dehors, Sidney était entré dans son champ visuel, armé d'un seau et d'un balai-brosse.

Pas même une minute, il ne caressa l'idée qu'il s'agissait d'un fantôme. Trop facile.

Pas une seconde, il ne pensa à une ressemblance trompeuse. Les Chinois sont tous pareils. Les nègres non, on les distingue aux cheveux.

Ces petites tresses étaient impossibles à confondre. Nigeria était vivant, en forme, et va te faire enculer.

Il prit une longue inspiration. Pas assez pour se calmer. Serra le poing, fit neiger une pincée de coke dans le creux entre pouce et index, la porta à son nez et inspira encore. Beaucoup mieeeuuux. Pur effet paradoxal : une substance excitante pour calmer l'excitation. Privilège réservé aux toxicomanes les plus intoxiqués. Unique désavantage, la durée brève.

– Tu as vu Pinta ? demanda le Pourri à un électricien qui montait des petits projecteurs.

– Qui ?

– Pinta. Le gros, avec les cheveux blancs…

– Connais pas.

Il s'adressa à un autre. Il le connaissait, mais il venait juste d'arriver. Il essaya avec un troisième. Il l'avait vu il y a pas longtemps, et puis plus.

Le Pourri aussi l'avait vu il y a pas longtemps. Deux minutes plus tôt, il était encore là à contrôler les travaux. Puis il avait disparu. Classique personnage qui devient brume quand on a besoin de lui. Le Pourri voulait s'éclaircir les idées sur ce qu'il fallait faire, avec ce nègre et ses amis. Pinta était le seul à connaître ses réflexions. Le seul qui pouvait l'écouter. Mais il avait disparu. Plus ou moins au moment où Nigeria entrait par la porte latérale.

Le Pourri rembobina son cerveau et revint au plan précédent. Il mit l'arrêt sur image puis l'avance lente. Tandis que sur la gauche s'ouvrait la porte basse et que Nigeria faisait son apparition, à droite, sous le montant d'un réflecteur, Pinta détachait le regard du travail des ouvriers et lançait un coup d'œil par-dessus son épaule, à l'adresse du nouveau venu, en restant ainsi jusqu'à ce que l'autre lui rende son regard. Puis il avait un mouvement imperceptible de la tête et s'éloignait sans avertir personne.

En le réexaminant plusieurs fois avec la moviola du souvenir, le geste imperceptible se révélait pour ce qu'il était : un signe d'entente.

Mais quelle entente pouvait-il exister entre Pinta et le Nigérian ? se demanda le Pourri en s'explorant l'oreille de l'ongle du petit doigt.

Entre le Nigérian qui allait certainement les balancer et Pinta qui ne voulait pas reconnaître le problème ?

Entre le Nigérian qui aurait dû mourir la nuit précédente sous un amas de roches, de mousse et de buissons, et Asturri Adelmo dit Pinta, le seul qui connaissait les réflexions du Pourri lui-même à propos du nègre et de ses amis ?

Entre ce Nigérian qui, au contraire, était apparu là frais comme un gardon et s'était mis à nettoyer par terre comme tous les matins et Pinta, qui ne voulait pas croire à une possible démarche de balançage, mais qui était parfaitement au courant – et était le seul à l'être – des réflexions du ici présent Carena Manuel dit Pourri, le même Pinta qui lui lançait un coup d'œil furtif, assaisonné d'un imperceptible signe d'entente, avant de disparaître à l'instant précis où le nègre ressuscité apparaissait dans la pièce ?

L'effet paradoxal était déjà fini, enterré sous une avalanche de points d'interrogation.

Le Pourri grinça des dents. Plus boiteux que jamais, il se dirigea vers la sortie pour prendre l'air. Le majestueux ring aquarium avait cessé de l'exciter, en ne lui transmettant plus qu'une sensation de claustrophobie.

En passant devant le Nigérian, il cracha sur les carreaux un grumeau catarrheux.

Sidney fit mine de rien et l'absorba dans la serpillière trempée. Il devait finir la pièce avant onze heures, puis aller se changer pour le *sparring* avec le loup.

Quelques instants plus tôt, un signe de Pinta lui avait confirmé le rendez-vous.

38. Écho des bois

– C'est pas pour machiner, hein, Blanc, mais là, on dit que les victimes des sangliers fous sont déjà quatre, tu comprends ? Et les machins malades, on dit qu'ils sont au moins sept.

– Et alors ? Tu as peur qu'ils nous volent le travail ?

– Non, non, mais on dit que vu la situation, la réserve de mont Budadda aussi va être ouverte à la chasse, tôt ou tard, parce qu'autrement les machins malades se réfugient là-dedans et machin.

– Bien. Ça veut dire qu'au mont Budadda, on va ouvrir la chasse nous aussi.

– Mais à ceux-là on leur coupe la main, intervint Défenses d'Or. Chasser dans la réserve, c'est plus grave.

– Oui, d'accord, Blanc, concéda Erimante. Pourquoi plutôt, on machine pas les autruches ?

– Et allez, encore avec ses autruches. Là, ils abandonnent les forêts aux fusils et lui, il pense aux autruches.

– Mais tu vois, Blanc, au moins, avec elles, on travaille à coup sûr. Par contre, ce machin des sangliers, je sais pas, moi je me sens même un peu coupable.

– Coupable de quoi ? demanda Défenses d'Or en tordant la bouche.

– C'est vous qui l'avez dit que ces sangliers se sont machinés avec la pâtée de l'élevage. Eh, bon, et qui c'est qui les a sortis, de l'élevage ?

– Et ça serait de ça qu'on serait coupables ? C'est moi qui les leur ai mis, les saloperies dans la pâtée ?

– Ben, bien sûr que non, mais s'il y avait pas eu quelqu'un pour aller les libérer, y'aurait même pas de sangliers fous dehors, et s'ils étaient pas là dehors, personne allait chasser

dans la réserve, avec tout ça maintenant, ça finira qu'ils vont tirer sur un cerf ou un rouge-gorge ou un machin.

– Qu'ils essaient : cette fois, oui, on leur coupe la main !

– Mais toi aussi, t'es azimutée sur ce machin de la main ! s'exclama Blanc. Y'aurait pas autre chose dessous ? Et puis, pardon, Erimante : les sangliers de l'élevage, les chasseurs s'en servaient déjà pour le repeuplement. C'est eux qui ont fait partir l'épidémie ! Et en tout cas, pour le moment, pas de main et pas de réserve. Il faut qu'on chope le cavernicole.

– Eh, à propos. Là on dit que, l'autre nuit, les carabiniers faisaient une patrouille et on dit qu'ils ont trouvé la grotte de Lustro détruite par un éboulement.

– Détruite ? Et le cavernicole ?

– Là, on en parle pas.

– Mais vous êtes sûrs que c'était la bonne grotte ?

– Sûrs… On a pris le cadastre des cavités naturelles, on en a machiné une dizaine et celle-là était la seule avec les sacs de couchage et machin.

– Quand est-ce que vous avez laissé le message ?

– Il y a trois soirs.

– Et s'il ne l'a pas vu ?

– Tant pis. On va au rendez-vous et on voit ce qui arrive. Peut-être qu'il l'a vu mais qu'il a d'autres engagements.

– Putain, s'irrita Blanc. S'il pourrissait là-dessous, il nous débarrassait d'un tas de problèmes. On le revendiquait comme un attentat et bonjour chez vous.

– Mais tu l'as dit, toi, qu'il faut être cohérent, intervint Défenses d'Or. Mieux vaut lui supprimer un doigt.

– Comment ça, lui supprimer un doigt ? demanda Erimante, perplexe.

– Bien sûr. Et sinon pourquoi on voudrait le rencontrer, s'il te plaît ?

– Moi, j'avais compris qu'on voulait le convertir, enfin, le convaincre que nos méthodes sont plus efficaces que les siennes et machin. Lui couper un doigt, ça me semble une saloperie.

– Une saloperie ? Comment ça, une saloperie ? Mais vous l'entendez, çui-là ! Tu veux les détruire, les humains, oui ou

non ? Oui ? Ben alors : premièrement, vive les sangliers fous et espérons qu'ils en mangent quelques-uns ; deuxièmement, actions démonstratives contre ceux qui veulent arranger les choses, retourner aux origines ou rendre bonne la technologie. Ce sont des discours dan-ge-reux. Assez de "on est tous frères". Qui est coupable doit payer. Et comme tous les humains le sont, ou le seront bientôt, ou ne pourront faire autrement que de le devenir, il faut commencer à faire le ménage, des merdes les plus grosses en descendant jusqu'aux moutons de poussière et aux acariens dans le matelas. Autre chose que libérer les autruches et convertir les cavernicoles.

Erimante s'arracha deux bonnes touffes de la barbe.

Puis il dit :

– Faut que j'y réfléchisse, Blanc. Machiner le doigt à un type, comme ça… Faut vraiment que j'y réfléchisse.

– Toi, réfléchis-y, répondit le président, réfléchis tant que tu veux. Mais sache que la majorité a décidé. Si tu te retires de ce coup-là, t'es exclu.

– Mais tu es sûr qu'ils vont marcher ?

– Bien sûr. Il n'y a que les chiens qui se reniflent la merde.

– Tu crois ? Moi, j'ai eu l'impression que la nana des urgences n'était pas convaincue.

– Mais non. D'après toi, celle-là, elle sait distinguer une blessure de défenses de sanglier de celle d'un pédalier de bicyclette ?

– Probablement. Tu sais combien de gens tombent de vélo, chaque dimanche ? Ils doivent être experts, sur ces blessures. Certaines écorchures, on se les fait que sur le goudron.

– D'accord. Le Bulletin semestriel de blessurologie exprimera des doutes dans un article de quinze pages. Entre-temps, nous aurons averti les journaux, montré ta blessure encore plus que si t'étais le Padre Pio, sorti les papiers de l'hôpital et une histoire de prix Nobel. Eux, ils vont publier, tu deviendras la cinquième victime du sanglier fou, un pauvre excursionniste sur les pentes du mont Budadda, les gens perdront la tête, le maire se fera des cheveux blancs et la réserve s'ouvrira à la casse en une semaine.

– Y'a pas à tortiller, Stecca. T'es le meilleur.
– Le meilleur, mon œil. Si t'étais pas tombé… Plutôt, dis-moi, ça va mieux, ton genou ?

– Allô ?
– Oh, Sardena. Ici, tout est arrivé.
– Tout quoi ?
– Ces trucs pour les animaux.
– Ah.
– Tu te les étais oubliés ?
– Eh, un peu.
– Écoute : mieux vaut que tu viennes les prendre le plus tôt possible. Le chef ne veut pas en entendre parler, de ces trucs. Tu sais, à cause de l'histoire du type étranglé… Quelqu'un pourrait en tirer des conclusions.
– Justement. Moi non plus, je peux pas les mettre dans mon garage, excuse-moi.
– C'est ton problème. Plus vite tu passes, mieux c'est.
– D'accord, Pourri. Je vais voir de m'organiser dans la semaine.
– Ah, bien, fais comme ça. À propos, écoute un truc…
– Dis-moi.
– Tu m'en prêterais pas un ou deux, de ces engins ?

DOCUMENT 7

DISPARU

Saint-bernard de deux ans, poil épais, tache blanche en forme d'os sur le museau.

Disparu du domicile (zone Case Murate) le 4 octobre dernier.

Récompense de sept cents euros pour quiconque fournira des informations utiles.

Gaia Beltrame, 323/6879542

39. Où en est la nuit ?

Après une heure d'efforts pour m'endormir, je découvre qu'il est plus reposant de laisser tomber, de croiser les mains derrière la nuque et de faire le test de Rorschach avec les silhouettes des châtaigniers. Ça fonctionne bien, mieux que pour les nuages, et il n'y a pas de tramontane pour te désorganiser une intuition.

La nuit est passée à scruter la route, avec un couple de chats-huants pour me donner courage, quelques biscottes et un thermos de café chaud pour dissoudre le sommeil. En réalité, c'est le froid qui s'est occupé de me maintenir éveillé. Le café s'est rendu utile seulement comme antigel. Résultat : bourré de caféine, je n'arrive pas à fermer l'œil. Les arbres finissent par se ressembler tous. Poses diverses d'une même allégorie. L'Insomnie.

Faire la sentinelle est un devoir ingrat. Peut-être aussi dense de prégnance philosophique, je ne le nie pas, mais dès que la nuit infiltre les jointures, la prégnance aussi va se faire voir ailleurs.

Il y a un certain temps, durant un vagabondage sur les monts de la Laga, je me suis mis en tête de photographier l'aube. Le ciel clair était prometteur, et par sécurité j'ai mis le réveil à quatre heures et demie. Mais il faisait encore nuit noire quand je suis sorti de la tente et j'ai dû attendre une heure sous les morsures du vent. Pendant ce temps, je positionnais et repositionnais le trépied, pour être sûr du cadrage. Je changeais le temps d'exposition et l'ouverture du diaphragme, en essayant de prévoir quelle quantité de lumière allait entrer dans l'objectif à l'instant d'appuyer. Je me demandais en quel point exact allait sortir le soleil. Peut-être que je ne m'étais pas bien orienté, peut-être que la montagne sur la droite le

couvrirait. Le moindre changement de lumière me faisait réexaminer les variables. Quand la ligne de l'horizon commença à se réchauffer, j'allai me mettre en position. On m'avait dit que le phénomène était plutôt rapide, qu'en quelques minutes le soleil acquérait trop de puissance, perdait ses couleurs romantiques, et il devenait impossible d'impressionner la pellicule.

J'avais les deux dernières photos de la bobine. Je m'étais réveillé à quatre heures et demie. Je ne pouvais pas me permettre d'erreur.

En attendant, la lumière augmentait. Le profil des montagnes chuchotait son antique langage. La bande basse du ciel se remplissait de dégradés. Le spectacle était déjà tellement enchanté qu'il ne pouvait y avoir de doute : c'était l'aube, et le soleil devait être sorti quelque part ailleurs, peut-être juste derrière la montagne. Je pris la première photo. J'attendis quelques secondes, tandis que les dégradés s'étiraient. Je déclenchai encore et rembobinai. Le soleil n'attendait que ça. Il jaillit comme si je le tirais avec le moulinet d'une canne à pêche. Il rejeta l'horizon de ses épaules, eut un long bâillement orange, se plongea dans le seul nuage des environs et en réémergea en tirant des rayons alentour, comme s'il posait sur une image pieuse de l'omnipotence de Dieu.

En compensation, je n'avais pas froid – et le thermomètre indiquait moins six. Parce que tu peux te couvrir tant que tu veux, tu n'as pas d'espoir si tu laisses ta tête vide, avec le gel qui entre dedans et fait des courants d'air dans les corridors du cerveau.

La sentinelle le sait, mais doit fixer l'horizon et ne pas se distraire. Elle ne peut lever les yeux sur les étoiles, et même pas se préparer à la relève ou se demander où en est la nuit. La relève n'arrive pas toujours, les nuits ne finissent pas toujours à l'aube.

Le soussigné a scruté la route et il n'y avait pas un chat. Neuf heures pour rien. Je ne permettrai à personne de me raconter que l'attente se suffit à elle-même.

En tout cas, pas maintenant, avec ce retard de sommeil et trop, trop de caféine.

Le placard à balais servait de vestiaire. Sidney entra, reposa seau et balai-brosse, et commença à se changer. Un fenestron ouvert permettait un dernier regard sur la cour. Le dernier contrôle, avant de s'immerger dans l'entraînement.

De l'entrée du hangar des chiens errants pointait le museau d'un fourgon inconnu. Non pas vert sombre comme celui de la Société protectrice des animaux, ni même la Transit de service au chenil. Un Jamaisvuavant aux prises avec des opérations de chargement et de déchargement. Des opérations invisibles mais pas difficiles à imaginer. Le hangar ne contenait qu'une seule marchandise. Des chiens. Parmi eux, un saint-bernard dénommé Charles Bronson.

– Alors ! Assez pignolé !

La voix de Pinta appelait, impatiente. Le temps à disposition était terminé. Sidney agrippa l'émetteur caché dans la chemise, l'alluma et commença à hurler à voix basse. En espérant que le sommeil du cavernicole ne soit pas trop profond.

Avec le mage de Trouperdu, le nombre des cons était monté à vingt et un. Vingt et un appels inutiles depuis qu'elle avait passé les annonces. Sept mythomanes de quatre sous, deux radiesthésistes, trois maniaques sexuels – excités par le simple rapprochement d'un nom féminin et d'un numéro de portable –, quatre plus ou moins mages, deux muets qui avaient raccroché, deux grands-mères malades en manque de bavardage genre salle d'attente, un rire satanique annonçant avoir dévoré le chien et fabriqué des coussins avec sa fourrure. Gaia pensa que certains auraient appelé quelle que soit l'annonce. J'ai perdu un python de huit mètres. Et allez, les coups de fil. Quelques mythomanes en moins, quelques maniaques sexuels en plus.

Elle se versa deux gorgées de rhum de trois ans d'âge, les balança à la face d'un début de gastrite et prépara l'expresso pour les nouveaux arrivés.

Le téléphone sonna. Gaia lorgna sur l'écran. C'était le numéro du portable qu'elle avait prêté au cavernicole.

– Allô ?

– Allô, écoute : fourgon à l'approche, je passe à la phase deux. Sidney n'est pas sûr, mais j'y vais. Un superhéros ne peut pas rester les mains dans les poches.

– Attends, ici personne n'a appelé.

– Ben, il n'est pas dit qu'ils te rappellent tout de suite. En attendant, ils le descendent, le fourrent quelque part, contrôlent que tout est ok. Quand après ils te rappellent, c'est trop tard, ils l'ont déjà mis dans un jardin, ils disent qu'ils l'ont trouvé là ce matin et toi, tu dois te taire et payer. Moi, j'y vais.

J'éteins le portable. Je prends le sentier entre les enchevêtrements de clématite. Je rejoins la route, le derrière glissant sur l'herbe humide. "Phase deux", ça sonne bien, ça fait James Bond de la forêt. S'agissait de placer sur le goudron dix clous à quatre pointes fabriqués par le soussigné. Durant les dernières nuits d'insomnie, j'ai étudié le dispositif, en m'inspirant du WM de l'Angleterre des années 50. J'aurais préféré deux belles bandes cloutées larges comme la route, mais la quincaillerie de Coriano n'en a plus. Il faut s'en contenter et se dépêcher.

Huit… neuf et dix. Un coup de klaxon au virage d'en dessous. Coup d'envoi. Je me précipite dans le fossé à côté de la route en espérant qu'il est sec. Lève la tête juste ce qu'il faut pour surveiller la scène derrière des touffes de pissenlit.

Il va crever. Il sera obligé de s'arrêter. Distrait par le changement de roue, il ne remarquera pas le superhéros au pas feutré, prêt à s'approcher pour jeter un coup d'œil au chargement du fourgon. Tiens donc, quel hasard, le pauvre Charles Bronson. Encagé, prêt pour la livraison. Sept cents euros sur l'ongle. Combien pour toi ? Combien pour ceux du chenil ?

Un coup de pied au cul à tous les deux.

Il arrive. Il descend comme un fou. Quatre-vingt-dix, cent à l'heure. Même s'il remarque quelque chose, il n'aura pas le temps de freiner.

Le voilà. Roues antérieures sur la ligne d'attaque et…

… But ! Le véhicule perd le contrôle, glisse. *Bououm !* Une autre roue, embardée, il vient de ce côté, je baisse la tête, le parechoc manque me scalper, à terre !, putain de merde, les roues avant se plantent à un empan de mon dos, séisme de

boue et d'herbe, bruit de tôle froissée, puis le choc, le coup, le silence.

Rien que Jennifer López dans un autoradio rond et la grosse caisse cardiaque du soussigné.

– On ne sait jamais, tu comprends ? Mais quand ensuite ça arrive, alors vaut mieux savoir.

– Mieux vaut savoir, adjudant. Mais si au lieu de m'étudier le manuel de survie, comment on saute d'un train en marche, etc., si plutôt je m'apprenais à utiliser l'ordinateur, c'était pas encore mieux ? Je veux dire pour l'armée, pas pour moi.

– Non, erreur. Si tu apprends à utiliser un ordinateur, et puis qu'après tu vas me clabauder en essayant de choper un type qui se jette d'un train en marche, tu vois que l'armée ne fait pas une bonne affaire. Carabinier décédé. Investissement dans la formation jeté aux chiottes. Délinquant en liberté. Ça suffit, non ?

– Ça suffit, oui. Mais il y a une chose que je ne comprends pas. Je dis, sur le train en marche. À en croire le livre, avant de se jeter on doit : se rembourrer de quelque chose sous les vêtements, s'attacher un blouson autour de la tête avec une ceinture, bien vérifier qu'à l'endroit où on doit atterrir, il n'y a pas d'arbre, de roche, d'obstacle. Atteindre si possible la dernière voiture du train… Oh, adjudant : mais une fois que j'ai fait tous ces trucs, est-ce que par hasard le délinquant se sera pas déjà échappé ? À moins que lui aussi ait lu le livre et perde du temps avec la ceinture, le blouson et le PQ sous le T-shirt.

L'adjudant Martelli se limita à secouer ses boucles et à indiquer l'emplacement à côté de l'ambulance. L'autre rétrograda et se gara. Deux brancardiers transportaient le corps de Sardena. Il était dans un sale état. À en juger sa tête, il avait défoncé le pare-brise. À en juger le fourgon, il n'était pas passé loin. Appuyé du toit contre le tronc d'un sapin, le véhicule avait l'air d'une étoile d'acier et de tôle, dressée par quelque secte technologique, le capot planté dans l'herbe et les roues arrière accrochées aux branches basses.

– Tu vois un type comme ça ? observa l'adjudant. Il allait trop vite et a perdu le contrôle. S'il avait su comment ralentir, en frottant le flanc contre le talus de droite, à cette heure il serait entier. La survie n'est pas un instinct. C'est une science.

– C'est une science, mon adjudant.

Le fonctionnaire fit le tour du fourgon. Des portières arrière sortait une avalanche de cartons.

– Mais s'il voulait freiner, il ne lui suffisait pas d'y aller plus calmement ? demanda-t-il comme à lui-même, tandis qu'il fouillait entre les cartons.

Deux d'entre eux avaient été défoncés sous l'impact.

– Et ça, c'est quoi ?

La main du fonctionnaire souleva le nœud coulant en fil de fer et un étrange dispositif à emboîtement tenus ensemble par un fil de pêche.

– Adjudant… Venez un peu voir.

40. Moyen Age 2000

Tout est prêt.

Pitbulls. Chevaux. Lances et cors de chasse.

La location des chiens, c'était Taverna, le vétérinaire, qui y pensait. *Gratis et amore Dei.* Ceux du chenil, de temps en temps, ils y allaient lourdement. Le docteur fermait un œil sur les bleus les plus gros. Il en fermait deux sur les blessures à recoudre.

Quel que fût l'accord, Yogourt Casale s'en contrefichait.

Rinaldi descendit de l'auto et vint à sa rencontre, excité.

– Alors ? Je te raconte la nouveauté ?

– Après, Rino. Les nouveautés m'empêchent de bien viser.

Pour les lances, il y avait un brocanteur de Ponte. Il les fabriquait à partir de vieux portails. Il grattait la rouille, équilibrait le tout et ne posait pas de questions. Et il allait encore moins bavarder à droite et à gauche. Rinaldi l'avait croisé deux-trois fois sur le palier des Ukrainiennes. Ça suffisait à le tenir par les couilles.

Quelle que soit la raison, Yogourt Casale s'en contrefichait.

– Gaffe que c'est une bombe, hein ? Je te dis…

– Après, Rino. Après.

Les chevaux n'étaient pas un problème. Coup de fil au manège des Cinq Chênes verts. Réservation. Quatre pour la matinée entière. Sauf que, à galoper dans les bois, entre les branches basses et les fourrés, il y avait le risque de quelques griffures en trop. Pour ça, Giando s'était donné du mal. Il avait déniché un stock de harnachements médiévaux dans l'entrepôt communal de Castello. Ils remontaient à la dernière Joute des brigands, antique tournoi mis sur pied en 1994 pour remplir de touristes quelques stands gastronomiques. Puis, une flèche mal tirée avait touché en plein l'œil d'un gamin. Au revoir la joute et les preux arbalétriers.

Les harnachements n’étaient pas mal. Cuir de l’épaisseur d’un doigt et couleurs éclatantes. Une touche décorative à l’ensemble. Il paraît que Giando les avait eus sous le comptoir. En échange : doses de kétamine, anesthésiant pour chevaux avec effets dissociatifs, très apprécié d’un huissier de vingt ans. Inutile de dire que le précieux médicament provenait des réserves d’un certain vétérinaire. Cuit dans le four domestique pour obtenir des cristaux, réduit en poudre dans un moulin à gros sel, coupé d’éphédrine. Prêt à être sniffé en lignes de quelques centimètres et à précipiter quiconque au fond du magique *K-hole*.

Quelle qu’en fût l’origine, Yogourt Casale s’en contrefichait. Il apportait les cors de chasse, lui, un par tête, directement pris dans la collection personnelle des outils de la vie paysanne.

Mais surtout, il avait apporté l’idée.

Lui, Taverna, Rinaldi et Giando. Les quatre cavaliers de l’Apocalypse.

Ils avancent en file indienne, le long du sentier muletier, en direction de la forêt de San Crispino.

Dans leur dos, genre carquois, des étuis en peau pour queue de billard. À l’intérieur : les lances, dévissées en deux morceaux. Dans un sac à dos de montagnard, les harnachements. Prêts à être passés sur les lieux. Les pitbulls trottaient à côté des chevaux. Étrange choix, mais pas fortuit. Dans la chasse au fusil, on a besoin d’un limier qui débusque le gibier et le maintienne en mouvement, pas trop rapide. Dans la chasse médiévale, ce sont les chevaux qui s’occupent de fatiguer la proie. Si elle s’enfonce dans le fourré, elle ne doit pas avoir le temps de se reposer. Un chien puissant comme le pitbull effraie le sanglier et réussit à le faire bouger plus vite. En l’occurrence, il peut aussi le clouer sur place, si une paire de lances enfilées dans le dos ne le convainquent pas de se laisser mourir.

Le choix du lieu aussi est original. Des arbres point trop serrés, terrain à niveau. Une hêtraie aux troncs hauts aussi vieille que la vallée. Les chevaux ont besoin d’espace. Espace signifie sous-bois presque absent. Sous-bois absent signifie

cachettes rares et peu étendues. Signifie pas de horde errante, peu de gibier, au maximum des mâles solitaires. Proies idéales pour la chasse médiévale, qui ne peut pas compter sur de grands nombres. Les coups sont limités, la poursuite est risquée : un solitaire d'un quintal est déjà un excellent butin pour quatre cavaliers.

Ceux de l'Apocalypse connaissent la forêt comme leur poche : les buissons les plus impénétrables, les haies de prunelliers. Ils passent de l'un à l'autre, battant chaque pouce de la zone. Secouent des petits chênes de la pointe de leur lance. Poussent les chiens à s'enfoncer dans les fourrés. Scrutent les intrications les plus serrées. Les dépressions les plus protégées. En attente du grognement révélateur au milieu de mille aboiements et de l'ombre obscure qui gicle hors de l'enchevêtrement végétal.

Taverna inspire, se remplissant les poumons. Il aime ce mélange d'odeurs, de chevaux et de terre, de feuilles tombées l'année précédente et retournées par les sabots, d'écorce humide et de moisissure. Les animaux prennent un parfum différent quand ils sortent de l'étable.

Les chiens disparaissent dans un entrelacs d'aubépines. Comme une antique procession, à chaque arrêt le rituel se répète. Un des cavaliers s'arrête à l'entrée de la cachette. Un autre rejoint l'angle opposé. Les deux restants, au pas, longent le fourré à courte distance.

Chaque fois peut être la bonne. La main droite serre la lance, la main gauche agrippe les rênes. Les yeux vont d'avant en arrière le long des branches épineuses. Les oreilles évaluent l'aboiement des chiens.

Rien à faire. La petite meute revient à découvert et précède les chevaux le long de la nef du bois. Progression désordonnée, en attente de l'arrêt suivant, en haut et en bas sur l'étendue de feuilles brunes, compacte et uniforme comme une plage mouillée.

Le cheval ralentit, dépasse un vieux tronc tombé, racines en l'air. Rejoint les chiens dans les parages d'un fourré. Taverna fait signe aux autres et va se placer en haut. Le rituel se déroule sans anicroche. Rinaldi et Casale remontent sur les côtés. Giando tient l'entrée à l'œil.

Mais ce n'est pas toujours une question d'œil.

Le *rouff* de la bête qui part a une fréquence différente de l'aboiement des chiens. Difficile de ne pas le reconnaître.

Ensuite, bruit d'arbustes renversés par la course.

Puis le gibier noir jaillit du taillis, tête basse.

Taverna éperonne le cheval et le lance dans la poursuite.

Ça se passe comme ça. Sur le premier kilomètre, le sanglier conserve un certain avantage. Rien d'étrange. Le départ lancé lui permet une avance. Inutile de gaspiller de l'énergie pour la combler tout de suite. Il suffit de ne pas le perdre de vue, pendant que les chiens s'emploient à ne pas le laisser replonger dans le maquis. Taverna le sait, le plus difficile est de se retenir soi-même et l'animal, de trouver le juste pas, maintenir la pression sur le fugitif et lui arriver dessus peu à peu. Et même ainsi, au galop mais sans exagérer, au milieu des arbres, avec les trous, les cailloux et les buissons inattendus, il n'est pas toujours facile de rester en selle, d'éviter que le cheval se fasse une entorse ou pire. Parce que le sanglier ignore les obstacles, il saute là où même les chiens ne le suivent pas, descend à tombeau ouvert sur des dénivellations pour bouquetins, s'enfonce à pleine vitesse dans des haies épineuses. Et tant que tu maintiens la distance, si rapide que ce soit, tu as toujours le temps de t'écarter, de te bloquer, à la limite de tenter un bond. Les vrais problèmes arrivent après.

La bête perd du terrain. Les chevaux dépassent la rangée des pitbulls et rattrapent l'avantage. Taverna voit s'approcher la proie, contre le gris des troncs qui remplit l'horizon. Vingt mètres. Il voit l'échine hirsute ballottée par la fuite. Voit les soies emplâtrées de boue, le museau bas effleurant le terrain. Arrive aussi Giando. Il fait signe de rester à gauche, lui, il couvrira l'autre flanc et attaquera en deuxième. Un seul coup, souvent, ne suffit pas. Le sanglier devient furieux et dangereux. Mieux vaut placer le un-deux et espérer que les chiens arrivent vite. Taverna demande au cheval un dernier sursaut, pour épuiser l'animal et être sur lui.

Le cheval prend de la vitesse. Le cavalier vise. Il ne peut pas regarder devant, il doit se concentrer sur la proie. Quel que soit l'obstacle qui se présente, il n'aura ni le temps de réagir ni

l'espace pour freiner. Il doit se fier aux yeux, aux sabots, à l'instinct du cheval comme s'ils étaient siens.

Un vrai centaure s'en sortirait mieux, sur le plan de la symbiose.

Un vrai centaure – deux yeux seulement – irait cogner contre le premier tronc.

Le cavalier inspire, rassemble ses énergies et les concentre dans l'épaule droite.

Il faut assez de force pour pousser le fer jusqu'au cœur. Le contrecoup peut vous renverser de la selle. Il faut beaucoup de force pour décoller du bras la peur, agrippée là comme un singe. Peur de frapper trop doucement. Peur de frapper trop à droite. Peur que le sanglier se retourne et vienne droit contre le cheval. Peur de la peur du cheval. Peur de la peur du sanglier.

Un vrai centaure tremblerait des cheveux à la queue. La division des corps et du travail offre encore un certain avantage : l'un court, l'autre tremble.

Le cavalier se plie en avant, tête sur le cou de l'animal, odeur de crinière qui remplit les narines. Pointe la lance à un mètre au-dessus de la cible. D'un coup, il redresse le buste, inspire encore. Il retient son souffle une seconde, deux, en équilibre parfait. Puis il frappe, ne faisant qu'un avec la respiration qui s'échappe entre ses dents, le bras qui fouette l'air et le front appuyé sur le cou du cheval.

Avec une seconde d'avance, le sanglier bondit sur le côté, sèchement, sans mettre le clignotant. Il prend la tangente et évite la lance. Part et coupe la route de Giando, qui se le trouve devant lui, presque entre les pattes du cheval, et il est tellement prêt que ça vaut la peine de tenter le coup, torsion du buste vers la gauche, enfoncement instinctif sur la droite, la pointe entre dans le flanc, à peine derrière la patte, casse les côtes et s'échappe, emportée par la course.

Giando s'arrête, désarmé. Taverna poursuit, Rinaldi à son côté. Le sanglier est à bout : lent, lourd, blessé. Il sait que la fuite ne peut plus le sauver. Il entend les sabots piétiner le terrain derrière lui. Entend les hurlements des hommes s'encourager mutuellement. Entend les chiens exulter à l'odeur du sang.

Il n'a qu'une possibilité. Se retourner d'un coup. Faire une tête farouche. Claquer les défenses l'une contre l'autre comme pour les aiguiser. Espérer que les chevaux s'effraient.

Il n'a qu'une possibilité. Il la choisit.

Taverna, d'instinct, retient le cheval. Voit la touffe de poils derrière la tête du solitaire se dresser comme une flamme. Entend le bruit des défenses capables d'ébrécher des pierres à aiguiser.

Le singe est encore là, format gorille. Pour lui faire lâcher prise, il faudrait charger un verrat de cent cinquante kilos, prêt à se défendre et à éventrer le cheval. Le contraire d'une bonne idée.

Mieux vaut se garder le gorille et compter sur le jeu d'équipe.

Rinaldi arrive de la droite.

Casale de la gauche.

Excès de zèle. Qui n'a pas de voie de fuite combat jusqu'à la mort.

Le sanglier part museau baissé contre le cheval de Taverna. Le cheval s'emballe, lève les pattes de devant. Le sanglier passe sous lui, comme un taureau trompé par la muleta. La chasse médiévale devient corrida. Le gorille devient King Kong.

Pendant que le cheval fait une embardée sur la droite et pose les sabots à terre, Taverna perd l'équilibre, essaie de se maintenir sur les étriers, glisse de côté. Il agrippe la lance à deux mains, la pointe vers le bas. Plus pour s'appuyer et éviter la chute que pour frapper le solitaire dans sa course. Mais au lieu de la terre noire qui s'engraisse sous les feuilles, la pointe de fer rencontre l'échine de l'animal. Le poids du cheval qui redescend après s'être cabré, du cavalier qui glisse de la selle et de King Kong agrippé sur sa croupe poussent l'arme dans le corps du gibier, ouvrent les chairs, tranchent les veines, précipitent le métal vers tous les organes vitaux.

Taverna lâche tout, s'agrippe aux brides et revient sur la selle d'un coup de reins.

Casale et Rinaldi évitent d'un souffle le choc frontal.

Le sanglier ne fait pas deux pas. Ses pattes plient et il tombe sur lui-même, foudroyé.

Les chiens arrivent sur lui, enthousiastes.

L'appareil numérique de Giando prit les photos d'usage. Les quatre cavaliers côte à côte, serrés dans une étreinte unique derrière la proie ensanglantée, étendue comme une *porchetta** sur un plateau. Quelques clichés avec les chevaux. Pose de saint Georges et le dragon. Encore la proie, les défenses bien en vue.

Le cérémonial terminé, Taverna s'occupa de détacher la tête, pour faciliter le transport. À la courte paille, un des quatre devrait ensuite trotter jusqu'au village, récupérer la jeep et l'emmener sur la route de terre des bûcherons, deux kilomètres plus bas.

– Celui-là, tu le mets dans ton salon, hein ? dit Casale en soulevant le trophée par les défenses.

L'autre ne répondit pas, ivre de trop de substances. Des pics de tension lui gonflaient le cerveau.

Casale, lui, était excité, il avait envie de parler. Il laissa tomber Taverna et changea de sujet.

– Alors, Rino, cette nouveauté ?

Rinaldi s'appuyait à la lance comme si les photos n'étaient pas finies.

– Ah, oui, bien sûr, se reprit-il. Venez là, ça vous intéresse vous aussi.

Il attendit que la clique se rassemble, tandis que les chiens, attachés à un tronc mince, banquetaient avec le sang caillé.

– Un de mes amis facteurs est allé avant-hier au Beltrame se boire un Amaro. Vous voyez, celle qui a des livres, non ?, et qui les donne à tout le monde à lire. Bon, il dit qu'au milieu de ces livres, il y en a un, je me rappelle pas comment il s'appelle, un que la fille Beltrame voulait même pas lui laisser lire, elle cherchait des excuses, elle voulait le lui enlever, mais bref, il dit que lui, il l'a lu quand même et que c'est exactement pareil à la proclamation du Coupeur de doigts.

Il eut un regard circulaire pour jouir de l'effet de l'annonce. Obtint une question.

– En quel sens, pareil ?

---

* Porcelet entier fourré d'herbes et rôti.

– En quel sens… ça dit les mêmes choses. Qu'un jour, il y a des aliens qui sont venus, ils ont baisé avec les singes et que de là est sorti tout le reste, pareil que ce qui est dans la déclaration.

Taverna tenta une objection.

– Excusez, mais ils ne l'ont pas chopé hier, le type qui a étranglé De Rocco ?

– Qui, Sardena ?

– Celui qui a retourné son fourgon.

– Noooon. Qu'est-ce que tu crois ? Sardena, aucun rapport, c'est un type comme il faut. Ils lui ont trouvé ces pièges et ils le font passer pour le méchant. Mais ils n'ont pas de preuves, je te le dis, moi.

– Exact, poursuivit Rinaldi, il faut qu'on lui colle au cul, à la nana. Au minimum minimum, elle magouille avec les Coupeurs de doigts, au minimum, alors qu'ici on risque qu'ils mettent au trou quelqu'un qui n'a aucun rapport, juste parce qu'il trafique des machins illégaux.

Casale le fixa droit dans les yeux.

– Ok, dit-il. Mais n'oublions pas Neandertal. Vendredi, il a rendez-vous avec nous.

Il souleva un doigt et le passa sur ses joues. D'abord sur l'une puis sur l'autre.

Le doigt était souillé de sang frais.

– Ugh ! répondirent les autres.

41. Arothron Hispidus

Dis-moi comme tu as fait, seulement ça. Comment tu as fait pour dire oui cette fois encore. D'accord, le superhéros. La civilisation troglodyte qui veut être sexy, hospitalière et altruiste. Mais il y a autre chose. Je ne dis pas que le soussigné est amoureux de cette fée, mais il ferait tout pour l'avoir à côté de lui, non ? Tu ne peux pas te compromettre plus. L'ermitage n'aide pas une analyse lucide des sentiments. Tempêtes hormonales déchaînées dans un verre d'eau. Le fait est que celle-là arrive et dit, Ok, le plan A n'a pas fonctionné, mais j'ai là tout prêt un plan B qui va parfaitement à notre cas.

– Notre ? Dans quel sens, notre ?

Elle fait semblant de ne pas entendre et commence à t'expliquer que Sidney lui a dit que ce soir, vendredi, il va essayer de laisser un petit portail latéral ouvert dans l'enceinte du chenil. Et déjà cette histoire que Sidney et la fée se mettent d'accord sans impliquer le soussigné, c'est pas que ça me fasse tellement plaisir, je veux dire, si t'avais pas été là, ces deux-là ils ne se seraient même pas connus et maintenant, en fait, ils font copain-copain et ils concoctent des plans ensemble. Et au-delà de cette porte, il y aurait aussi un vasistas, et là, à côté, une échelle, assez longue pour monter, entrer dans le hangar, trouver Charles et l'emporter. Le tout sans que personne s'aperçoive de rien parce que ce soir, vendredi, le personnel du chenil sera occupé à une autre activité, dont nous ne savons rien, mais nous savons que personne ne viendra nous déranger, si nous promettons d'y aller tout doucement et de rester silencieux et tranquilles et de ne pas fourrer le nez dans cette autre activité.

– Mais on est vraiment sûrs ?

– Sûrs. Sidney a dit *sûrs*.

Au moins d'après ce que Gaia avait réussi à comprendre. Pincées d'anglais. Bouchées d'italien. Gestes. Comment pouvait-elle en être sûre ? Qu'il lui demande, lui, s'il tenait aux certitudes. De toute façon, c'était inutile. Sidney ne voulait pas en parler, il secouait la tête à répétition et il lui venait deux yeux comme si quelqu'un allait lui manger le cœur. Mais à bien les regarder, même les yeux du cavernicole ne plaisantaient pas. Aux origines, il y avait des superhéros d'un seul bloc, genre Batman. Puis, des superhéros avec des superproblèmes, modèle Spiderman. Maintenant, la dernière frontière : le superhéros qui chie dans son froc. La société de l'incertitude se reflète dans ses paladins.

Cela dit, Gaia n'était pas mieux. Si la trouille faisait grossir, elle pouvait se recycler comme femme canon.

– Tu marches ? demanda-t-elle à l'ombre qui lui passait à côté.

– Allons-y.

Écoutez-moi ça, cette voix décidée. Où as-tu appris à bluffer comme ça ?

On descend du tout-terrain et on monte à pied, sans torche ni rien, dans une nuit trop chaude pour cette saison. Les cloches du fond de la vallée sonnent onze heures. Des nuages courent haut comme des messages dans le ciel. La rue est un néon blanc poussiéreux, allumé par les rayons de lune.

Bruit d'autos quelques virages plus bas. Agrippés aux genêts, nous remontons la pente jusqu'à la lisière du bois. Deux grosses voitures, peut-être des Station Wagon, phares éteints.

Ça doit avoir un rapport avec le mystère de Sidney.

– On coupe par le bois ?

Gaia hoche la tête.

Une épine plantée sous l'ongle l'empêchait d'ouvrir la bouche sans hululer des jurons.

Elle essayait de la sucer, de la faire gicler, de la sortir. En attendant, elle avançait, dans l'espoir que la peur reste accrochée aux genêts.

Ou peut-être que non. Peut-être qu'elle ne détestait pas ces doigts glacés posés sur sa nuque. Des petites doses de mal

deviennent vaccin. La peur lyophilisée et diluée, on te la propose chaque jour, dans n'importe quel boulot. Tu en descends des kilos sans même t'en apercevoir. Tu t'empiffres à en éclater et tu sais même pas quel goût elle a.

Au Japon, ils mangent certains poissons au venin mortel. Un plat très raffiné. Cinq années de pratique pour apprendre à le servir. Le goût du venin doit piquer la langue. La langue, le lendemain, doit pouvoir le raconter. Les restaurants de Shibuya comptent sur le bouche à oreille.

Gaia n'était pas courageuse. Et elle n'aimait pas non plus le risque.

Elle était en train de faire une connerie, mais en être fière lui plaisait autant.

– Pourquoi tu t'arrêtes ?

– Chuuuuut.

Le portail principal du chenil est à moitié ouvert. Des voix qui s'approchent. Ils doivent avoir laissé la voiture dans le pré d'en haut. La lumière d'une torche éclaire deux visages. Une espèce de videur les accueille sur le seuil. Plutôt qu'une fouille, une claque sur l'épaule. Les deux hommes s'avancent dans l'obscurité de la cour. Au fond, un hangar éclairé. Sur la route, d'autres voitures en train d'arriver.

Gaia fait signe de continuer. Elle veut se dépêcher, le plan prévoit de traverser la route de terre trois cents mètres plus haut, de se glisser dans le bois de l'autre côté, de revenir vers le chenil, de repérer le portail, d'entrer.

Facile. Ça roule.

Dommage que le portail soit resté fermé.

– Laisse-moi essayer.

Gaia poussa la poignée. C'était vraiment fermé.

– Allons-nous-en, dit le cavernicole.

– Attends.

– Attends quoi ? S'il n'a pas ouvert ici, il n'a pas fait non plus le reste.

Gaia ne se laissa pas abuser par le raisonnement bidon. Sidney pouvait avoir fait le reste sans avoir réussi à s'occuper du portail.

– Passons par-dessus et allons voir.

Et le cavernicole :

– Hors de question.

– Bon, d'accord. J'y vais seule, répondit Gaia, dans l'espoir que la civilisation troglodyte soit pareille à la précédente, quant à l'orgueil masculin.

– Ok, allons voir. Mais le prochain coup, on revient en arrière, pas de conneries.

Cette histoire de superhéros me crée toujours plus de problèmes. Malheureusement, maintenant je n'ai pas le temps mais j'aimerais éclaircir la question. Le soussigné est un superhéros *troglodyte,* où le mot troglodyte est un complément de limitation. Dans une civilisation non cyclique, vouée à la faillite, avec des masses d'individus qui conduisent des vies d'un tranquille désespoir, simples outils de leurs outils, en recherche constante de raccourcis pour le nirvana, eh bien, en tout cela, le soussigné, vivant dans une caverne, se configure comme un superhéros. Mais il ne sait pas escalader les gratte-ciel et ne vole pas plus vite que la lumière et, pour tout dire, n'a pas encore réussi à allumer un feu avec la scie et les silex artificiels. Quand la civilisation troglodyte verra vraiment le jour, le soussigné sera un individu parmi tant d'autres, à peine capable de faire pousser quelques fèves et deux-trois petits plans de marijuana.

Entre-temps, dans l'attente de ce jour glorieux, je lance ma veste par-dessus le fil barbelé qui surmonte le portail et commence à me hisser. Je tends une main pour aider la fée. J'atterris de l'autre côté.

Aux dires de Sidney, le bon hangar est celui du coin, sur l'extrême droite. Nous suivons la clôture jusqu'au point indiqué. Le voilà.

L'échelle est là, couchée le long du mur tourné vers le bois. Une longue échelle de bois, de celles qu'on utilise pour ramasser les fruits.

Le vasistas… le vasistas est ouvert, tout est en ordre.

J'essaie de le fermer par la force de la pensée, mais la télékinésie n'entre pas dans mes pouvoirs. J'essaie de faire disparaître l'échelle, mais pas de miracle, elle reste à sa place.

Il faut la saisir, la mettre debout et commencer à grimper.

La vitre était inclinée à l'intérieur. Gaia se coucha contre elle, récupéra l'échelle. L'appuya à la paroi interne. Manœuvre complexe : espace réduit, outil de grosses dimensions, angle casse-cou, équilibre précaire.

Pire que si c'était un bouton de juke-box, dès que le pied toucha le premier barreau, la troupe de chiens partit à l'unisson, amenant avec elle l'odeur de merde, de viande tournée et de bétail.

Les indications de Sidney : troisième rangée de cages, seizième au fond. Gaia alluma la torche, pointant le faisceau sur le troisième couloir. Gueules de labradors. Gueules de setters. Gueules de dogues de la Maremme. Truffes glissées entre les barreaux. Pattes agrippées aux cages. Le claquement du métal accompagnait la danse des prisonniers : élan, saut contre le grillage, demi-pirouette, nouvel élan.

Quatorze, quinze. Seize.

– C'était pas un saint-bernard ?

– C'est un saint-bernard.

– Alors, Sidney a mal compté.

Elle me lance la torche. Dit : tu sais comment c'est, un saint-bernard ? En même temps, elle continue dans le noir. J'imagine qu'elle sait reconnaître son Charlie rien qu'à l'odeur. Nous nous séparons. Je serais capable de distinguer un saint-bernard d'un dogue ?

Deuxième rangée. Et si j'en trouve un ? En admettant que ce soit une bonne idée de hurler, je ne crois pas qu'elle puisse m'entendre. Un doberman. Un cocker. Et celui-là ? Si j'en trouve un, je ferai des signaux lumineux au plafond. Un dalmatien, un gros machin qui peut être tout sauf un saint-bernard, un autre berger allemand…

Le faisceau de lumière éclaire deux jambes et un museau de chien. Les cages sont finies. Les jambes sont celles de Gaia et le museau, celui d'un saint-bernard, je suppose.

Elle l'a trouvé. Lui a mis la laisse. On peut y aller.

– Assez, Charlie. Arrête.

La phase de retour présentait quelques imprévus. Des détails techniques qui n'avaient pas été calculés comme ils auraient dû. Grimper une échelle de bois avec dans les bras un saint-bernard qui n'en peut plus de joie et veut te lécher le visage et agiter la queue, est plutôt ardu quand on n'est pas trapéziste. Gaia s'offrit comme parapet, en occupant le barreau tout de suite sous celui du cavernicole et en montant avec lui qui s'agrippait à l'échelle avec les cinquante kilos de Charles Bronson en équilibre dans les bras.

Au sommet, le saint-bernard décida qu'il en avait assez. Il se libéra de l'étreinte tandis que Gaia récupérait l'échelle, glissa sur la vitre du vasistas mieux que sur un toboggan de piscine et atterrit sain et sauf quatre mètres plus bas.

Gaia le vit entier et évita de peu l'infarctus. Des litres de sueur la trempaient à partir de la taille en descendant, mal de tête habituel et dos gelé malgré l'air chaud de la nuit. Si elle ne rejoignait pas un lieu horizontal et blanc dans la demi-heure, elle risquait l'effondrement.

Tout était fini. Elle avait retrouvé Charlie. C'était elle qui avait gagné.

La main du cavernicole lui fit signe d'attendre. D'avancer doucement. De jeter un coup d'œil sur le point indiqué.

Lumières dans le hangar de droite. Phares pointés sur l'esplanade devant. Voix.

– Moi, j'y vais, hein ? avertit Gaia. Tu l'as dit toi-même, pas de conneries.

42. La voix de la conscience

Quelque chose s'est brisé. Inutile de le nier.

Vendredi soir, Défenses d'Or crache sur la pierre et la passe sur le fil de la hache. Une bouillie grisâtre recouvre la lame. Le geste circulaire de la main semble l'hypnotiser. Un prototype d'automate rémouleur.

Blanc est lui aussi plus nerveux que d'habitude. Il ramasse les masques africains et les glisse dans le sac à dos. Le regard erre dans la pièce. Il cherche la corde, ou peut-être autre chose. S'efforce de se comporter comme si de rien n'était. Ouvre de nouveau le sac à dos pour y glisser le rouleau de ruban adhésif. D'un geste brusque, à l'improviste, il sort un des masques et l'envoie se fracasser contre le mur. Il ne sert plus. Erimante s'est barré.

– N'y pense pas, Blanc, essaie de le calmer la blonde.

– Oui. C'est juste un salaud.

Défenses d'Or secoue la tête :

– Tu sais que tu te trompes ? Si tu le traites comme ça, comment tu fais pour rester calme ? Tu te mets à penser que parmi nous, il y avait un salaud, au moins potentiel, et que tu l'as eu à ton côté si longtemps sans même t'en apercevoir. T'y penses, t'y repenses, et à la fin tu perds ton sang-froid, ta lucidité, tu fais des conneries.

Le président regarde la blonde et fronce le sourcil. Un mélange de curiosité et de défi.

– Intéressant. Et comment je devrais l'appeler, d'après toi ?

– Égoïste. Quelqu'un qui a perdu sa concentration pour écouter ses doutes.

– Égoïste, répète Blanc en se laissant aller à un sourire béat. Je me sens déjà plus calme. Égoïste.

Il ferme les yeux, comme s'il récitait un mantra.

– D'accord. Mais pourquoi, égoïste ?

– Parce qu'il se cherche lui-même plutôt que l'illumination commune. Toujours à poser des questions, à se demander pourquoi ceci, pourquoi cela. À quoi bon ? Nous avons une tâche, nous avons un objectif. Qu'est-ce que tu veux de plus ? Fais-le bien, fais-le du mieux que tu peux, et sois serein. Chaque question est une distraction inutile. Tu étais convaincu au début ? Ça suffit. Ne pollue pas cette intuition. Et même, écoute : oublie-la carrément. Ne t'attarde même pas à y penser. Laisse tomber et avance.

Blanc acquiesce avec une certaine admiration. Il ramasse la corde et commence à la rouler sur l'avant-bras droit.

– J'aime ça. Mais, attends : c'est pas le même discours que les nazis ?

– Dans quel sens ?

– Qu'eux, ils obéissaient aux ordres et rien d'autre.

– Il y a une belle différence. Moi, je dis d'écouter la voix de la conscience, pas les ordres.

– D'accord. Et Hitler ? Sa conscience lui disait d'exterminer les Juifs. Peut-être que s'il se laissait gagner par le doute, il comprenait que ça n'avait pas de sens de s'en prendre à une seule race. Peut-être qu'il y aurait pensé, lui, à exterminer le genre humain, et il nous débarrassait d'un tas de travail.

– Hitler était une ordure, Blanc. Si une ordure écoute sa conscience, il n'entend que des pets.

– Donc, avant tout, on doit être sûr de ne pas être une ordure.

– Exact.

– Et si on a un doute ?

– Alors, on est une ordure. Mieux vaut se retirer, résoudre ses propres problèmes, et après seulement reprendre avec la voix de la conscience et tout le reste.

– Un peu comme fait Erimante. Une ordure.

– Disons égoïste, Blanc. Égoïste.

Avec un effort évident, Sanglier Blanc retrouva sa concentration.

– Égoïste, oui, égoïste. L'ordure, c'est le cavernicole.

– Exact, conclut Défenses d'Or. Allons à la villa et prenons-lui son scalp.

43. Lady K

Pour les chevaux de nuit, ils n'avaient pas parié sur le valet, ni sur le roi. Ils s'en étaient remis à une dame. Une reine. Lady K.

Les Roumains du manège avaient aimé ça tout de suite. Ils auraient fait n'importe quoi pour en avoir encore. Bien : dix cristaux pour quatre étalons. De minuit à cinq heures du matin.

Les Roumains du manège avaient couru le risque. Ouvrir les stalles en cachette des patrons. Faire sortir les pur-sang. S'envoyer la kétamine.

Yogourt montait le plus sombre, presque noir. La nuit était chaude et solennelle. Les quatre cavaliers se mirent en route, longeant une pâture, dans la direction opposée à la maison et aux oreilles des propriétaires. Un gospel de grenouilles recouvrait le rythme feutré des sabots. Des coups de vent ébouriffaient les genêts.

La vallée entière était comme suspendue au plus haut d'un saut.

Les chiens ne tenaient pas en place.

La chasse commençait.

Villa Rivalta était à trois kilomètres et demi du manège. Parcours commode : prés pas trop pentus, routes de terre, sentiers larges comme des allées ombragées. Vieille résidence estivale d'une noblesse déchue et disparue, la ruine surgissait au centre d'une sapinière épaisse et séculaire, hectare de bois qui avait attiré mille projets, tous naufragés. Peut-être à cause de ce cimetière de famille dont on disait qu'il irradiait le même genre d'infortune que celle qui avait affecté le blason ou à cause de cette minuscule chapelle en lisière : il paraît que si on écrivait un nom sur le mur extérieur, la personne qui le portait était destinée à mourir avant la fin de l'année.

De la vieille entrée monumentale ne subsistaient plus que les tourelles de soutien. Le lourd métal du portail avait été emporté depuis des temps immémoriaux. Une fois prise l'allée qui coupait en deux la sapinière, le Cavalier Presque Noir leva le bras. Les autres se placèrent à côté de lui.

– Divisons-nous, dit Casale.

Comme avec le sanglier, chacun prit sa direction. Hormis Rinaldi, qui devait mener les chiens. Pas de pitbulls, cette fois. Rien que des braques. Experts dans l'art de débusquer la proie. Silencieux et furtifs.

L'élu attacha son cheval à un tronc d'arbre, tandis que les autres vissaient les lances, prêts à se disposer. Ils étaient à environ deux cents mètres de la maison, mais Rinaldi retint les chiens jusqu'au dernier moment. Par habitude, ils risquaient de se fixer sur les traces fraîches d'un autre animal et à ce point, il serait difficile de les détourner de la piste. Mieux valait les conduire à l'entrée de la villa. Les lâcher à l'intérieur. Donner le signal de la danse.

Il n'y avait plus de doute, désormais. Puzzle complété. Image nette. L'accident de Sardena ne pouvait abuser qu'un aveugle. S'il était impliqué, c'était comme fournisseur. Un point c'est tout. Les questions en suspens avaient atterri sur une piste d'analogies suspectes.

Garder la barmaid à l'œil s'était avéré très intéressant.

Les Coupeurs de doigts portaient des masques afro ? Coïncidence ! Neandertal avait un ami africain.

Dans le bar de la fille Beltrame, il y avait un livre suspect ? Coïncidence ! Neandertal fricotait avec la barmaid.

Les Coupeurs de doigts s'adonnaient à des rituels sataniques ? Coïncidence ! Neandertal avait déménagé dans une église en ruine, très appréciée pour les messes noires et autres saletés.

Rinaldi sourit, tandis qu'il détachait les chiens à la porte de la ruine.

Avec ce brelan en main, on pouvait s'amuser.

Cela ne dura qu'un instant. Les braques étaient bien entraînés. Les proies ne s'attendaient à rien. Au pire, elles attendaient leurs propres proies.

Une course désordonnée à travers l'étage supérieur. Les marches. La porte.

Deux ombres à tête d'animal apparurent sur l'esplanade dallée, fermée par une balustrade de pierre et des rangées de sapins. Le surgissement de la meute effaça toute indécision. D'instinct, elles choisirent de se séparer. Les chiens non. Ils choisirent leur proie. D'instinct, la moins rapide.

Défenses d'Or longea le mur. Elle passa acrobatiquement par-dessus la balustrade, distançant ses poursuivants juste assez pour repérer un refuge. Elle jeta le masque, regarda autour d'elle, compta jusqu'à trois et se remit à courir.

Le portail du cimetière de famille était rouillé et à demi sorti de ses gonds. Inutile de forcer pour l'ouvrir. À part la rangée de pointes au sommet, une grande partie des portails semblent faits exprès pour être enjambés. Prises, points d'appui, soutiens.

Un des chiens se rendit compte tout de suite que la poursuite était terminée. Il s'immobilisa devant les barreaux et se mit à aboyer à l'arrêt, comme quand le lièvre se glisse dans un fourré trop épais et qu'il devient impossible de le suivre. Les deux autres firent quelques tentatives pour passer de l'autre côté, mais les décorations du portail ne laissaient pas d'espace. Pas grave : la proie était plus ou moins prise au piège. Autant valait se consacrer à l'autre.

En entendant s'éloigner les aboiements, Sanglier Blanc s'était détendu. Il avait ralenti le pas, repris son souffle. Vraisemblablement, Défenses d'Or s'était réfugiée dans un arbre, style jaguar poursuivi par des pécaris.

Les aboiements, de fait, semblaient provenir d'un point unique, immobile, comme d'un chien enchaîné. Ce qui faisait penser à un siège de ce genre. Sanglier Blanc se demanda si un gourdin, le masque et un peu de barouf pouvaient suffire à mettre les agresseurs en fuite.

Un bruit de sabots l'arracha à ses calculs stratégiques. Il se retourna. Personne en vue.

Se pouvait-il que quelqu'un chevauche à cette heure ? Peut-être que ce n'était pas vraiment des sabots.

Quoi que ce fût, ça se rapprochait.

À l'arrêt devant le cimetière, le braque ne cessait d'aboyer.

Giando arriva le premier, suivi par Rinaldi et le docteur.

Le portail avait connu des temps meilleurs. Il était planté en terre et cloué par la rouille. Il n'y avait pas moyen de l'ouvrir, mais en abattre la moitié semblait possible. Surtout si quelqu'un comme Giando avait décidé d'entrer.

Défenses d'Or entendit la masse de fer s'écrouler dans l'herbe et les pierres tombales. Elle sortit la tête de sa cachette et les vit.

Disposés sur une rangée, les lances levées au-dessus de la tête, prêts à avancer.

Pour contenir la panique, Défenses d'Or essaya encore de compter. Rester cachée n'avait pas de sens, le chien la débusquerait quoi qu'il arrive. Les murs d'enceintes n'offraient pas de prise : elle avait vérifié. La hachette qu'elle gardait à la ceinture pouvait lui être utile, mais jusqu'à un certain point. Elle se traita d'imbécile de ne pas l'avoir utilisée contre les chiens. D'abord, elle ne voulait pas leur faire mal. Ensuite, elle était convaincue qu'ils allaient repartir vite, rappelés par un quelconque braconnier en tournée de nuit pour tirer sur les chevreuils.

Arrivée à quarante-neuf, elle décida de sortir à découvert pour essayer de comprendre à qui elle avait affaire.

Giando lui fut tout de suite dessus. Il visa l'épaule et envoya la lance en avant. Défenses d'Or dévia le coup de l'avant-bras : choix du temps parfait. Excellent taï chi. Dans l'autre main, la hachette. Elle opéra une torsion du buste, plongea sur le côté et planta la lame dans le genou du cavalier.

Giando hurla comme une bête à l'abattoir.

Le coup prit tout le monde par surprise. Il fallait profiter de l'impasse. Viser la sortie, se cacher entre les tombes, dépasser le placage adverse et aller au but.

Elle pouvait y arriver. Au milieu des tombes, les chevaux n'avaient pas le champ libre. Un des cavaliers était plus ou moins hors d'usage. Les deux autres avaient un coup par tête, avec ces putains de lances. Elle devait les contraindre à tenter

leur coup quand elle le voulait, elle, apparaître vulnérable alors qu'elle était prête à s'élancer sur le côté et à finir la course à la croix suivante.

Elle pouvait y arriver, mais elle n'avait pas bien calculé.

Le braque sauta de derrière une pierre tombale. Les dents serrèrent la chair du mollet. Défenses d'Or perdit l'équilibre.

Rinaldi atterrit sur elle en se jetant du cheval.

La pointe de la lance entre les deux yeux.

Lui arracha la hachette des mains.

La lui planta dans la cuisse sans même regarder.

Le spectre déboucha du bois comme une boule d'acier d'une bouche de canon. Torrent noir d'agilité et de puissance.

Planta les sabots, pivota d'un coup, reprit la course.

Sanglier Blanc semblait pétrifié devant l'apparition d'un démon sylvestre.

Le Cavalier Presque Noir fit tournoyer sa lance dans la main pour l'empoigner à l'envers. Pointe tournée vers l'épaule, manche prêt à étourdir.

Sanglier Blanc essaya de courir.

Le Cavalier Presque Noir le suivit au galop.

Sanglier Blanc tourna la tête, vit le bras se lever.

Sentit un coup sec derrière l'oreille.

Tomba.

Sac de peau sans corps à l'intérieur.

44. Négrophilie

Lumières. Phares braqués dans la poussière devant l'entrée du hangar. Voix.

Gaia ne veut rien savoir. Elle a retrouvé son chien. Pas de complications.

Gaia ramasse l'échelle et vise le grillage. Elle peut y arriver seule. Le soussigné a décidé de rester.

Sans aucun doute, il s'agit de l'événement que Sidney nous a prié de laisser tomber.

Quelque chose de louche. D'illégal. D'interdit.

J'ai déjà disséqué les caractéristiques de base du superhéros troglodyte. Le soussigné n'a jamais brillé par son audace. Dans la civilisation qui a feint de le cajoler pendant plus de vingt ans, le courage n'a aucun sens. Le jugement sur un homme dépend de son habileté d'éternel nouveau-né. De la quantité de lait qu'il réussit à téter du Nichon Global. Au mieux, le courage ne sert à rien. Autrement, c'est même un obstacle.

Qui sait. Peut-être l'air des forêts aide-t-il à expulser certaines toxines. Il faut du cœur au ventre pour faire troglodyte. Sans devoir frapper quelqu'un, manipuler une arme, gonfler les muscles, s'attacher la taille à un élastique, vaincre des concours de bite dure. À la différence du Nichon Global, Mère Nature sait sevrer ses enfants.

Silhouette des sapins contre le ciel étoilé. Le vent chaud de la nuit finit par dissoudre l'incertitude. Les lumières dans le noir sont un appel irrésistible. Des essaims de phalènes sont là pour le démontrer.

Le fait est que je cours vers le grillage, j'aide Gaia à l'enjamber, fuis ses appels à la raison et me précipite vers le hangar.

J'appuie l'échelle au mur extérieur. Dévore les barreaux de bois. Me colle à la lucarne.

Un vaste espace, bien éclairé. Au centre, un gros cube de matériau transparent. Autour, de petites tribunes surpeuplées. Une cinquantaine de spectateurs par côté. Des cris de toutes parts, même à travers la vitre. Presque tous assis. Quelques-uns, à peine arrivés, se dépêchent se rejoindre les dernières places libres.

Les trois sur le seuil se penchent à l'extérieur. Un coup d'œil circulaire, un échange de regards, ils rentrent. Font quelques pas en arrière, s'entretiennent avec un quatrième type. L'un d'eux s'approche de la grande porte coulissante et la referme en poussant.

Les tribunes sombrent dans la pénombre. Sur le cube central, croisement de puissants réflecteurs.

Un homme tenant un chien en laisse apparaît sur scène. Il ouvre une petite porte, entre dans le cube, le traverse. Difficile de comprendre ce qu'il fait. Quand il s'éloigne, le chien est attaché à une corde, tendue, qui lui permet très peu de mouvements.

Puis entre un autre homme. Sans chien. Un homme de couleur. Il porte un short et des baskets. Pour le reste, il est nu, mais recouvert de bouts d'armure : protège-tibias, genouillères, protections pour les épaules et les avant-bras. En main, il tient un bouclier. Transparent.

Lui aussi entre dans le cube. Il rejoint le centre, tandis que le chien tire désespérément sur la corde qui le retient. Il adresse son salut au public. Tribune une. Tribune deux. Lève la tête de ce côté.

Un instant. Quelques photogrammes.

Sidney.

Le public applaudit, déploiement de mains. Une espèce de gong résonne. La corde qui retient le chien se relâche d'un coup. Le chien bondit en avant. Sidney lève le bouclier.

Voilà l'événement mystérieux.

Un des meilleurs fils de la civilisation troglodyte se bat contre un noble animal devant les foules excitées de Babylone.

Du sport pur ? Impossible.

Travail ? Ignoble coercition ? Différences subtiles.

Sidney frappe les côtes d'un coup bas. Coup défensif, puis contre-attaque. En l'écrasant du bouclier, il se laisse tomber de

tout son poids sur l'animal. Le bloque à terre. Le martèle de coups de poing à la tête, accompagnés de coups de genou latéraux sur l'épine dorsale. Un, deux, trois fois. Très professionnel.

Le chien se dégage comme un reptile. Il glisse de côté, gicle de sous le bouclier. Sidney n'a pas le temps de réagir. Il perd l'équilibre, finit à terre. Le chien se retourne et se jette sur lui.

Sidney, sur le flanc, lève le genou, essaiaiaie…

… jeee teennds les bras, aucun appui, l'échelle cède, je m'écorche les coudes, cogne du menton contre le mur, atterrit mal sur la hanche. Je comprends tout de suite que je vais avoir du mal à me relever : rien de cassé, mais des distorsions partout.

Et surtout, cette voix décidée qui ordonne de ne pas bouger et un pistolet pointé pour souligner l'idée.

Ils sont deux. Sidney l'avait dit, de prendre le chien et de filer.

Ils m'escortent jusqu'à une roulotte. Me poussent à l'intérieur, sur un petit canapé décoloré. La hanche bat comme un cœur mal placé.

L'un des types s'appuie à la table, l'autre marche de long en large, nerveux.

– Tu sais qui c'est, çui-là ? Hein ? Tu sais qui c'est ? Tu le sais ?

Il bondit de ce côté comme en proie à un raptus. M'agrippe les cheveux de la main gauche. Je relève la tête. La droite me balance une baffe à bras tendu, juste sous la tempe. Je tombe sur le côté opposé, en essayant de me protéger d'une deuxième charge. Avortée.

– Ça, c'est ce putain de cavernicole, tu comprends ? L'ami de Nigeria et de la barmaid. Celui qui était pas dangereux. Celui qui nous balançait pas, non, quelle idée ? Inutile d'en parler à Mahmeti, une perte de temps, hein ? Pas vrai ?

Il parle avec l'autre mais, apparemment, veut une réponse du soussigné. Il se jette sur moi et continue à répéter comme un dingue : "Pas vrai ? Hein, pas vrai, salopard ? Pas vrai ?", tandis qu'une grêle de coups de poing s'abat plus ou moins en rythme sur mes côtes.

– Tu continues à penser que le nègre ne leur a pas tout raconté ? Tu dis encore que je suis un parano, hein ? Tu le dis encore ?

– Calme-toi, Pourri, répond l'autre.

– Oui, bon, ok.

Il fixe le sol comme pour se concentrer et reprendre le contrôle de ses nerfs. Hoche la tête. S'essuie la sueur du dos de la main. Fait deux pas en arrière et vient s'asseoir juste sur ma hanche. Plonge le bras comme pour arracher une mauvaise herbe et encore une fois me soulève par les cheveux.

– Je me suis renseigné, tu sais ? Eh oui. Tu le vois, ce con ? Le brigadier dit que c'est personne, il n'a même pas de papiers, s'il disparaît, ça pose pas de problème. C'est un clodo, tu comprends ?

Il lâche prise et se lève. Va se placer tout droit devant son ami.

– Je l'ai toujours dit qu'on devait les tuer. Et cette fois, on le fait.

Il se tourne vers moi, étire un sourire, se passe le pouce sur la gorge, laisse dodeliner sa tête.

– J'ai même pensé comment faire. Écoute : une fois la rencontre terminée, là, on renvoie un peu de gens. Il ne reste que la crème et les caméras. Après, on amène ces deux-là dedans et on les fait dévorer, comme dans la Rome antique. Qu'est-ce que t'en dis, hein ?

– Calme-toi, Pourri.

Le Pourri se met au garde-à-vous.

– Je suis très calme.

Il inspire profondément, se concentre, reprend :

– Mais, c'est toi qui vas lui dire, à Mahmeti, d'accord ? Tu sais qu'avec moi…

– N'y compte pas.

– Comment ?

– N'y compte pas, Pourri. On est pas à la maternelle.

Le Pourri le prend mal. Grimace de colère. Coup de poing contre le mur. Cris.

– T'es un bâtard, Pinta. Moi, je vous tire de la merde et toi, tu me rends même pas un service.

Il lance les mains en avant et agrippe le maillot de l'autre.

– Je l'ai toujours su que tu magouilles avec le nègre, c'est pour ça que…

Pinta fait deux pas en avant et lui plante une droite sous le diaphragme, de bas en haut, en le tenant par l'épaule de l'autre main. Un truc à couper le souffle à un ours.

Le Pourri se plie, crachote, semble vouloir vomir son estomac.

– Lève pas la main sur moi, Pourri. Ça me fait monter le sang au cerveau.

Pour toute réponse, le Pourri décharge sa colère avec un coup de pied dans le genou du soussigné.

– T'es dans un état dégueu, dit l'autre en ouvrant la porte. J'y vais moi, d'accord. Je vais voir ce qu'il en pense, le grand chef, de ta Rome antique, t'es content ?

L'agité du bocal lève le regard, sourit, voudrait répondre quelque chose mais le coup reçu gâte sa diction. L'autre disparaît.

Sidney l'avait dit, de prendre le chien et de filer.

Ma pommette commence à gonfler. Des pointes de douleur s'infiltrent dans la hanche toujours plus profondément. Le genou, c'est pas grave, mais le mitraillage de coups de poing a dû me fêler une côte. De toute façon, rien en comparaison d'un chien qui te dévore vif.

L'halluciné me fixe d'un regard bizarre, curieux. Pire que s'il avait atterri d'une autre galaxie.

– Écoute-moi un peu, tu peux me dire un truc, par curiosité ? demande-t-il sur un ton d'une cordialité suspecte. Mais vous, les amis des nègres, j'veux dire, comment ça se fait que vous avez c'te sympathie pour les Banania ? C'est-à-dire, vous les aidez, vous leur donnez un coup de main, vous essayez de résoudre leurs malheurs. Pourquoi ? Pourquoi eux, oui, et, je sais pas, moi, un boutiquier, que dalle ? Un boutiquier qui ouvre son magasin dans un endroit où rien se vend et qui se retrouve au bout d'un moment sur le carreau. Pourquoi entre la guigne d'être africain et celle des négociants, vous, les négrophiles, vous préférez la première ? J'ai jamais compris. Tu peux me l'expliquer, toi ?

Je reste un moment muet.

La bouche du pistolet menace de parler avant celle du soussigné.

Je dois trouver une réponse. Éviter de le contredire. Peut-être qu'il a des parents boutiquiers.

– Ben, tu vois, c'est… c'est une question de chiffres : les nègres sont des centaines de millions. Les boutiquiers en faillite, beaucoup moins.

Le Pourri sourit :

– Et les cons cavernicoles, deux seulement. Je peux vous effacer sans remords ou vous êtes protégés par le WWF ?

À ce qu'il paraît, Mister Mahmeti a dit oui.

Sur les tribunes autour du cube transparent, personne n'est resté. On meurt juste pour les caméras.

J'essaie de fixer mon attention sur des détails. De m'occuper le cerveau pendant que je m'approche de l'arène. Comme sur la Laga, pour se distraire du froid.

Je tremble. La peau tendue, transpercée de minuscules aiguilles.

Ça paraît incroyable de pouvoir mourir comme ça.

La lumière des projecteurs est une gifle sur les yeux. Nous y sommes.

Avant d'entrer, un dernier regard aveugle vers Sidney, contraint d'assister de la rangée la plus basse.

Le loup va et vient le long du périmètre de la cage de verre, comme un tigre au zoo.

Ils ne l'ont même pas attaché, pour l'occasion. Combat sans règles. Pas de protections. Pas de bouclier.

Le Pourri ouvre la porte. Une poussée. Dedans.

Sidney l'avait dit, de prendre le chien et de filer.

Sueur glacée de la tête aux pieds. Le loup découvre ses crocs, grogne. Je reste immobile. Phase d'étude. Respirations les plus régulières possibles.

Des gradins vides semblent pleuvoir des cris et des encouragements. Des sifflets à deux doigts. Des conseils de stratégie de stade.

D'après sa façon de m'observer, le loup doit avoir compris que le soussigné est le dîner de ce soir. L'unique occasion de se

nourrir après Dieu sait combien de temps et avant Dieu sait combien encore.

Toujours immobile, je le laisse avancer.

Si c'est juste une question de faim, on peut se mettre d'accord. Inutile de se faire du mal l'un à l'autre. L'expérience avec le phacochère l'enseigne.

Je glisse la main dans la poche et laisse sur le sol des débris de biscotte, restes du dîner de la sentinelle. Peut-être n'est-ce pas son plat préféré, mais au moins, il devrait apprécier le geste. Si en plus, c'est un de ces loups qui vont à la chasse dans les poubelles, il peut avoir mangé pire, dans sa carrière.

De toute façon, à ce point, ils vont me tuer pareil. Mais une balle dans la tête, c'est toujours mieux que dévoré.

Entre-temps, le loup considère avec attention mon offre.

Puis quelque chose le distrait. Il lève le museau, oreilles tendues.

Des chiens.

Des aboiements confus juste à l'extérieur du hangar.

Le Pourri se précipite pour contrôler. Un coup de feu. Deux. Le Pourri rentre en boitant et courant, comme une oie poursuivie par Godzilla. En l'occurrence, Godzilla est une meute de chiens. D'autres coups de feu. Des hurlements.

Sidney comprend tout de suite. Il en profite. D'un uppercut précis, il étend le type à côté de lui, court vers la porte du cube, ouvre. Je me précipite au dehors, suivi par le loup.

Sidney fait signe de se glisser dans l'espace entre deux gradins. Je le suis. Il se suspend à l'un des montants et saute de l'échafaudage qui soutient les tribunes. Le soussigné toujours derrière lui. L'atterrissage en déséquilibre réactive à l'unisson tous les coups que j'ai pris. Élancements à la hanche. Au genou. Partout.

Dans ce qui semble un mur compact, les mains bénies de Sidney ouvrent une petite porte.

Celle-ci donne sur l'extérieur. Un cauchemar avec touche de sortie.

Reste à escalader le grillage, mais disons que le plus difficile semble fait. Dans mon dos, les chiens se déchaînent. Devant, un bras émerge de l'herbe haute à la base de l'enclos.

Gaia est cachée, là-dessous, avec le chien et l'échelle.

Que c'est une magicienne, je m'en suis aperçu dès le début.

45. Vie de chien

Ils aboient. Mordent, caravane ou pas. Et tant pis pour le proverbe.

Le chien mord le chien. Le chien mord l'homme. L'homme hurle, le chien aboie. L'homme tire, le chien glapit.

Jakup Mahmeti descend en courant de *sa* place. Dernier gradin de la tribune. Personne dans le dos. Principe toujours valide.

Il a vu les deux morituri s'enfuir sans pouvoir intervenir. Le verre de l'arène les a protégés. Inutile de tirer. Mieux vaut garder des projectiles pour se frayer un chemin au milieu des chiens.

Deux coups en l'air et un dans la cible. Deux coups en l'air et un dans la cible. La meute s'ouvre comme une mer Rouge pouilleuse. Pinta et le Pourri imitent le chef. Ghegno est par terre et y restera un moment. Mahmeti atteint la grande porte. Ouvre.

Au-delà du grillage, trois ombres s'allongent sur la route. Claquement de portières, démarrage de moteur, roues qui labourent le chemin de terre.

Mahmeti se traite d'imbécile. Il a fini ses balles.

Les deux hommes de main le rejoignent presque aussitôt. Trop tard.

– Crétins ! crie l'Albanais puis il fonce sur la Mercedes, les autres derrière lui.

Mahmeti les bloque en montrant la Panda de son bras tendu.

– Vous, celle-là.

Il monte, ouvre la boîte à gants, fouille. Boîte de mouchoirs, cartes routières, préservatifs, bonbons à la menthe. Le Tomcat 7,65 s'est retrouvé au fond. Léger, supercompact. Excellent flingue de réserve.

Le chargeur : plein.

Mahmeti le remet. Démarre. Coupe la route à la Panda et passe le premier le portail.

– Bonne chance, Pourri, dit Pinta en écrasant l'accélérateur pour coller à la Mercedes. Cette fois, le grand chef te fait couper les couilles.

Le cocaïnomane ne l'écoutait pas. Il récitait son mantra. Fixait un point au-delà du pare-brise. Au-delà des étoiles de cette nuit chaude. Au-delà de l'espace.

– Je l'avais bien dit qu'il nous balançait. Je l'avais dit tout de suite.

Le cocaïnomane était à un doigt du Nirvana.

Cent vingt à l'heure, route blanche. La Mercedes patinait, pire que sur la glace.

En trois minutes, elle rejoignit deux lumières rouges, au fond d'un nuage de poussière. À en juger par la forme, les désespérés avaient un tout-terrain. À en juger par le bruit, le tout-terrain était sur le point de fondre.

Coup d'œil au rétroviseur : aucune trace de phares. Mahmeti maudit sa hâte. Erreur tactique : dans le véhicule le plus rapide, c'étaient les deux hommes qui auraient dû monter. Un pour conduire, un autre pour tirer.

Il serra le volant d'une main. Ralentit. Non pas tant pour les difficultés de la conduite. Le problème était de viser.

Il baissa la vitre. Respira du sable.

Tira deux fois, sans trop s'illusionner. Tira entre les lumières.

Rien.

Il glissa le Tomcat entre ses cuisses. Écrasa l'accélérateur. Colla le museau au cul du tout-terrain. Les passagers baissèrent la tête comme des silhouettes de tir à la cible.

Mahmeti tendit de nouveau la main. La main serrait de nouveau le pistolet. De nouveau, le pistolet tira.

Le tout-terrain donna un coup de volant inattendu. Mahmeti appuya sur le frein. L'auto fit encore trente mètres et un demi-tête-à-queue. Mahmeti se retourna pour regarder, en crachant un chewing-gum de boue.

Le tout-terrain n'avait pas changé de *terrain*. Il avait tourné au milieu du bois. Mahmeti courut. Rejoignit le point où il l'avait vu disparaître. Les lumières rouges s'éloignèrent, remontèrent un chemin muletier. Mahmeti tira pour tromper l'attente. La cible était déjà trop loin.

À ce moment, les phares de la Panda pointèrent du virage. Le chef fit signe de s'arrêter, monta à bord, montra un point dans le noir.

L'auto repartit en bondissant comme un dromadaire, mais beaucoup plus lentement que n'importe quel quadrupède. Les pierres du chemin étaient trop, même pour le 4×4.

Il fallait une bonne idée. Une des idées habituelles. De celles qui avaient permis à Café au lait de devenir Mahmeti.

Deux minutes plus tard, les phares de l'auto éclairèrent la silhouette du tout-terrain. Planté de biais en travers du chemin.

Mahmeti comprit aussitôt qu'il ne s'agissait pas d'une panne.

Il comprit que l'ennemi raisonnait plus vite que lui.

S'il raisonnait bien aussi, c'était des ennuis pour tout le monde.

Les voilà. Ils coupent le moteur, descendent, discutent.

Gaia se pencha sur le bord du sentier, une glissade de sable et de grès modelée en marches d'escalier par le travail de l'eau. Elle caressa la tête de Charles Bronson, l'approcha de la sienne. Essaya de le tranquilliser. De lui faire comprendre qu'il ne devait pas aboyer.

– On est sûrs que ça marche ? chuchota le cavernicole.

– Non. Tu as une meilleure idée ?

– Moi, je m'enfoncerais dans les fourrés.

– Maintenant ? Si tu sors du sentier, on va t'entendre jusqu'au bourg.

– Arrêtons-nous, alors. Mieux vaut la forêt que quatre murs.

– Oh, mais tu as vu où ils sont ? Il s'en faut de peu que s'ils ont une lampe, ils nous voient ici aussi.

– On devait s'enfoncer dans les fourrés avant.

– Oui, et Charlie ? Tu le lui disais, toi, de se taire ?

– Je te l'ai dit : pour moi, il rentrait seul. Tous les chiens savent rentrer à la maison. Ceux qui sont forts, en plus, ils avertissent quelqu'un.

Le regard de Gaia le mit au défi de répéter son idée. Le cavernicole la fixa droit dans les yeux. Sourit, tant ils lui parurent grands.

– Je disais juste ça pour passer les possibilités en revue, hein ? Si vous dites que vous êtes contents…

Gaia en avait assez. Elle pivota sur ses talons et reprit le sentier, attentive au bruissement de chaque pas.

Le cavernicole se retourna, en quête de compréhension.

Sidney le saisit aux épaules, lui fit opérer une rotation sur lui-même et le replaça dans la bonne direction comme un automate de fer-blanc.

46. Châtaigne western

Justice est faite. Exactement comme dans les films.

Ombres de cavaliers en file le long de la crête. Arrière-fond étoilé. Vent subtil qui incline les sapins.

Au centre du groupe, attachés sur le même cheval, deux hors-la-loi, dos à dos. Vaincus.

Au bout du sentier, les premières lueurs du bourg.

Léger piétinement des sabots, demi-hennissement.

Musique de Morricone et générique.

Les Roumains du manège les accueillirent avec de larges sourires. À en juger par leurs mines, Lady K les avait emmenés loin. Des bouts de cerveau s'étaient perdus sur le chemin du retour. Le plus petit des trois avait une coupure récente sur la mâchoire. Probable qu'il ne se rappelait même pas comment il se l'était faite.

Ils prirent en charge les chevaux. Les ramenèrent aux stalles.

Revenez quand vous voulez. Revenez bientôt. Amenez Lady K.

Les Justiciers récupérèrent les voitures. Taverna emmena chez lui Giando pour lui soigner la blessure. Les autres poursuivirent. La coupure de la femme pouvait attendre.

Arrivés au poste de carabiniers, ils se garèrent devant la grille.

Casale alluma le portable et composa le numéro. À l'autre bout, la voix jeune d'un appelé. En avant, les explications.

– Je m'appelle Yogourt Casale et j'ai ces deux Coupeurs de doigts, ici avec moi. On les a chopés en flagrant délit et on les a amenés. Nous sommes ici, dehors, devant le portail. Si vous voulez venir les prendre…

Le gamin dit d'attendre. Casale rempocha le portable. Il opéra une légère torsion et tira dans la tête des prisonniers

avec le pistolet à trois doigts. Sur le visage, un mélange de rugissement et de rire.

Du poste sortirent deux hommes. Ils traversèrent le jardinet, déclenchèrent l'ouverture du portail, virent un homme agiter les bras dans une auto et s'approchèrent.

Assis au volant, Casale montra du pouce le siège arrière.

– Les voilà, là. Déjà empaquetés.

Un des deux carabiniers se pencha à l'intérieur et regarda à travers la vitre du passager.

L'autre continua à fixer le chauffeur.

– Monsieur Casale, dit-il à la fin, vous êtes conscient d'avoir commis un délit, n'est-ce pas ?

Casale rit de bon cœur. Loucha sur l'expression de l'autre. Passa au sourire ingénu.

– C'est-à-dire… comment ça, un délit ?

– Un délit : la loi de notre pays interdit de garrotter un individu, de lui fermer la bouche avec du ruban isolant et de le transporter contre sa volonté.

– Oui, d'accord, admit Casale. La loi. Peut-être que maintenant, on s'est pas compris : ces deux-là, ceux-là derrière, c'est pas deux comme ça, pas n'importe qui. C'est les fameux Coupeurs de doigts, c'est clair ? Et il y en a aussi d'autres, si on se remue.

Rien à faire. L'homme en uniforme ne voulait rien entendre.

Rinaldi sortit de l'autre côté. Ça avait l'air de traîner. Le ton de la discussion montait.

– Alors, on va faire comme ça, dit Casale en croisant les poignets et en les tendant au carabinier. Libérons ces salopards et en taule, c'est nous qui y allons.

Il se tourna vers Rinaldi, les joues empourprées :

– C'est comme ça que ça fonctionne, non ? La Justice !

Le copain s'efforça de garder son calme.

– Je vous comprends, dit-il à l'adresse du gradé. Vous devez faire respecter la loi, sans exception… Mais, vous voyez, ça, c'est un cas très très particulier. Je suis sûr que l'adjudant Martelli comprendrait. Si vous nous laissez parler avec lui, on va tout arranger. Vraiment.

L'adjudant Martelli n'était pas en service. On ne pouvait le déranger qu'en cas d'urgence.

Urgence : concept évanescent.

Les deux militaires conférèrent quelques minutes. Ils soupesaient la situation.

À trois heures et quart du matin, le mobile de l'adjudant se mit à sonner.

Quarante minutes plus tard, Martelli était derrière son bureau, face à Casale et Rinaldi. Dans l'autre pièce, les collègues Talarico et Di Fusco s'occupaient des prisonniers.

– La connerie, vous l'avez faite, ça, au moins, c'est sûr.

Martelli laissa planer son regard sur l'auditoire. Le ton laissait entrevoir des échappatoires. Même Casale se rendit compte que le moment exigeait de la diplomatie.

– D'accord, dit-il. La connerie. Nous avons été impulsifs. On se les est vus devant nous, avec ces masques afro, la hachette et compagnie, et on a réagi. Peut-être qu'on a même exagéré, écoutez : mais si c'était pas de nous, combien d'autres doigts auraient terminé dans l'assiette ? Alors que là…

– Là, rien. Là, ce qui en sort, c'est que nous autres, on compte pour zéro et que n'importe qui qui en a envie peut se mettre à notre place et faire le shérif. Alors que là, que dalle.

Les joues de Casale s'empourprèrent de nouveau. Rinaldi réussit à prendre les devants.

– Si c'est ça le problème, adjudant, on peut le résoudre entre nous. Vous savez ce qui s'est passé, cette nuit ? Il s'est passé que pendant qu'on gardait à l'œil une certaine zone, nous avons remarqué ces types suspects. Aussitôt, on s'est adressés à qui de droit, vous êtes arrivés, vous, il y a eu un peu d'*échauffourées* et ces deux-là ont été capturés. Le mérite vous revient, il vous revient et les salopards sont dans la merde.

Les billes d'acier pendouillant sur le bureau commencèrent à cliqueter.

Martelli fronça les lèvres et se laissa aller contre le dossier, mains derrière la tête.

La porte de la pièce s'ouvrit d'un coup et Talarico passa le buste à l'intérieur.

– Mon adjudant, M. Drago vient juste d'appeler. Celui de la boulangerie.

– Eh ben ?

– Il paraît qu'il en a trouvé un dans le jardin devant chez lui qui…

– Un quoi ?

Talarico haussa les épaules :

– Il dit que c'est un ami de son fils, il se fait appeler l'Importun. Il paraît que son fils devait rester chez lui à cause d'une punition et que cet Importun est allé le chercher avec une échelle sous la fenêtre, tout habillé d'une manière bizarre, avec un masque africain sur le visage.

– Putain, mais c'est Halloween, ou quoi ? se récria Martelli en écartant les bras.

– Je sais pas, mon adjudant. Il paraît qu'ils ont avoué avoir un rendez-vous avec le type de la caverne, et alors M. Drago l'a mal pris et…

– Bon, bien, Talarico. Dis à ce Drago qu'on passe demain.

– À vos ordres, mon adjudant.

La porte se referma. Martelli jeta sur le sol un regard torve. Puis le leva sur Rinaldi, toujours aussi oblique.

– Je vais y réfléchir, dit-il enfin. Mais pour cette nuit, vous restez ici. J'ai deux-trois petits trucs à éclaircir.

Rinaldi écarta les bras, hocha la tête d'un air compréhensif, sourit. Martelli en fit autant. Casale ne sourit en rien.

– Les petits trucs après, hein, adjudant ? Parce que si on fait vite, on prend aussi les autres.

– Qui ? L'Importun ? demanda Martelli avec un certain sarcasme dans la voix.

– Mais non. Les autres, les *vrais*. Pour autant qu'on sache, il y a dans le coup aussi un nègre et un clochard. Ils sont à la cure de Saint-Christophe. Et peut-être aussi la fille Beltrame.

Martelli lissa sa barbiche d'ordonnance d'un air incrédule. Ou peut-être malin.

– La fille Beltrame ? Bon, d'accord, Casale. Nous autres, gardiens de l'ordre, on va aller jeter un coup d'œil. Avec vous autres, on verra demain. Bonne nuit.

47. La nuit de saint Christophe

– On le fait exploser ! dit le Pourri sans prendre le temps de réfléchir.

Pinta le toisa d'un air réprobateur.

Mahmeti fit signe de se taire.

– J'ai avec moi deux cartouches de dynamite. Elles sont restées dans la Panda depuis la dernière fois, quand j'ai fait exploser la grotte. On les met sous le 4×4 et boum ! On les fait sauter en l'air. Qu'est-ce que vous en dites ?

L'Albanais fit deux pas, lui agrippa l'oreille et y colla les lèvres comme à un microphone de chair.

– Tais-toi ! grogna-t-il.

Ils restèrent une bonne minute en silence. Deux chouettes n'en firent pas autant. Unique bruit marquant dans le bruissement du bois.

– Ils ne sont pas loin, arrêta Mahmeti. Ou sur la route, pour ne pas faire de bruit, ou cachés par là.

D'un signe, il invita Pinta à le suivre.

Arrivé à la voiture, il ouvrit la portière du chauffeur. Se plia et fourra le buste à l'intérieur, comme pour chercher quelque chose entre les sièges. Pinta fit de même du côté opposé. Rendez-vous sous l'*Arbre magique**.

– Allons jeter un coup d'œil aux alentours, décida le grand chef. Et puis ?

– Pas de coup d'œil, il nous suffit d'écouter le chien. Il est du genre qui bave et fait du bordel.

– Très bien, et puis ?

– Je ne sais pas, répondit Pinta.

Il n'arrivait pas souvent que le chef demande un avis.

– Et s'ils ont appelé les carambas ?

Le visage transpirant du Pourri pointa derrière le coude de Pinta. Il extirpa de sa poche un mobile martien et le brandit avec satisfaction sous le nez des autres.

– Si celui-là capte pas, aucun ne capte. Au moins jusqu'au bourg.

– Ok, Pourri, excellente nouvelle. Plutôt : vous savez où elle mène, cette route ?

Pinta indiqua une direction entre les troncs de sapins :

– Il doit y avoir une église abandonnée. Après, je pense qu'elle s'arrête.

– Écoutez, s'excita le Pourri. Je crois que j'ai une idée…

– Moi aussi : arrête d'exister. Tout de suite. Avant que je sois obligé de t'aider.

Le Pourri resta bouche bée. Mastiqua de la salive. Glissa le long du dos de Pinta et s'éloigna en boitant, les yeux comme deux moules à peine sorties de la coque, la jambe comme en bois. Appuyé au tout-terrain, il sortit le kit du parfait cocaïnomane et se prépara le rail de quatre heures du matin.

"Arrête d'exister." Les paroles du chef lui mordaient le cerveau comme une armée de lions. Il jeta un regard à la Panda : la discussion continuait. Mahmeti parlait. Pinta hochait. Deux profils brouillés au-delà du pare-brise de la voiture.

Le Pourri plissa les yeux. Essaya de lire les labiales. Tira une demi-ligne, au cas où ça aiderait. Se concentra sur les lèvres de l'Albanais. Un instant, il en distingua le mouvement. Il lui parut presque entendre la voix.

"Ça suffit, il faut qu'on le tue."

Puis l'envoûtement se dissipa. Les visages redevinrent impénétrables.

L'autre demi-ligne ne donna pas de résultat.

Les ruines de Saint-Christophe se dressaient haut par-dessus les cyprès. L'obscurité de la forêt les rendait lugubres. Le souffle court et la peur les rendaient accueillantes. Jugements superflus. Ils n'étaient pas en train de mettre à jour le guide Michelin. La question était : sûres ou dangereuses, refuge ou piège.

Aux dires de Gaia, sûres. Sidney lui avait parlé de la crypte, de la trappe, de l'accès principal bloqué sous les gravats. Sans

même l'avoir voulu, il l'avait convaincue. Avec quatre murs autour, sans oiseaux nocturnes voletant ni renards pointant le museau dans les fougères, c'était sûrement plus facile de faire tenir tranquille Charlie.

Le cavernicole était encore perplexe. Juste pour le goût du sport, il continuait à déclamer son Art de la guerre. S'ils nous trouvent à ciel ouvert, disait-il, on peut encore fuir, s'ils nous trouvent là-dessous, il faudra nous défendre. Nul lieu ne mérite un siège.

Sidney ne l'écoutait pas.

Charles Bronson engloutit l'éclair d'une luciole.

– Ça prend ? demanda le cavernicole.

– Pas encore.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Sidney.

– Pour le moment, entrons. Je veux faire une tentative. Vous avez une carte des sentiers ?

"Il faut qu'on *le* tue." Le Pourri reparcourut la phrase jusqu'à ce que la crevasse du pronom s'ouvre devant lui. Il devait découvrir ce qu'il y avait au fond, mais il avait peur de trop se pencher et de tomber dedans. De se mettre au bord et de voir son reflet, dans l'eau cristalline d'un fleuve souterrain.

Mauvais signe. C'était la première fois que la coke lui donnait des hallucinations.

Il devait faire quelque chose. Devait agir, avant que la psychose imprègne ses neurones.

Il ramassa une grosse pierre. Défonça la vitre du tout-terrain. Remonta le bouton de fermeture, attentif à ne pas se couper.

Dedans. Baisser le frein à main. Mettre une vitesse.

Dehors. Derrière. Une bonne poussée. Une autre.

Allez, Pourri. Qui c'est qu'ils veulent tuer ? Pousse, mon beau. Allez. Mon cul que vous le tuez. Carena Manuel dit Pourri est fon-da-men-tal. Regardez là. Regardez comment il résout la *sitoueïllsione*. Jetez un coup d'œil, au lieu de bavarder.

Le tout-terrain glissa en avant sur deux mètres et alla se planter contre un sapin.

Les deux mètres suffisaient. La Panda pouvait passer.

Pour éviter les surprises, le Pourri ouvrit le petit couteau suisse et le plongea dans les pneus.

Excellent travail.

À l'abri des regards, il s'autorisa un doigt au cul à l'adresse des deux autres.

Puis les appela d'un coup de sifflet.

Oubliant, dans l'excitation du moment, qu'il ne savait pas siffler.

Carte topographique, pendule, crayon.

Gaia sait y faire. Finitions à la lumière tremblante des torches. Objectif : localiser les poursuivants, avant de s'enfermer là-dessous.

S'ils viennent à pied par le sentier muletier, avec tous les virages, on a au moins une heure devant nous. Assez peut-être pour descendre dans le bois, retrouver le réseau du portable, appeler des renforts. Assez pour inventer quelque chose.

S'ils sont en train d'arriver, il faut éteindre les lampes, se barricader tout de suite et croiser les doigts.

Au début, toute activité de radiesthésiste parut impraticable. Trop peu d'éléments. Nous ne savons pas comment ils bougent, à pied ou par d'autres moyens. Nous n'avons rien qui leur ait appartenu, à utiliser comme amorce pour le pendule. Nous n'avons pas de photo, de daguerréotype, de décalque. Par chance, nous avons Sidney.

– Dessin, marche aussi ? a-t-il demandé avec un demi-sourire, dès qu'il a compris le problème.

Ainsi, maintenant, nous avons trois portraits-robots dans le style afro-chrétien pour guider le pendule dans ses oscillations. Il paraît que Sidney est spécialisé en icônes. Ses christs à petites tresses, avec regard byzantin, auréole dorée et décor de jungle, sont très recherchés par les curés de Lagos.

Résultat : Dieu a les cheveux blancs, le nez écrasé et le maillot de Barletta. Jésus, de petits yeux, un grain de beauté sous la mâchoire et une coupe à la Libarski. L'Esprit Pourri est un peu dégarni, sans cou, pas rasé et regard électrique.

La Très Sainte Trinité de Castel Madero.

Gaia réussit à isoler un quadrant de cinq centimètres de côté. Un peu plus d'un kilomètre. Le quadrant est crucial : presque au centre, il y a le point où nous avons laissé le tout-terrain. Gaia le subdivise en quatre parties égales. Fait osciller le pendule. Le pendule choisit : en bas à gauche. Une portion de carte *au-delà* du point crucial. Les poursuivants ont dépassé le barrage.

Je m'entremets.

– Tu peux comprendre s'ils sont sur le chemin, à quel point ils sont ?

Pas de réponse, mais la technique change. Du bout du crayon, elle suit le tracé de la route. Dans l'autre main, le pendule. Le crayon avance. Le pendule oscille. La main avance. Le pendule change de direction sur quarante-cinq degrés. Le crayon montre un point.

Deuxième tentative. Réaction un demi-mètre plus loin.

Gaia marque l'endroit.

– Les voilà, dit-elle. Ils viennent par ici. En trente secondes, ils ont fait cette portion.

Elle mesure la distance entre le premier et le second relevé.

– Six millimètres.

Six millimètres. Six par vingt-cinq font cent cinquante. Cent cinquante mètres en trente secondes. Trois cents mètres à la minute. Six multiplié par trois, dix-huit.

– Dix-huit kilomètres à l'heure, je calcule.

– Ils sont passés, conclut la fée. Ils sont en voiture.

Sidney se dresse et ramasse les affaires.

Sidney ne va pas venir dans la crypte. Nous avons décidé de nous séparer. Le monde ne peut pas se permettre de nous perdre tous les deux. La nouvelle civilisation s'effondrerait avant la vieille.

Il va nous regarder descendre dans le bunker, poussera un buffet sur la trappe, ira se mettre en sûreté entre les branches d'un hêtre et tiendra l'église à l'œil. En cas de danger, il nous avertira, en modulant le cri que quelque oiseau africain.

J'irais bien moi aussi, si je pouvais. La fée me l'a dit elle-même, qu'elle saura s'en tirer toute seule.

Je vous en prie, je ne le mets pas en doute.

Mais pendant qu'elle le fera, je préfère regarder.

Pommes.

Il avait. Besoin. De pommes.

Le corps du phacochère était un concentré de frissons. Des touffes de poil se dressaient sur son dos, comme un chien d'arrêt décoiffé par le vent. Une demi-pinte de salive coulait de sa gueule tremblante. Les muscles tressautaient, sourds à la volonté du cerveau.

Désormais, il était habitué. Avant que son corps prenne la tangente, le phacochère réussit à le diriger sur la piste.

Il sortit du fourré de pruniers, tourna le museau vers la lune et fonça droit vers le dépôt de pommes que l'homme des cavernes avait préparé pour lui.

Sur le siège arrière, on dansait le jerk.

Le Pourri semblait avoir des maracas à la place de la tête. Au lieu des petits cailloux, "il faut qu'on le tue".

Peut-être que c'était exactement ça qu'ils allaient faire. Et lui, comme un couillon, il les avait même aidés.

Au fond, quel espoir avaient-ils de retrouver ces bâtards ? Zéro. Ils pouvaient être partout. Pouvaient s'être cachés, attendant le moment de sauter au dehors, de reprendre le tout-terrain et d'aller droit chez les carabiniers.

Heureusement que le 4×4, il l'avait bien arrangé, mais le problème demeurait.

Ils pouvaient être allés au nord comme au sud. Le long de la route ou au milieu du bois. Vers la montagne ou vers la vallée. Les pourchasser servait à que dalle. Rien qu'une mise en scène pour l'empêcher de réfléchir.

Un brusque coup de frein l'encastra entre les sièges avant.

– Pourquoi on s'arrête ? demanda-t-il, inquiet.

– Pour entendre le chien.

Pinta écouta deux minutes. Rien. Un geste de Mahmeti l'invita à repartir.

Deux kilomètres plus loin, même schéma. Coup de frein. Écoute. Rien.

Comme mise en scène, c'était un peu compliqué. Comme poursuite, aussi.

– Le chien est le seul espoir de les choper, expliqua Pinta à l'arrêt suivant. Je ne crois pas qu'ils aient suivi la route. En tout cas, on arrive à l'église, on jette un coup d'œil et on descend au bourg. S'ils ont coupé à travers bois, on arrive quand même les premiers.

– Qu'est-ce que c'est, un concours ? Moi, je pensais qu'on leur courait après.

Pinta l'envoya chier d'un geste de la main et redémarra. Troisième arrêt.

– Mieux vaut arriver au bourg en premier, non ? Pour contrôler la situation.

Le Pourri hocha la tête. Regard attentif. Ils pensaient l'abrutir à force de conneries ?

Quatrième arrêt. Rail de coke. Doigt passé sur les résidus. Doigt passé sur les gencives. Départ.

Au cinquième arrêt, le Pourri ne descendit même pas. Par précaution.

À partir de là, décida-t-il, n'importe quel arrêt pouvait être le dernier.

Rien à faire. Charles Bronson ne veut pas en entendre parler. Il raidit les pattes, oppose de la résistance.

Aboie.

Descendre là-dessous, pas question.

– Allez, Charles. Courage.

– Peut-être qu'il souffre de claustrophobie, qu'est-ce que t'en sais ?

À contrecœur, Gaia est obligée d'abandonner. Le chien se couche près de la trappe.

– Tu vois ? Il monte la garde. Se rend utile. Qu'est-ce qu'il viendrait faire dans la cave ?

La réponse de la patronne est une grimace agacée, très semblable au museau de son protégé. Et à celle du vrai Charles Bronson, par le miracle de la propriété transitive.

Nous descendons.

La lumière de la torche éclaire le boyau. La porte au fond. L'autel en marbre au centre de la crypte. Les fresques de saint

Christophe. La scène du diable qui fuit devant la croix et du géant Christophe qui observe, étonné.

– T'es tombé en extase ? demande Gaia en revenant en arrière.

– Non. C'est qu'il y a des scènes que je comprends pas, dans cette histoire.

– Comment ça ? Alors : le patron de Christophe meurt. Les gens disent : le diable l'a emporté. Et comme Christophe veut servir le plus puissant de la Terre, il décide d'aller chez le diable.

La lumière de la torche se déplace sur la scène concernée.

– Mais quand il voit que le diable a peur de la croix, il le lâche. Scène trois : il trouve un ermite avec une grande croix sur le seuil de la maison. Il lui demande ce qu'il doit faire pour servir le seigneur de la croix, et l'autre lui dit : prie. Mais Christophe, c'est pas son truc, il s'ennuie. Alors, l'ermite lui dit : jeûne. Mais Christophe n'y arrive pas, il a trop faim. L'autre alors lui indique le fleuve et lui dit d'aider les gens à le traverser, que bien sûr le seigneur appréciera et ne tardera pas à se montrer. Le reste, tu le sais, non ?

– Ben, plus ou moins. L'enfant léger, l'enfant lourd. Et puis, la dernière scène ?

– Celle-là ? Christophe n'y croit pas : comment il fait, un bambin, pour être le seigneur du monde ? Alors, le gamin lui dit de planter son bâton dans la terre, que le jour d'après il le trouvera plein de branches, de feuilles et de nids d'oiseaux. Le miracle advient et le sauvage Christophe se convertit. T'as compris, maintenant ?

– Compris. Et toi, comment tu le savais ?

– Mon frère a fait l'enfant de chœur, là-dedans. Pour l'examen de titulaire, il devait savoir toute l'histoire. Tu sais combien de fois il l'a répétée ?

Elle secoue la tête comme pour en faire sortir un vieux souvenir.

– Peut-être qu'on va finir de descendre les affaires, qu'est-ce que t'en dis ?

Je dis qu'elle a raison. Mieux vaut se donner un peu de mal et ne pas laisser d'indices. J'ai déjà été une fois à deux doigts de mourir, cette nuit.

Je déteste me répéter.

Museau dans l'entrelacs de chênes, le phacochère se frayait un chemin tête basse, tandis que les flammes de l'abstinence allumaient son monde en noir et blanc, colorant les ombres et la nuit du vert persistant des genévriers et du jaune à présent parfait des bourgeons de châtaignier.

Une fois le dos embourbé dans la fange d'un ruisselet, spasmes et tremblements parurent lui laisser un répit, en même temps que la démangeaison.

Mais tandis que pour celle-ci le médicament était le bon, pour tout le reste, ce n'était qu'un palliatif.

Il avait besoin de pommes.

Chaque nouveau réveil exigeait une dose supérieure.

Les deux de la veille au soir ne suffiraient pas.

À l'arrêt suivant, personne ne descendit.

Pinta éteignit le moteur. Mahmeti baissa la vitre. Le Pourri tendit l'oreille.

Le sirocco coulait du ciel comme une mélasse. Lent et gras. Une odeur de champignons montait du cœur des bois. Au fond du silence, un bourdonnement à peine esquissé, léger et continu. Peut-être la respiration des montagnes. Peut-être les foreuses du tunnel ferroviaire.

– On repart ?

La question du Pourri était la pointe découverte d'un iceberg d'angoisses.

Il n'obtint pas de réponse, pas même un regard.

Bien, pensa-t-il. Dernier acte. Dernière possibilité de sauver sa peau. L'endroit était éloigné, perdu. Un caillot séché au cul du monde. Personne n'entendrait rien. Personne ne trouverait son corps avant que les sangliers ne le consomment jusqu'à la dernière phalange. Quelques instants encore. Mahmeti se tourne et fait feu. Un beau trou dans la tête et au revoir. Puis ils l'éventreraient : les viscères attirent les bêtes.

Il s'accorda une ultime évaluation. Ouvrir la portière et rouler entre les arbres ou pointer le pistolet sur la nuque du chef ? Il se donna dix secondes. Serra les dents. Commença à compter.

… six, cinq… il s’interrompit. Transpirait à flots. Le compte à rebours brisait tout raisonnement.

Prit une profonde inspiration. Tendit les doigts sur la poignée. Les remit en place.

Expira jusqu’à vider les poumons. Se recommanda au Padre Pio. Vérifia que le Glock avait la balle dans le canon. Comme disent les Américains, “Quand ta vie est en balance, fie-toi à un .45”.

L’aboiement du chien perfora le silence.

Le doigt du Pourri sursauta sur la détente.

La balle perfora le rembourrage de la portière et ricocha sur le siège.

Cinq doigts plus à gauche et le genou du pistolero n’aurait plus jamais été le même.

Souvent, ça se passe comme ça. Il arrive qu’entre mille occasions, prétextes et possibilités, on aille choisir le pire moment, la situation la plus incommode et confuse. Le fait est que la pièce est humide, le sol sale et que le soussigné vient juste d’échapper à une mort certaine. Des odeurs de moisi complètent le tableau. D’une meurtrière derrière l’autel, un rayon de lune se projette sur le mur. Unique concession à une certaine atmosphère.

Et pourtant, il suffit de s’asseoir un instant, de reprendre son souffle, d’échanger un regard à peine plus long que d’habitude et déjà les visages se rapprochent, les lèvres s’effleurent, les vêtements s’ouvrent en mille orifices.

Je l’ai toujours dit que c’était le moyen le plus agréable de dissoudre certaines tensions.

Elle a la peau du cou lisse, comme une petite fille, et les lobes charnus, idéaux pour mordre.

Elle sourit, un sourire vert comme ses yeux.

Elle caresse ma barbe talibane, me serre, enserre mes jambes entre les siennes.

À l’étage supérieur, Charles Bronson aboie. Peut-être qu’il est jaloux.

Elle se détache d’un coup.

Un coup de feu. Un seul. Près.

Organes, orifices, os du soussigné se resserrent comme des anémones apeurées.

Des ondes sonores envahissent la vallée.

Elles débouchent de l'épaisseur de la chênaie. Glissent sur des étendues d'herbes et de myrtilles. Se suivent le long de ruisselets et de cours d'eau, remontant jusqu'aux sources. Rebondissent sur les roches découvertes des plateaux plus élevés et reviennent en arrière, en choisissant des parcours et des angles différents.

Entre-temps, les orifices du corps reprennent des dimensions acceptables.

– On la fait exploser ! s'exclama le Pourri à mi-voix, pour réparer par une idée brillante le désastre de l'instant d'avant.

Des regards torves s'abattirent sur la proposition. À vide. Le sniffomane était de nouveau *sur les rails.*

– Ils sont là-dedans, non ? se dépêcha-t-il d'expliquer. Bien. Avec une seule bombette, on résout nos problèmes. Accident, tragédie, catastrophe : un édifice branlant s'écroule, quelques excursionnistes meurent. Y'en a pour une seconde. Comme sur des roulettes. Pas de complications. Pas…

– Qui te dit qu'ils sont dedans ? l'interrompit Pinta d'un ton agacé.

– Réfléchis, Pinta. Tu fais pas tout ce bordel pour ensuite abandonner le chien dans une ruine au milieu des bois.

– Qui te dit que c'est leur chien ? le relança Mahmeti avec une pointe d'intérêt.

– D'accord, dit le Pourri en écartant les bras. Ça peut être un chien errant. Bon. Un chien errant quelconque. Et nous, qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Si c'est juste un chien errant, on zigouille juste le chien errant. Si au contraire ils sont dedans, on fait carton plein. Ça vaut la peine d'essayer, non ?

Mahmeti garda le silence. Il n'était pas habitué aux idées des autres. Il devait se concentrer. Éviter de se laisser convaincre trop vite. Attendre que les contre-indications affleurent au cerveau. Avec le Pourri, c'était une opération délicate. Il avait le don de l'étourdir à force de conneries. De l'hypnotiser avec de fausses assurances.

L'autre tenta de doubler la dose.

Mahmeti leva la main et obtint le silence. Finit de fumer. Écraser le mégot dans le cendrier.

– Bon d'accord, dit-il à la fin, mais il faut qu'on soit sûrs. On peut pas se permettre de creuser, après. Il faut qu'on le sache d'abord. Qu'on sache s'ils sont là-dedans ou pas. Si on doit s'inquiéter encore ou être tranquilles.

Une main se tendit jusqu'à l'épaule de Mahmeti. Serra fort.

– Merci, chef.

– Garde tes trucs de pédé et bougeons-nous.

– Et comment ? demanda Pinta, dubitatif. On les chope à la voix ?

– Non. Le coup de feu du génie, ils l'ont entendu et, maintenant, ils vont plus parler pendant un moment. On descend. Vous, vous restez à la porte. Moi, je fais le tour pour voir s'il y a une autre sortie. Puis il y en a un qui entre, l'autre le couvre. Si possible, évitez de tirer. Essayons de ne pas laisser de traces. Un pistolet pointé, ça suffit largement. Quand celui qui est entré sort et donne le feu vert, alors on fait tout sauter.

– Fantastique, s'échauffa le Pourri. Si possible, celui qui entre, je voudrais que ce soit moi.

Mahmeti hocha la tête. Puis brandit le Tomcat.

– On a combien de coups ?

Pinta coupa l'air de la main. Le Pourri contrôla.

– Un, mentit-il.

Mieux valait rester sur ses gardes. Autonomie de feu et dimensions du sexe sont de ces sujets où la sincérité ne paie pas.

– Et moi, trois, conclut le chef en fixant le pare-brise dans un effort de réflexion.

Autre connerie : les pistolets avaient des calibres différents. 7,65, Beretta 9 mm et Glock .45. Impossible de se répartir les munitions.

– Toi, celui-là, dit-il enfin à Pinta en lui tendant le compact.

– Pourquoi à moi ?

– Parce que tu es celui qui couvre. Tu as besoin de puissance de feu.

– D'accord. Et toi ?

– Moi, je prends celui qui est déchargé. S'ils s'échappent par derrière, ils se retrouvent face au canon. Ça suffit largement.

Il ouvrit la portière et fit signe de descendre. Les ruines de la cure étaient à moins de trois cents mètres. Des petits cris de loirs entre les branches basses couvrirent le craquement des semelles sur les pierres du chemin muletier.

Gaia s'est couchée près de la meurtrière qui laisse entrer la lune. Me fait signe de la rejoindre.

La meurtrière serait une grotte de Lourdes, échelle de un à dix. La statue de la Madone nous tourne le dos, occupée à bénir la clairière et une rangée de vases vides.

La clairière et trois gredins qui la traversent à la dérobée.

La clairière et un gladiateur nigérian expert en icônes qui saute au bas d'un hêtre et se met sur leurs talons.

C'était pas ça, l'accord. Le soussigné et la fée peuvent s'en sortir seuls.

J'ai une fronde professionnelle et une bille d'acier.

Aucun lieu ne vaut un siège, et pourtant nous y voilà. Énième précepte troglodyte évaporé en peu de temps.

Peut-être parce que les préceptes sont un truc de luxe. Une civilisation vraiment essentielle devrait apprendre à s'en passer.

Coups de feu. Aboiements de chien. Odeurs d'homme.

Un trio que le phacochère a appris à craindre depuis qu'il fut marcassin.

Et puis, il avait appris à le haïr, au fur et à mesure que les défenses croissaient.

Et le phacochère, des défenses, il en avait plus que tous les autres.

Sortis à découvert, ils dépassent un hêtre solitaire en se dirigeant vers l'escalier sous le regard d'une madone. Arrivés à la base de l'éperon, Pinta et le Pourri empruntèrent la rampe de droite. Montèrent les marches deux par deux. Glissèrent le long du mur de la cure.

À dix mètres de la porte d'entrée, Pinta s'arrêta. D'un signe de la tête, il indiqua à l'autre de poursuivre.

Le Pourri atteignit la porte. L'abattit d'un coup de pied. Entra dans la première pièce en agitant la torche devant lui. Trop vite pour distinguer quelque chose.

Comme il recommençait plus calmement, de droite à gauche, il entendit gronder. Entendit gronder plus fort. Entendit gronder dans le trou devant lui.

Tourna d'un coup la torche et vit le chien qui lui sautait dessus.

Pointa le Glock, fit deux pas en arrière, tira.

De porte sur l'arrière, il n'y en avait pas. Il pouvait rejoindre les autres. Vérifier qu'ils ne fassent pas de conneries.

Les bonnes idées ont souvent un défaut. Neuf fois sur dix, elles sont trop pour un seul homme. L'idée d'apporter les bonnes idées en province avait un défaut supplémentaire. En province, il n'y avait pas de vrais professionnels. En province, on devait se fier aux provinciaux, et les bonnes idées risquaient gros. Cette histoire terminée, Mahmeti aurait pris sérieusement en considération l'hypothèse de restructurer un hameau et de s'emmener le staff entier. Les professionnels des villes. Les professionnels sérieux.

Peu avant de tourner au coin, son regard tomba sur un vieux lavabo abandonné à terre.

Dedans : une dizaine de pommes. Sauvages, mais de bel aspect. L'estomac de Mahmeti se rappela qu'il n'avait pas dîné. Son bras se tendit pour le contenter.

Dans son dos, l'oreille perçut un bruit de branches sèches.

Mahmeti se tourna d'un coup. Beretta dans une main, pomme dans l'autre.

Un énorme sanglier sortait à découvert.

Le sanglier s'arrêta, leva ses yeux porcins et l'interrogea d'un grognement.

D'instinct, Mahmetti pressa la détente.

Un coup de feu fit trembler la nuit.

Mahmeti regarda le pistolet. Il aurait aimé croire au miracle, mais les armes déchargées peuvent juste s'enrayer.

Le sanglier regarda le pistolet. Question miracles, il ne connaissait pas grand-chose, en compensation il avait

l'ouïe fine. Assez pour localiser un coup de feu. Assez fine pour distinguer le *clic* d'un coup à vide même au milieu de l'ouragan.

– Va-t'en, essaya de grogner l'Albanais en tapant du pied devant lui.

Le sanglier écuma de rage par les narines et chargea tête basse, tandis que le bois palpitait de couleurs comme une enseigne au néon. Mahmeti n'eut même pas le temps de crier.

D'un coup sec du cou, l'animal planta ses défenses dans le ventre de l'homme. Le projeta en l'air. Le frappa plusieurs fois pendant qu'il rampait, en quête de souffle.

Quand il monta sur lui avec ses sabots, Jakup Mahmeti ne respirait plus. La pomme avait roulé quelques mètres plus loin.

Le sanglier enjamba le cadavre, flaira le terrain et engloutit, triomphant, la pomme de discorde.

Il n'était pas mort. Il râlait.

La balle était entrée sous la cuisse droite. Peut-être qu'elle était aussi sortie.

Sans baisser le pistolet, le Pourri avança de quelques pas. Un remue-ménage de feuilles le mit en alerte. Des soupirs animaux. Des bêtes en chaleur qui flirtaient là-derrière. Mahmeti avait dû les déloger.

Couché sur le flanc, le chien remuait les gravats comme en quête d'un appui. Il peinait à respirer. Peinait à comprendre ce qui lui était arrivé. Une douleur inconnue paralysait ses pattes. Stupeur et souffrance coulaient de ses yeux. Questions.

Les armes à feu sont une mauvaise surprise quand on a grandi sans savoir qu'elles existent.

Le Pourri examina le chien avec attention. Ça avait bien l'air d'être lui. Jim Morrison. Donc : cachés quelque part, ses petits copains devaient être là. Forcément. Sauf que Mahmeti voulait être sûr. Il l'avait dit clairement. La seule présence du chien ne suffisait pas. Qui sait. Devait-il sortir, aller voir le chef, demander son avis ? Certes, le chien n'allait pas bouger. Certes, les petits copains n'allaient pas s'enfuir : les sorties étaient surveillées. Mais bordel, il devait démontrer qu'il savait décider tout seul. Il ne pouvait pas toujours demander des

instructions : des collaborateurs d'un certain niveau, on attend aussi une certaine autonomie.

Bien. Le fait que Jim ne soit pas encore mort pouvait s'avérer utile. Très utile.

Il tendit la jambe et lui balança un coup de pied dans les côtes. Le chien répondit d'un jappement.

– Vous l'entendez ?

La pointe du pied s'abattit encore sur l'animal.

– Vous l'entendez, non ? C'est votre ami le petit chien, celui que pour le sauver de nous autres, les méchants, vous avez mis tout ce bordel. Bien, écoutez, bonnes gens : les méchants sont de retour.

La voix du cocaïnomane était aiguë, gonflée d'excitation, plusieurs décibels au-dessus de la normale.

– Alors : si vous êtes cachés là-dedans, il vaut mieux que vous sortiez. Si vous sortez, le chien s'en tire avec la balle que je viens de lui tirer et un bon vétérinaire vous le remet à neuf. Si au contraire vous restez cachés, le chien va passer un très sale quart d'heure, le pire de sa vie de chien.

Le Pourri s'arrêta un instant. Mahmeti avait dû entendre. S'il se taisait, cela signifiait qu'il n'avait rien contre. Autrement, il l'aurait fait comprendre, d'une manière ou d'une autre.

Le Pourri compta jusqu'à soixante. Trop vite. Il ajouta vingt par sécurité.

Silence. Silence consentant.

Il ramassa quelque chose sur le sol et recommença à parler.

– Ok, je vois qu'on s'est pas compris. En plus de votre chien-chien, j'ai ici un beau bout de fer, vous savez, ces ferrailles qu'on utilise dans le ciment armé ? Celles-là. Je pensais le rougir un peu avec le briquet et puis le mettre dans le cul de votre ami et *voir l'effet que ça fait.*

Il chantonna les derniers mots avec une certaine intonation, sortit un briquet jetable et commença à chauffer l'extrémité du fer à la flamme, tandis que le hit de Jannacci continuait de picoter ses cordes vocales.

Je viens moi aussi. Non, pas toi. / Je viens moi aussi. Non, pas toi.

Je viens moi aussi. Non pas toi. / Mais pourquoi ? Parce que.

– Passe-moi la fronde.
– La fronde ? Écoute, Gaia…
– Passe-moi cette putain de fronde !

Le cavernicole tendit le bras pour inviter au calme. La main de Gaia plongea comme la foudre et saisit la fronde glissée dans la ceinture. D'un pas décidé, elle se dirigea vers la trappe, sourde à tout appel. Regard fixe, hypnotisé par des visions de tortures et de vengeance.

On pourrait aller tous ensemble à tes funérailles. / Je viens moi aussi. Non, pas toi.

Un instant avant qu'elle entre dans le couloir, la voix du cavernicole appela encore. Le ton avait changé. Gaia se retourna, les yeux gonflés de larmes rageuses. Il fouilla sa poche et lui lança quelque chose. Gaia l'attrapa au vol. Un sac de plastique.

Un sac plein de billes d'acier.

… *Pour voir si les gens pleurent vraimeeeent…*

Gaia défit le nœud de ses doigts nerveux, passa deux billes dans la main qui tenait la fronde et monta l'escalier.

Sans se soucier du bruit, elle souleva de la tête le couvercle de la trappe et le posa sur le côté. Espace de manœuvre : vingt centimètres. La hauteur des pieds du buffet. Ce n'était pas beaucoup, mais ça devait suffire.

… *Et comprendre que pour tout le monde, c'est normal…*

La lumière de la lune coupait la pièce en deux. L'ombre du Pourri se détachait sur la fenêtre. La flamme du briquet brillait encore. Gaia tendit la fronde au-delà du rebord du buffet, pour la tenir le plus haut possible. De l'autre main, elle mit la bille en position, saisit la bande de cuir, tira vers le bas jusque dans l'embouchure de la trappe, pour donner à l'élastique le meilleur angle.

Elle ajusta deux fois mais quand son bras commença à trembler, elle comprit qu'elle devait se dépêcher.

Garder l'élastique dans la trajectoire. Lâcher la prise. Frapper le bâtard en plein front.

… *Et voir en cachette l'effet que ça fait.*

Pas trente secondes et le crétin avait tiré. Le tir avait réveillé des armées d'animaux. Des bandes croassantes voletaient dans

les airs. Des couleuvres dégueulasses se dandinaient entre les feuilles. Des pattes minuscules sautillaient entre les branches sèches. Deux grosses bêtes avaient grogné du côté opposé de la cure. Un bordel d'enfer. Mahmeti ne serait pas content.

On avait dit pas de balles, pas de traces suspectes, pas de plomb dans le gras de quelqu'un.

Inutile. L'autre s'était mis carrément à torturer le chien. Un truc de dingue. Et peut-être que le chien s'était révolté à l'improviste. Le fait est que tout se taisait : ni chansonnettes ni ouah ouah.

Il lui venait l'envie de laisser tomber, pas ses oignons, qu'il se débrouille seul. Il avait presque l'envie d'allumer la dynamite, tout de suite, par surprise, avec lui dedans. Si le chien était là, les autres aussi.

Que meure Samson avec les philistins.

Mais plus que n'importe quelle envie, ce qui comptait pour Pinta, c'était le sens du devoir. Quand on prenait un engagement, on allait jusqu'au bout. Comme pour le maillot. On le respectait pour ça. On lui disait qu'il était le type classique qui aurait fait carrière aussi dans la banque. Pinta secouait la tête. “La cravate, j'y suis allergique, disait-il. Et le passe-montagne aussi.”

Il s'approcha de la porte défoncée et appela l'autre à deux reprises.

Rien.

Il glissa à l'intérieur, Tomcat brandi. La lune était sortie de derrière les cyprès et éclairait la pièce.

Le Pourri était par terre, à côté du chien. On aurait dit deux amoureux contre nature. Une mare sombre les étreignait dans une cruelle embrassade.

Pinta appela encore. S'approcha. Lui bougea les jambes de la pointe du pied. L'autre ouvrit les yeux avec peine : une bouillie rougeâtre lui emplâtrait les paupières. Se massa le front, lécha le sang des doigts et tendit la main vers son collègue.

Pinta feignit de ne pas le voir. Tenter de le remettre debout pouvait se révéler long et improductif. En fait, ils étaient pressés, et improductifs, ils l'avaient déjà été assez.

Sortir le couillon de là, c'était la priorité numéro un.

Pinta décida vite fait : il agrippa le pied du collègue et commença à le traîner, en reculant vers la porte, le pistolet pointé sur la pénombre devant lui.

Tout natif qu'il fut d'un pays de jungle, une demi-heure dans l'arbre lui avait transformé le dos en épave. Du reste, la seule jungle qu'il connaissait était faite de ciment et de tôle ondulée. Il avait appris à grimper sur les gouttières de Lagos Island et les fruits qu'il ramassait là-haut n'étaient pas vraiment des bananes.

Pressant une main contre son épine dorsale, il l'étira et d'un bond remonta les derniers degrés de la rampe. Le type de garde venait juste d'entrer. L'autre ne s'était plus montré.

Moment idéal pour gagner des positions.

Il dévora les dix derniers mètres qui le séparaient du coin de la maison et s'aplatit dessus. Il tendit la tête pour contrôler la situation. Voie libre.

Il s'élança vers le potager, entre les mottes retournées qui attendaient encore le premier semis. La pelle pliable était là, où il se rappelait l'avoir oubliée, exposée aux intempéries et à l'humidité de la nuit.

Il s'en empara au vol et de nouveau fonça vers la cure, pour se coller comme un mollusque au montant de la porte.

L'élastique était de nouveau tendu, la fronde en position. Le bras se déplaçait lentement et tenait le type en joue.

Mais Gaia savait qu'elle ne tirerait plus. La bille était encastrée entre ses doigts comme une perle d'incertitude.

Charles Bronson, étendu sur le sol, tourna vers la trappe ses grands yeux incrédules. Il poussa deux ou trois glapissements à l'adresse de sa patronne puis, ne recevant pas de réponse, pensa que c'était elle qui avait besoin d'aide. Il essaya de se relever mais la blessure lui coupait les jambes.

Le nouveau venu était en train de traîner le corps de l'autre.

Gaia baissa la fronde et glissa, le dos sous le bois du buffet.

Elle devait sortir, récupérer Charlie, le traîner au-dessous.

Elle calcula une trentaine de secondes. Espéra que le type ne serait pas pressé de revenir.

Et tandis qu'elle espérait, elle se glissait hors du trou comme un bernard-l'ermite hors de sa coquille.

Et tandis qu'elle espérait, elle vit une ombre sur la porte, dans le dos du type, et entendit le bruit du métal contre l'os.

Elle regarda le type tomber, genre statue de Staline dans le centre de Kiev. Droit, sans broncher. Presque martial.

Puis elle entendit la voix de Sidney, poussa la tête au dehors, demanda de l'aide.

Le gladiateur se précipita. Trébucha. Tomba lui aussi.

En désordre, pas comme Staline.

Comme si quelqu'un lui avait fait un croc-en-jambe.

Le Pourri souleva le buste en s'appuyant sur le bras, genre antique romain.

Il vit que le nègre se relevait et lui tira dans le dos.

La tête lui faisait encore un mal de chien. Le cou aussi. On aurait dit que son cerveau s'était liquéfié et bouillonnait dans la boîte crânienne. Il se pencha sur Pinta qui, en fait de migraine, l'emportait quand même. La nuque du collègue reposait sur un coussin de sang et de terreau. Il lui agrippa le cou pour sentir la jugulaire, dans un classique plan de téléfilm d'urgences médicales. Tâta la poitrine des deux mains, en quête d'une respiration coupée, d'un reste de battement cardiaque. Rien.

Il agrippa le rebord du maillot à rayures et le lui remonta sur le visage. Plus qu'un mort, on aurait dit un attaquant du Barletta qui fait le "fantôme" après un but.

Le Pourri fit le signe de la croix avec le baiser final. Dans la maison, tout était tranquille. Le coin de l'œil l'informa que Sidney essayait de se relever. Sans se presser, il se dirigea vers lui et s'assit sur son dos.

– Le chef a demandé de pas tirer, dit-il. Mais avec toi, je veux être sûr.

Il tendit le bras et fit feu avec la dernière balle. La troisième.

Bien. Le moment était venu de clore la partie. C'était à lui.

Dix pas en arrière.

– Chef! hurla-t-il. Moi, j'y vais, chef. Je compte jusqu'à cinq.

Il compta. À chaque chiffre, un pas en arrière.

Il manquait les derniers virages, un peu moins d'un kilomètre.

En bas, entre les arbres, on entrevoyait les ruines de l'église dans la clarté lunaire.

La jeep des carabiniers descendait le chemin muletier en vacillant comme un ivrogne sur le chemin du retour.

Le phare sur le toit poussait une lame de lumière dans le ventre de la nuit. Martelli ordonna de l'éteindre et de se préparer à descendre.

Un coup de pistolet interrompit les préparatifs.

L'adjudant fit signe au chauffeur d'éteindre le moteur. D'un geste de la main, il bloqua l'avalanche de commentaires prêts à déborder. Une minute, un autre coup de feu.

Il se fit passer les jumelles à infrarouges, surplus de guerre récupéré sur un étalage de Castel Madero. Il fit le point et cadra l'église.

Entendit l'explosion, comme une mine dans une carrière de sable.

Entendit le bruit des briques qui se précipitaient les unes sur les autres.

Vit monter le nuage de poussière au-dessus de la cime des cyprès. Jeta les jumelles sur le siège arrière, tendit la main vers la clé et démarra.

– Allez, allez, allez !

Les roues de la jeep crissèrent sur les pierres humides et lisses du chemin muletier.

On dirait que le plafond doit céder d'un coup. Mais il ne cède pas.

On dirait que les colonnes vont s'effriter. Mais elles tiennent bon.

On dirait que les murs doivent exploser d'un moment à l'autre.

Mais ce moment n'arrive pas.

La crypte de saint Christophe est creusée dans la roche. À l'épreuve des bombes.

Mieux vaut ne pas s'y fier, quand même. Mieux vaut sortir.

La niche de la Madone est à dix mètres du sol. L'herbe de la clairière semble douce. Elle ne devrait pas exploser en morceaux.

Je me pointe d'en dessous. De l'herbe, je me rappelais qu'il y en avait davantage, mais peu importe.

Courir n'est pas facile quand la tête tourne, que les oreilles résonnent et que le nerf sciatique tire sur les filets du dos.

Il s'en fallut de peu que le Pourri ne roule en bas de l'escalier. Il perdit l'équilibre sur les dernières marches, s'agrippa à la rampe, glissa sur l'herbe trempée et se remit à courir de son allure d'estropié.

Un objet volant non identifié lui passa devant le visage. L'objet atterrit en explosant en morceaux à quelques centimètres de ses pieds. L'objet était un vase de fleur.

Le Pourri leva soudain les yeux.

La Madone de Lourdes, mains jointes comme une plongeuse du dimanche, pointait droit sur sa tête.

Les femmes et les enfants d'abord.

Puis le soussigné.

J'atterris sur le Pourri un instant après Notre Dame. Je cherche à tendre hors de mon corps toutes les parties dures à ma disposition. Coudes, genoux, pointes des chaussures.

Je ramasse des fragments de la Madone et les fracasse sur la tête du salopard jusqu'à ce qu'il semble assommé.

Jusqu'à ce que je voie apparaître, entre les cyprès qui longent le chemin muletier, un *defender* des carabiniers tout phare déployé sur le toit.

"Nos troupes arrivent", j'aurais envie de dire, mais je n'ai aucune sympathie pour la cavalerie de Babylone.

Nous, les superhéros, nous préférons toujours la sortie de derrière, un costume de cirque pour changer d'identité, une cabine téléphonique où se déshabiller.

Dans le cas du soussigné, la trace du sentier qui glisse entre les fougères et rejoint le coteau arboré sur l'arrière de l'église.

Assez près pour suivre les événements.

Assez loin pour que *nos troupes* n'y arrivent pas.

48. L'aube à la cime

Et ainsi te voilà, assis depuis des heures, sous le regard compatissant d'un vieil érable de montagne.

Des larmes remplissent tes yeux, se perdent dans l'épaisseur de la barbe, coulent pour désaltérer la terre.

Dans la nouvelle civilisation, les larmes aussi ont leur fonction. Pas de cachets, pas de calmants. La Constitution troglodyte garantit le droit à la dépression.

Ambulances et pompiers se sont garés sous la roche, derrière les escaliers, à l'endroit où le Pourri a vu la Madone. Deux uniformes orange ont pris soin de lui. Ils lui ont bloqué la tête dans un collier rigide, l'ont enfourné dans une ambulance et sont repartis.

Un groupe de sauveteurs a extrait Gaia de sous les décombres. Tellement vivante qu'ils ont dû l'obliger à ne pas marcher, à s'étendre sur une civière et à se laisser emporter.

La lune est descendue au-delà des cimes et une nouvelle lumière a baigné l'Orient.

Trois duos de brancardiers descendent vers la clairière avec leur charge de corps. Les corps sont immobiles, enveloppés dans le plastique comme du poisson à congeler.

Trois duos de brancardiers, trois corps. La distance ne permet pas de les reconnaître mais aucun n'a l'air d'être un saint-bernard, et ceux-là, il semble bien qu'ils ne sont que trois. L'un a déjà été emmené. Il en reste deux.

Le troisième doit être Sidney.

Ils m'ont fourrée là-dedans pour mon bien, ils disent. Ils m'emmènent à l'hôpital pour faire des contrôles, des radiographies, tous les examens de rigueur.

Merci beaucoup, mais avant de devenir dingue, je préférerais savoir où sont passés Sidney, Charlie et le cavernicole. Quel sens ça a de se remettre d'aplomb si le cerveau s'engourdit comme une éponge sèche, rapetisse toujours plus, essaie de se recroqueviller sur lui-même pour ne pas entendre l'autre voix hurler toujours plus fort qu'un tir dans la tête d'un homme, et cette tête s'abat dans l'herbe, et le nez dégoutte de sang, alors même en rêve on ne peut pas se faire croire qu'il vit, qu'il est seulement assommé, qu'il suffit d'appuyer sur une touche et de rembobiner le ruban. De toute façon, à la fin, il n'y a pas de pause qui tienne. Le ruban doit arriver à la fin.

Bravo, le superhéros.

Un applaudissement pour la civilisation qui ne gaspille pas.

Et vive la civilisation qui ne connaît pas les déchets, qui ne jette rien et restitue toute chose.

En avant, alors : restitue au monde la vie gaspillée de Sidney Kourjiba.

Sidney, qui devait rester sur l'arbre et ne pas faire de conneries.

Sidney, qui luttait contre les chiens comme un antique gladiateur.

Sidney, inventeur du plat national troglodyte, polenta aux glands à la nigériane en sauce d'orties.

Dans la nouvelle civilisation, disais-tu, aucun lieu ne vaut un siège. Mais les trous aussi ont quelque chose autour.

Parler de civilisation, c'est parler d'encerclements.

Le monde tout entier n'est pas ici, disais-tu. Mais toi ? Tu peux éviter d'être *ici*, où que tu te trouves ?

Tant bien que mal, je me lève, vêtu de larmes, dépouillé de toute certitude.

Des buissons sur la gauche jaillit une forme sombre. Elle s'arrête à découvert, tourne de ce côté sur quatre pattes impossibles à confondre et m'offre un regard indulgent, comme si les sibylles du bois lui avaient confié un oracle d'espérance.

Puis disparaît, au fin fond de la mer des fougères.

Au-delà des buissons d'aubépine, la trace du sentier semble s'élargir, ouvrir un espace dans le bois, traverser les pâturages

au-dessus de la ligne des arbres, couper le flanc de la montagne et rejoindre le sommet dans un serpent de virages.

Qui sait si l'aube est meilleure, vue de la cime.

Le bois est une vieille châtaigneraie abandonnée. Des charmes noirs au tronc fin se pressent dans l'espace entre les troncs séculaires. Des tas de feuilles les entourent comme une mer agitée.

D'antiques patriarches, grandis dans mille hivers, allongent leurs branches sur le sentier dans des bénédictions silencieuses.

Un bruissement de fourrés vole les pensées. Difficile de comprendre si c'est l'animal qui est gros ou si c'est ce truc sec qui transforme des bonds de lézard en surgissement d'un dragon. Peut-être le phacochère a-t-il décidé de me suivre.

Immobile, je fixe le regard au milieu des troncs.

Un museau pointe contre l'écorce et retourne se cacher à la vitesse de la foudre.

Je recommence à marcher et, de nouveau, je l'entends bouger dans les feuilles, invisible.

Moins d'une demi-heure plus tard, les arbres finissent d'un coup, pour laisser place à des touffes de nard et à des prairies. Deux cents mètres en amont, le crépitement de branchages continue. Quelques pas sur le coteau herbeux, en laissant le bois dans mon dos. J'attends.

Après quelques hésitations, je l'entends sortir à découvert.

Ce n'est pas un phacochère. C'est un loup.

Il m'observe, inquiet, comme s'il attendait quelque chose. Lève le museau pour flairer l'air à la limite du pâturage. Une trace dans le poil lui entoure le cou comme une ceinture. Ça m'a l'air familier.

Dans les plis de la vallée se lève une brume subtile, lente, suspendue dans un vent à présent las, effet matinal d'une nuit trop chaude.

D'ici une heure, elle pourrait effacer l'aube et n'importe quel horizon.

Mieux vaut se dépêcher.

Il y a un infirmier gentil, qui me tient par la main et me dit des paroles encourageantes.

Les tirs. L'explosion. L'odeur du plafond qui s'écroule. Les mille options que je n'ai pas su saisir. Nous sommes tous radiesthésistes, mais ça ne fonctionne pas toujours comme ça devrait. Distraits par d'autres pensées. Pris par la danse d'une ombre sur le fond de la caverne. On oublie l'abîme qui s'ouvre, au-delà du roncier des désirs.

Les derniers virages sont si serrés que chaque courbe semble conduire plus bas.

Le pâturage est si raide que le loup choisit de me suivre le long du sentier. Chaque fois que je me retourne, il baisse les yeux sur la vallée, comme s'il était là par hasard.

Un dernier pas, la cime. Trois cent soixante degrés de monde à entière disposition. Des étendues de sapins et des taches de pâtures. Des arêtes rocheuses et des vallées boisées. Les hangars du chenil et le massacre du tunnel. Des maisons solitaires et de minuscules villages. Partout la poussière, suspendue dans l'air. Et des dizaines de sommets semblables à celui-ci, pour observer d'autres vallées, d'autres bois, d'autres pâturages et ruisseaux. À l'infini.

Peut-être est-il possible d'éviter le siège. Il suffit de vivre dans le saut entre un belvédère et le suivant.

Ou peut-être faudrait-il s'asseoir ici et mettre en mémoire le nom de tous les ruisseaux, de toutes les montagnes, de chaque maison rurale abandonnée et de chaque plateau pour faire paître les bêtes. Peut-être qu'on ne peut pas s'en aller avant d'avoir exploré tous les sentiers et les clairières, les anfractuosités de la forêt et les cavités du sol. Comme ces patriarches antiques du bois, qui changent d'aspect chaque saison et chaque été allongent leurs racines qui s'accrochent à la terre.

Puis vient l'automne, avec la pluie et les graines, et quelques-unes atterrissent dans le bois et le rendent plus épais et impénétrable, résistant aux éboulements et majestueux ; d'autres glissent en bas et finissent le long du fleuve, au milieu des peupliers, des saules et d'autres plants aquatiques, et arrivent aussi peut-être sur le haut d'une colline et avec le

temps deviennent des géants solitaires, qu'on montre du doigt de loin et qu'on connaît par leur nom.

Puis l'automne finit, et c'est tout de suite l'été.

– Où est-ce qu'on va faire notre tanière, cette nuit, loup ?

Porterons-nous ailleurs la civilisation troglodyte ? La porterons-nous sur l'asphalte des villes, pour bloquer le trafic avec des centaines de cyclistes ? Ou est-ce que nous marcherons pendant des jours pour rejoindre des villages à une heure de voiture de la maison ? Ferons-nous sauter les viaducs de l'autoroute et danserons-nous comme des biches sur les décombres de ciment armé ? Ou retournerons-nous auprès de cette fée pour lui demander de vivre ensemble, sur les rives de la rivière, plus babas que jamais ?

Pour le moment, je ne crois vraiment pas. Moi aussi, comme ce saint géant, je pensais que l'enfant était plus léger.

Moi aussi, comme le larron, je pensais qu'il suffisait de se retourner, au dernier moment, pour offrir au Moribond quelques mots de réconfort. Mais il a déjà fermé un œil une fois. Les mots ne suffisent plus.

Par ailleurs, j'ai un rendez-vous. Mardi, même heure, devant le supermarché.

Puis le phacochère qui ne sait pas encore monter sur les arbres.

Mais surtout :

– J'ai une dette à solder, loup.

Une dette avec le Rio Conco, torrent asséché. Pour le sang du poisson et l'eau fraîche de chaque matin. Une dette qui rend cet endroit différent de tout autre.

Non pas le centre du monde. Non pas le fortin du énième siège. Juste un havre, jusqu'au prochain saut.

Parce qu'entre deux sauts, on a besoin d'eau fraîche où plonger les pieds.

L'ambulance freine d'un coup. L'infirmier gentil me serre la main pour ne pas tomber. Un trépied de goutte-à-goutte se précipite à terre.

– Tout va bien, derrière ? demande le chauffeur avant de repartir.

– Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ?

– Si je te le dis, t'y croiras pas.

Pause. Mais l'infirmier lorgne à travers le pare-brise. Moi aussi je voudrais me tourner, mais je ne peux pas. Je fixe la lunette arrière. Deux grands yeux regardent à l'intérieur. Petite tête pelée, cou mince, bec allongé.

Je tire la main de l'infirmier et lui montre où regarder.

Le chauffeur redémarre.

L'autruche disparaît d'un bond.

Soir. De nouveau le coucher de soleil.

Josh Rouse caresse les oreilles.

J'ai utilisé les dernières allumettes pour faire un feu et me réchauffer les os, pendant qu'une brume glacée inondait la vallée. Le loup s'est couché et dort, à bonne distance.

En me fouillant les poches, j'ai retrouvé une bille de fronde égarée là. Je l'ai jetée au milieu des flammes, qui peu à peu deviennent braises.

Puisse l'étoile du matin les trouver encore allumées, à la limite de la nuit.

Puisse le soussigné retrouver la bille, quand il reviendra là-haut, rafraîchi par les eaux de ce torrent, prêt pour de nouvelles saisons.

Le loup se lève, comme s'il avait compris.

Il lance un regard circulaire, se secoue pour évacuer le sommeil et prend le chemin qui descend vers la vallée.

Générique
(Musique du film : Josh Rouse, Slaveship*, tiré de 1972, Ryko 2003)*

Cette section est pour ceux qui ont entendu parler de ce roman comme première expérimentation en solo, et qui y ont cru.

Mais elle est aussi pour ceux qui, avant de se désintoxiquer d'une histoire, ont besoin de la thérapie de réduction progressive des doses.

Et pour les quelques-uns qui ne se contentent pas de l'œuvre terminée, mais veulent connaître les matériaux, voir les outils, visiter la boutique.

Enfin, elle est pour ceux qui, au cinéma, ne bougent pas de leur siège tant que la dernière inscription n'a pas disparu de l'écran.

Les lumières s'allument.

Les autres peuvent sortir.

L'Idée

L'étincelle initiale de ce roman s'est allumée un soir d'octobre, à la fête de l'Unità, après plusieurs mois passés à faire des recherches sur un faux chef indien venu en Italie à l'époque du fascisme, pour découvrir ensuite que cette histoire avait déjà été racontée par quelqu'un d'autre.

Très très emmerdé, je feuilletai des volumes dans le rayon occasion de la librairie, jusqu'à ce qu'il me tombe entre les mains :

Dalla Casa, G., *Guida alla sopravvivenza. Imparare a essere autosufficienti alle soglie del crollo della civiltà tecnologica* (Guide de survie. Apprendre à être autosuffisant au seuil de l'effondrement de la civilisation technologique), Meb, 1983.

Je l'ouvre. L'introduction commence ainsi : "Il n'est pas besoin de beaucoup d'imagination pour comprendre que l'actuelle civilisation industrielle est un phénomène impossible sur la Terre."

Et se termine en conseillant d'apprendre l'autosuffisance et de penser dès maintenant à un lieu écarté où recommencer.

> Peut-être pensez-vous que trop de gens vont monter, et de tout type. Mais il n'en sera probablement pas ainsi : qui est désormais viscéralement attaché à son monde d'objets et de symboles ne montera pas là où l'accès est fatigant, quand les automobiles ne

> rouleront plus et que les téléphériques seront des fils inutiles, juste bons à défigurer les montagnes. Ils préfèreront lutter à mort dans les plaines, dans la vaine tentative de s'agripper aux "commodités", pour disputer aux autres par la violence le peu qui sera resté.

J'ai payé le livre au poids, avec une belle édition du Bhagavad-gita et *Piombo e sangue* de Stephen Fox. La meilleure affaire de ma vie.

Survie et civilisation troglodyte

"Communautés, naturiens, végétariens, végétaliens et crudivégétariens dans le mouvement anarchiste français", 3 fascicules, supplément à la revue *Invariance* n°9, 4e série, janvier 1994 (prêté par WM1)

Lasch, C., *L'io minimo: la mentalità della sopravvivenza in un'epoca di mutamenti*, Feltrinelli, Milan, 1996

McManners, H., *Manuale di sopravvivenza,* De Agostini, 1995

Olsen, L.D., *Manuale di autosufficienza*, Longanesi, Milan, 1980

Seymour, J., *Per una vita migliore, ovvero, il libro della autosufficienza*, Mondadori, Milan, 1988

Thoreau, H.D., *Walden Or Life In The Woods,* 1854 (traduction de A. Cogolo, Frassinelli, 1998). En français : *Walden, ou la vie dans les bois,* traduit de l'anglais par J. Chantal et T. Fournier, L'Imaginaire-Gallimard, 1999

Urquhart, J., *Alimentazione selvaggia,* Bologne, 1981

Survivalisme

Raven, M., Editorial #6 : *What Is Survivalism ?*, dans www.rmsg.us/megsed/6th.htm

www.worstcasescenarios.com/mainpage.htm (sur comment sauter d'un train en marche)

http://stamper3.hypermart.net (site américain d'annonces pour créer des groupes survival)

www.kurtsaxon.com

www.gate.net/dlpaxton

www.aussurvivalist.com (le site des survivalistes australiens)

www.earthchangestv.com/survival/survivalism.htm

Écoterrorisme

Gaia Liberation Front, Déclaration d'intention, dans "Snuff It" #3, "The Journal of the Church of Euthanasia". www.churchofeuthanasia.org/snuffit3/glfsop.html (sur les humains comme aliens)

www.churchofeuthanasia.org/resources/fc/unabe2.html#c1
Abbey, E., *The Monkey Wrench Gang,* 1975 (*I sabotatori,* Meridianozero)

Grande vitesse
Dossier de la Legambiente n°1. *I danni ambientali nei lavori dell'Alta velocità Fs tra Bologna e Firenze* (Les dégâts environnementaux dans les travaux du Train à grande vitesse entre Bologne et Florence), février, mars et juin 1998 (Sur la Toile à diverses adresses)
www.newnet.it/filo/articoli/societ%C3%Ao/operepubbliche/firenzuolaav.html de mars 1998 (pour la poussière sur les arbres)

Business des chenils, combats, trafic de chiens
Rapport zoomafia 2001, sous la direction de C. Troiano, responsable de l'observatoire de la zoomafia de la Ligue antivivisection, www.infolav.org

Traitement des déchets et écomafia
Document sur les trafics illicites et les écomafias, approuvé à la séance du 25 octobre 2000 de la Commission parlementaire d'enquête sur le cycle des déchets et sur les activités illicites en relation avec lui (disponible sur la Toile).

Radiesthésie
Graves, T., *Le tecniche del rabdomante,* Red. 1983 (offert par Daniele Vasquez)

Saint Disma, saint larron
saodimas.com.br/italia/topo.htm
www.diocesi.genova.it/vescovo/tettamanzi/om981122.htm

Giuseppe d'Arimatea, Évangile apocryphe
Évangile de Luc, 23, 39-43

Légende de saint Christophe
Risé, C., *Il maschio selvatico*, Red, 1993
Jacopo da Varagine, *Legenda Aurea*
www.darkover.terrediconfine.net/mondo/religione.html#cristoforo

Saint Christophe aussi a été sorti de la liste des saints pour insuffisance de preuves historiques.

Sangliers et chasse en général

Cabanau, L., *La caccia al cinghiale,* Konemann, 2001

www.vet.unipi.it/Dpa/mbagliac/studenti/cinghial.htm (étude complète sur l'espèce)

http://193.207.119.193/MV/ambientecasa/reg_faun.htm(règlement de chasse dans la province d'Ancone)

www.itcgantinori.sinp.net/infoPark/susscr.html

www.ilcacciatore.com/rubriche/raconti (récits fondamentaux de chasse)

www.ladoppietta.com

www.hunterco.ro (chasser en Roumanie)

htpp://lists.peacelinks.it/animali/msg04931.html (lâchage clandestin de sangliers)

www.provincia.fi.it/Ufficio-inf-pr/interrogazioni/intpresentate/int15-09-99cinghiali.htm (l'original de l'interrogation sur le commerce illicite de sangliers, trouvé par WM1)

www.earmi.it/armi/trappole.htm (sur les pièges de chasse)

www.pinetreeweb.com/bp-pigsticking.htm (sur la chasse aux sangliers avec lances et chevaux)

www.petnews.it/gennaio%202003/pets678.htm (le fait divers à la base de l'idée de "Moyen Age 2000")

Calvino, I, "Uomo nei gerbidi", dans *Raconti,* Einaudi, Turin, 1958 (pour la chasse au lièvre)

Hemingway, E., *Breve la vita felice di Francis Macomber,* dans *I quarantanove raconti*, Einaudi, Turin, 1947

Faulkner, W., *La Grande Foresta,* Adelphi, Milan (Conseillé par WM4)

Musique

Skiantos, *Tu ci tieni* dans *Pesissimo*, Cramps 1972, est le morceau que Marco Walden écoute dans le train.

Le texte entier est disponible sur www.bolchini.com/mow/skiantos/pesissimo.html

Melt Banana, groupe noise core de Tokyo, n'a jamais fait de reprise de *Perfect Day.*

Presque toutes les références musicales n'existeraient même pas sans Giovanni Gandolfi, mon dealer de confiance, l'archiviste de Radio Città del Capo de Bologne, *WinMx, Soulseek* et les autres programmes p2p.

Varia

Les considérations sur la bicyclette comme moyen de transport à tout point de vue meilleur que la voiture sont tirées de *Energy and Equity*, dans Illich, I., *Toward A History Of Needs,* New York, 1978.

L'inscription "Educando Ricrea"* apparaît dans le petit théâtre paroissial de Villanova di Castesano (province de Bologne).

Le terme "nécesseurs"** vient d'une publicité reproduite dans l'anthologie que j'utilisais au lycée comme exemple de néologisme.

Les réflexions sur la question d'être ou ne pas être célibataire par choix, quand on habite dans un village, appartiennent à un participant anonyme d'un cours sur les enfants adolescents tenu dans le village de Vado (province de Bologne).

Le porte-monnaie en peau de vache maigre est une idée de WM3.

Zelmoguz est le protagoniste de *La stanza mnemonica*, de O. Marchisio, dont la plume – hybridée d'influences du *Kalevala* finnois – a inspiré E. Krott dans ses travaux les plus importants.

La confection de la "pomada natural de coca Inpacoca" apparaît dans *Drogas al desnudo. Edición actualizada y ampliada*, sous la direction de Askagintza (www.askagintza.com). La même source a fourni les informations sur la kétamine.

La phrase sur le fait de cesser de fumer vingt fois par jour provient d'une anecdote, racontée par Dante Clauser dans un colloque pour les vingt ans du CNCA.

La légende du Col de l'Auberge en Flammes est en réalité à attribuer au Col du Bistrot brûlé, sur la route des Dieux (Flaminia Militare), entre Bologne et Florence.

Le chapitre "TéléVisions" est un hommage explicite à Andrea Camilleri, *Un filo di fumo*, Sellerio, Palermo, 2001 (en français : *Un filet de fumée*, Fayard, Paris, 2002).

Les théories de Mahmeti sur la criminalité de province remontent au Congrès provincial du Siulp (Syndicat unitaire des travailleurs de la police) de Bologne de novembre 2001.

La grève des mûres apparaît de manière très semblable, avec une banane à la place des fruits des bois, dans le supplément déjà cité de "Invariance".

Les trois poignées de terre à ajouter comme sépulture apparaissent dans *The Light Will Stay On*, de l'album *Devil's Road*, des The Walkabouts (Virgin, 1996).

---

* Traduit ici par "Divertir Éduque".

** *Necessori* en italien.

La mutilation de l'index avec les dents est un fait divers qui s'est réellement passé et que j'ai lu dans *La Repubblica.*

Sur les tendances de la société de consommation à ne consommer plus rien, voir l'article de Wu Ming 5, "Il buon borghese usa e deteriora", dans *Altrove*, n°1, octobre 2003, Bacchilega editore (et aussi dans Giap n°13, 4e série, *La solita burrasca di merda* – www.wumingfoundation.com/italiano/Giap/giap13_IVa.html#borghese).

Les dégâts subis par des livres et des CD abandonnés dans la valise sont très semblables à ceux décrits par Paco Ignacio Taibo II dans le chapitre *L'E.T. della frontiera*, dans *La bicicletta di Leonardo*, Ponte alle Grazie, Milan, 1998 (en français : *La Bicyclette de Léonard*, Rivages, Paris, 1998). De la même façon, la "drogue du voyageur" rappelle les intuitions de Taibo dans le chapitre 55 de *Ombre nell'ombra*, Tropea, Rome, 1996 (en français : *Ombre de l'ombre,* Rivages, Paris, 1992).

Le chapitre 27 (*Fragiles désirs*) se réfère aux pratiques de "sabotage joyeux du capitalisme", décrites dans Yomango, *El libro Rojo*. www.yomango.org, www.yomango.net, www.sccpp.org.

L'histoire du trésor caché et du type qui, en le cherchant, transforme un terrain en précieux champ cultivé est plus ou moins identique à celle de *Il tesoro di Agu Dunba*, dans *Fiabe dell'Himalaya*, Mondadori, Milan, 1994.

Pour la description de la grotte je me suis référé aux cavités décrites dans *Grotta della Spipola. Sentiero Natura, Gessi della Croara*, édité par le Centro Villa Ghigi.

L'histoire du bandit Scardazzo est inspirée par les comptes rendus de N. Palma, *Storia civile ed ecclesiastica della cità e diocesi di Teramo,* 1832, réimprimé par les soins de la Cassa di Risparmio di Teramo, 1981.

Le ring aquarium, si je me souviens bien, vient de Enrico Brizzi, *Hard Boiled*, inédit, 1993.

La légendaire visite de saint François aux ermites du Salinello est racontée dans Alesi, Calibani, Palermi, *Monti della Laga. Guida escursionistica*, Editrice Ricerche. De ce livre sont tirés aussi divers toponymes utilisés dans le texte.

L'encéphalopatite spongiforme des sangliers, et plus généralement leur folie, est inspirée par la nouvelle de la découverte d'une maladie semblable chez les élans des Montagnes Rocheuses.

L'église de Saint-Christophe-des-Bois est décalquée de l'église de San Michele Arcangelo à Nugareto (province de Bologne).

Les icônes afro-byzantines s'inspirent de celles présentes au siège de la Saint John Coltrane African Orthodox Church de San Francisco. www.saintjohncoltrane.com

Le plan final avec l'autruche est tiré de Luis Buñuel, *Le fantôme de la liberté*, 1974.

"Mieux vaut appeler un technicien" est une phrase historique de ma mère.

Remerciements à :

Wu Ming 1, 3, 4, 5 – *ça va sans dire** – pour les suggestions précieuses, les matériaux les plus cachés et l'inestimable amitié.

Tous les giapsters** qui ont interagi sur les questions de politique environnementale et les choix de vie qui en découlent.

Le commandant Roberto Santachiara, pour le soutien et l'infinie patience.

Severino Cesari, Agostino di Tommaso, Paul Pieretto & Chiara pour la lecture attentive, les propositions et les doutes.

Angela Tranfo, Sergio Baffoni, Maria Letizia Rossi, pour nous avoir aidé à aider les forêts.

Valentina Pattavina, pour les nombreuses annotations et l'extermination des "tout".

Benedetto Solazzi pour l'histoire du poisson fugu au venin mortel.

Igor Borghi et Laura Dal Pra pour la carte avec le phacochère de la Namibie.

Enrico Brizzi, Gianluca Storci et Gianmassimo Vigazzola pour le trekking et le hard road des dernières années : place Maggiore-place de la Signoria, monts de la Laga, Vintimille-Nice.

Claudia Finetti pour l'anecdote du "quoique nous soyons femmes".

Cinzia Di Celmo pour les OGM et les radiations atomiques, mais en particulier pour la couverture du livre.

Alberto Rizzi pour Gilberto Rizzi.

Commune de Castel Madero, Oasi Naturale di Monte Budadda***, Protection civile Alta Valmadero, Caserne des carabiniers de Castel Madero (Tz) pour la disponibilité et la collaboration.

Pour tout le reste : wu_ming@wumingfoundation.com

** Les lecteurs du bulletin électronique *Giap*.

*** Traduit dans le récit : "Réserve naturelle du mont Budadda."

Bibliographie

LUTHER BLISSET

Q, Einaudi Stile Libero, 1999. Traduction française : *L'œil de Carafa*, Le Seuil.

Totò, Peppino et la guerra psychica 2.0, Einaudi Stile Libero Tascabili, 2000

WU MING : LIVRES COLLECTIFS

Avec Vitaliano Ravagli, *Asce di Guerra,* Einaudi, Stile Libero, 1e éd. 2000, 2e éd. 2005.

54, Einaudi Stile Libero, 2002.

Esta Revoluçion no tiene rostro, Acuerala, Madrid, 2002, écrits sur la littérature, les catastrophes, la mitopoièse.

Giap !, Einaudi Stile Libero, 2003. Trois années de narrations et de mouvements, histoires pour traverser le désert, sous la direction de Tommaso De Lorenzis.

Manituana, Einaudi, 2007

WU MING : LIVRES EN SOLISTES

WM5, *Havana Glam,* Fanucci Editore, 2001.

WM2, *Guerra agli umani,* Einaudi Stile Libero, 2004.

WM1, *New Thing,* Einaudi Stile Libero, 2004.

WM5, *Free Karma Food,* Rizzoli, 2005.

Résumés, revues de presse, chargement des livres sur
http://www.wumingfoundation.com

Bibliothèque italienne

dirigée par Serge Quadruppani

Carlo Animato
Nerofumo (avec C. Miccinelli)

Andrea Camilleri
L'Opéra de Vigàta
Le Coup du cavalier
La Disparition de Judas
La Pension Eva

Ottavio Cappellani
Qui est Lou Sciortino ?

Marcella Cioni
La Corimante

Giancarlo De Cataldo
Romanzo Criminale

Francesco De Filippo
Le Naufrageur

Laura Grimaldi
Monsieur Bovary
Le Soupçon
La Peur

Loriano Macchiavelli
Les Souterrains de Bologne
Bologne ville à vendre

Clara Miccinelli
Nerofumo (avec C. Animato)

Giuseppe Montesano
Dans le Corps de Naples
Cette vie mensongère

Luigi Natoli
Le Bâtard de Palerme
La Mort à Messine
Coriolano

Eduardo Rebulla
Le Triomphe de la mort

Michele Serio
Pizzeria inferno

Wu Ming 1
New Thing

Suite italienne

Giulio Angioni
L'Or sarde (n° 80)

Maurizio Braucci
La Mer détraquée (n° 54)

Andrea Camilleri
La Disparition de Judas (n° 113)
Le Coup du cavalier (n° 118)

Massimo Carlotto
Arrivederci amore (n° 73)
Le Maître des nœuds (n° 87)
Rien, plus rien au monde (n° 116)
L'Immense Obscurité de la mort (n° 117)

Sandrone Dazieri
Sandrone & Associé (n° 47)
Sandrone se soigne (n° 55)
Le Blues de Sandrone (n° 88)

Piergiorgio Di Cara
Ile noire (n° 79)
L'Ame à l'épaule (n° 107)
Verre froid (n° 134)

Laura Grimaldi
La Peur (n° 44)
Le Soupçon (n° 45)
La Faute (n° 68)

Luigi NATOLI
Histoire des Beati Paoli-Tome 1 : Le Bâtard de Palerme (N° 35)
Histoire des Beati Paoli-Tome 2 : La Mort à Messine (N° 36)
Histoire des Beati Paoli-Tome 3 : Coriolano (N° 37)

Grazia VERASANI
Quo vadis, baby ? (N° 120)

Cet ouvrage a été composé par
Atlant'Communication
aux Sables-d'Olonne (Vendée)

Impression réalisée sur CAMERON par

en XXXX 2007

N° d'édition : 0720001 – N° d'impression :
Dépôt légal : août 2007

Imprimé en France